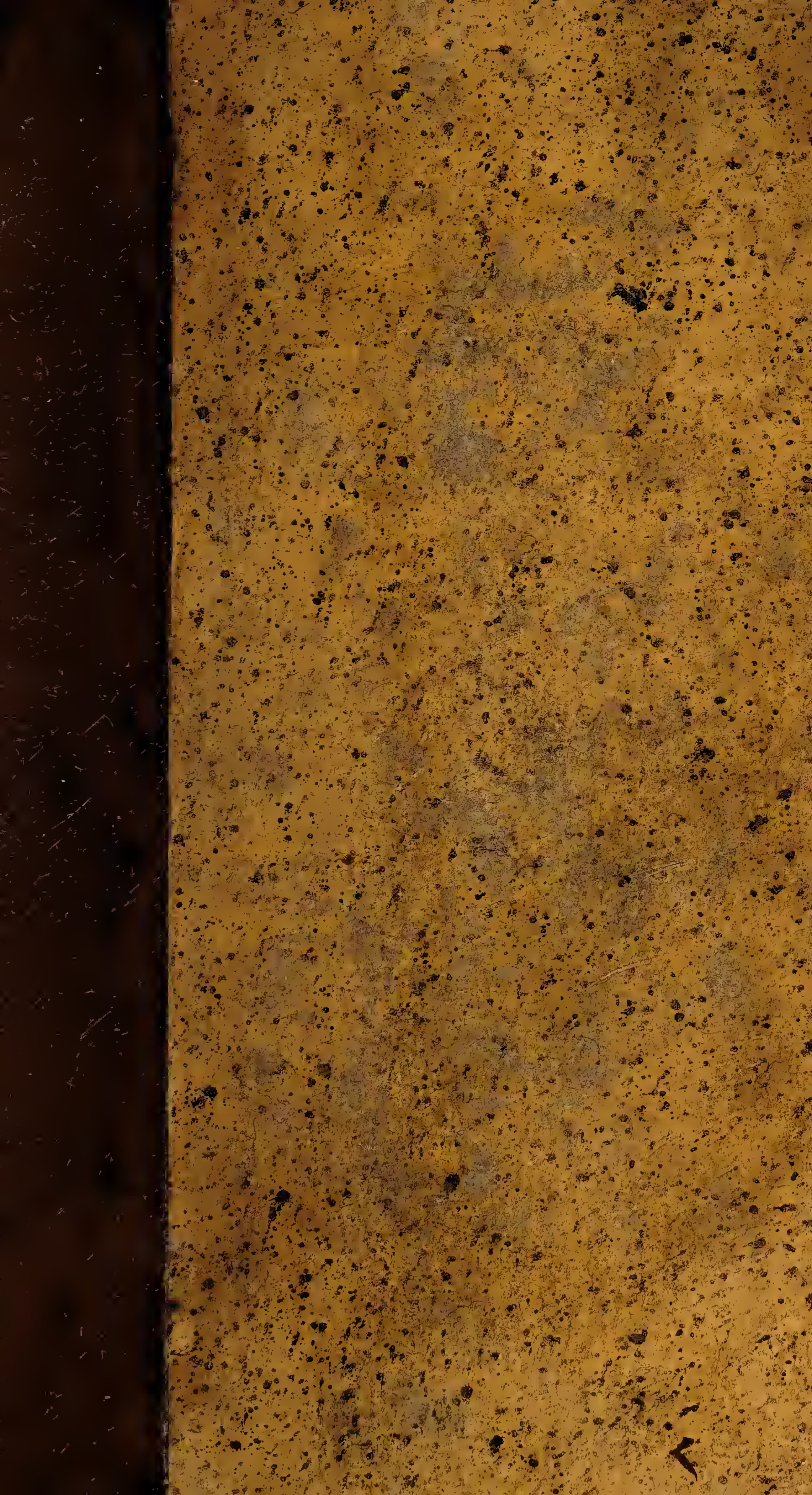


JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . .

Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

JANVIER 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1759.

DEUX MEMOIRES sur la formation des os, fondés sur des expériences, par M. Alb. DE HALLER, *Président de la Société Royale des Sciences de Gottingue, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, &c. A Lausanne, chez* Marc-Michel Bousquet. *A Paris, chez* Vincent, *rue Saint Severin,* 1 *vol.* in-12 *de* 263 *pages, avec une table relative à l'incubation. Prix broché,* 1 *liv.* 4 *sols.*

LA formation des os est un des objets qui a le plus exercé les Physiciens, & sur lequel il paroît que leurs recherches ont été le moins fructueuses. Boerhaave & Albinus pensoient que les os passent de la consistance gélatineuse

dans celui d'un os parfait, par l'état mitoyen d'une membrane, & qu'ils deviennent cartilages avant de s'ossifier. Ces idées vagues & peu satisfaisantes ont d'abord paru détruites par M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, qui a sçu fixer l'esprit des Physiciens sur cet objet important de l'économie animale ; ses expériences sont trop intéressantes, trop lumineuses, & ont été trop bien accueillies, pour qu'elles n'aient pas acquis une certaine consistance dans l'esprit des physiologistes, & pour qu'on puisse aisément les anéantir. On sçait que ce sçavant Physicien attribue l'accroissement des os à l'ossification du périoste. Il ne falloit pas moins qu'un homme aussi illustre, & aussi recommandable dans le monde médecin, que l'est M. de Haller, pour jetter quelques doutes sur cette matiere, & pour tenir l'esprit des Physiciens en suspens. Les expériences qu'il vient de publier, si elles ne sont pas décisives, méritent au moins une attention particuliere.

On trouve dans le premier mémoire de M. de Haller, une suite d'expériences que M. Detlef, un de ses éleves, a faites sur des pigeons, pigeonnaux, cannetons, chiens & chats. Elles roulent sur la formation du cal, & sur celle des os. Elles paroissent prouver que le cal de l'os est formé par un suc gélatineux qui suinte des extrêmités fracturées de l'os, & sur-tout de la moëlle qui

s'épanche tout autour. Ce suc s'épaissit insensiblement, dit M. de Haller, devient une gelée tremblante ; il passe par différens dégrés de consistance, & se fait à la fin cartilagineux. Il en résulte encore qu'il se forme dans le cartilage, comme dans l'ossification naturelle, des noyaux osseux qui grandissent, qui se réunissent, & qui effacent peu-à-peu la substance cartilagineuse ; que le cal tout-à-fait formé est un véritable os spongieux, comme celui des extrêmités des os longs ; avec le tems ce cal devient plus compact : les deux bouts de l'os contribuent presqu'également à le former.

M. de Haller prétend encore déduire de ses expériences les conséquences suivantes. Que le périoste n'a aucune part à la réunion des os, & qu'il ne fait pas partie du cal, qui s'est répandu sur sa surface extérieure dans quelques expériences, & qu'il n'est pas attaché au cal. Qu'il ne précede pas sa formation, mais qu'il la suit, & qu'il ne renaît que lorsque le cal est bien avancé : qu'il naît dans le cal, des vaisseaux qui se rendent aux noyaux osseux absolument comme dans l'ossification naturelle.

M. de Haller avance de plus, après des expériences réitérées faites avec la garance, qu'elle ne colore ni le périoste, ni le cartilage, mais qu'elle teint uniquement les os, les noyaux compris dans le cartilage &

le cal lorſqu'il eſt endurci, au point de porter le nom d'un os ; qu'elle ne colore pas non plus les os du fétus, quand elle eſt donnée à la mere encore pleine de petits, que la couleur ſe perd avec le tems, quand on rend à l'animal la nourriture ordinaire.

Dans le ſecond mémoire il s'agit de la formation des os, & de leur accroiſſement ſucceſſif. M. de Haller animé par les expériences de Detlef, a cru devoir les pouſſer plus loin, en ſuivant les différens progrès de la formation des os du poulet enfermé dans l'œuf. C'étoit dans des fétus, & même dans les premiers tems de leur formation, qu'il a cru devoir obſerver la nature : il lui paroiſſoit qu'on avoit commencé trop tard juſqu'ici, & qu'on ne s'étoit pas aſſez rapproché des premieres ébauches des os. Il a cru pouvoir ſe contenter de la formation ſucceſſive des deux plus grands os de l'animal, le fémur & le tibia. La formation du tibia dans tous les animaux qu'il a diſſéqués, eſt plus longue que le fémur, quoiqu'il ſoit moins gros : voici le réſultat & le précis de ſes obſervations.

Le cartilage eſt le premier élément de l'os, il differe peu de la gelée primordiale, dont les os ſont compoſés, il en a la tranſparence, la ſimplicité, & même une partie de ſa flexibilité, & il devient élaſtique, qualité qui le diſtingue de la glu. Au bout de

192 heures il commence à prendre une nature osseuse, & passe insensiblement de l'état cartilagineux à la consistance d'os.

L'os differe du cartilage, il est roide & fragile, il est coloré sur-tout dans le fétus, il est fibreux & divisé en lames séparées par des fentes; la nature osseuse naît dans les os à termes inégaux. Le huitieme jour est le terme le plus prompt; on reconnoît les apparences de l'ossification à la couleur; c'est d'abord une opacité, bientôt la couleur se change, & la portion osseuse devient jaunâtre. Le douzieme jour la rougeur s'y mêle, ainsi que la dureté. Tout ce qui est coloré & sillonné à l'os, plie plus, & tout ce qui est blanc & lisse, est en même tems flexible. Les progrès de l'ossification sont rapides. Il faut voir ce détail dans l'ouvrage même, il nous a paru fort intéressant. Les os mollissent dans le vinaigre, & redeviennent flexibles au bout d'une heure. La cavité de l'os fut visible pour la premiere fois à huit jours complets, le milieu de l os se soutint, & forma un cylindre blanc, opaque & creux, d'une substance osseuse, fragile, poreuse. Cette progression est ordinairement plus tardive depuis ce tems-là, le tuyau médullaire subsiste constamment, & se perfectionne tous les jours davantage, sa longueur est la même que la partie opaque de l'os. Les lames qui composent l'os se distin-

guent dès la fin du douzieme jour. Ce nombre eſt beaucoup plus grand dans le milieu de l'os, il diminue contre les épiphiſes, & il s'y réduit à la fin à une lame unique. Les lames des os commencent par un état ſpongieux & cotoneux ; elles ſont parſemées d'une infinité de petits trous d'un travail fort léger, friable & délicat. Il y a ici un mécaniſme ſingulier qui accompagne la formation de ces lames, dont M. de Haller donne une deſcription très-exacte, & que nous ne pouvons rendre en entier dans un extrait.

Le perioſte paroît auſſi-tôt que le cartilage, qui occupe alors la place de l'os, & qui en a la figure entiere. Il eſt dès-lors adhérent au commencement de l'épiphiſe, & à la fin du corps de ce qui ſera l'os. Il eſt d'une fineſſe extrême dans les commencemens de la formation de l'os. Quand l'os eſt plus avancé, le perioſte croît en épaiſſeur, ſur-tout à la fin du corps de l'os & au cartilage de l'épiphiſe ; il eſt alors plus adhérent à l'os. Le perioſte, dit M. de Haller, n'eſt pas vaſculeux, il eſt blanc & cellulaire.

La premiere apparence de la moëlle fut à la fin du douzieme jour. Les vaiſſeaux qui entrent dans la cavité de l'os, s'y trouverent accompagnés d'une toile cellulaire rouge.

L'épiphiſe eſt auſſi ancienne que l'os même. Elle eſt parfaitement formée, dès que l'os peut être découvert. La grande différence de

l'épiphiſe avec l'os, c'eſt l'oſſification plus tardive. Elle eſt en tout ou en grande partie cartilagineuſe. Les lignes oſſeuſes qui partent du milieu de l'os, ne s'étendent pas ſur l'épiphiſe, qui n'a jamais été rayée ni ſillonnée. C'eſt un tuyau oſſeux qui naît au milieu de l'épiphiſe, dont nous ne rapporterons pas ici les progrès.

M. de Haller a fait ſur les vaiſſeaux des os, des découvertes intéreſſantes. L'artere nourriciere, ſelon lui, fait le tronc principal des vaiſſeaux de l'os. Il y en a une dans le tibia, & deux dans le fémur; elles paroiſſent avant qu'on découvre les veines leurs compagnes. De ce tronc principal naiſſent les vaiſſeaux du cercle vaſculeux de la ſubſtance alvéolaire de l'hémiſphere vaſculeux, & des ſillons entre ces larmes oſſeuſes, & non du périoſte. Il y a des vaiſſeaux droits qui ſortent du corps de l'os & de la croûte cartilagineuſe dont il eſt recouvert, & qui entrent dans l'épiphiſe. D'autres vaiſſeaux de l'épiphiſe ne lui ſont pas communs avec le corps de l'os; ils viennent de quelques petis troncs, tels que ſeroit l'artere circonflexe du tibia de l'homme. Le noyau oſſeux a auſſi ſon vaiſſeaux qui eſt aſſez gros, qui entre dans les alvéoles les plus larges de ſon centre, & qui paroît naître d'une artere extérieure qui perce le condyle.

M. de Haller examine enſuite ſi le périoſte

forme les os. Il assure que le résultat de ses expériences lui persuade le contraire. Sa structure est entiérement différente de celle de l'os. Il est cellulaire ; il n'y a rien, selon lui, dans le périoste, qui tende à un arrangement parallele à la longueur de l'os. Les os sont parfaitement formés, pendant que le périoste est d'une finesse extrême ; ce n'est donc pas de sa substance que les os se forment. Le périoste n'est pas attaché à l'os, il s'en enleve avec facilité. Jamais M. de Haller n'a trouvé de lames du périoste à demi-ossifiés, quoiqu'il ait vu naître les plus grands os sous ses yeux. L'os du fétus est cartilagineux ; il se coupe net & sans lambeau ; il passe de cet état dans celui de l'os, uniquement par un changement inférieur qui se fait sans aucun changement dans le périoste même. Le périoste est si peu la matiere de l'os, qu'une grande partie des os naît sans en avoir. Le périoste n'a pas ce qu'il faut pour nourrir l'os ; il est blanc, & ses vaisseaux sont invisibles, d'autant plus que M. de Haller prouve par des expériences, que l'admission des particules colorantes & celle du sang, est nécessaire pour l'ossification. Il s'ensuit que le périoste, dit M. de Haller, couvre les os, comme les autres membranes couvrent les visceres ; qu'il limite leur figure, qu'il leur amene leurs vaisseaux nourriciers, & ceux de l'épiphise, mais que les os

ſe forment par eux-mêmes d'une glu changée en cartilage, & qu'ils ſe forment ſans aucun détachement de la ſubſtance du perioſte. L'état primitif de l'os eſt donc une glu, une eſpece de colle qui devient cartilage, & finit par être os. L'impulſion du cœur ſuffit, ſelon M. de Haller, pour fabriquer l'oſſification; quand ſon mouvement eſt lent, la formation de l'os eſt plus tardive. Ce ſyſtême, comme l'on voit, n'eſt fondé que ſur des expériences faites ſur des animaux; cependant M. de Haller prétend que la ſtructure des os des quadrupedes étant eſſentiellement la même que celle des oiſeaux, elle l'eſt également pour les autres claſſes, & pour l'homme même dont les os ne different par aucune partie de leur ſtructure, de ceux des quadrupedes.

Ces expériences, comme on voit, ſont fort intéreſſantes. Il ne faut pas moins que M. de Haller pour leur donner du poids, & pour exciter l'eſprit des phyſiologiſtes, ſoit à perfectionner & à pouſſer plus loin des recherches ſi curieuſes, ou à les rectifier & à les réduire au vrai point de certitude, ſi néceſſaire pour les progrès de la phyſique expérimentale.

ESSAI

Sur les Maladies Vénériennes, où l'on expose la méthode de feu M. Petit, *avec plusieurs consultations du même Auteur sur ces Maladies, par M. FABRE, Maître en Chirurgie, &c. A Paris, chez* Cavelier & Giffard, *Libraires, rue S. Jacques,* 1 *volume* in-12 *de* 345 *pages. Prix, relié, 2 livres* 10 *sols.*

Le nom de M. Petit, à la tête d'un livre de chirurgie, est sans contredit d'un grand poids. En est-il de même d'un ouvrage qui traite des maladies vénériennes? Nous ignorons si M. Petit étoit en état de donner au public quelque lumiere sur cet objet de maladie. Tout ce que nous sçavons, c'est que M. Fabre n'a rien publié dans cet ouvrage qui eût aucun caractere de nouveauté, & qui nous engageât à la reconnoissance envers M. Petit, d'autant plus que nous avons de quoi nous consoler de ce qui manque dans cet ouvrage, dans plusieurs bons traités qui ont été publiés sur cette matiere. M. Fabre s'annonce comme éleve de M. Petit, & par cette raison, est bien excusable de trouver parfait tout ce qui vient de ce grand Chirurgien. Au reste, il avertit que son dessein

n'étoit point d'enrichir notre art par quelque nouvelle découverte en théorie, mais simplement de donner *des vues* de pratique, auxquelles il présume que l'on n'a point encore pensé.

M. Fabre divise son ouvrage en six chapitres : il traite dans le premier, de la gonorrhée virulente ; il fait voir la difficulté qu'il y a de caractériser cette espece d'écoulement dans les femmes ; il réfute avec force l'opinion outrée de M. Daran, qui, dans son traité complet de la gonorrhée virulente, assure que les fleurs blanches des femmes ne sont que de véritables gonorrhées, & qu'elles dépendent toutes d'un virus vénérien ; il établit ensuite pour cause la plus fréquente des fleurs blanches, les suites des couches. Comme on voit, de cette maniere, M. Fabre ne rend raison des fleurs blanches, que dans les femmes qui ont eu des enfans, & il ne fait aucune mention des autres causes qui sont bien plus propres à produire cet écoulement, comme la nature de l'air, le trop grand usage des boissons aqueuses, du café; le caprice dans le régime & dans la nourriture, le défaut d'exercice, le sommeil trop long, les passions de l'ame, & la transpiration supprimée par les brouillards & la vicissitude de l'air auquel les habitans de cette grande Ville sont exposés. M. Fabre dit dans cet article, que M. Petit regardoit

comme une eſpece de criſe, l'écoulement qui ſe fait dans la gonorrhée ; ceci fait bien voir que ce grand Chirurgien n'avoit aucune connoiſſance de la nature de la criſe, qui eſt un tranſport que fait la nature, de la matiere morbifique qu'elle a travaillée & préparée, qui tourne ou au ſoulagement, ou à la perte du malade. La gonorrhée ſe déclare preſqu'auſſi-tôt que le virus a été inſinué dans le corps ; elle eſt plus ou moins abondante, ſans que l'effet du virus en ſoit diminué ; & ce n'eſt pas plus une criſe, que l'eſt le crachement de ſang dans la fluxion de poitrine. Les indications générales que propoſe M. Fabre dans la cure de la gonorrhée, ſont les ſaignées, les délayans, la privation des alimens, &c. ſelon les différens périodes du mal, & en cela paroît avoir ſuivi de point en point la méthode de M. Aſtruc. M Fabre prétend que les obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon de la gonorrhée, ſont le défaut de régime, le trop grand ou le trop petit uſage des boiſſons rafraîchiſſantes, les purgatifs & les préparations mercurielles données trop précipitamment, & enfin l'empreſſement où l'on eſt de terminer la gonorrhée auſſi-tôt que les accidens paroiſſent calmés. Il paſſe immédiatement après aux accidens qui ſont les ſuites de la gonorrhée maltraitée, comme l'inflammation des teſticules, la gonorrhée opiniâtre, la ſtranguerie vénérienne, dans

laquelle il donne la description de quelques bougies déjà connues, propres à fondre les embarras de l'uretre en fort peu de tems, & arrêter les anciennes gonorrhées.

Dans le second chapitre, il s'agit des chancres & des bubons vénériens. M. Fabre prétend ici que la vérole succede presque toujours aux chancres, tandis qu'il est beaucoup plus rare qu'elle soit la suite d'une gonorrhée, parce que, dit-il, dans la gonorrhée, le virus est plus séparé de la circulation que dans les chancres, & qu'elle dépure les humeurs infectées, en produisant un écoulement au dehors. Nous avons de la peine à nous persuader que cette regle soit aussi sûre que le prétend l'Auteur. Dans la cure des chancres, dans celle des bubons, nous n'avons rien observé qui méritât une attention particuliere.

Dans le troisieme chapitre, M. Fabre traite de la vérole confirmée, dans laquelle il établit le diagnostic conformément à celui de M. Astruc. Il prétend que dans les cas douteux, il y a des circonstances qui peuvent éclairer le diagnostic. Si, par exemple, après quelqu'un des accidens primitifs, comme gonorrhées, chancres, &c. les symptômes d'une maladie, quoiqu'ils paroissent étrangers à la vérole, se sont succédés sans interruption, depuis l'époque de ces accidens, jusqu'au moment présent, on a droit de

ſuppoſer la préſence du virus vénérien. Il établit enſuite, d'après M. Petit, la fiévre quarte, la jauniſſe de la conjonctive, l'extinction de voix, qui ſe diſſipe & revient alternativement ſans cauſe manifeſte, l'atrophie des parties de la génération, le vomiſſement habituel, l'ophthalmie rebelle, la calloſité des paupieres, le tintement d'oreille, le tremblement des membres, comme des ſymptômes & des ſignes évidens de la vérole; mais M. Fabre nous permettra de lui faire obſerver que toutes ces circonſtances ſe trouvent rarement réunies dans le même ſujet, & que quand même il ſe trouveroit quelqu'un qui les réuniroit toutes, le diagnoſtic de la vérole n'en ſeroit pas moins équivoque.

On trouve dans le quatrieme chapitre, des obſervations ſur la maniere dont le mercure opere la guériſon de la vérole. Ce ſont préciſément les mêmes idées que celles de M. Aſtruc; l'Auteur s'éleve ſur-tout avec force contre les empyriques, qui donnent la facilité aux malades de vaquer à leurs affaires pendant le traitement, & s'efforce de prouver que le grand air eſt contraire aux bons effets de ce remede.

Dans le cinquieme chapitre, on expoſe le traitement de la vérole. M. Fabre fait un détail ſucceſſif des attentions & des ſoins que l'on doit prendre dans la cure de cette

maladie ; & cette administration méthodique que tout le monde connoît, est ce que M. Fabre appelle la méthode de M. Petit. Il passe en revue les femmes, & sur-tout celles qui sont enceintes, qu'il conseille de traiter pendant le tems de leur grossesse, pour purifier en même tems l'enfant, & il prétend que le mercure ne peut leur causer aucun dommage, quand il est bien administré. M. Fabre a traité dans plusieurs articles ce qui concerne les enfans qui apportent la vérole en naissant, les malades qui ont une affection hypocondriaque, & ceux qui ont la poitrine délicate, ceux qui sont extrêmement affoiblis & exténués, ceux dans qui la vérole est compliquée avec quelqu'autre virus, comme l'écrouelleux, le scorbutique, &c. Mais ces articles qui sont de la derniere conséquence dans la pratique, & qui exigent les connoissances les plus vastes, nous ont paru ici traitées très-superficiellement.

Le dernier chapitre renferme trente-huit consultations sur différens sujets attaqués des maladies vénériennes. Elles sont adressées à M. Petit, qui y a répondu en général d'une maniere assez satisfaisante.

Cet ouvrage que l'on trouve chez *Cavelier*, ne contient que 345 pages, est imprimé en gros caractere, avec des interlignes, & est exorbitamment cher, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, qu'il ne

contient rien d'intéreſſant ni de nouveau, & que ce n'eſt, dans quelques endroits, qu'un précis du traité des maladies vénériennes, de M. Aſtruc.

DISSERTATION

Sur une Manie occaſionnée par le dérangement des regles, par M. MAJAULT, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Médecin des armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de ladite Ville.

Le dérangement des regles & leur ſuppreſſion, occaſionnent un ſi grand nombre de maladies & de caracteres ſi différens, ſelon les circonſtances qui y donnent naiſſance, que l'on eſt toujours étonné de voir ce protée ſous des formes ſingulieres, & le choix du moyen de guérir auſſi embarraſſant que les ſymptômes ſont variés.

Une fille âgée d'environ vingt-trois ans, d'une conſtitution médiocrement forte, de tempérament plus ſanguin que bilieux, que je traitai à l'Hôtel-Dieu, il y a environ cinq mois, fournit une preuve de ce que je viens de dire. Il y avoit déjà dix mois que ſes regles paroiſſoient très-irréguliérement & en très-petite quantité, lorſqu'elle fut attaquée d'une fievre, avec des redoublemens

accompagnés de délire; cette fievre touchoit à sa fin, quand on me pria de lui donner mes soins, & le délire étoit encore très-violent, quoique la fievre fût moins considérable; il n'avoit même pas le caractere de celui que les fievres inflammatoires occasionnent; car quoiqu'il fût des plus furieux & continuel, la langue de la malade n'étoit pas seche, la peau n'étoit pas brûlante, les yeux n'étoient point étincelans, &c. mais on appercevoit que l'estomac souffroit, & que la malade éprouvoit ce mouvement spasmodique qui fait la sensation de l'étranglement dans les femmes hystériques, ce qui me fit assurer aux Religieuses qui s'intéressoient au sort de la malade, que le délire étoit absolument indépendant de la fievre, & que j'avois lieu de présumer qu'il subsisteroit après la fievre guérie, & mon pronostic s'accomplit. J'assurai même que le dérangement des regles me paroissoit être la seule cause de cette espece de folie; qu'il ne falloit par conséquent avoir pour objet que de rétablir le cours des regles. On ne s'en tint point à mon avis; on l'avoit déjà fait saigner plusieurs fois au pied; on la fit inutilement saigner à la gorge, & on la baigna dans l'eau tiéde avec aussi peu de succès: enfin on se détermina à ne suivre que mes conseils. Je m'étois fait rendre compte de tout ce qu'on avoit pu observer depuis

quelques mois ; on m'avoit dit qu'avant d'être attaquée de la fievre, les regles avoient paru & disparu subitement, & qu'aussi-tôt leur suppression, la malade avoit éprouvé des douleurs de tête inexprimables. C'étoit d'après ce détail & les symptômes de maladie hystérique que j'avois observés, que je formai mon pronostic & le plan curatif de la maladie.

Libre alors de faire faire à la malade tout ce que jugeois être nécessaire, j'ordonnai qu'on lui fît prendre de bons alimens, qu'on la fît promener, & qu'on ne la contraignît nullement ; elle avoit assez bon appétit ; elle reprit bientôt les forces qu'elle avoit perdues pendant sa fievre. J'ordonnai aussi qu'on m'avertît lorsque la manie augmenteroit, présumant que ce redoublement de folie répondroit au tems où la nature fait des efforts pour provoquer l'évacuation périodique des regles : ce redoublement arriva en effet ; je lui fis pour lors appliquer neuf ou dix sangsues à la vulve ; plusieurs femmes robustes tenoient la malade pendant l'opération ; on lui tira par ce moyen environ quatre poëlletes de sang, ayant exposé auparavant les parties naturelles à la vapeur de l'eau chaude. Après la chute des sangsues, la malade dormit ce jour-là & fut plus tranquille les jours suivans : elle parut même un peu plus raisonnable. Je conseillai qu'elle

continuât encore le régime qu'elle avoit déjà obſervé, tant pour les alimens que pour l'exercice propre à la diſſiper, me propoſant de répéter l'application des ſangſues, ſi la nature n'opéroit pas par elle-même dans le courant du mois. En effet il fallut revenir à la même ſaignée, dont la néceſſité fut encore indiquée par une augmentation de manie ; mais pour imiter mieux la nature dans l'évacuation des regles, j'ordonnai qu'on ne lui appliquât que trois ou quatre ſangſues tous les jours, pendant trois jours conſécutifs ; chaque fois on lui tira une poëllette ou une poëllete & demie de ſang ; ces trois opérations produiſirent des effets beaucoup plus ſenſibles que la premiere ; la malade eut des nuits beaucoup plus tranquilles, & fut plus raiſonnable ; cependant elle avoit encore des inſtans de manie. J'euſſe continué de lui faire faire la même opération de mois en mois, ſi les regles n'avoient paru ſans ce moyen un mois après, ce qui la débarraſſa totalement d'une maladie dont on la croyoit attaquée pour le reſte de ſes jours. Il eſt bon de remarquer qu'on lui fit faire uſage d'emmenagogues légers pendant huit ou dix jours, avant le tems des regles, afin d'aider la nature.

Les effets que j'avois pluſieurs fois obſervés de l'application des ſangſues, m'avoit ſuggéré de donner la préférence à cette eſ-

pece de ſaignée, dans le cas dont il eſt queſtion. J'avois remarqué que tous ceux & celles à qui j'avois fait appliquer des sangſues ou au fondement, ou à la vulve, avoient reſſenti une eſpece de vuide dans la tête, (c'étoit leur expreſſion.) Le violent mal de tête que la malade avoit éprouvé lors de la ſuppreſſion de ſes regles, & la folie qui s'en étoit ſuivie, ne me laiſſoient point de doute ſur le lieu vers lequel la métaſtaſe ſanguine s'étoit faite. Il devoit donc néceſſairement réſulter de cette ſaignée, & le dégorgement des vaiſſeaux du cerveau, & la dérivation de ce même fluide, vers ceux par leſquels il devoit être évacué.

De mes obſervations il réſulte encore que la ſaignée faite aux vaiſſeaux hémorroïdaux, pourroit être utile dans l'eſpece de manie qui eſt occaſionnée par l'engorgement ſanguin des vaiſſeaux du cerveau.

Il me paroît qu'on pourroit également faire une application heureuſe de ce remede extérieur dans la ſuppreſſion des regles, dans laquelle les ſaignées, les délayans & les autres remedes ordinaires ne produiroient pas l'effet qu'on pourroit en attendre.



OBSERVATION

Au sujet d'une évacuation périodique des regles, par les mamelles & le visage, par M. CAZENAVE, Chirurgien à Belleville, près Paris.

La nature ayant déterminé dans les femmes des organes propres à la sécrétion d'une partie de la masse de leur sang, & cette excrétion se faisant dans les personnes bien constituées, réguliérement tous les mois, elles jouissent d'une santé parfaite; mais à combien de fâcheux accidens ne sont point exposées celles qui sont malheureusement privées d'une si salutaire évacuation?

Je ne prétends point entrer ici dans le détail des infirmités qui accablent les personnes dont les mois sont retardés ou supprimés, de savans Auteurs en ont trop bien parlé pour laisser quelque chose à désirer sur cette matiere.

Les savantes & laborieuses recherches de l'anatomie, soutenues de sages réflexions de la physiologie, nous ont évidemment démontré les connexions & le rapport que la matrice a avec les mamelles; ainsi il ne sauroit arriver aucun dérangement un peu

considérable à l'une de ces parties, que l'autre n'en souffre.

La nature qui varie dans toutes ses opérations, nous présente sans cesse des objets de réflexions ; & ce que je me suis proposé ici, est de rendre publique une observation à ce sujet.

Une femme âgée de quarante-trois ans, nommée Breton, native & habitante du village de Charonne, près Paris, d'un tempérament sanguin, perdit ses menstrues à l'occasion d'une peur, il y a environ dix ans. Deux mois après il se manifesta sur toute l'habitude de sa poitrine une rougeur qui, en peu de tems, se trouva parsemée d'un nombre prodigieux de tubercules de la même couleur, gros à-peu-près comme de petits pois, lesquels s'ouvrirent, & laisserent couler abondamment du sang pendant quelques jours. Le tems requis à cette évacuation une fois passé, tout disparut pour recommencer le mois suivant, & ainsi de suite jusqu'à présent, à une rougeur près qui subsiste journellement, qui ne tient cependant pas de l'inflammation, n'en ayant aucuns symptômes. Ce qui paroît devoir mériter le plus d'attention, est un bouton de la même nature que les précédens situé à la partie moyenne de la pommette du côté gauche, lequel verse du sang en même tems & aussi long-tems que ceux de la poitrine.

Cette

Cette détermination du ſang à remonter de l'artere épigaſtrique dans la mammaire, n'a rien qui doive ſurprendre un Anatomiſte; les anaſtomoſes de ces deux vaiſſeaux entre eux, ſont aſſez manifeſtes.

La cauſe qui peut avoir déterminé le ſang de cette femme, deſtiné pour ſes regles, à paſſer entiérement des parties inférieures aux ſupérieures, peut être une eſpece d'obſtruction dans les petits vaiſſeaux utérins.

Le ſang qui eſt déterminé à chercher une iſſue du côté des vaiſſeaux de la matrice, trouvant alors dans chacun d'eux autant de digues qui s'oppoſent à ſon paſſage, eſt obligé d'enfiler la route du tronc de l'artere épigaſtrique; celle-ci s'en déchargeant dans la mammaire, trouve dans cette artere une réſiſtance aſſez conſidérable par la préſence du ſang qui y eſt déjà contenue, lequel eſt obligé de rétrograder par l'impulſion de celui de l'épigaſtrique.

Le ſang ainſi ralenti dans ſa courſe, par la préſence de celui qui y abonde ſans ceſſe, oblige les rameaux de cette artere à ſe dilater conſidérablement. Ils reçoivent donc une ſurabondance de ſang qui les oblige de le tranſmettre dans les vaiſſeaux capillaires, & delà dans les lymphatiques. Ceux-ci le portent dans le tiſſu réticulaire, où il cauſe une dilatation aſſez conſidérable pour former les petits confluens ou boutons que j'ai dit

ſe trouver dans toute l'habitude de la poitrine.

Le ſang abordant continuellement dans le tiſſu vaſculaire, diſtend avec une telle force ces parties, qu'elle oblige l'épiderme à ſe ſoulever & à ſe rompre. L'effuſion de ce ſang une fois paſſée, ſon volume diminué, & les vaiſſeaux n'ayant alors qu'une médiocre quantité de ſang à recevoir, les veines mammaires ſont preſque ſuffiſantes pour tranſmettre le réſidu dans les ſouclavieres qui le charrient dans la maſſe, juſqu'à ce que la pléthore recommence ſon opération.

A l'égard du petit bouton qui paroît à la partie moyenne de la pommette de la malade, il y a lieu de penſer que le ſang ſe portant avec violence du côté des arteres capillaires, il aura trouvé moins de réſiſtance dans les petits vaiſſeaux de cette partie, que dans ceux des autres; vu que l'on ne peut attribuer l'effuſion périodique de ce ſang, à la communication des vaiſſeaux de la matrice, avec ceux de la face.



USAGE DES PURGATIFS

Dans la pleuréſie, par M. BOUTEILLE, Médecin de la Faculté de Montpellier.

Il eſt peu de maladie ſur laquelle on ait ſi bien écrit que ſur la pleuréſie. Il n'en eſt point dont la théorie ſoit mieux éclairée. Cela n'a pas empêché que bien ſouvent les Auteurs n'aient été oppoſés dans la pratique; cependant on convient aujourd'hui que les ſaignées, les délayans, les ſudorifiques, les béchiques, & les purgatifs ordonnés à propos, ſont les remedes qu'on doit ſucceſſivement oppoſer à cette maladie.

De tous ces remedes, il n'en eſt point qui ait pris plus de faveur que la ſaignée, tandis qu'au contraire les purgatifs perdent tous les jours de leur crédit. Rién de plus ordinaire que de voir ſaigner & reſaigner un pleurétique, à qui l'on n'oſe donner le plus léger minoratif. L'on craint que ces remedes n'excitant trop de mouvement dans le ſang, n'augmentent l'inflammation, n'empêchent la réſolution, ne produiſent la ſuppuration ou la gangrene, & qu'ils ne ſuppriment les crachats & les ſueurs critiques. Cette crainte n'eſt pas toujours ſans fondement; mais je crois qu'on l'augmente trop, & qu'on la fait

dégénérer en terreur, parce qu'ayant voulu observer moi-même quels effets les purgatifs produisent dans la pleurésie, j'ai été étonné de les voir presque toujours réussir. Grand nombre de pleurétiques que j'ai suivis avec soin, & donc j'ai fait l'histoire avec toute l'attention dont je suis capable, m'ont fait faire à ce sujet beaucoup d'observations dont j'offre ici le résultat au public.

C'est très-à-propos qu'on distingue la pleurésie en essentielle & symptomatique; cette distinction sert extrêmement à régler l'usage des purgatifs dans cette maladie. On convient que dans les pleurésies symptomatiques, la saignée n'est qu'un remede palliatif, & que c'est aux purgatifs à faire la cure radicale. Cette vérité, reconnue de tous les Médecins, est devenue pour beaucoup d'entr'eux, une vérité inutile, une vérité de spéculation, soit parce qu'en reconnoissant la nécessité des purgatifs dans la pleurésie symptomatique, ils n'emploient que les moins efficaces, & toujours plus tard qu'ils ne devroient, soit parce que méconnoissant l'espece de cette maladie, ils prennent pour essentielle celle qui n'est que symptomatique: détruisons ces deux erreurs.

Reconnoître la nécessité des purgatifs, & ne pas les employer de bonne heure, ou choisir les moins efficaces, ce n'est remplir l'indication qu'à demi, ou ne tâcher de

la remplir que lorſqu'il n'eſt plus tems. Bien des gens effrayés de la douleur de côté, des crachats ſanguinolens, de la difficulté de reſpirer, n'oſent hazarder des purgatifs, quoiqu'ils leur paroiſſent indiqués par une langue chargée, par des dégoûts, des nauſées, des vomiſſemens même bilieux, des douleurs aux reins, & autres ſemblables ſignes de pourriture cachée dans les premieres voies. Ils ſaignent, mais les ſaignées ne font que pallier le mal : ils ſaignent encore, & toujours avec auſſi peu de ſuccès. Ils ſont étonnés que les ſaignées réitérées ne produiſent que des ſoulagemens momentanés, & que la maladie aille toujours en augmentant : au lieu de répandre inutilement tant de ſang, qu'ils purgent après les premieres ſaignées, dès le ſecond jour de la maladie, & ils verront la douleur de côté s'aſſoupir, la reſpiration ſe dégager, la fievre tomber. La raiſon de ces heureux changemens, c'eſt que les purgatifs attaquent la ſource du mal, c'eſt-à-dire, la pourriture qui fomente la fievre, dont la pleuréſie n'eſt que ſymptôme.

Mais pour que les purgatifs produiſent ces bons effets, il faut employer, non de ſimples laxatifs, mais des cathartiques efficaces, aſſociés même, s'il eſt néceſſaire, aux émétiques. Le ſéné ne doit pas être oublié dans ces cas. Je ſçais le reproche qu'on lui fait

d'être ennemi de la poitrine ; mais je ſçais auſſi qu'il eſt encore plus ennemi de la pourriture, qu'il chaſſe plus efficacement & plus sûrement que les autres cathartiques.

Dans ce cas, ne donner que des lavemens, n'employer que des *dilutum* de caſſe, des décoctions de tamarins, c'eſt remuer la pourriture, plutôt que la chaſſer, c'eſt vouloir augmenter la maladie. Tout remede qui n'agit qu'à demi, non-ſeulement n'eſt qu'un demi-remede, mais ſouvent eſt un remede dangereux. *Il vaut mieux ne point ſaigner dans les pleuréſies eſſentielles, que de ne ſaigner qu'une fois.* Il vaudroit peut-être mieux auſſi ne point purger dans les ſymptomatiques, que de ne purger pas aſſez. On peut appliquer à ce ſujet, ce que Sydenham dit, cap. de Hyd. *Cathartica quæ ſegniùs operantur, magis officiunt quàm proſunt.*

Ces pleuréſies ſymptomatiques ſont preſque les ſeules qui regnent dans nos pays. Les poitrines ſont ici ſi délicates, que preſque toutes les fievres putrides, malignes, & ſurtout les fievres épidémiques, intéreſſent cette partie. Rien de plus ordinaire alors que de voir les ſymptômes pleurétiques paroître avec violence, & attirer l'attention du Médecin, au point de lui faire méconnoître la maladie principale. Traiter ſes malades par des ſaignées, négliger la purgation, c'eſt prendre le change, pallier un ſymptôme,

augmenter la maladie, & affoiblir la nature qui a besoin de ses forces pour résister à la pourriture & à la malignité, qui sont la vraie cause du mal.

Pour juger qu'une pleurésie est essentielle, il ne suffit donc pas qu'une personne soit attaquée d'une fievre aiguë, avec douleur vive au côté, & difficulté de respirer, quand même ces symptômes ne seroient survenus qu'ensuite d'un passage trop subit du chaud au froid. Il faut encore porter son attention sur toutes les circonstances qui ont précédé, & celles qui accompagnent la maladie, examiner la constitution du malade, être au fait des maladies épidémiques régnantes, s'informer comment, & après quoi la maladie s'est déclarée, quels symptômes sont survenus, quel est le caractere de la fievre, la suivre exactement dans ses redoublemens & ses rémissions, pour sçavoir si elle est, ou la cause, ou l'effet de la pleurésie.

1° Les personnes cacochymiques, dont le sang est chargé de sucs mal travaillés, chez qui les digestions se font mal, & la sanguification est imparfaite, ne sont pas sujettes aux maladies essentiellement & simplement inflammatoires; le caractere de leur sang s'y oppose, & celui de leurs humeurs tourne bien plus du côté de la pourriture, que de l'inflammation; ainsi les mêmes causes qui

dans des sujets bien constitués, produiroient une pleurésie essentielle, dans les cacochymiques produisent une fievre putride, accompagnée de symptômes pleurétiques.

2° Lorsque dans un tems d'épidémie, on se trouve exposé aux causes qui, dans un autre tems, produiroient une pleurésie simplement essentielle, la maladie régnante ne manque pas de se joindre à l'accidentelle, & alors il se fait une complication bien fâcheuse pour la malade, & fort embarrassante pour le Médecin. Il n'est pas possible de dire quelle méthode on doit suivre dans ces circonstances. Chaque épidémie demande un traitement particulier, qu'il faut allier avec celui qu'exige la pleurésie. Cependant en général, l'expérience prouve que les saignées n'ont point alors ordinairement des succès brillans & que les purgations réussissent plus souvent.

3° Il est des épidémies qui d'elles-mêmes portent directement sur la poitrine, & c'est alors qu'on voit régner ces pleurésies meurtrieres qui ravagent toute une ville, quelquefois toute une province. Leurs commencemens sont cachés, leurs progrès rapides, leur fin funeste. Je crois pouvoir les attribuer à des humeurs âcres & corrosives qui se jettent sur la poitrine, & ne manquent pas de la gangrener, pour peu qu'elles y séjournent.

Le point de la curation est moins d'adoucir ces humeurs, dont le véritable correctif est caché, que de les détourner de la poitrine, & de les évacuer. Le sang répandu d'abord avec profusion, n'empêche point les tristes effets que l'on craint. Un calme trompeur, qu'on attribue à ces saignées, n'est que l'avant-coureur d'une mort aussi prompte, qu'inattendue. Désabusé des saignées, on a recours aux purgatifs, & c'est ordinairement avec aussi peu de succès, parce qu'on les emploie trop tard pour qu'ils puissent réussir, & ils doivent être mis en usage d'abord après les premieres saignées, dès le premier jour. Ce sont les émétiques qui conviennent, comme plus prompts, plus efficaces que les cathartiques, & ne laissant point ces impressions de chaleur & d'âcreté, qui suivent l'action de ceux-ci. Si l'on attend que l'embarras soit tout-à-fait formé, n'espérez plus rien, les purgations n'empêcheront pas la gangrene, qui peut-être est déjà commencée, elles seront tout au moins inutiles.

4° Il est telle circonstance précédente qui rend symptomatique une pleurésie qui avoit été simplement essentielle ; par exemple, au sortir d'une débauche où l'on s'est incendié le sang par les ragoûts & les vins, & où l'on a surchargé son estomac d'alimens, si l'on s'expose à un air trop froid, on court

risque d'être attaqué d'une pleurésie, & d'être obligé d'expier au lit les plaisirs de la table. Ce passage subit du chaud au froid, ne produiroit par lui-même qu'une inflammation essentielle; mais cet amas de viandes de toute espece, qui se trouvent dans l'estomac, & qui dans un état de santé pourroient à peine être bien digérées, se changera nécessairement en pourriture dans le tems de la maladie, & à la pleurésie se joindra une fievre putride: pour la prévenir, un vomitif est nécessaire dès le commencement. La nature elle-même indique cette voie par les nausées, & les vomissemens qu'elle a soin d'exciter. Il s'agit de l'aider, & pour cela un vomitif léger suffit. Mais comme les émétiques n'évacuent pas tout le canal intestinal, il faut soutenir la purgation par une potion cathartique, & revenir à l'usage des purgatifs, dès que la diminution des symptômes le permettra; attendre pour purger, que la maladie soit sur son déclin, ce seroit attendre un tems qui peut-être n'arriveroit jamais.

C'est de la même façon que certaines pleurésies essentielles dégénerent en symptomatiques: ceci regarde principalement les paysans. Le commencement d'une maladie n'est pas le tems qu'ils choisissent pour appeller un Médecin. Laissés à eux-mêmes, ils

continuent de manger. La diete eſt ce que l'on a de plus difficile à faire obſerver à ces gens-là : tout ce qu'ils mettent dans leur eſtomac ſe corrompt. N'eſt-il pas infaillible qu'il ſurvienne par-là une fievre putride, à laquelle le Médecin doit avoir autant d'égard qu'à la premiere maladie. Il faut donc, autant qu'on le peut, conſeiller les deux indications. La pleuréſie demande des ſaignées, la fievre putride des purgations, les ſymptômes pleurétiques, comme plus preſſans, exigent d'abord d'être calmés, mais qu'on ſe hâte de purger, dès qu'on le pourra : il ſeroit pernicieux de n'inſiſter que ſur des ſaignées, la fievre putride ne le permet pas. La pleuréſie elle-même, qui, pour avoir été trop long-tems négligée, ne laiſſe ſouvent pas eſpérer la réſolution, demande qu'on ſoit plus réſervé à répandre du ſang.

On peut dire la même choſe des récidives. Ceux qui éprouvent des rechutes, le font ordinairement pour s'être livrés trop tôt à leur appétit. La maladie précédente, l'épuiſement du malade, le nombre des ſaignées qu'a exigé la maladie, ne permettent pas d'avoir encore ſouvent recours à ce remede. La cauſe de la rechute indique aſſez que le remede curatif dans ces cas, eſt la purgation, non avec des laxatifs, mais avec des cathartiques efficaces, ſans être violens.

5° Enfin un des principaux ſoins d'un Médecin, qui veut reconnoître ſi une inflammation eſt eſſentielle ou ſymptomatique, eſt d'examiner la façon dont s'eſt déclarée la fievre, d'être attentif ſur ſa marche, ſur ſes redoublemens & ſes rémiſſions. Je n'entrerai point dans un détail qui ſeroit trop long, il faudroit ici conſidérer tous les caracteres d'une fievre, effet d'une inflammation, les comparer avec ceux d'une fievre, cauſe d'une inflammation, & par ce parallele, donner leurs ſignes diſtenſifs; mais la matiere eſt trop ample, & je crois qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de n'en dire pas aſſez.



OBSERVATION

Sur un enfant de cinq ans, prodigieux, par M. FAGES DE CAZELLES, Docteur en médecine de Montpellier, & Médecin du Roi à Cahors.

On ne ſçauroit trop admirer le pouvoir de la nature dans la formation, le développement & l'accroiſſement des êtres organiſés; mais elle doit paroître moins ſurprenante aux yeux d'un Phyſicien, quand on conſidere l'uniformité qu'elle ſuit dans ſon travail, que quand on l'obſerve dans les différens écarts où elle s'abandonne. L'enfance eſt ordinairement le tems qu'elle ſe preſcrit pour dégroſſir ſon ouvrage; elle le conduit enſuite par dégrés à la perfection dont il eſt ſuſceptible; quelquefois cependant plus fougueuſe, elle ſemble attendre avec impatience l'écoulement d'un terme ſi long; elle redouble ſes efforts, & finit rapidement ſon ouvrage, preſqu'auſſi-tôt qu'elle l'a ébauché. C'eſt ainſi qu'on voit dans l'eſpece humaine des êtres qui réuniſſent en naiſſant les attributs de l'homme fait, & qui deviennent à nos yeux des prodiges pour la matiere ou pour l'eſprit. L'obſervation ſuivante eſt un des exemples les plus ſinguliers d'accroiſſement ſubit du corps, & un de ceux qui eſt le plus

propre à piquer l'attention & la curiosité de tous les Physiciens.

L'enfant dont il s'agit, est un garçon qui naquit le 23 Juillet 1753, à Cahors, sur la paroisse de S. Urcisse (*a*). Son pere s'appelle Michel Delfour, vigneron; il est d'une assez bonne constitution, sans être cependant d'une force extraordinaire: sa mere, âgée de trente ans, est d'une taille médiocre, d'une santé constante, & a beaucoup d'embonpoint. Elle a eu trois enfans dans trois différentes grossesses. Celui-ci, dont elle a été aussi la nourrice, est le second. Son premier mourut à la mamelle, le dernier ne vécut que deux mois; l'un & l'autre n'ont rien offert de particulier dans leur conformation.

Celui qui fait le sujet de cette observation, n'excéda pas en naissant, la grandeur ordinaire des enfans nouveaux nés; mais bientôt après on s'apperçut de la rapidité de son accroissement, & la force de ses gémissemens surprit avec raison tous ceux qui les entendirent.

Il a continué depuis de grandir d'une maniere surprenante. A l'âge de trois ans, ses parties génitales ont acquis le volume & exactement toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, bien conformé.

(*a*) Nous avons la copie de son Extrait-Baptistaire.

Il a à préſent cinq ans deux mois. Sa taille eſt de quatre pieds trois lignes; ſon corps eſt droit, il eſt quarré des épaules, & a la poitrine large, de façon qu'il y a quatorze pouces de diſtance de l'extrêmité d'une clavicule à l'autre; tout ſes muſcles ſont bien prononcés, ſa tête eſt groſſe, mais elle n'eſt pas difforme; il a cependant la taille plus petite à proportion que les bras & les extrêmités inférieures. La nature paroît avoir obſervé à cet égard les mêmes loix de proportion qu'elle a coutume de garder dans l'enfance pour l'accroiſſement.

Depuis un an, il a un penchant décidé pour le ſexe. Il aime à ſe trouver avec les filles, ſur-tout quand elles ſont nubiles; & quand il eſt auprès d'elles, il donne tous les ſignes extérieurs d'une paſſion très-ſerieuſe. Sa phyſionomie enfantine, & ſa raiſon, qui n'eſt guere plus formée qu'elle ne l'eſt communément à ſon âge, font un contraſte ſingulier & divertiſſant avec ſon maintien paſſionné & ſes déſirs amoureux.

Tout ce détail ſemble prouver que la nature ne s'eſt point contentée de lui donner tous les caracteres extérieurs de la virilité, il paroît qu'il en a auſſi les attributs; cependant il n'en a pas encore donné des preuves complettes.

Sa voix n'eſt pas moins merveilleuſe que le reſte. C'eſt une baſſe-taille; il donne

le c-sol-ut plein du milieu du clavier de l'orgue, & il descend jusqu'en a-mi-la ; si cette voix se soutient, elle pourra devenir une basse-contre très-belle. Ce genre de voix est fort rare, comme tous les Musiciens le sçavent.

J'ai voulu essayer la force de ses muscles, & m'assurer si elle répondoit à leur forme extérieure. Je lui présentai un poids de cinquante livres, il le souleva de terre d'une main avec facilité ; je lui en fis voir ensuite un autre de cent livres, il s'efforça de le lever, mais l'anneau étoit trop petit & lui coupoit les doigts ; il prit son mouchoir, qu'il passa dans l'anneau, & transporta le poids à deux ou trois pas. Sa mere qui étoit présente, ne voulut point consentir que je lui fisse faire de nouvelles épreuves à ce sujet.

Je ne crois pas que l'on ait vu jusqu'à présent rien de si prodigieux que cet enfant. Ce qui rend ce fait encore plus surprenant, c'est que ses parens sont pauvres, & qu'il est peu ou mal nourri, ce qui est une des causes qui retarde le plus les effets de la puberté, d'où l'on doit conclure que la nature a fait pour cet enfant des efforts d'autant plus grands, & qui méritent d'autant plus notre admiration, quoiqu'ils ne servent qu'à nous obscurcir davantage le mystère de l'accroissement & de la nutrition de notre corps.

EXTRAIT

D'une dissertation sur le sel de soude, publiée à Francfort sur l'Oder, par M. VENCESLAS GOTTLOB KAHL, sous la présidence de M. CARTHEUSER, *Docteur en médecine, &c.*

On distingue deux sortes d'alkali fixe; celui qu'on produit par la combustion des plantes, & qu'on nomme végétal & artificiel, & celui qui se trouve dans certaines fontaines minérales, dans les especes de natrum, dans le borax & dans le sel commun; ce dernier se nomme naturel & minéral.

Les plantes maritimes, telles que la soude & ses especes, étant arrosées par l'eau de la mer, ou croissant sur un sel qui en est abreuvé, contiennent abondamment ce dernier alkali minéral, qu'on en dégage par la combustion, & qui ne differe de celui qu'on connoît sous le nom de base marine, que parce qu'il est imprégné ou uni aux autres parties charboneuses de la plante.

Linnæus dans ses œuvres, M. de Jussieu dans les mémoires de l'Académie, M. Lemery dans son Dictionnaire des drogues, MM. de Tournefort, Henckel ont suffisamment décrit & distingué les especes de

plantes maritimes seules qui peuvent fournir la soude, & plusieurs d'entr'eux sont entrés dans le détail des meilleurs moyens de la bien préparer. Cette soude est une masse grise, plus ou moins foncée, dure, pleine de cavités, & entrelacée de débris charboneux, qui exhale en la rompant, une odeur d'œufs couvés ; odeur qui se développe davantage, quand on en fait la lessive. Quand la soude n'est pas dure, qu'elle est plus blanche & qu'elle s'humecte légérement à sa surface, c'est une preuve qu'elle n'est pas bonne, & qu'elle contient trop de sel marin ; la meilleure soude n'en est pas néanmoins tout-à-fait exempte.

C'est de la meilleure soude d'Alicante, ou de celle qui a les qualités qu'on vient d'indiquer, que se tire le sel de soude qui doit faire le sujet de cette dissertation. Or on peut en retirer le sel, ou en faisant dessécher la lessive tout-à fait, ou en la faisant évaporer jusqu'à un certain point, pour en retirer les crystaux. On peut donc considérer deux sortes de lessives de sel de soude ; l'eau chargée du sel qu'elle enleve immédiatement de la soude, & les crystaux dissous dans de nouvelle eau. Cette distinction est essentielle, tant pour la nature de ces lessives, que pour les expériences qu'on voudroit entreprendre avec l'une ou l'autre.

On remarque en préparant la premiere

leſſive, qu'il ſe dégage une odeur de foie de ſoufre qui ſe diſſipe en évaporant, & qui diminue, n'a plus lieu quand on verſe de nouvelle eau ſur le réſidu; la bonne ſoude donne un peu moins de la moitié de ſon poids de ſel alkalin, le reſte eſt une terre griſe, inſipide, diſſoluble par les acides, mais que les alkalis en précipitent. Cette leſſive évaporée, & ſiccifiée pour diſſoudre de nouveau le ſel dans l'eau, donne des cryſtaux triangulaires dont les lames ſont tranchantes, & partent d'un centre.

Les cryſtaux ont en bien des points les propriétés des autres alkalis, & il nous ſuffira d'indiquer ſimplement en quoi ils en different. Loin de ſe réſoudre à l'air comme ces dernieres, les cryſtaux de ſoude y tombent en efflorescence, & outre leur propriété de ſe cryſtalliſer, ils ont encore celle de ſe diſſoudre dans l'eau, moins promptement que les autres ſels fixes.

En obſervant la précipitation de l'eau mercurielle, & de la diſſolution du ſoufre par la chaux, on remarque une différence ſenſible, lorſqu'on emploie la leſſive premiere de ſoude, ou celle de ſes cryſtaux. La leſſive de ſoude pécipite d'abord le ſoufre, enſuite elle le rediſſout, & c'eſt la chaux qui eſt précipitée à ſon tour. Ce phénomeme n'a point échappé à M. Baron, dans ſes travaux ſur le borax.

Le ſel de ſoude groſſier, traité avec les acides, dépoſe une terre tantôt griſe, tantôt bleue & tantôt blanche; ainſi M. Henckel a dit trop généralement que les acides précipitoient du ſel de ſoude une terre bleue. La terre que l'huile de vitriol en ſépare, eſt griſe, & devient bleue en y verſant de l'eau.

Les cryſtaux de ſoude traités de même, dépoſent toujours une terre blanche ou griſe, mais jamais bleue: il réſulte de ces mêlanges ſaturés, des ſels neutres, analogues à la nature de l'acide qu'on emploie, neutraliſé par une baſe marine; c'eſt ou un ſel de glaubert, (& ce moyen de le préparer, mérite bien d'être préféré par économie, à celui qu'on emploie ordinairement) ou un ſel régénéré, ou un nitre quadrangulaire. Tous ces ſels diſſous de nouveau, ſont précipités par un alkali végétal, & la baſe marine qui ſe dépoſe paroît & plus tenue, & plus ſoluble.

La terre blanche que la crême de tartre dépoſe, lorſqu'on la ſature de ſel de ſoude, eſt celle qui donnoit à cette crême une ſorte d'état neutre. Les acides végétaux font, avec le ſel de ſoude, des terres foliées.

Enfin ſi l'on ſature de l'urine avec des cryſtaux de ſoude, il en réſulte un ſel en colonnes tétraëdres, tronquées par les deux bouts, d'une odeur approchante du borax;

& qui a quelques-unes des propriétés du ſel microcoſmique. La même choſe arrive, en combinant le ſel de ſoude avec le ſel ſédatif, ce qui produit un véritable borax régénéré.

Le ſoufre commun, & les ſubſtances ſulfureuſes ſe diſſolvent avec le ſel de ſoude, mais un peu plus difficilement qu'avec les alkalis fixes. Le ſel de ſoude fait encore un ſavon avec les graiſſes & les huiles mêmes éthérées; l'huile de pétrole ne s'y unit qu'en partie, & dépoſe une matiere épaiſſe de ſel de ſoude, attaque très-peu les métaux, il diſſout peu de minéraux; l'arſénic blanc, l'orpiment ſont ceux qu'il attaque le plus.

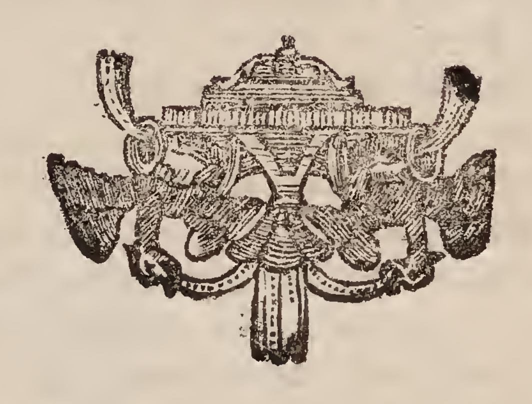
Le ſel de ſoude ſemble tenir le milieu entre l'alkali du tartre, & la baſe du ſel marin, précipitée par cet alkali; il eſt moins ſoluble que le premier, & beaucoup plus que la ſeconde, qui après ſa précipitation, reſſemble à une terre. La combuſtion de la ſoude, la préſence du ſel marin dans cette plante, ſont cauſe que le ſel qui en réſulte, contient une terre colorée, un ſoufre combiné avec un peu d'alkali, & même un reſte d'acide marin.

L'uſage du ſel de ſoude eſt borné à la verrerie, & de ſon choix dépend la bonté du verre; & il faut le préparer comme

Hunckel l'enſeigne dans ſon art de la verrerie.

En pharmacie, il ne ſert qu'à procurer le ſel de ſeignette, & à préparer les ſavons.

On l'emploie à l'intérieur, rarement pur & iſolé; & ceux qui s'y hazardent, ne doivent pas en preſcrire plus d'un ſcrupule. On pourroit le faire entrer dans les poudres, dans tous les cas où l'alkali fixe ſemble indiqué; il eſt préférable à l'alkali du tartre, ne fût-ce que parce qu'il ne s'humecte pas à l'air.



DESCRIPTION

D'un nouvel instrument pour les dents, inventé par M. JOURDAIN, Expert, reçu à S. Côme.

La certitude que j'ai que le bien public doit être le véritable objet de ceux qui se livrent aux arts & aux sciences, m'a engagé à faire des réflexions sur un instrument qui depuis long-tems est en usage dans la partie de la Chirurgie que j'exerce aujourd'hui. Je parle du pélican, & je crois ne pas me tromper, lorsque je dis qu'en voulant le perfectionner, on l'a rendu plus pernicieux.

Celui des Artistes qui le premier s'est avisé d'ajouter une vis sans fin au pélican, a eu tort de ne pas fixer cette vis; faute de cette précaution, l'instrument devient mobile dans la main du Dentiste, & lui fait perdre le juste & ferme point d'appui, d'où dépend l'effet que devroit produire le pélican; car de l'instabilité de sa vis, il suit nécessairement que les branches qui se trouvent, tantôt trop proches & tantôt trop éloignées, tirent de côté, & non en ligne directe, ce qui occasionne les efforts qu'on est obligé de faire pour extraire les dents, état qui ébranle toujours celles sur lesquelles

on fait le point d'appui, & qui ſont quelquefois cauſe qu'on les enfonce, qu'on en emporte même pluſieurs, ou qu'on enleve une portion conſidérable de l'os maxillaire.

Pour une autre prétendue plus grande commodité, quelqu'un a imaginé de rendre mobiles les deux demi-roues du pélican ; l'une de ces dernieres roues ſert à monter la vis ſans fin, & l'autre qui peut ſe diviſer, pour en ſubſtituer de différentes eſpeces, ſert pour le point d'appui. *

Cette conſtruction me paroît ſujette à bien des inconvéniens ; la difformité des parties ne permettant pas de prendre un juſte point d'appui, il arrivera que la demi-roue qui ſert de point d'appui, venant à tourner dans un ſens contraire à celui qu'elle avoit auparavant, on manquera l'opération, parce que pour extraire les dents avec le pélican, le Dentiſte eſt obligé de faire certains efforts qui exigent que dans le tour que fait la demi-roue, elle ſe trouve au point de levier fixe, qui eſt le vrai point d'appui, dont la force eſt ſupérieure au point des réſiſtances, en y joignant la force motrice : enfin la main de celui qui opere, pouvant aiſément faire tourner le corps de l'inſtrument, (qui n'eſt plus en quelque façon qu'un axe monté ſur un pivot, l'opération peut

* Recherches & obſervations ſur l'art du Dentiſte, tome II, pag. 138.

devenir

devenir non-ſeulement infructueuſe, mais encore demi-creuſe, parce qu'alors les branches ſe dérangeront, tireront de côté, & non en ligne directe.

Si l'écart du point de réſiſtance au point d'appui n'eſt point proportionné, le point d'appui peut gliſſer, & la branche ſe jetter ſur une autre dent, ce qui occaſionne l'extraction d'une bonne dent, à la place d'une mauvaiſe. On pourra objecter qu'on peut empêcher la branche de ſe jetter ſur une autre dent, ayant ſoin de la maintenir avec le pouce de la main oppoſée à celle qui opere. J'en conviens; mais tous ceux qui tirent les dents, n'ont pas cette précaution, ou du moins ils n'en ont point parlé. Pour retirer quelques avantages d'une piece quarrée ajoutée à une branche de pélican, qui entre dans une mortaiſe pratiquée ſur un eſſieu qui tient à une vis ſans fin *, il faudroit que cette piece quarrée, avec la facilité de monter & deſcendre, eût encore celle de tourner ſur le pivot qui ſert à monter la branche, & qu'à tel ou tel écart qu'on jugeroit à propos, la branche garnie de la piece quarrée fut fixe comme elle l'eſt à une ſeule diſtance.

De la façon qu'eſt conſtruite cette branche, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'étant une

* Recherches & obſervations ſur l'art du Dentiſte, tom. II, pag. 138. S. (2).

fois placée, elle ne peut donner qu'une ſeule diſtance pour le point d'appui ; mais ſi à cette diſtance bornée par la piece quarrée, il ne ſe rencontre point de dents, ou qu'y en ayant, elles ſoient chancelantes, ou mal arrangées, quels moyens le Dentiſte emploiera-t-il pour redreſſer avec ſuccès les dents enfoncées? L'inventeur de cette branche inutile, devoit, à ce que je crois, les indiquer.

L'utilité de la vis ſans fin étant de faire regagner au point d'appui la juſte proportion au point de réſiſtance, qu'il perdroit ſans ce ſecours par l'épaiſſeur de la dent qu'on y veut ôter ; pourquoi, pour donner plus de ſolidité à ce même point d'appui, n'a-t on pas imaginé de fixer la vis ſans fin à tel ou tel écart qu'on auroit jugé à propos ? mais comme, malgré cela, on ſeroit toujours dans le cas d'ébranler les dents, avec le point d'appui du pélican, & que n'y ayant point de dents, le Dentiſte ſe trouveroit borné dans ſes opérations, ne ſeroit-il pas plus utile de le mettre à portée de faire avec trois inſtrumens les opérations les plus ordinaires, qui concernent l'extraction des dents * ?

Si la prompte extraction des dents ne

* Ces trois inſtrumens ſont le levier de M. Lecluze.
La clef Angloiſe, corrigée par M. Bourdet, ouvrage de l'Auteur, pag. 141, tom. I.
Enfin celui dont je donne ici la deſcription.

dépend en partie que du plus de force du levier, que le Dentiſte doit ſçavoir retirer de ſes inſtrumens, quel ſuccès ne doit-on pas attendre d'un inſtrument qu'on doit regarder comme un levier du premier genre ? Tels ſont du moins les avantages que j'ai cru reconnoître dans l'inſtrument que je propoſe aujourd'hui. J'avoue qu'il ne me doit point ſon entiere invention. Il y en a un, à-peu-près ſemblable, décrit dans les Journaux de Médecine.

M. Fauchard s'en ſert d'un qu'il a perfectionné ſur le premier ; mais comme à ces deux inſtrumens il manque quelques utilités, je crois les avoir jointes au mien.

Mon inſtrument, ainſi que les deux autres, repréſente le traitoire dont ſe ſervent les tonneliers, ou pour mieux s'exprimer, il reſſemble à un pied de biche. C'eſt ainſi que l'on s'en ſert : on prend la dent intérieurement avec le crochet, on fait le point d'appui extérieurement ſur la gencive de la dent qu'on veut ôter, & faiſant décrire un quart de cercle à l'inſtument, on tire la dent promptement, ſans meurtrir les gencives, ni ébranler les dents voiſines.

Après avoir parlé de l'inſtrument qui fait aujourd'hui le ſujet de mes réflexions, je paſſe aux défauts que j'ai reconnus dans celui de M. Fauchard, & dans celui qu'il a prétendu corriger.

La branche du premier de ces inſtrumens étant à l'extrêmité du corps de l'inſtrument, le Dentiſte, pour opérer, étoit obligé de maintenir le crochet, pour l'empêcher de ſe jetter ſur la dent voiſine, le Dentiſte n'ayant pas la facilité de maintenir la machoire inférieure dans l'extraction d'une dent, il pouvoit aiſément s'enſuivre la luxation de cette partie.

La branche n'ayant qu'une ſeule diſtance, le point d'appui n'étoit pas égal pour les groſſes molaires, comme pour les petites, & les dents canines & inciſives; ce défaut obligeoit le Dentiſte de faire ſon point d'appui pour les groſſes molaires, preſque ſur la courſonne de la dent qu'il vouloit ôter, le point d'appui étant trop près, puiſqu'il étoit ſur le point de réſiſtance; le levier perdoit ſa force, ou ſi l'écart pour les groſſes molaires, étoit ſuffiſant pour prendre un juſte point d'appui, la diſtance qui étoit trop grande pour les autres dents, étoit cauſe que très-ſouvent on emportoit une portion conſidérable de la maxillaire.

M. Fauchard, ce célebre Artiſte, ayant reconnu une partie de ces inconvéniens, à employé ſes ſoins pour y remédier. Son inſtrument n'eſt cependant pas ſans défaut. Pour réuſſir à avoir différentes diſtances, cet Auteur a fait faire ſon inſtrument, de façon que la branche eſt plus montée du

côté du manche, que dans le milieu même de l'inſtrument.

Le corps de cet inſtrument qui n'eſt qu'une tige droite, & dentellée par la partie qui ſert de point d'appui, ſe viſſe dans un anneau ou écrou, roullant autour de cette même tige, le point d'appui qui étoit tout droit ne permettant pas de décrire un quart de cercle, on meurtriſſoit les gencives, & très-ſouvent on emportoit une portion conſidérable de l'alvéolle, par l'impoſſibilité où elle étoit de pouvoir s'écarter. La portion de cet inſtrument, montée dans un écrou roullant, fait voir la poſſibilité ou le corps étoit de tourner dans l'opération.

Après ce que je viens d'obſerver ſur les différentes eſpeces de pélican, & ſur les défauts que j'ai reconnus dans chacun des inſtrumens que j'ai décrit ci-deſſus, il ne reſte plus qu'à examiner le mien, pour être convaincu qu'il a la perfection que j'y ai recherchée.

Le point d'appui de mon inſtrument qui repréſente le vrai pied de biche, eſt creux dans le milieu, en ſoutenant latéralement la portion alvéolaire qui répond à la dent que je veux tirer; il lui donne cependant la facilité de s'écarter ſuffiſamment pour avoir une luxation complette, qui eſt néceſſaire dans l'extraction des dents; avec cet inſtru-

ment, j'éloigne ou je rapproche mes branches, & ma diſtance une fois priſe, je fixe ma vis ſans fin, par le moyen d'une autre vis ſituée latéralement à la partie ſupérieure du corps de mon inſtrument. La forme de mon point d'appui me facilite le demi-cercle, ſans avoir beſoin du pélican, je redreſſe toutes les dents qui doivent ou peuvent l'être. Tant que la priſe eſt intérieure, je tire avec ce ſeul inſtrument, vingt-quatre dents, & les racines ou chicots.

Mon deſſein n'étant point de ſupprimer le pélican, j'en ai formé un ſur le même inſtrument. Il ne s'agit pour cela, que d'ajouter quarrément des points d'appui de pélican de différentes eſpeces, à la place de celui du pied de biche; de la façon que mes points d'appui ſe rapportent, ils ne peuvent qu'être ſolides, parce qu'à la partie latérale & inférieure du corps de mon inſtrument, il y a une vis qui entre auſſi dans l'extrêmité quarrée du point d'appui. Pour recevoir les différentes branches, mon eſſieu eſt double; d'un côté il reçoit le pélican, & de l'autre les branches du pied de biche; à la partie poſtérieure du pélican, vis-à-vis le pivot qui reçoit les branches de pélican, eſt une éminence priſe ſur piece, qui répond à quatre crans pratiqués ſur l'œil d'une branche faite pour ramener les dents

enfoncées, lorſqu'on veut ſe ſervir du pélican. Cette conſtruction qui n'empêche pas mon eſſieu de courir, me donne quatre diſtances fixes en tout ſens; avantage qu'on ne peut retirer de la piece quarrée: deux opérations particulieres faites avec mon inſtrement, ſuffiront, à ce que je crois, pour en prouver toute l'utilité.

Obſervation ſur une dent ôtée & remiſe.

En 1756, M. Reveillon, marchand Papetier, demeurant alors au coin de la place de Sorbonne, & à preſent rue de l'Arbreſec, proche celle des Foſſés S. Germain l'Auxerrois, m'amena Mademoiſelle Fauconnier, âgée d'environ vingt-deux ans, pour lui arranger ſes dents qui étoient aſſez bien, à l'exception d'une petite inciſive inférieure du côté gauche, laquelle, au lieu de ſe préſenter naturellement, ſe montroit par une de ſes parties latérales, ce qui la faiſoit excéder de beaucoup le niveau des autres dents. Cette Demoiſelle déſirant que cette dent fût replacée, je me conſultai ſur les moyens que je devois employer pour cette opération. L'uſage de la lime me parut dangereux dans cette occaſion, parce que, ce que j'aurois été obligé d'ôter en dehors & en dedans, auroit mis la cavité de la dent à

découvert, d'où auroit pu naître la perte totale de cette dent : avoir voulu la retourner, c'eût été une opération encore infructueuse, parce que la dent se trouvoit alors plus large que l'intervalle qu'il y avoit. Tout considéré, je crus qu'il étoit plus prudent d'ôter cette dent, & de la replacer tout de suite. Une autre difficulté voulut s'opposer à mon opération, & je compris de-là le danger de se servir du pélican pour redresser les dents. La racine de cette dent, au lieu d'être droite, se trouva courbe, de sorte qu'il ne falloit pas moins que la force & l'usage facile de mon instrument pour la tirer sans fracturer ni la courbure de la racine, ni l'alvéole; & je puis assurer qu'en pareille circonstance ont eût plutôt enfoncé les dents voisines, que d'ôter cette dent avec le pélican. Si on eût employé les pinces droites, la couronne de la dent se seroit certainement cassée. Suivant moi, on doit absolument rejetter le pélican & les pinces droites, lorsqu'il s'agit de tirer ou redresser une des incisives canines, ou petites molaires; cette méthode ne vaut absolument rien, à moins que les dents ne soient chancelantes. Je reviens à présent à la suite de mon opération. A l'aspect de la courbure de la racine, je crus l'opération inutile; cependant certain que les parties tendent toujours

à leur rapprochement, ainsi qu'on l'observe au bout d'un certain tems chez les personnes auxquelles on a tiré des dents, j'eus quelques espérances de réussite; en conséquence, je limai la courbure de la racine, parce que la dent changeoit de situation; j'introduisis dans l'alvéole un morceau de cire, & l'ayant retiré, j'y conformai la dent que je devois replacer, & qui a été raffermie en moins de huit jours. La personne n'a pas eu la moindre fluxion ni le moindre accident, & la dent a conservé sa blancheur, quoique limée par ses parties latérales, & par la racine.

Observation sur deux dents de Savoyards, replacées tout de suite dans un autre bouche.

Au mois de Décembre 1757, je fus mandé au grand Châtelet, pour examiner la bouche d'une personne qui avoit une grande & une petite incisives supérieures, carriées à un point qu'elle étoit déterminée à se les faire ôter, joint aux violentes douleurs qu'elle en ressentoit. Son dessein fut d'accord avec ma façon de penser, parce qu'en voulant tenter la méthode de rompre le nerf; elle auroit à la vérité été garantie des douleurs, mais ses dents n'auroient pas tardé à s'en aller par morceaux, les progrès de

la carie étant étendus. Je lui parlai des dents artificielles, mais elle rejetta cette ressource, je lui proposai d'ôter les dents, & de subsstituer par le moyen des pivots d'or, de bonnes couronnes, à la place des mauvaises ; & qu'ensuite je lui replacerois ses racines regarnies de couronnes : elle me répondit à cette derniere proposition, qu'elle avoit entendu parler des dents de Savoyards, & qu'elle n'en avoit jamais rien cru. Pour la convaincre du fait, je lui proposai l'opération, qui fut faite le même jour au prisonnier, ayant bien voulu me donner les deux dents qu'il me falloit. La personne n'a eu qu'une très-légere fluxion ; & les deux dents ont été reprises au bout de huit jours au point que la personne a commencé à manger dessus. Cette opération suffit, à ce que je crois, pour lever les doutes que l'on peut avoir à ce sujet ; je l'ai pratiquée sur nombre de personnes, & elle ne m'a jamais manqué. Ces deux dents ont été tirées avec mon instrument, car je les aurois plutôt écrasées, que de les avoir avec les pinces.

Description de l'instrument pour les dents.

Fig. I. A. Le corps de l'instrument.
B. L'essieu double.
C. Essieu du pied de biche.
D. Essieu du pélican.

E. Eminence priſe ſur piece, qui répond aux quatre crans de la branche de pélican.

F. La branche de pélican

G. G. Les quatre crans qui répondent à l'éminence E.

H. La vis en calotte qui aſſujettit la branche de pélican.

I. La vis qui borne la vis ſans fin.

L. La vis qui aſſujettit le point d'appui.

M. L'ouverture qui reçoit quarrément les points d'appui.

Fig. II. A. Point d'appui du pélican.

B. Portion quarrée qui entre dans l'ouverture M.

F. III. A. Point d'appui du pied de biche.

B. Portion quarrée qui répond à l'ouverture M.

F. IV. A. Branche du pied de biche.

B. Vis qui ſert à monter la branche du pied de biche.



OBSERVATION

Sur une chute de matrice renversée, avec gangrene, suivie vingt-huit mois après de l'accouchement de deux jumeaux, adressée à l'Auteur du Journal, par M. MAZARS DE CAZELES, de l'Académie des Sciences de Beziers, & Docteur en Médecine à Bedarieux.

MONSIEUR,

L'observation de M. de Campardon sur un renversement de matrice, atteinte de gangrene, avant d'être réduite, & guérie depuis sa réduction, par suppuration & exfoliation de ses tuniques intérieures, qu'on lit dans le Journal du mois de Novembre 1758, m'engage à vous en communiquer une autre que j'ai été à même de faire, il y a quelques années, & qui ne differe de celle de M. Campardon, qu'en ce que la matrice ne fut réduite qu'après que j'en eus entiérement dissipé la gangrene, & un mois après sa chute.

Cette maladie, & les suites qui l'accompagnent, parurent si extraordinaires à plusieurs de mes confreres, à qui j'en avois fait part, qu'un d'eux m'en contesta la possibilité, & cela avec d'autant plus de fonde

ment, ce ſemble, que le commentateur de Boerhaave *, tome VI, fondé, ſans doute, ſur ſa propre expérience, & ſur celle de pluſieurs autres fameux Auteurs qu'il cite, avoit dit, pour un cas moins perilleux : *Si inverſus uterus manſerit, puerpera intrà tres horas expirat, neque ſervari poteſt, niſi eodem temporis momento uterus repoſitus fuerit.*

De ſes objections, mon antagoniſte fit la matiere d'un mémoire académique ; j'y répondis, mais je ne fus point aſſez heureux pour perſuader, & la cauſe fut portée au tribunal de l'Académie des Sciences de Paris : cette illuſtre compagnie nomma des commiſſaires, dont l'indéciſion ne permit pas de porter un dernier jugement ſur toute cette affaire ; mais ils ne voulurent pas me laiſſer ignorer *qu'ils ne croyoient pas que je me fuſſe mépris, en prenant pour la matrice renverſée la maſſe ſortie par l'oriſice externe.*

Voici mon obſervation, dont on pourra, ſi je ne me trompe, tirer d'autant plus d'avantage dans la pratique, que dans les cas où la réduction de la matrice ne ſera pas d'abord poſſible, que des motifs de gangrene pourroient déterminer à l'extirper, ou qu'on ne voudra pas riſquer de la réduire avec un ennemi auſſi redoutable que la mortification, & au ſujet de la deſtruction duquel je craindrois de me repoſer entiérement ſur les

* M. de Haller.

forces de la nature, on pourra tenter celles de l'art, avec quelque eſpérance de ſuccès.

Au mois d'Avril 1750, Mademoiſelle de G.... âgée d'environ 39 ans, à la ſuite de ſon premier accouchement, fut attaquée d'une fievre ſynoque ſimple, que ſon Chirurgien ordinaire traita par la diéte, & par quelque minoratif. Les ſignes de pourriture ayant diſparu, on lui permit de manger, bientôt après elle fut ſaiſie d'un cours de ventre ſéreux: le premier jour qu'elle quitta le lit, du tems qu'elle ſe préſentoit à la ſelle, elle ſentit tout-à-coup ſortir avec effort par la vulve, une maſſe charnue, dont l'odeur étoit inſupportable, & dont le volume ſurpaſſoit de beaucoup la tête d'un enfant nouveau né, dont elle avoit en quelque ſorte la figure. La ſage-femme qui ſe trouva à portée, ne ſçut quel nom donner à ce corps étranger, indéterminée ſi elle en feroit accoucher la malade; mais dans peu guidée par le hazard, elle eſſaya d'en faire la réduction; ce fut ſans ſuccès: plus elle faiſoit effort pour la réduire, plus cette maſſe indocile ſe gonfloit, & plus ſon volume excédoit le diametre du paſſage par où on devoit la faire rentrer; l'épouvante s'étant miſe dans la maiſon, je fus mandé.

Après avoir fait quelques queſtions ſur l'accouchement, qui avoit été des plus laborieux, ſur les ſuites qu'il avoit eues, & ſur

les remedes qu'on avoit mis en uſage, je fis ôter les linges dont on avoit couvert le corps énigmatique qui pendoit aux parties naturelles. Je fus ſurpris à l'aſpect de cette maſſe informe; elle étoit couverte d'une membrane aſſez unie, rouge dans certains endroits, & livide dans beaucoup d'autres, où j'obſervai des déchirures aſſez profondes & gangrénées. Je m'approchai, j'examinai ce corps avec toute l'attention poſſible; je cherchai l'orifice de la matrice, mais ce fut en vain: je la preſſai, elle étoit dure & indolente; je fis introduire les doigts du Chirurgien dans le vagin, pour m'aſſurer ſi celui-ci étoit à ſa place; il me répondit qu'il n'avoit ſouffert aucun dérangement, que le corps qui en occupoit le vuide, ſembloit naître du haut du vagin même, du centre d'un bourrelet aſſez ſolide qu'il rempliſſoit exactement, & qu'il diminuoit de volume, à meſure qu'on approchoit de ſon origine. Je voulus m'éclaircir par moi-même, je vis qu'il ne m'en avoit pas impoſé.

J'interrogeai la ſage-femme ſur la conduite qu'elle avoit tenue lors de l'accouchement, elle me dit que le placenta étoit ſi fort adhérent à l'utérus, qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à le détacher; ce qui me fit croire qu'elle l'avoit trop fortement tiré par le cordon ombilical.

Cette réponſe & les obſervations que je

venois de faire ne me permirent pas de douter que ce corps ne fût celui de la matrice renversée, & je fis le présage le plus sinistre, tant par rapport au nombre des points gangrénés, qui avoient tous une étendue d'environ huit à neuf lignes, qu'à l'impossibilité de la réduction, vu le volume immense qu'elle avoit aquis; je me contentai pour le moment de la faire laver avec l'eau-de-vie camphrée, & de la faire couvrir de linges trempés dans la même liqueur, en attendant l'avis d'un de mes confreres que je fis appeller en consultation.

Le Médecin consultant, sur le rapport que je lui fis, & sur ce qu'il vît par lui-même, ne tarda point d'assurer avec moi que cette masse charnue ne fût la matrice renversée, & confirma mon pronostic.

Après avoir réfléchi sur la maladie, nous délibérâmes d'attaquer d'abord la gangrene, & de faire ensuite la réduction le plutôt qu'il seroit possible; en conséquence, pour faciliter la circulation du sang dans cette partie, dont les vaisseaux sanguins étoient comprimés dans leur trajet par l'orifice de l'utérus, & pour en diminuer le volume, & combattre l'état de pléthore dans lequel elle étoit, nous fîmes faire plusieurs saignées proportionnées aux forces de la malade. Nous fîmes laver la matrice avec un vin aromatique astringeant, dans lequel nous avions

fait bouillir la racine d'ariſtoloche, & nous la fîmes envelopper de linges trempés dans une égale quantité de ce vin & d'eau de forge, qu'on imbiboit de nouveau de la même liqueur, lorſqu'ils commençoient à ſe ſécher.

Cette méthode, bien loin d'arrêter le progrès de la gangrene, ſembla l'avoir favoriſé ; elle s'étendit de près du double, & le corps de la matrice, quoique devenu plus ſouple, acquit encore plus d'accroiſſement.

Dans cet état de moleſſe, je l'examinai de nouveau ; je le tournai, je le retournai : en le maniant, je crus reconnoître une cavité dans le centre de ce corps ; je tâchai de découvrir l'origine des trompes ; mais comme elles partent d'un principe fort délié, elles échapperent à mes recherches.

Le peu de ſuccés de nos remedes nous obligea à ſcarifier les endroits gangrénés, à les fomenter avec l'eau-de-vie camphrée, & à les couvrir d'un cataplaſme fait avec les farines réſolutives ; mais nous n'en fûmes pas plus avancés ; il nous fallut employer des ſecours plus puiſſans, nous réſervant d'en venir à l'extirpation totale, ſi, malgré nos efforts, la mortification continuoit de nous réſiſter ou de faire des progrès ; j'ordonnai la teinture de myrrhe & d'aloës, à laquelle on ajouteroit le camphre & le ſel ammoniac ; les ſcarifications furent redoublées ;

nous n'avions de ménagement que pour les gros vaiſſeaux ; bientôt la membrane de l'uterus s'exfolia ; il n'y avoit pas de panſement qu'on n'en enlevât quelque lambeau ; je faiſois emporter tous les jours, avec les ciſeaux & le biſtouri, les chairs mollaſſes & ſuſpectes ; peu à peu la gangrene s'évanouit ; la matrice, à force d'être mutilée, diminua de volume : enfin, au bout d'un mois, après bien des tentatives inutiles, nous fûmes aſſez heureux pour pouvoir la faire rentrer.

Cette eſpece de cône renverſé, avoit encore ſix pouces de longueur, un pouce de diametre à ſon ſommet tronqué, & autour de ſept à huit pouces de circonférence à ſa baſe ovale.

Du tems de la réduction, nous entendîmes un bruit dans le bas-ventre, tel à-peu-près que le *gargouillement* des boyaux, lorſqu'on les réduit dans le cas de hernie, & la malade, dont nous avions oublié de vuider la veſſie, ſe plaignit de colique, & fut preſſée d'uriner ; malgré tous ces inconvéniens, on ne quitta pas la matrice, que nous avions enduite d'huile d'amandes douces ; on la porta auſſi haut qu'on le put ; mais la réduction totale fut d'abord impoſſible ; il en reſta demi-pouce ou environ au-deſſous de l'utérus, que nous contînmes avec un peſſaire rond, ouvert dans le milieu, à travers lequel, outre le doigt du Chirurgien,

je fis paſſer pendant pluſieurs jours, à pluſieurs repriſes, des injections toniques & aſtringentes, juſqu'à ce que, de concert avec les reſſorts des fibres de la matrice & de ſes ligamens, l'ouvrage fût mis à ſa perfection ; ce qui réuſſit à merveille.

Peu de tems après *, la malade jouit d'une aſſez bonne ſanté ; elle eut ſes menſtues périodiquement ; elle exerça d'abord avec peine & douleur, enſuite avec aiſance & tant de ſuccès les fonctions du mariage, qu'elle ſe crut enceinte ; mais j'eus ſoin de la détromper : en effet, les cicatrices, ſuites néceſſaires des profondes ſcarifications que

* *Pendant le cours de cette maladie, je fus traverſé par des attaques de colique qui tourmentoient la malade, que je ne pouvois calmer qu'avec l'huile d'amandes douces, & la teinture anodine ; par la fievre que j'attaquai par des ſaignées ; j'eus même deux fievres ſyncopales à combattre, dont je triomphai à la faveur des purgatifs doux.*

Les urines coulerent toujours avec liberté ; nous fûmes vraiſemblablement redevables de cet avantage à la ſituation horizontale, que la malade fût obligée de garder conſtamment dans ſon lit, & à l'attention qu'elle eut de ſe coucher ſur le dos juſqu'à ce qu'elle fût entiérement guérie, pour éviter les tiraillemens & les peſanteurs qu'elle éprouvoit dans toute autre attitude ; ce qui empêcha que le corps dont le vagin étoit rempli, ne comprimât l'uretre ou le col de la veſſie ; mais en revanche le bas-ventre fut preſque toujours conſtipé, & nous fûmes obligés de le ſolliciter par de fréquens lavemens.

j'avois fait faire en tous sens sur l'utérus ; leur résistance, la maniere dont les vaisseaux entiers s'étendent & s'entrelassent pour rajuster les parties divisées, & pour leur donner une nouvelle solidité, qui ne les rend presque plus susceptibles d'aucune extension, devoient, selon moi, présenter des obstacles insurmontables à l'ouvrage de la génération, non-seulement en s'opposant à la dilatation de la matrice, mais encore en la racornissant, comme nous le voyons arriver à la suite des plaies, & après l'opération du bubonocelle, où l'anneau des muscles du bas-ventre moucheté devient si solide par ces légeres incisions, & se retrécit souvent au point que, malgré l'humidité dont il est continuellement abreuvé, le poids des intestins, leur pente naturelle, les efforts que l'on fait lors de l'action des vomitifs, &c. l'anneau sain & opposé cede quelquefois plutôt que celui qu'on a rendu si vigoureux, à la faveur des cicatrices.

Je ne parlerai point de la difficulté d'imaginer que les vaisseaux sanguins & lymphatiques des parties cicatrisées, confondus comme ils le sont dans ces especes de sutures qu'ils forment, que ces vaisseaux, dis-je, que la nature avoit destinés à d'autres usages, & qui jouoient là un rôle qui leur étoit étranger, pussent envoyer au placenta des rameaux sanguins & lymphatiques, pour

lui transmettre la nourritute destinée au fœtus, &c.

Malgré toutes ces raisons, qui me paroissoient convaincantes, la grossesse que j'avois si souvent traitée de chimere, & que j'avois regardée jusqu'alors comme impossible, se démontra environ vingt mois après la cure de la chute de la matrice, d'une maniere non équivoque. Les mamelles se remplirent; le bas-ventre acquit un volume considérable, &c. enfin après bien des *anxiétés*, des pesanteurs, des nausées, des défauts d'appétit, &c. que la mere eut à essuyer, le terme de l'accouchement arriva le 3 du mois de Septembre 1752. L'enfant se présenta par un bras, & se trouva engagé par l'épaule dans l'orifice de l'utérus; il resta près de cinq heures dans cette attitude par l'ignorance de la sage-femme. Un accoucheur ayant été appellé, il le fit rentrer & le tira par les pieds; tout de suite, au lieu du placenta qu'on attendoit, un autre enfant se présenta, qu'on fut obligé de tirer de même par les pieds; il fut accompagné de deux arriere-faix d'une grosseur prodigieuse; un d'eux vint assez aisément, mais l'autre avoit contracté avec la matrice de si fortes adhérences, qu'on eut toutes les peines du monde à l'en séparer.

Les enfans n'étoient pas moins gros que les délivres, le premier étoit une fille, & mourut d'abord après l'accouchement; le

ſecond eſt un garçon qui ſe porte auſſi bien qu'on le puiſſe.

Cette opération ne fut ſuivie d'aucune hémorragie ; l'accouchée n'eut preſque pas de perte rouge ; elle reſta par mon conſeil aux bouillons, juſqu'après la fievre de lait, (car on n'eſt pas dans l'uſage d'obſerver dans ce pays cette formalité :) dans peu elle jouit d'une très-bonne ſanté, & fut en état de vâquer à ſes affaires.

Depuis cette époque, la même perſonne, qui s'éſt toujours bien portée, a accouché d'une fille en 1754.

En 1756 elle devint de nouveau enceinte, & accoucha d'une autre fille ; dans ces deux derniers cas, l'arriere-faix étoit ſi fort adhérent à l'utérus, que l'Accoucheur, malgré les manœuvres prudentes qu'il mit en uſage, eut peine en le ſéparant d'éviter une nouvelle chute de matrice.



EXPOSITION

De l'état des ſaiſons & des maladies obſervées à Boulogne-ſur-Mer, pendant les années 1756 & 1767, par M DESMARS, Médecin-Penſionnaire de la Ville.

A Boulogne, pendant l'été de 1756, les vents du Sud dominoient. Les mois d'Août & de Septembre furent très-pluvieux ; il y eut des brouillards ; l'air fut calme ; les bleds germerent.

L'automne fut froid & ſec, avec des vents de Nord. La gelée commença de bonne heure, & ne fut interrompue que par des dégels courts & imparfaits.

Vers le ſolſtice d'hiver, le froid fut très-vif, & ſe ſoutint juſqu'à la mi-Janvier, par des vents de Nord ; le reſte de l'hiver fut fort inconſtant. Les vents de Nord & de Sud régnoient alternativement ; des brouillards, des pluies, des tempêtes, enſuite des jours ſereins, froids avec gelée ; & derechef, un tems couvert, nébuleux, des pluies. Cette oſcillation de l'atmoſphere dura juſqu'à la fin d'Avril

Le reſte du printems fut froid & ſec, avec des vents du Nord.

L'été fut excessivement chaud & sec. Les vents Septentrionaux soufflerent jusq'au 28 du mois d'Août ; alors ceux du Sud exciterent un ouragan terrible ; le tems devint froid & pluvieux.

Cette année ayant été fort inégale, on observa les maladies suivantes.

Dans les mois de Septembre & d'Octobre de l'année 1756, les fievres éruptives qui avoient paru durant l'été en différens quartiers de la Ville, étoient très-fréquentes. Il y avoit des fievres miliaires rouges, des fievres miliaires composées, (dans lesquelles on observoit des pustules rouges & blanches) des fievres rubioliques & pétéchiales.

Le quartier des matelots, (la beurriere) qui est exposé au Sud, & dont le sol est fort humide, fut beaucoup plus infecté que les autres.

Lorsque l'éruption étoit accompagnée de points de côté fort douloureux, de suppression d'urine, de frénésie, d'angine, de flux colliquatif très-fétide, excessif, de sueurs immodérées, de taches livides noires, elle étoit ordinairement funeste au sixieme jour, quelquefois au quatrieme ; quelques-uns ont été enlevés dès le deuxieme jour.

Une chaleur insupportable, avec des sueurs trop modiques, une éruption blanche, crystalline, des mouvemens couvulsifs, annonçoient le danger de cette maladie dans les sujets

sujets foibles, & sur-tout dans ceux qui avoient été attaqués auparavant de fievre lente.

Les jeunes gens qui avoient des vomissemens abondans de bile verte, aigre, érugineuse, des hémorragies par les narines, des feux à la face qui se tuméfioit considérablement, & sur laquelle s'élevoient des vessies pleines de sérosités, des pustules brûlantes aux levres & aux narines, ont paru éluder quelquefois l'éruption.

La septieme partie des malades a péri. Les premieres gelées d'automne firent presqu'entiérement disparoître cette maladie, dans le quartier où elle avoit régné.

Les pleurésies & les péripneumonies, avec vomissemens de bile verte dans les premiers jours, & quelquefois encore des éruptions miliaires vers la fin, succéderent aux fievres miliaires, dans lesquelles l'éruption paroissoit au troisieme ou au quatrieme jour.

Il y avoit une pusillanimité surprenante dans les malades.

Il y eut en même-tems quelques maladies noires, des manies & des mélancolies.

Plusieurs se plaignoient d'hémorragie par les vaisseaux de l'anus : il survenoit des pertes dans les personnes du sexe.

Les attaques de goutte furent plus longue & plus vives qu'elles ne sont ordinairement. Plusieurs furent attaqués pour la premiere fois, les autres éprouverent des rechutes.

Durant l'hiver, le nombre des fievres putrides s'accrut. Elles attaquerent principalement les enfans, les jeunes filles, les femmes d'un tempérament foible & pituiteux. Il y eut de légers frissons, des maux de tête, des nausées ; au troisieme jour, le flux avec des déjections très-fétides, une extrême foiblesse, assoupissement, avec délire, des sueurs ; tous les malades rendoient des vers. (1) La langue devenoit aride, torréfiée, la durée de ces fievres étoit souvent de trois semaines, quelquefois elle duroit plus long-tems ; mais elle n'étoit pas sujette aux rechutes. Lorsqu'on réussissoit à suspendre la diarrhée par des remedes astringens, le mal de tête, les envies de vomir & la fievre se ranimoient, comme dans les premiers jours, & cessoient aussi-tôt que le flux étoit rétabli.

Quelques enfans, après avoir rendu une grande quantité de vers, resterent sujets pendant plusieurs semaines à une démence momentanée qui les prenoit plusieurs fois le jour, quoiqu'ils eussent tous les autres signes d'une parfaite guérison.

(1) *Nescio unde, sed per plures menses juniores, atque etiam haud pauci adulti, lumbricis teretibus infestantur, qui per morbos sæpissimè dejiciuntur. An à corrupto frumento nec non immaturis & crudis fructibus, progenies hæc verminosa? Huxham anno 1740, mens. Mart.*

Les fievres rémittentes & intermittentes qui parurent dans la même saison, étoient très-rebelles au traitement, & fort sujettes aux rechutes.

La plupart durerent jusqu'au retour d'un certain degré de chaleur dans l'atmosphere. Elles attaquerent plus de femmes que d'hommes. Il se faisoit ordinairement une éruption vers la fin. Au printems, les fievres miliaires, rubioliques & péréchiales sembloient aller de pair avec les fievres rémittentes & intermittentes, & les fievres continues putrides.

La petite-vérole se montroit aussi çà & là, & continua pendant l'hiver, le printems & l'été. Aucun malade, que je sçache, n'en est mort.

En général, toutes les maladies furent assez bénignes jusqu'au commencement de l'été.

Alors les fievres éruptives enleverent plusieurs personnes, à peu-près dans le même tems.

L'éruption paroissoit, dès le premier ou le second jour, avec des sueurs immodérées, & étoit suivie de la mort le lendemain.

Les hommes de moyen âge étoient ceux que cette maladie choisissoit pour victimes.

Précisément dans le même-tems des hommes d un âge plus avancé étoient attaqués

d'apoplexie. Plusieurs moururent en peu de tems. Quelques brouillards froids, survenus tout-à-coup dans cette saison chaude & seche, sembloient avoir déterminé ces maladies.

Pareillement les fievres putrides, qui jusqu'alors n'avoient été funestes qu'à un très-petit nombre, devinrent plus fréquentes, & acquirent de jour en jour de la malignité. Elles furent très-meurtrieres, sur-tout après le changement subit de la saison, causé par la tempête du 28 Août.

Voici les principaux traits de cette maladie, telle qu'elle étoit en Septembre & en Octobre.

Un embarras dans la tête, un torticolis, des douleurs dans le dos, dans la clavicule, une diminution de force & d'appétit, une petite fievre avec redoublement vers le soir, le sommeil dérangé, en étoient les préludes.

Quelques-uns restoient dans cet état, sans garder le lit, jusqu'à ce qu'une éruption imprévue les obligeoit de s'y mettre.

Quelquefois des fautes dans le régime, un exercice fatiguant, précipitoient tout-à-coup les malades dans des accidens très-graves.

Plus d'une fois cet état ambigu a été décidé par des remedes évacuans, administrés inconsidérément, suivis de foiblesse, anéantissement, de délires phrénétiques, & autres symptômes effrayans.

La maladie se présentoit plus souvent sous la forme de tierce intermittente, qui devenoit double-tierce, & enfin continue, avec redoublemens; enfin elle s'annonçoit quelquefois, dès les premiers jours, par les symptômes des fievres continues, putrides, malignes; & cette derniere attaquoit surtout les hommes exercés au travail.

Quelques-uns étoient étendus, immobiles, seulement leurs yeux & leurs paupieres jouissoient des mouvemens naturels, & les mains éprouvoient des mouvemens convulsifs presque perpétuels. La couleur du visage, le pouls, la respiration paroissoient assez conformes à l'état de santé; ils étoient sourds, insensibles, & s'oublioient. Cet état parfaitement monotone, (si ce n'est que vers la nuit le pouls devenoit un peu accéléré, avec quelques signes d'agitation,) duroit plusieurs semaines; les malades exhaloient une odeur difficile à supporter.

D'autres au contraire étoient dans une agitation perpétuelle, avec délire, effort pour se dérober aux assistans, le pouls inégal, le visage livide, des sueurs froides, la langue, les dents & les levres noires : ces derniers succomboient en peu de jours à la violence du mal.

Enfin il y avoit des malades qui, après un ou deux jours d'agitation perpétuelle, insomnie, cris, plaintes, tomboient dans l'insensi-

bilité & le ſommeil également pendant deux jours, & paſſoient alternativement de l'état d'agitation & de délire, à celui de repos.

Le délire & la diarrhée étoient les ſymptômes les plus communs dans l'état de la maladie ; la toux ſuccédoit ordinairement dans le déclin.

A ces ſymptômes ſe joignoient ordinairement, dans de jeunes ſujets, des hémorragies par les narines & des ſueurs qui, lorſqu'elles étoient immodérées, les précipitoient dans un épuiſement ſans remedes.

Des douleurs fixes à l'un ou l'autre orbite, ſe transformoient en points de côté, qui cédoient enſuite à des diarrhées; ces dernieres finiſſoient par la toux.

Ceux qui n'avoient que des ſueurs paſſageres & fort modiques, avoient les articulations roides, le ventre & l'eſtomac enflés : l'un & l'autre s'affaiſſoient par la ſortie des matieres fécales, & s'enfloient derechef, & ainſi alternativement ; ces derniers ont eu des abſcès, ou des ulceres rongeans.

La langue devenoit ordinairement ſeche & noire. Dans quelques-uns elle étoit gonflée & profondément ſillonnée. On appercevoit dans les ſinuoſités une humeur ſanieuſe ; dans d'autres, le même organe étoit liſſe, tendu, fort ſec & fort rouge.

La ſéchereſſe de la langue diminuoit à meſure que le flux ſe modéroit, en même tems la peau du viſage & des mains, qui durant la maladie étoit terne & ſale, acquéroit de jour en jour une couleur plus vive, & les malades recouvroient un embonpoint ſupérieur à celui qu'ils avoient auparavant.

Les changemens heureux étoient annoncés par des ſédimens blancs dans les urines & des ſueurs viſqueuſes, & confirmés par la ceſſation des ſelles involontaires qui arrivoit le même jour.

J'ai vu ſouvent des préſages heureux ſuivre de près l'uſage du quinquina dans le vin, avec & ſans narcotiques.

Pendant le cours de la maladie, les urines étoient aſſez hautes en couleur, & tranſparentes, ſans nuage, ſans ſédiment, enſuite elles devenoient troubles, & dépoſoient enfin des ſédimens.

Les cas les plus graves ont été ſuivis de furoncles, d'abſcès au dos, aux bras & aux cuiſſes.

Les humeurs qui ont paru ſous un volume conſidérable aux régions internes des bras & des cuiſſes, excitoient d'abord de très-vives douleurs, leur déliteſcence étoit promptement ſuivie de cataſtrophes.

Ces fievres continuerent pendant l'automne, & ſe convertirent en fievres tierces.

Cette conversion ou décomposition étoit d'autant plus sensible dans cette saison, que la plupart des fievres qui avoient commencé par être continues, dégénéroient en intermittentes; mais les intermittentes en Novembre & Decembre ne devenoient plus continues comme pendant l'été; ainsi on voyoit tout-à-la-fois des fievres putrides continues, des continues changées en intermittentes, & des intermittentes qui se montroient d'abord sous cette forme, & la conservoient jusqu'à la guérison. La diarrhée étoit un symptôme commun à toutes les trois, quelquefois, mais rarement, la dyssenterie.

En général toutes les fievres qui ont paru pendant cette constitution dans les saisons décrites ci-dessus, étoient accompagnées d'éruption, ou de diarrhée, ou de l'une & de l'autre. Les fievres éruptives furent assez bénignes jusqu'aux chaleurs de l'été. Elles affecterent plus d'hommes que de femmes, tandis que les fievres putrides d'hiver & de printems attaquerent un plus grand nombre de femmes; mais ces dernieres n'acquirent de malignité qu'après les chaleurs, & devinrent alors dominantes; cette malignité se déclaroit sur-tout par l'écoulement involontaire des excrémens & le délire. De ces deux symptômes, le premier, qui avoit été très-rare jusqu'alors, devint

presque général; le second, qui avoit été léger & médiocre, devint beaucoup plus considérable.

Les fievres éruptives ont été souvent fatales dès les premiers jours de la maladie; dans les plus grandes chaleurs d'été, auparavant & depuis les gelées d'automne, aucun malade que je sçache n'en étoit mort. Mais dans l'automne la catastrophe arrivoit souvent après le septieme & le neuvieme jour. Les filles adultes & les jeunes garçons furent attaqués dans cette saison.

Telle a été la nature des maladies dans cette ville depuis le mois d'Août de l'année 1756, jusqu'à la fin de l'automne de l'année 1757. Les environs n'en ont point été exempts.

Les fievres éruptives ont été plus violentes, plus opiniâtres à la campagne, & sujettes à grand nombre de rechutes, & plusieurs familles ont été attaquées de fievres putrides malignes très-contagieuses. Au Manoir où elles parurent dès l'hiver dans le plus fort de la gelée, à Wiearden & à Terlinctum dans le printems & au commencement de l'été; tous ceux qui habitoient sous le même toît en furent attaqués, & elle enleva dans ces trois endroits plus de la moitié des malades, sur-tout à Terlinctum, où sept personnes moururent dans la même maison, y compris les parens qui vinrent pour faire

les ouvrages de la campagne, & qui furent infectés à leur tour. Peres, meres, enfans, les premiers sur-tout, étoient des victimes assurées de cette cruelle peste.

Cette contagion a paru ne s'étendre qu'aux personnes de la même famille ; (cette observation a déjà été faite par *la Moniere*, qui est cité dans l'histoire des maladies de Breslau sur la dyssenterie de l'année 1699 ;) elle tiroit son origine, autant que j'ai pu l'apprendre, par des informations faites sur les lieux, d'une fievre maligne contagieuse, qui avoit été très-épidémique & très-meurtriere pendant l'automne de 1756, à Bazinghen, paroisse distante de quelques lieues des endroits cités ci-dessus, où les chefs des familles infectées, s'étoient rendus pour assister aux obseques de quelques-uns de leurs parens.



PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1760.

L'Académie royale de Chirurgie propose pour le prix de l'année 1760, le sujet suivant.

Déterminer, d'après une bonne théorie, le traitement des Fistules, considérées dans les différentes parties du corps.

L'Académie exige qu'on traite cette matiere de façon qu'après avoir établi les regles générales de la cure des Fistules, on déduise ensuite les méthodes particulieres dont cette cure est susceptible, relativement aux différentes parties du corps, à la tête, à la face, dans la bouche, à la poitrine, au ventre, &c. Et pour les extrêmités, aux parties molles, aux parties dures, aux jointures, &c.

Ceux qui travailleront sur le sujet proposé pourront s'épargner la peine de traiter en détail des fistules lacrymales, & du canal salivaire, à moins qu'ils n'aient des découvertes à ajouter à celles que l'Académie a publiées sur cela.

Ceux qui enverront des mémoires sont priés de les écrire en François ou en Latin,

& d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais pour se faire connoître, ils y joindront à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualité; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. Morand, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes de quelques qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au prix; on n'excepte que les Membres de l'Académie.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. de la Peyronie, qui sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur mémoire sur le sujet proposé.

La médaille sera délivrée à l'Auteur même qui se sera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1759, inclusivement; & l'Académie, à son assemblée publique de 1760, qui se tiendra le Jeudi d'après la

quinzaine de Pâques, proclamera la piece qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans ſur les fonds qui leur ont été légués par M. DE LA PEYRONIE, *une médaille d'or de deux cens livres, à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, non-Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage ſur quelque matiere de chirurgie que ce ſoit*, au choix de l'Auteur; *elle annonce qu'elle en aura deux à adjuger en 1759, s'il ſe trouve deux bons ouvrages parmi ceux qui lui ont été envoyés en 1758. Ce prix d'émulation ſera proclamé le jour de la ſéance publique.*

Le même jour, elle diſtribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, ſoit Académiciens de la claſſe des libres, ſoit ſimplement regnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année précédente, un mémoire, ou trois obſervations intéreſſantes.



Collection des theses médico-chirurgicales, sur les points les plus importans de la chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en François par M. ***, avec fig. tomes II & III; prix, relié, 5 liv. A Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de Bourgogne, rue S. Severin.

Ces deux volumes sont encore mieux exécutés que le premier, & contiennent beaucoup d'observations très-intéressantes. Nous en rendrons compte dans le Journal prochain.

Essais & observations physiques & littéraires de la société d'Edimbourg, traduits de l'Anglois, par M. Demours, Médecin, résidant à Paris, & Censeur royal, tome premier, prix, relié, 3 liv. A Paris, chez Bauche, Libraire, quai des Augustins, & chez Dhoury, seul Imprimeur de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie : un volume *in*-12 de 495 pages, avec huit planches.

Tentamen de demonstrandâ structurâ humanâ, secundùm dimidiatam naturæ ipsius proportionem, è quatuor tabulis conflatum, &c. curâ & studio Caroli-Nicolai Jenty, A. M. necnon rei anatomicæ ac chirurgicæ Professoris; impensis Authoris : Londini. A Paris, chez *Vincent*, rue S. Severin, & à Lille, chez *Jacqué*. Cette brochure se délivre avec les planches du même Auteur.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1758.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
1							S-S-E. fort.	Beaucoup de nuages.
2			9	27	11	$\frac{1}{2}$	*Id.* très-fort.	*Idem.*
3	$7\frac{1}{2}$	10	$8\frac{1}{2}$	28	0	0	S. foible.	Couv. pet. pl. à 9 h. du mat. jusq. 3 h. du s.
4	8	9	$6\frac{1}{2}$		1		*Idem.*	Couvert.
5	$4\frac{1}{2}$	9	$5\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{2}$	E. au S-O. foible.	Beauc. de nuages.
6	$5\frac{1}{2}$	10	8			$\frac{1}{4}$	S-S-E. foible.	Couvert. Peu de Soleil à midi.
7	7	$11\frac{1}{2}$	10	27	10	0	S-E. *id.*	*Idem.*
8	9	$12\frac{1}{2}$	11		8		*Id.* fort par interv.	*Idem.*
9	$7\frac{1}{2}$	10	8	28	2		O. médiocre.	Peu de nuages.
10	5	10	8				E. *idem.*	Beauc. de nuages.
11	6	$11\frac{1}{2}$	9		3		N. médiocre.	*Id.* Bruine à 4 h. du s.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
12	8	11	6 ½	28	4	½	N. médiocre.	Couvert.
13	5 ½	8	5				*Idem.*	Beauc. de nuages.
14	2	3	2 ½		1		*Idem.*	Serein. Brouillard médiocre.
15	2	3	4	27	9	0	*Idem.*	Couv. pet. pluie tout le jour.
16	3	6	4		10	½	O. médiocre.	Peu de nuages.
17	0	5	4	28	0		E au S-E. *idem.*	*Idem.*
18	½	5 ½	4	27	11	½	S. au S-O. *idem.*	*Idem.*
19	01	3 ½	1 ½		7		E. méd.	*Idem.*
20	0 ½	0	0		9	0	*Id.* foible.	*Idem.*
21	0	2	2 ½	28	1	½	O. *id.*	Couvert, quelq. g. de pluie à 10 h. du s.
22	3	5	3		4	0	*Idem.*	Couvert.
23	1	3	1		5	⅓	O. le mat. E. le soir foible.	Couvert, brouillard très-épais.
24	01	2	0	28	4	½	E. foible.	Serein.
25	02 ½	0	02		2		*Id.* médiocre.	Peu de nuages.
26	03 ½	0	01				*Idem.*	*Idem.*
27	02 ½	0	01		1	0	*Idem.*	*Idem.*
28	03	1	0			½	N-O. au N-E. mé-	*Idem.*
29	01	2	0		1	0	N. médiocre.	*Id.* Bruine à 10 h. du matin.
30	0	1	0	28	1	0	*Id.* fort.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de $12\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $5\frac{1}{3}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{3}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
1 fois du N-E.
10 fois de l'E.
6 fois du S-E.
3 fois du S.
2 fois du S-O.
5 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
17 jours de nuageux.
11 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
2 jours de bruine.
3 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué une la sécheresse moyenne pendant tout le mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1758, par M. VANDERMONDE.

Les fievres malignes qui ont régné pendant le mois dernier, ont continué jusqu'au milieu du mois; elles n'ont eu aucun caractere différent, si ce n'est qu'elles ont paru accompagnées de symptômes moins fâcheux.

Il y a eu des fievres continues, avec redoublemens, dans lesquelles la matiere de la fievre paroissoit principalement se porter au cerveau; les saignées au pied calmoient les accidens, sur-tout lorsqu'elles étoient soutenues des émétiques. Les lavemens pris de trois en trois heures, ont eu un très-bon succès. Nous avons observé de plus des fievres putrides, accompagnées d'une jaunisse universelle, sans douleur ni tension sensible à la région du foie. Les saignées augmentoient la jaunisse & la fievre; les émétiques paroissoient diminuer les accidens; mais bientôt après ils devenoient plus violens. Les cathartiques légers entraînoient une quantité prodigieuse de matiere putride & infecte. C'étoient les remedes qui soulageoient le

plus, ſur-tout quand ils étoient précédés des boiſſons nitreuſes, & des lavemens fréquens. Ce traitement faiſoit diſparoître la jauniſſe au commencement, mais elle reparoiſſoit ſur la fin. Une foibleſſe conſidérable ſuccédoit aux évacuations répétées, & les malades périſſoient hydropiques, malgré les fondans & les corroborans aſſociés aux purgatifs. Nous en avons vu une qui a ſuccombé à une hydropiſie de poitrine, & un autre eſt mort leucophlegmatique.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1758, par M. BOUCHER, *Médecin.*

Nous avons eu ce mois une alternative de tems ſerein & de jours de pluie, avec d'aſſez grandes variations dans le barometre. Les quatre premiers jours du mois ont été ſans pluie, elle a eu lieu à diverſes repriſes du 5 au 13, auquel jour elle a déſiſté juſqu'au 23 : nous n'avons eu depuis que trois jours ſans pluie.

Le barometre a été conſtamment au-deſſus de 28 pouces, depuis le premier juſqu'au 7. Il a deſcendu par gradations les trois jours ſuivans, de maniere que le 9 il a été obſervé

à 27 pouces, 1 $\frac{1}{2}$ lignes; auſſi a-t-il fait ce jour une grande tempête: de là juſqu'au 16 le barometre a preſque toujours monté; le 16 il étoit à 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes: il eſt redeſcendu le 24 à 27 pouces 4 lignes; & de là à la fin du mois il a toujours été obſervé aux environs de 28 pouces.

Le froid s'eſt fait ſentir à bonne heure. Le 17, le 18 & le 20, le thermometre a été obſervé le matin au terme de la glace, & pluſieurs jours à 1 dégré au-deſſus de ce terme.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 13 $\frac{1}{3}$ degrés, & pour la moindre chaleur 0, ou le point de la glace: la différence entre ces deux termes eſt donc de 13 $\frac{1}{3}$ degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 1 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes eſt d'un pouce & demi.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
13 fois du Nord-Eſt.
3 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
10 fois du Sud.
3 fois du Sud-Oueſt.
6 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.
9 jours de brouillards.
3 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tous le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Octobre 1758.

Les froids prématurés joints aux vents du nord, ont causé, outre quelques pleuropneumonies légitimes, des fievres continues portant à la poitrine, avec toux oppression & point de côté. Le pouls étoit souvent enfoncé dans l'invasion de la maladie, la langue jaunâtre dans le fond, le goût amer, les yeux rouges, &c. Circonstances qui annonçoient ou faisoient pressentir de la complication de fievre putride; c'est ce dont on n'avoit plus à douter dans la suite, lorsqu'après quelques saignées le pouls, au lieu de se déveloper, restoit petit & s'affoiblissoit, que l'oppression & l'accablement augmentoient, que les sujets tomboient ensuite dans une sorte d'affaissement, & quelques-uns dans le délire. Quoiqu'une expectoration louable s'établit dans plusieurs malades, la guérison radicale ne s'ensuivoit guere qu'en conséquence de selles bilieuses.

Au surplus nous n'avons guere eu d'autres maladies régnantes que des gros rhumes, qui dans beaucoup de sujets ont pris

avec fievre, & auxquels la ſaignée & les délayans pectoraux ont ordinairement ſuffi. Ils ont été fâcheux & rebelles dans les poitrines foibles & les corps cacochymes : le crachement de ſang, & puis de pus ou de matieres purulentes, a eu lieu dans nombre de ſujets de cette claſſe; quelques-uns même n'ayant pas pris des meſures à tems, ont été les victimes de leur négligence.

Je n'ai vu ce mois en ville, qu'une ſeule perſonne dans le cas d'une fievre putride maligne : c'étoit une fille de vingt à vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, qui en a échappé, après avoir paſſé par les ſymptômes les plus effrayans. Comme cette maladie a régné violemment dans un village très-voiſin de la Ville, où j'ai été député par MM. des Etats, je me propoſe d'en donner un détail circonſtancié dans un mémoire particulier.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

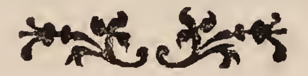
Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. Vandermonde, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

FEVRIER 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1759.

COLLECTION DE THESES

*Medico-chirurgicales ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le Baron DE HALLER, & redigées en françois par M.*** tom. II & III, avec figures, chez* Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin; prix, reliés, 5 livres.*

NOUS avons rendu compte dans notre Journal du mois de Février 1758, du premier volume de cet ouvrage; nous avons fait voir que l'objet étoit de préſenter au public les meilleures theſes qui ſe ſont données ſur différens points de chirurgie, dans les

écoles les plus fameuſes de l'Europe ; qu'on étoit redevable de la collection des pieces latines au laborieux & ſçavant M. de Haller ; que cette collection devoit néceſſairement offrir bien des détails répétés, des notions communes, renfermant en entier des pieces ſur le même ſujet ; qu'ainſi il étoit poſſible d'en faire une rédaction, qui ſous un moindre volume que le recueil latin, ne lui ſeroit cependant pas inférieur ; c'eſt ce qu'a rempli, d'une façon ſatisfaiſante l'Auteur de la collection donnée en françois. Son premier volume contient plus d'un volume *in*-4°, de l'ouvrage de M. de Haller. Il a ſuivi le même plan pour les deux volumes qu'il vient de donner ; il nous fait eſpérer le reſte inceſſamment ; de ſorte que le nombre des volumes *in*-12 n'excédera pas celui des volumes *in*-4° de M. de Haller. Il y a nombre d'ouvrages en médecine, pour leſquels il ſeroit à ſouhaiter qu'on entreprît le même travail, en diminuant le nombre des livres, & la dépenſe, on multiplieroit les moyens de s'inſtruire, puiſqu'on pourroit alors les acquérir à moins de frais, & en fatiguant moins la mémoire.

Nous ne parlerons dans ce Journal, que du deuxieme volume. Il renferme trente-quatre diſſertations, dont huit traitent des maladies qui attaquent l'abdomen, quatorze des accouchemens, & treize des maladies

de la veſſie, & des opérations qu'elles exigent. Nous ne pouvons pas, dans un extrait, rendre compte de ce que contient chacune de ces diſſertations. Nous croyons pouvoir avancer que toutes ſont recommandables par quelque point particulier de doctrine qui s'y trouvé diſcuté, par l'invention d'une méthode nouvelle, ou plus aiſée, de faire une opération, ou enfin par des obſervations frappantes & authentiques.

La premiere diſſertation ſur les accouchemens, préſente en racourci & d'une façon claire & nette, les cas où il convient de ſe ſervir des inſtrumens. On y loue beaucoup ceux qu'a inventé M. Fried pour l'extraction de la tête de l'enfant, reſtée dans la matrice. L'Auteur fait voir que tous les tire-têtes inventés juſqu'à préſent ne rempliſſent pas l'objet qu'on ſe propoſe alors; qu'ils augmentent le diametre de la tête de l'enfant; qu'il n'y pas d'autre moyen à mettre en œuvre, que de vuider la tête, les os s'applatiſſant, & ſe jettant les uns ſur les autres, alors la tête alongée peut ſortir. On a fait graver ces inſtrumens dont ſe ſert M. Fried. L'Auteur de la rédaction obſerve que M. Voigt auroit pu porter un jugement ſur le tire-tête de M. Levret, différent de celui qu'il a porté ſur ceux de MM. Mauriceau, Gregoire & Amand, s'il l'eût bien connu.

La ſeconde diſſertation a pour objet de prouver qu'on ne doit pas abandonner à la nature ſeule, un placenta qui ne ſuit pas l'enfant ; qu'il faut, ſans tarder, porter la main dans la matrice, pour aller le détacher. On combat, & on réfute ſolidement le ſyſtême de M. Ruiſch, qui vouloit qu'on laiſſât cette opération à la nature ſeule. M. Ruiſch appuyoit ſon ſentiment ſur les effets du muſcle qu'il plaçoit au fond de la matrice ; mais l'exiſtence de ce muſcle n'étant rien moins que démontrée, il s'enſuit que la doctrine de M. Ruiſch n'eſt point du tout à ſuivre dans le cas préſent ; c'eſt ce qui eſt prouvé avec beaucoup d'érudition. Cette diſſertation contient d'excellens préceptes ſur les accouchemens ; beaucoup ſont pris de nos Accoucheurs françois, qui ont jetté de grands jours ſur cette partie de la chirurgie.

La diſſertation de M. Belhing, donnée à Altorf en 1736, eſt très-intéreſſante. Elle contient l'hiſtoire détaillée d'une matrice qui s'eſt ouverte dans les douleurs de l'accouchement ; la mere mourut à la ſuite de l'accident, ce qui donna lieu d'examiner & de connoître la maladie.

L'enfant avoit paſſé preſqu'entiérement dans l'abdomen, par l'ouverture qu'on trouva à la matrice. L'Auteur de cette diſſertation,

entre dans le détail des causes qui ont occasionné cette rupture de la matrice : il donne à ce sujet, les préceptes à observer dans les cas où on a à craindre cet accident. Il examine si cette maladie a été observée par les Auteurs, & il fait voir qu'elle n'est pas rare, & que beaucoup en ont parlé. Il ajoute que cette femme ayant eu neuf enfans, & tous garçons, en faisant l'ouverture de son cadavre, il examina avec curiosité l'état des ovaires, qu'il trouva l'ovaire gauche flétri & dessseché ; que le seul ovaire droit étoit en bon état, ce qui feroit triompher le systême d'Hippocrate, s'il n'y avoit pas d'autres observations qui détruisissent la conséquence qu'on pourroit tirer de celle-ci. Le poumon de l'enfant, quoique mort dans le sein de la mere, jetté dans un vase plein d'eau, vint à la surface, & surnagea. Ce phénomene engage M. Belhing à examiner la doctrine des écoles à ce sujet. Il differte cette question avec beaucoup de sagacité, & il fait voir que ce phénomene ne détruit en rien les principes suivis à cet égard. Toutes ces raisons méritent d'être lues dans l'Auteur même.

Le Rédacteur n'a pas manqué de faire mention de la these de M. Winslow, Médecin de la Faculté de Paris, sur l'opération Césarienne : l'opération Césarienne, de-

mande ce Médecin, eſt-elle un moyen plus sûr, ou moins criminel pour délivrer la mere & l'enfant, que ne l'eſt l'uſage du crochet & des autres ferremens, pour ſauver la mere aux dépens de l'enfant! M. Winſlow diſſerte cette queſtion en Médecin ſçavant, en citoyen vertueux, & plus encore en homme éclairé par les lumieres du chriſtianiſme. Poſſédant, comme on l'obſerve, toutes ces qualités dans un dégré ſupérieur, il ne pouvoit donner que des raiſons ſatisfaiſantes. Il examine les cas où il convient d'avoir recours aux crochets, & il fait voir que preſque toujours ils tuent l'enfant, & ſouvent bleſſent encore la mere. On ne peut donc, ſelon lui, porter les ferremens que ſur des enfants morts; mais malheureuſement les ſignes qui nous annoncent qu'un enfant eſt mort, ſont très-incertains, & quelquefois les ferremens ont amené au jour, les membres palpitans d'un enfant, que le Chirurgien croyoit mort, & traitoit en conſéquence. Il faut donc, & c'eſt la concluſion de M. Winſlow, recourir à l'opération Céſarienne, quand on n'a que la reſſource des crochets pour délivrer une mere. Cette opération, au rapport des femmes mêmes qui l'ont ſubie, n'eſt pas extrêmement douloureuſe; faite par une main habile, elle eſt ſans danger. M. Winſlow rapporte quelques exem-

ples qui ſe trouvent dans le Médecin Rouſſel, le premier Anatomiſte de ſon ſiécle. Il parle avec éloge de cet accouchement Céſarien fait à Paris, il y a quelques années, ſous les yeux des plus fameux Accoucheurs. Nous ſçavons gré à l'Auteur de la collection, de nous en avoir donné tout le détail, quoiqu'il ne ſoit pas dans la theſe latine.

Dans le nombre des theſes contenues dans ce recueil, ſur les maladies de la veſſie, & ſur les différentes manieres de faire l'opération de la taille. On verra avec plaiſir la theſe ſur le haut appareil, donnée dans les écoles de médecine de Paris, par M. Pietre, Médecin de cette Faculté, en 1635. Elle contient une deſcription de la veſſie, très-exacte. On n'a même donné rien depuis qui y ſoit ſupérieur. On peut regretter que M. Pietre ne nous ait pas inſtruit des ſuccès qu'a eu alors à Paris cette maniere de tailler ; car il y a plus que de la vraiſemblance qu'elle s'eſt pratiquée dans ce tems, ou au moins qu'on faiſoit des eſſais ſur cet objet.

Ce volume eſt terminé par une theſe ſur l'appareil latéral, qui a pour Auteur M. Falconet, Médecin de la Faculté de Paris, célebre par ſes vaſtes lumieres ſur toutes les parties de la médecine, par ſon goût à encourager & à ſuivre toutes les découvertes

qui peuvent être utiles, par une bibliotheque des mieux choisies, & des plus nombreuses, ouverte à tous ceux qui veulent en profiter.

M. Falconet donne dans cette these, une histoire détaillée de la lithotomie, de ses progrès, de ce qui les a retardés pendant bien des siécles. On y trouve des faits particuliers, & des anecdotes qu'on chercheroit inutilement ailleurs. L'appareil latéral est présenté avec toute la netteté possible. L'Auteur le rapproche de la méthode de Celse, & il fait voir la ressemblance avec cette derniere.

Après avoir donné l'histoire de cette façon d'opérer, qu'on doit au Frere Jacques, il expose la façon dont la faisoit cet Hermite. Sa maniere hardie d'opérer, mais incertaine, est presque toujours meurtriere. Les malheurs du Frere Jacques, doivent s'imputer à sa témérité, au peu de connoissances qu'il avoit des parties sur lesquelles il travailloit, & non pas à la méthode qui est bonne en elle-même, quoiqu'on ait faire dire à ce sujet à M. Mery, qui l'ayant jugée d'abord susceptible de correction, eut ensuite la foiblesse & la condescendance de se rétracter. Cette these est des plus érudites, pleine d'excellente chirurgie; elle jouit auprès des connoisseurs de toute la réputation qu'elle mérite.

La célébrité des Auteurs, dont les pieces on concouru à former ce volume, l'intérêt des matieres qu'on y traite, le choix judicieux qu'on y a fait des sujets les plus importans en chirurgie, les soins éclairés d'un homme tel que M. de Haller, & les talens particuliers que nous connoissons au Rédacteur de cet ouvrage, seroient des titres plus que suffisans pour mettre le prix à cet ouvrage, si le public n'en connoissoit déjà toute la bonté, & tout le mérite.

Dans le Journal prochain, nous rendrons compte du IIIe volume, qui nous a paru fort intéressant.



DEUX MEMOIRES

Sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la ſtructure du jaune, par M. DE HALLER, *Préſident de la Société Royale des Sciences de Gottingue, Membre de l'Académie des Sciences, &c. deux volumes* in-12. *A Lauſanne, chez* Marc-Michel Bouſquet; *& à Paris, chez* Vincent, *rue S. Severin, prix, reliés, 5 livres.*

Quand on conſidere avec attention l'immenſité des occupations de M. de Haller, l'étendue de ſes travaux littéraires & académiques, la diſtraction journaliere de ſon tems, dont il paſſe une partie dans l'exercice de ſes emplois & de ſa profeſſion, on a lieu d'être ſurpris de la quantité prodigieuſe d'ouvrages en tout genre qui ſortent de ſa plume depuis quelques années. Ce laborieux & infatigable Phycifien ſe préſente ſur la ſcene toujours nouveau, toujours intéreſſant, & la nature qu'il ſuit à pas de géant, lui découvre tous les jours des merveilles, qui avoient pour la plupart échappé aux yeux de ceux qui l'avoient précédé dans cette carriere. Quelle reconnoiſſance ne lui devront pas la phyſique & la médecine, ſi ſes recherches ne ſe trouvent jamais démenties par l'expérience?

Dans le premier volume, on trouve un exposé des recherches microscopiques, que M. de Haller a faites sur les vaisseaux & le sang des animaux, & des découvertes que peut fournir l'œuf de la poule. C'est le fruit de trois années d'un travail assidu & lumineux, sur l'incubation pendant les vingt-deux jours que le poulet met à éclore, & pendant trente-six après qu'il est éclos. Ces Mémoires ont été adressés à la Société royale de Gottingue, & n'offrent qu'un tableau d'expériences isolées, qu'on ne peut extraire.

Le second volume, qui contient le second Mémoire sur la formation du poulet, est un précis des observations qui sont dans le premier volume; elles y sont rangées avec ordre, & réduites à leurs chefs.

Le follicule du jaune a donné occasion à bien des erreurs; plusieurs Auteurs se sont trompés sur sa formation & son usage. M. de Haller prétend qu'il est opaque & blanc, & qu'il paroît formé par une membrane affaissée & ridée. Dans les premiers tems, il paroît uni à l'amnios; au bout de trente-six heures il s'en sépare; quand on a enlevé la membrane ombilicale & l'amnios, ce prétendu follicule reste attaché au jaune: il est constant que le fœtus n'habite pas ce follicule; il ne paroît pas vraisemblable non plus qu'il prépare quelque aliment pour le fœtus, ou qu'il contribue à son accroisse-

ment, puiſque le follicule ſe conſerve, lorſque le fétus a péri.

La membrane de l'amnios eſt platte, & peu gonflée par ſa liqueur dans le commencement de l'incubation ; elle eſt transparente comme le cryſtal de roche ; ſa figure eſt toujours la même, dit M. de Haller, c'eſt-à-dire ovale ; la différence qui s'y trouve, c'eſt que dans les premiers tems du fétus, cet ovale eſt rétréci des deux côtés, & que vers la fin de la ponte, il ne l'eſt plus que du côté par lequel ſortent les vaiſſeaux ombilicaux : l'amnios commence à paroître après douze heures ; au bout de vingt-quatre heures, ce ſont deux cercles, réunis par un détroit, dont les côtés ſont paralleles : il paroît que depuis dix-huit heures juſqu'à quatre-vingt-trois, ſa longueur s'eſt accrue de dix-huit parties à ſoixante, & que ſon volume entier a augmenté dans la proportion de quinze à un.

La ſtructure des halons eſt aſſez inconnue. M. de Haller, ſept heures après l'incubation, en a vu paroître un ſur la ſurface du jaune ; ſon diametre étoit de vingt-deux centieme ; un autre anneau lui ſuccédoit, & on en voyoit un plus intérieur qui commençoit à ſe former ; leur diametre s'eſt accru dans l'eſpace de quarante-une heures, de douze à cent vingt-un. M. de Haller ignore ce que deviennent ces halons ondés,

& ſemblables à des nuages ; il s'eſt attaché ſeulement à connoître leur ſtructure.

La figure veineuſe, qui a été décrite pour la premiere fois par Fabrice d'Aquapendente, a été également ſoumiſe aux obſervations de notre Phyſicien : à trente-ſix heures ; il a vu un ſegment de cercles, tachés de points, couleur de rouille & preſque rouges : à quarante-huit heures, il a vu des traces réticulaires, gravées dans une matiere caillée ; à ſoixante-quatre heures, l'eſpace compris dans la figure veineuſe, étoit d'un jaune rougeâtre ; à ſoixante-douze heures, le réſeau veineux étoit rouge, & les branches de la veine ombilicale communiquoient en pluſieurs endroits avec la veine en forme de cœur, par des rameaux qu'elles y envoyoient : la veine qui forme le contour de la figure veineuſe, & que M. de Haller appelle veine en forme de cœur, n'a qu'un ſeul tronc ; ce n'eſt pas un réſeau vaſculaire, comme Malpighi l'a ſoupçonné ; la figure veineuſe s'étend de plus en plus : à cent vingt heures, la moitié de l'œuf s'en trouve tapiſſé, & pour lors M. de Haller appelle la figure veineuſe, la membrane ombilicale : la figure veineuſe, & le cercle du jaune, ſont de la plus grande beauté, & reſſemble au cercle de l'uvée. L'accroiſſement de l'air ombilical eſt des plus rapides ; il dépend des forces du cœur, qui prolonge

les arteres & la figure veineuse avec elle. Les forces de la chaleur restent au cœur, dont le fœtus a péri, mais elles ne construisent plus, & ne font que détruire ; la couleur du sang, & toutes les couleurs du fœtus dépendent de ce mouvement du cœur ; d'abord tout est blanc, & cette couleur subsiste, dès que le cœur a perdu son mouvement : le rouge du sang du poulet est très-vif & très-animé ; il l'est toujours avant que le poumon ait paru ; les poumons mêmes sont quelquefois d'une petitesse singuliere ; ce n'est donc pas le poumon qu'il faut regarder comme la cause de la rougeur, ou comme l'organe où cette couleur se forme. On distingue les arteres ombilicales, des veines leurs compagnes, à soixante-six heures. A quatre-vingt-dix heures, l'aorte est large & pleine de sang ; l'artere ombilicale droite est toujours très-petite, & sa compagne du côté gauche, est de beaucoup la plus grande ; toutes les branches de ce tronc se répandent sur l'amnios, & sur les membranes du blanc de l'œuf : les vaisseaux ombilicaux, avec ceux du jaune, l'ouraque & les intestins sont renfermés vers les derniers tems de l'incubation, dans un étui cylindrique, qui s'attache au jaune.

Les observations de M. de Haller, faites sur le fœtus, par lequel il établit son accroissement progressif, sont étonnantes. Il paroît

que l'accroiſſement de la longueur du fœtus, dans les vingt-un jours de l'incubation, va au centuple, & que le fœtus acquiert en vingt jours une maſſe d'un million de fois plus grande qu'auparavant. Les accroiſſemens du premier tems du fœtus ſont extrêmement rapides, ils diminuent conſidérablement dès le ſecond jour, & ils vont toujours en diminuant juſqu'à la fin du crû de l'animal. L'accroiſſement du dernier jour de l'incubation eſt à celui du premier comme un eſt à cent; & les accroiſſemens des quarante premiers jours du poulet éclos ſont à l'accroiſſement le plus foible du poulet enfermé dans l'œuf comme ſix à vingt.

La premiere trace du cœur a paru à quarante-huit heures, il étoit blanc & tranſparent, mais il battoit; les trois premiers jours le cœur avance horiſontalement, & s'éloigne des vertebres; ce tems fini, la tête ſe rapproche de la poitrine, & le cœur ſe cache; la veine cave n'eſt pas viſible dans les premiers momens du fœtus; on la voit continuer avec la veine ombilicale, dont le trone paſſe par le foie, & dont le diametre eſt dès-lors très-conſidérable. Vers la fin du troiſieme jour, les deux oreilletes n'en forment alors qu'une; c'eſt un ſac, dont la plus grande largeur va du côté droit du fœtus, au côté gauche; il eſt placé ſur le haut de la baſe du cœur. On peut ſuivre

M. de Haller dans la formation du canal auriculaire, des ventricules, du bulbe de l'aorte & de ses branches, des conduits artériels, & des veines pulmonaires, on trouvera tous ces détails fort intéressans. Il en est de même dans les différentes révolutions que le cœur éprouve dans sa structure, & des causes que notre Observateur leur assigne. Le cœur ne commence à avoir du mouvement qu'à la fin du second jour; & M. de Haller a vu le cœur battre, & s'élever alternativement & s'abaisser, dans le tems que tout étoit encore blanc, tant dans le cœur que dans le reste du poulet.

M. de Haller a suivi avec le même scrupule & la même sagacité, toutes les évolutions différentes qu'ont éprouvé dans leur structure ou leur forme, les poumons, le foie, l'estomac & les intestins, la membrane allantoïde, le jaune, la zone ciliaire, dans lesquels il paroît avoir fait des remarques importantes, que nous ne pouvons point faire entrer dans cet extrait. Il paroît seulement en général que l'animal passe évidemment par des changemens considérables, ce qui est dû uniquement à l'évolution de ses parties déjà existantes, & sans qu'il s'y mêle aucune création, & que c'est par la simple élongation des parties, que l'animal se forme; & cette formation n'est produite & favorisée que par la force du

cœur. La maniere dont ces mêmes parties deviennent viſibles, d'inviſibles qu'elles étoient auparavant, eſt de la plus grande ſimplicité; c'eſt l'effet de l'agrandiſſement, mais plus encore le ſimple effet de l'opacité. A l'égard des nouvelles figures qui ſe forment dans les parties animales, M. de Haller prétend les expliquer par leur accroiſſement inégal. Un animal ne ſe reſſemble plus, ſoit qu'une partie de ſes organes diminue & rentre dans le néant, pendant que le reſte croît & ſe développe, ſoit qu'une partie croiſſe dans une grande proportion, pendant que le reſte ne fait que de petits progrès. Le changement de place eſt un autre moyen dont ſe ſert la nature, comme M. de Haller l'a obſervé dans le jaune & les inteſtins. Ces deux parties ſe trouvent hors du corps du poulet, preſque juſqu'à la fin de l'incubation. Ce petit animal paroît alors avoir deux corps; & quand ces deux parties ſont repouſſées dans le ventre, il ſe fait un changement total de figure.

On trouve à la fin de ce volume un autre Mémoire ſur pluſieurs phénomenes importans de la reſpiration, qui concernent l'action des muſcles intercoſtaux, du ſternum & du diaphragme. M. de Haller prétend conclure, après un grand nombre d'expériences faites ſur des chats, des chiens, des lapins, que dans l'ordre naturel, le dia-

phragme defcend dans l'infpiration, qu'il chaffe devant lui les vifceres du bas-ventre : il dit cependant avoir obfervé une fois que le diaphragme defcendit dans l'expiration. Ce fait nous paroît fingulier. Le diaphragme, continue M. de Haller, repouffe le fang dans l'infpiration, en refferrant la veine cave, & le fait reculer ; il le renvoie aux reins & dans les veines inférieures ; dans l'expiration, il remonte, & fe rapproche du cœur.

Les expériences fur la contiguité de la plévre & des poumons, que l'on trouve après celles-ci, ne font pas moins intéreffantes ; elles tendent à prouver que le poumon dans les quadrupedes, n'eft féparé de la plévre par aucun intervalle ; il prétend auffi qu'il en eft de même dans le fœtus humain, & il croit l'avoir fuffifamment prouvé par l'expérience qui fuit. Il a plongé plufieurs fois des cadavres de fœtus humains, il leur a ouvert la poitrine dans l'eau, fans qu'il en foit forti d'air ; & on fait qu'une veffie pleine d'air, que l'on enfonceroit dans l'eau, & que l'on perceroit de quelques trous, laifferoit échapper à la furface de l'eau tout l'air qu'elle contient.

Ce volume eft terminé par des expériences faites fur le poumon du fœtus, & celui des animaux noyés. Il en réfulte que le poumon du fœtus humain va conftamment au fond de l'eau ; il n'en eft pas de même de

celui des adultes, qui ſurnage. M. de Haller dit qu'il n'a vu que les péripneumonies, les extravaſions de ſang dans la ſubſtance véſiculaire du poumon, ou leur ſquirrhe lymphatique, qui les ait aſſez changés pour les faire aller au fond de l'eau.

A l'égard des noyés, on a ſuppoſé, dit M. de Haller, qu'il n'y avoit dans leur poumon ni dans leur eſtomac que très-peu ou point d'eau; ſes expériences lui ont enſeigné le contraire dans l'homme & dans les animaux. Il a trouvé preſque conſtamment de l'eau dans l'eſtomac, dans le poumon, & dans la trachée-artere; elle étoit battue avec l'air, & réduire en écume dans la trachée-artere. Il n'ajoute point foi aux hiſtoires qu'on raconte de quelques perſonnes qui ont paſſé des heures, des jours, des ſemaines même ſous l'eau, & qui ſont revenues à la vie, après en avoir été délivrées. Ces obſervations ſe refuſent à ces eſpérances flatteuſes. Les oiſeaux & les quadrupedes ont conſtamment péri après 25, après 7, après 3, & même après 2 minutes d'une ſubmerſion parfaite. Ces mêmes expériences diminuent la confiance de M. de Haller dans les moyens qu'on a propoſés pour le rétabliſſement des noyés. Il ne s'agit pas uniquement d'irriter leur cœur ou leur muſcle, de leur ſouffler de l'air dans la trachée; le grand mal eſt dans l'écume viſqueuſe qui obſede

leur poumon & leurs bronches, & dans l'impoſſibilité de diſſiper cette écume dans le poumon même de l'homme.

PROBLÊME RÉSOLU

Par M. CHARTIER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine d'Angers ; ſavoir, ſi l'on doit ſaigner dans les indigeſtions, principalement celles qui ſont compliquées avec les convulſions ?

La ſolution de ce problême me paroît d'autant plus intéreſſante que l'affirmative ne peut manquer d'éprouver des contradictions dangereuſes, peut-être diffamantes dans l'eſprit du public, tant il eſt vrai que la négative paroît conſacrée par l'uſage, & comme par une tradition populaire & ſucceſſive, ſans jamais avoir eſſuyé la moindre atteinte.

Pour réſoudre ce problême, il me paroît eſſentiel de préluder par diſcuter & les cauſes des indigeſtions, & leurs effets, que je diſtinguerai, pour donner plus de jour à mes idées, en effets locaux & en effets ſecondaires.

On entend aſſez ce que c'eſt qu'indigeſtion : le nom ſeul emporte avec ſoi ſa défi-

nition : ne s'eſt-on point laiſſé ſéduire par cette expreſſion ?

Les cauſes, tant des digeſtions bonnes & louables, que de leurs contraires, ſont ou matérielles, ou efficientes : les cauſes matérielles ſont priſes des alimens, quant à la quantité & à la qualité que l'on fournit à l'eſtomac, pour en ſubir les changemens néceſſaires, & les aſſimiler avec nos liqueurs : ſous la claſſe des cauſes efficientes, je comprens non-ſeulement les préparations préliminaires, par leſquelles on a fait paſſer ces alimens ; la conſtitution différente des parties auxquelles ils doivent être ſoumis, conſidérées & par rapport à la texture de leurs fibres, & par rapport à la nature des liqueurs qu'elles fourniſſent, & dont l'affluence forme un des principaux inſtrumens de la digeſtion ; j'y ajoute encore les différens accidens pris des cauſes non-naturelles, telles que l'air, l'exercice, les paſſions, &c. Y a-t-il conſonnance entre toutes ces cauſes ? L'ordonnance en eſt-elle bien réglée ? La digeſtion ſera parfaite, paiſible, le chyle, qui en réſultera, aura toutes les qualités néceſſaires pour s'aſſimiler avec nos liqueurs. Cette proportion n'y eſt-elle plus ? eſt-elle derangée, troublée ? la digeſtion ſera tumultueuſe, déſordonnée ; mais où s'en feront principalement ſentir les effets ? dans l'eſtomac : c'eſt le premier receptacle

des alimens, c'eſt leur premier laboratoire, c'eſt-là le vrai ſiége de l'indigeſtion, delà, comme d'un centre, toutes ſortes d'accidens ſe répandront dans toute la machine: quel déſordre dans l'économie animale !

Il eſt étonnant que d'une multiplicité ſi nombreuſe & ſi variable de cauſes, qui concourent à la digeſtion, il puiſſe jamais y réſulter un effet conſtant, égal, & légitimement conditionné: auſſi la nature a-t-elle multiplié les agens, qui doivent contribuer à une œuvre d'une conſéquence ſi étendue, la ſalive, principal inſtrument de cette fonction, ſemble l'accompagner, & comme ſe régénérer ſur toute ſa route: cette liqueur précieuſe entame les alimens; la ſalive gaſtrique & pancréatique en perfectionne la diſſolution; & comme il eſt des parties intégrantes qu'elle ne peut altérer, l'humeur bilieuſe acheve de réſoudre celles qui ſont d'une nature à éluder ſa puiſſance & ſon efficacité.

Malgré tant de précautions employées par la nature pour ce chef-d'œuvre de la réparation animale, il eſt une infinité de cauſes qui en peuvent troubler l'ordre, en déranger la ſymmétrie, & d'une ſemence la mieux conditionnée, former le germe de maux les plus pernicieux, & le plus ſouvent irréparables.

Mais pour me renfermer dans les bornes preſcrites

prescrites, je n'envisagerai la question que sous deux points de vue principaux, le relâchement des solides par inanition, foiblesse innée ou acquise, & leur gêne par réplétion; deux chefs auxquels il me semble qu'on peut réduire le problême proposé.

Comme les effets de ces deux causes ne se ressemblent que trop souvent, & peuvent en imposer sous les mêmes apparences, avant d'aller plus avant, je vais tâcher de développer d'une façon générale les phénomenes, tant locaux que secondaires, de l'indigestion, & en rapprochant les effets d'avec leurs causes, je crois par cette marche pouvoir parvenir à une théorie juste & conséquente.

Les effets locaux de toute indigestion en général, sont par rapport à la masse alimentaire, sa corruption, & sa dégénération spontanée. (Il me paroît peu nécessaire d'entrer dans le détail de toutes les especes de dégénérations:) quelles qu'elles soient, la masse se gonfle, l'air rompt ses entraves, & se développe: les tuniques de l'estomac sont distendues outre mesure, toutes les parties voisines souffrent compression, le jeu du diaphragme est gêné, la respiration devient laborieuse, la circulation du sang est embarrassée dans la substance du poumon; le ventricule droit distendu, refuse l'entrée au sang de la veine cave; ce liquide refoule sur

les différens viſceres, les ſurcharge, les engorge ; la molleſſe, & le peu de reſſort de la ſubſtance du cerveau, le rend plus ſuſceptible de ces funeſtes impreſſions ; ſes couloirs s'embarraſſent, & cet embarras ſera ſans doute en raiſon compoſé de la maſſe générale des liqueurs, & de la diſtenſion du ventricule.

(Je n'oſerois faire entrer ici en ligne de compte la compreſſion de l'aorte ; la petite courbure de l'eſtomac qui porte alors ſur elle ne me ſemble guere en pouvoir altérer le diametre ; les vaiſſeaux des extrêmités inférieures, loin de ſe ſentir de l'inanition, donnent au contraire des ſignes d'un appéſantiſſement de la maſſe ſur elles, & paroiſſent participer plus ou moins au défaut d'une circulation libre & uniforme : le froid qui y ſurvient quelquefois, dans le cas d'une indigeſtion, ne tient que de l'état convulſif, & rentre dans la claſſe dont il s'agit.)

Il eſt aiſé de ſe figurer que parmi ces effets ſécondaires, les convulſions, l'apoplexie, & toutes les maladies ſoporeuſes doivent tenir le premier rang : l'engorgement plus ou moins grand dans les canaux, qui préparent la ſécrétion des eſprits animaux, forme l'une ou l'autre de ces maladies : le premier dégré ſera l'aſſoupiſſement, les peſanteurs, les laſſitudes, &c. l'embarras eſt-il plus conſidérable ? La machine entre en convulſion,

& cet accident ſera en raiſon composé du dégré de compreſſion, & de la ſenſibilité du genre nerveux; l'apoplexie eſt le dernier période.

La ſaignée, en diminuant le volume du ſang (& ſuivant la théorie reçue juſqu'à ce jour, & la plus conforme à la pratique,) la ſaignée ſemble de prime-abord remplir toutes les vues que l'on doit ſe propoſer dans l'indigeſtion compliquée avec les convulſions.

Mais ſi l'on fait attention que par cette manœuvre on diminue la contractilité des ſolides; (car la diſtenſion de l'eſtomac eſt en raiſon inverſe de la réſiſtance des tuniques contre la maſſe alimentaire,) on conviendra aiſément que ce remede ſouffre bien des difficultés, & paroît contre-indiqué par l'indigeſtion.

Dans cette perplexité, il n'appartient qu'à un Médecin ſage, prudent & expérimenté, de ſe décider pour l'affirmative, ou la négative. Je vais donner là-deſſus mes idées particulieres, & je les étayerai d'un ſeul exemple, qui s'eſt paſſé depuis peu ſous mes yeux, & qui me paroît avoir quelque rapport au cas dont il s'agit: je ne m'en rappelle pas d'autres pour le préſent.

J'ai dit ci deſſus que l'indigeſtion reconnoiſſoit pour cauſes, ou le relâchement des tuniques de l'eſtomac, ou la gêne des vaiſ-

feaux, qui en forment la tiſſure en grande partie : dans ce dernier cas, les fibres muſculaires opprimées ſous le poids des humeurs, perdront leur contractilité, & ſeront comme paralyſées ; les tuyaux nerveux oblitérés, ne recevront plus l'irradiation du cerveau, ni de la moëlle épiniere, plus de ton, plus de reſſort ; les ſécrétoires reſſerrés ne fourniront plus à la diſſolution des alimens, ou ne rendront que des ſucs ſans conſiſtance, ou mal conditionnés : c'eſt ainſi que dans le ſpaſme du couloir des reins, l'urine eſt claire, aqueuſe, & inſuffiſante pour la dépuration de la maſſe du ſang.

Cette replétion, cette diſtenſion des tuniques de l'eſtomac, aura lieu dans un tempérament ſanguin, dans le cas de ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, & en général dans tout embarras des différens viſceres du bas-ventre, & principalement de ceux qui cooperent à la chylification.

(L'exercice après le repas, nuit à la digeſtion dans les uns, il la précipite dans les autres : le danger tombe plutôt ſur les pléthoriques ; c'eſt ce que j'ai ſouvent obſervé.) Par la contraction des différens muſcles mis en action la circulation du ſang devient plus rapide, & la plus grande partie de ſa maſſe ſe répand indiſtinctement ſur les parties intérieures, & par conſé-

quent ſur les nombreux vaiſſeaux, qui ſe portent à l'eſtomac.

Les conſtitutions pléthoriques digerent beaucoup moins dans un tems chaud. La raréfaction des humeurs, ſuite néceſſaire de la chaleur, eſt plus grande dans une plus grande maſſe ; l'humidité inſéparable de cette température, acheve de détraquer le ſyſtême des ſolides, & de l'anéantir ; deux cauſes qui ne peuvent manquer de porter atteinte à la digeſtion d'une maniere très-ſenſible.

Les différentes paſſions de l'ame ; la colere, par exemple, en occaſionnant une exploſion violente de toute la maſſe du ſang, doit produire un effet plus pernicieux dans les tempéramens ſanguins, & porter plus de trouble dans la digeſtion. La crainte n'eſt pas moins bien fondée, en réprimant les humeurs de la circonférence au centre.

Je conviens aiſément que la ſaignée ſeroit déplacée, préjudiciable, & même pernicieuſe dans le cas d'une indigeſtion, (quand même elle ſeroit compliquée avec les convulſions,) qui reconnoîtroit pour cauſe le relâchement des tuniques de l'eſtomac. J'en ai dit la raiſon d'avance ; mais dans le cas de réplétion, je ne vois pas de remede plus ſalutaire, plus néceſſaire, & plus indiſpenſable : en déſempliſſant les vaiſſeaux, le jeu des fibres muſculaires ſe rétablit, le ſuc ner-

veux reprend ſa route ; plus d'obſtacle à la ſécrétion des ſucs digeſtifs, tout rentre dans l'ordre.

Car enfin le remede qui paroît le plus contradictoire avec la ſaignée dans le cas d'une indigeſtion, c'eſt, ſans contredit, l'émétique. Or quels ravages ne doit-on pas attendre d'un remede qui criſpe encore davantage les vaiſſeaux, qui en reſſerre totalement les embouchures, qui porte ſon action immédiate ſur les papilles nerveuſes de l'eſtomac, & qui, par les loix de la ſympathie, en s'étendant juſqu'à tout le ſyſtême nerveux, ne peut qu'en augmenter l'état convulſif, & tous les accidens en général, qui ſuivent l'indigeſtion : c'eſt un excellent remede au contraire dans le cas de celle qui ne vient que du relâchement des tuniques de l'eſtomac : en leur rendant le ton qu'elles ont perdu, en expulſant au dehors les cauſes matérielles qui l'occaſionnent, il en enleve comme par enchantement les effets tant locaux que ſecondaires de l'indigeſtion, quand bien même ceux-ci ſeroient convulſifs.

Si je ne craignois la prolixité, je parcourerois toutes les eſpeces d'émétiques. Je dirai ſeulement en paſſant, que l'eau tiéde paroît contraire dans le cas d'indigeſtion par relâchement, & même dans celui d'indigeſtion par pléthore : elle peut cauſer un

boursouflement plus considérable dans la masse alimentaire. L'huile, en assouplissant les fibres, dégénérant peut-être, & se rancissant, peut nuire dans l'une & dans l'autre circonstance, en suggérant des mouvemens désordonnés au système nerveux. En un mot toute la classe des émétiques doit être exilée dans tous les cas d'indigestion par pléthore locale des vaisseaux de l'estomac; d'où il s'ensuit enfin que la saignée est le remede essentiel & primordial dans la conjoncture où des vaisseaux trop pleins forment un obstacle à la digestion.

Il y a environ deux mois que je fus appellé pour un garçon cordonnier, qui après avoir déjeûné un peu plus qu'à l'ordinaire, étoit tombé, me dit-on, en apoplexie: n'étant pas alors à la maison, on eut recours à un habile Apothicaire de cette Ville, qui lui donna sur le champ le vin stibié: arrivé quelque tems après chez le malade, je le trouvai un peu revenu à lui, mais avec peu de jugement, des idées peu suivies, un appesantissement général, un air étonné, une parole entre-coupée. J'appris des assistans qu'il étoit sujet aux hémorrhoïdes, naturellement rêveur, comme hypocondriaque: je lui trouvai le pouls plein, dur, & de tems-en-tems convulsif, (le visage étoit fort pâle:) l'émétique n'avoit point encore procuré d'évacuations, quoiqu'il y eut plus

de deux heures qu'on le lui avoit administré : je balançai quelque tems ; mais enfin je me déterminai à le faire saigner au pied : on ne lui eut pas tiré quatre à cinq onces de sang , que le vomissement se déclara ; il parut un peu soulagé, & presque revenu de son assoupissement : deux heures après je m'y transportai de nouveau , & trouvant encore le pouls fort dur , je fis rouvrir la veine , & on lui tira encore sept à huit onces de sang : la saignée fut répétée sur le soir , après quoi il se trouva tout-à-fait mieux & en fut quitte pour être purgé deux jours après, avec une médecine ordinaire.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette observation , & qu'on daigne lui appliquer la théorie que je viens d'établir, on rendra, ce me semble , aisément raison de l'inefficacité du vin stibié, & du prompt soulagement que le malade reçut de la saignée, que je me crus obligé de faire pratiquer.

* Nous avons reçu plusieurs pieces sur le même objet , que nous ne rendrons pas publiques, parce qu'elles contiennent plus de réflexions théoriques que d'observations.



OBSERVATION

Sur une fille de huit ans, qui est devenue aveugle & muette subitement, au commencement d'une maladie aiguë, par M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Je fus appellé le 15 Novembre de l'année derniere, pour voir la fille de M. ***, âgée de huit ans, qui étoit malade depuis deux jours. Elle avoit une fievre continue putride, avec redoublemens. Je crus reconnoître par toutes les circonstances qui accompagnoient cette maladie, qu'elle dépendoit en partie d'un levain acide qui se trouvoit dans les premieres voies; je me conduisis en conséquence, & je vins à bout de réduire la fievre au bout de douze jours; mais le second jour que je vis la malade, il lui survint un accident singulier que je ne pouvois pas prévoir, & dont j'ignorois totalement la cause. Elle devint tout-à-coup aveugle & muette, avec des circonstances particulieres. Elle dardoit sa langue hors de sa bouche avec une précipitation étonnante, comme le font les serpens, & au bout d'une heure ou environ de ce pénible exercice, elle la laissoit pendre hors de sa bouche sans mouvement: à chaque instant

elle reniſloit fortement, comme ſi elle avoit quelque choſe dans le nez qui l'incommodoit. Elle étoit dans une agitation & une anxiété ſi grandes, que ſon viſage & ſa tête étoient dans des ſueurs continuelles; elle n'avoit de repos ni le jour ni la nuit: ces accidens ſubſiſtoient depuis deux jours, lorſque les ſymptômes de la maladie eſſentielle me contraignirent à donner à l'enfant un vomitif. Il produiſit un eſſet conſidérable par bas, & l'enfant rendit par la bouche un ver rond, d'un demi-pied de long; la fievre ſe calma, mais la parole & la vue étoient toujours dans le même état. Ne pouvant me perſuader que cet accident fût occaſionné par aucune métaſtaſe, puiſqu'il s'étoit déclaré dans le commencement de la maladie, & que d'un autre côté la fievre alloit toujours en déclinant: Je commençai à ſoupçonner que ces ſymptômes étoient nerveux: il ne s'agiſſoit plus que d'en découvrir la cauſe déterminante. Je conjecturai qu'elle pouvoit provenir des vers. Je joignis aux purgatifs, des anthelmintiques appropriés à l'état de la fievre. La vue & la parole revinrent au bout d'une heure; l'enfant articula un *oui* ou un *non*, quoiqu'aſſez difficilement, & elle diſtingua à la lumiere, du pain & des dragées. Elle ne rendit cependant pas de vers; & le ſoir, c'eſt-à-dire, douze

heures après, elle devint muette & aveugle, comme ci-devant. Ce léger succès m'encouragea à donner à la malade des vermifuges plus efficaces, associés aux purgatifs & aux vomitifs. Pour lors l'enfant rendit par la bouche deux vers de la même nature que le précédent. Dès cet instant elle recouvra la parole & la vue, par dégrés cependant, car elle ne distinguoit d'abord les objets qu'à la lumiere ou au grand jour, & elle ne prononçoit qu'en faisant traîner ses mots longuement. Cela dura sept ou huit jours, après quoi elle vit & parla à son ordinaire.

Je n'aurois pas fait mention de ce phénomene, si j'eusse cru qu'il fût produit par une métastase; mais on ne peut pas raisonnablement le croire, en comparant le tems auquel cet accident a commencé, la rapidité avec laquelle il a cessé après l'usage des vermifuges, & le décroissement successif de la fievre qui s'est fait, nonobstant la lésion de la parole & de la vue. On peut donc conclure que ce symptôme dépendoit des nerfs qui étoient irrités par la présence des vers; ce qui rend ce fait très-singulier.



OBSERVATION

Sur les bons effets du quinquina, dans une espece de fievre rare, qu'on peut appeller cholérique maligne, par M. MARTEAU DE GRAND VILLIERS, Médecin à Aumale.

Le 29 Octobre 1758, une femme âgée d'environ quarante ans, un peu sujette au vin, fut saisie sur le soir, d'un frisson qui dura toute la nuit. Il fut accompagné & suivi d'une grande soif, d'anxiétés précordiales, rapports fréquens, nausées, oppressions fortes à la région épigastrique, quoique l'estomac fût très-mollet, & point douloureux. Elle étoit en cet état, lorsque je la vis le 30 au soir, elle avoit recouvré sa chaleur naturelle, mais sans ardeur de la peau; la langue étoit belle comme en santé, le visage haut en couleur, mais les yeux un peu mornes, & entourés d'un cercle noir; le pouls étoit si tranquille, si languissant, & si mou, que mes premiers soupçons me porterent à accuser les reliquats de quelques jours précédens. Les protestations de la malade me rassurerent, & me firent entrevoir la grandeur du péril qui la menaçoit. Quelle perfidie, & que n'avois-je pas à redouter! De

quel côté la nature alloit-elle porter ses effets ? Elle n'avoit encore aucune pente bien décidée ; l'humeur jusques-là délitescente, ne se manifestoit que par les signes les plus équivoques. Un pouls lâche, & sans fréquence, ne fournissoit aucune indication d'ouvrir la veine. Les nausées & les oppressions épigastriques, m'en paroissoient une assez puissante pour déterminer le vomissement ; mais j'avois en même tems à craindre & prévenir l'abattement des forces ; il n'étoit déjà que trop grand. Je donnai à 9 heures du soir, un grain & demi d'émétique, dans un verre de vin chaud : il procura trois ou quatre vomissemens bilieux, & autant d'évacuations par le bas. La malade s'en trouva si bien, que de son chef, dès six heures du matin, elle en reprit une seconde dose. Le vomissement fut continuel * ; sur l'après-

* J'aurois pu d'abord regarder ce vomissement comme une superpurgation ; mais tout bien considéré, trois grains d'émétique, en deux prises, à 9 heures de distance, pouvoient-ils produire un *cholera-morbus* si opiniâtre ? La superpurgation d'ailleurs ne devoit-elle pas être accompagnée de l'érétisme de l'estomac & du bas-ventre ? L'événement a justifié l'émétique, que j'aurois pu accuser de ces désordres. Un dépôt critique ne laisse plus d'équivoque sur la cause du vomissement. L'humeur maligne avoit jetté ses premiers efforts sur l'estomac. C'est ainsi que dans la petite-vérole, il est ordinaire que

midi la fievre se développa, le vomissement & le flux de ventre étoient des plus fatiguans, mais sans aucune douleur ni météorisme du bas-ventre; la chaleur devint âcre & piquante, & la soif ardente, les boissons étoient rendues sur le champ, le pouls ne perdit rien de sa mollesse, il ne devint que plus petit, plus serré, plus convulsif, & quelquefois presqu'imperceptible. J'essayai, mais en vain, de calmer le vomissement par les boissons aigrelettes, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, les gouttes anodines de Sydenham; tout ce que je pus obtenir, ce fut d'éloigner à deux & trois heures des vomissemens qui se répétoient de demi-heure en demi-heure. Je voyois ici un trait d'analogie avec le *mordexin* *, maladie si

la premiere impétuosité de la contagion se porte sur ce viscere. La nature la détourne vers la peau; le vomissement cesse.

* Mordexin, maladie de l'Inde, dans laquelle on vomit avec grandes douleurs des intestins. Les Médecins Indiens la guérissent en cautérisant la plante des pieds. Cette maladie fait périr en 36 heures. *Voyage aux Indes Orientales, par M.* Grose, *traduit de l'Anglois*, *pag.* 358.

Cette maladie ressemble beaucoup à la passion iliaque, si ce n'est une seule & même maladie. Elle n'a de commun avec la fievre cholérique, que la continuité du vomissement Quelle est l'opération méchanique du remede Indien? La cautérisation imprime aux nerfs de l'abdomen des

terrible de l'Inde ; & que les Médecins Indiens guérissent si heureusement, en cautérisant la plante des pieds ; au lieu du cautere, remede cruel, je conseillai d'y appliquer des ventouses, dont je croyois pouvoir me promettre le même effet : on n'en fit rien, & la malade paroissoit toucher de plus en plus à sa fin ; le pouls s'éteignoit & s'affaissoit sensiblement ; les intermittences devenoient fréquentes ; les intervalles du vomissement étoient remplis par un accablement presque léthargique ; la langue devenoit aride, nous étions déjà au septieme jour, la malignité se développoit ; pour ranimer les forces, & rendre à l'estomac un ressort capable de secouer l'humeur morbifique, dont la présence l'irritoit & le révoltoit, j'eus recours à la décoction de quinquina & de contrayerva, fortement acidulée avec l'esprit de nitre dulcifié.* Résolu d'attendre

directions contraires au spasme qui entretenoit le vomissement. Ces vues sont fondées sur la sympathie des nerfs des extrêmités inférieures avec les plexus du bas-ventre. En substituant des ventouses au cautere actuel, non-seulement je me proposois le même effet, mais encore d'attirer à la plante des pieds, une partie de l'humeur maligne.

* L'esprit de nitre, dulcifié dont je me sers, est préparé avec égale partie d'esprit de nitre & d'esprit de vin, dans lequel on fait macérer des zests de citron & d'orange. Il est très-suave, & ressemble à la limonade.

patiemment quel chemin prendroit après cela la nature ; les vomissemens ne cesserent que peu-à-peu, mais le pouls se dilata assez promptement, je sentis renaître l'espérance ; cependant la langue demeuroit aride, & malgré la précaution d'un lavement d'eau chaque jour, la diarrhée diminuoit, & le ventre commençoit à se tuméfier ; ce symptôme alloit m'interdire l'usage du quinquina, toujours dangereux dans les tensions de l'abdomen ; un lavement de casse vuida beaucoup, & me mit à portée de continuer. Dès le neuvieme jour, le vomissement cessa totalement, l'intermittence s'éclipsa, la fréquence diminua, la langue s'humecta ; au dixieme plus de fievre, je fis cesser le quinquina. Vers la fin du onzieme, j'apperçus un gonflement à la parotide gauche, le pouls resserré & très-vif, la langue aride, & des urines aqueuses me disoient assez ce qui me restoit à craindre ; le pouls n'étoit pas aussi large, aussi tranquille, aussi régulier qu'il doit l'être dans la détermination d'un dépôt critique. J'eus de nouveau recours à la décoction fébrifuge ; dès le lendemain le pouls se développa, mais les autres symptômes subsistoient, & la parotide de couleur naturelle n'augmentoit pas assez sensiblement. La nature ne feroit-elle qu'un effort impuissant ? Une métastase subite ne pou-

voit-elle pas encore en peu d'heures emporter ma malade en convulsions ? Telles étoient mes craintes. La crudité & l'aquosité des urines présageoient cette catastrophe. Comment prévenir le reflux de l'humeur ? J'augurai qu'en affoiblissant & enflammant la partie, j'y déterminerois plus décidément le dépôt critique ; j'y appliquai l'emplâtre vésicatoire : à peine eut-il fait escarre, que la langue redevint humide, la fievre se soutint encore pendant quatre jours, mais modérée. J'eus la satisfaction d'entendre la malade se plaindre de douleurs pulsatives, & de voir la parotide s'avancer à la maturation.

Je ne puis douter que le quinquina n'ait été le principal instrument du salut de cette femme. La nature opprimée par la virulence de l'humeur, étoit prête à succomber. Le quinquina soutint ses forces, rehaussa le ton de l'estomac, releva le pouls, & la mit en état de déposer sur la parotide une humeur dont les visceres se débarrasserent ; les cordiaux spiritueux & incendiaires n'auroient sans doute pas eu le même succès.

Quelle dénomination donner à cette fievre ? Elle a des caracteres essentiels. La prostation & la dissolution des forces, la dépression du pouls, l'extinction de la chaleur vitale dès les premiers instans, les anxiétés,

précordiales y décelent la malignité la plus décidée, quand ces ſymptômes ſubſiſtent pluſieurs jours; d'ailleurs la parotide eſt une criſe qui appartient aux fievres malignes. Les vomiſſemens opiniâtres avec flux de ventre, ſont les ſignes pathognomoniques du *choleræ morbus*. Ne ſerai-je pas bien fondé à caractériſer cette fievre *cholérique maligne*?

Cette eſpece de fievre eſt rare, & très-meurtriere. Je n'ai guere eu occaſion de l'obſerver que depuis le mois de Décembre 1757. Elle a fait pendant tout l'hiver & le printems, des ravages à Aumale & dans les villages voiſins. Elle y accompagnoit & ſuivoit exactement la marche de l'eſquinancie gangréneuſe, dont tout le canton a été aſſurément infeſté. La fievre cholérique tuoit en vingt-quatre ou trente-ſix heures; quelquefois elle accompagnoit le mal de gorge & la fievre rouge. J'ai vu périr pluſieurs enfans, & même quelques adoleſcens, à qui il étoit impoſſible de donner du ſecours, ſoit à raiſon de leur répugnance invincible pour les remedes, ſoit parce que j'étois appellé trop tard, que la rapidité des périodes conduiſoit au terme fatal, avant même qu'on pût adminiſtrer les remedes; ſoit parce que revomis ſur le champ, ils devoient demeurer ſans effet. J'ai ouvert quelques cadavres, l'eſtomac étoit parſemé de

taches blanches aphteuses, & les intestins de taches violettes. La plupart de ces malades rendoient beaucoup de vers ; cependant ce symptôme n'étoit pas universel. Celle qui fait le sujet de cette observation, n'en a rendu qu'un seul. Cette considération me porte à croire que ce sont moins les vers qui jouent ici le rôle de cause premiere, que l'extrême putridité des matieres qui les accompagnent. La pourriture la plus complette peut très-bien exister sans eux, & n'en cause pas moins de désordres.

La seule indication que présente cette maladie, est de soutenir les forces, sans porter l'incendie sur les visceres. On est heureux quand on peut gagner du tems. Ce n'est que par l'usage des cordiaux tempérés, du quinquina acidulé, des boissons aigrelettes, & des bouillons rafraîchissans & acides, que j'ai réussi à sauver quelques malades. Tous ou presque tous ont essuyé des parotides, la cure traînoit à des longueures ennuyeuses : au reste, bien des fois la violence du mal s'est trouvée au-dessus de l'efficacité des remedes ; tout étoit désespéré, quand je ne pouvois calmer le vomissement ; cela ne m'a pas engagé à changer de méthode ; l'indication ne pouvoit varier ; je ne voyois rien de mieux pour la remplir ; aurois je abandonné des remedes

dont j'avois éprouvé quelques succès, pour en tenter de plus douteux? *Omnia secundùm rationem facienti, etiamsi secundùm rationem non succedat; non protinùs ad aliud transeundum, modo constet illud quod ab initio visum fuit.* Hipp. aph. 52 sect. 2.

Je rendrai un compte plus détaillé de cette épidémie dans le traité des maux de gorge, qui paroîtra l'été prochain.

EXTRAIT

D'une dissertation sur l'origine des veines lymphatiques, & de leurs valvules, par M. MONRO le jeune, Professeur d'anatomie à Edimbourg.

Le hazard, premier auteur des découvertes, a fait observer aux Anatomistes, les veines lymphatiques, & l'expérience les a ensuite déterminés à bâtir leurs opinions & leurs systêmes. Les premiers qui en ont traité, n'avoient fait des expériences que sur des animaux vivans: ceux qui se sont exercés sur les cadavres, ont découvert, avec plus de ressource & de sagacité, l'origine de ces veines.

Malpighi, tout exercé qu'il étoit dans l'art de ces expériences, après en avoir fait un grand nombre, conjectura ſeulement, ſans rien oſer décider, qu'elles pourroient bien tirer leur origine de petites glandes. Nuckius voyant les fluides qu'il injectoit, paſſer des arteres & des veines ſanguines, dans les lymphatiques, décida que les premieres leur donnoient naiſſance; il ſoupçonna de plus, que quelquefois il ſe trouvoit une véſicule qui les abouchoit, parce qu'il avoit vu ſe bourſoufler quelques véſicules à la ſurface d'une rate où il introduiſoit de l'air. Cowper rejette ce dernier ſoupçon, & s'en tient pour le reſte à l'opinion de Nuckius, & cette opinion a été adoptée par tous les célebres Anatomiſtes qui ont exiſté, & appuyée même par autant de raiſonnemens & d'expériences qu'ils ont pu.

L'opinion nouvelle que je propoſe, exige que je commence par expoſer les théories des autres ſyſtêmes, pour démontrer enſuite l'exiſtence des veines lymphatiques & valvuleuſes, dans pluſieurs parties du corps.

Les uns ſuppoſent, (Boerhaave eſt de ce nombre,) qu'il faut néceſſairement que les veines lymphatiques aient des arteres auxquelles elles s'abouchent, parce qu'il n'y a aucun vaiſſeau déférent qui ne doive avoir ſon vaiſſeau référent, comme ſi les Anatomiſtes, & Boerhaave lui même, qui l'a

démontré dans plusieurs endroits de ses écrits, ignoroient qu'il y a une infinité de veines qui ne s'abouchent absolument pas avec les arteres.

Ceux qui déduisent la même opinion, de ce que les injections anatomiques, les observations physiologiques démontrent que les extrêmités capillaires des arteres sont remplies par la sérosité ou la lymphe, devroient bien démontrer par des expériences invincibles, quel est le point de réunion des arteres & des veines lymphatiques, & s'il n'est pas possible que ce passage de liqueurs lymphatiques se fasse par un autre moyen que par l'abouchement des veines & des arteres.

On remarque maintenant que les veines lymphatiques ont encore, quelques instans après la mort, un reste de mouvement, & que c'est le contraire des autres veines, elles se chargent plus difficilement des liqueurs qu'on y injecte; les raisons qu'on donne de cette remarque, sont toutes ou frivoles ou captieuses. Il suffit d'observer que ces veines sont garnies d'un plus grand nombre de valvules nécessaires, soit à cause de leur éloignement, soit à cause du peu de ressort & de contraction qu'elles reçoivent des muscles; il est même nécessaire que ces valvules soient très-rapprochées, afin que la portion de liqueur, contenue entre deux, ne perde

pas de ſon mouvement, & ne rétrograde pas : or la ſituation de ces valvules démontre évidemment que le mouvement de leurs veines ne vient point du cœur, qui repouſſeroit les liqueurs, mais d'une cauſe extérieure. Tout ſemble donc faire entendre qu'au lieu que ces veines s'abouchent avec des arteres lymphatiques, elles ſont abſorbantes ; & voici les expériences même des Auteurs d'un ſyſtême que je combats, qui me le prouvent.

Nous avons déjà parlé de Nuckius, qui avoit obſervé en ſoufflant les veines de la rate, que l'air gonfloit ſenſiblement de petites véſicules qui ne peuvent être que cellulaires, & être tiſſues des veines lymphatiques ; à moins qu'on ne ſuppoſe que l'air a dilacéré ces veines elles-mêmes, & a cauſé cet effet. Mais M. Morgagny aſſure qu'il a remarqué le même phénomene, en ſoufflant avec précaution dans la veine de la rate : & moi même j'ai remarqué que la cire liquide ou le mercure injectés avec ſoin, ne parvenoient jamais à s'introduire dans les veines lymphatiques, qu'au préalable ils n'euſſent pénétré dans ce tiſſu cellulaire, & ne l'euſſent gonflé au point de le rendre ſemblable au tiſſu cellulaire qu'on auroit gonflé ; les mêmes liqueurs pénetrent avec peine dans les arteres lymphatiques. La choſe devient plus ſenſible, ſi on injecte de

l'eau tiede dans ces véſicules de la rate, & qu'enſuite on preſſe légérement ce viſcere avec les mains, les veines lymphatiques s'empliſſent, & les véſicules ſe dégorgent d'autant. On ne peut ſoupçonner que cette eau déchire les véſicules ou les veines, comme le pourroit faire le mercure. Ce qui a induit en erreur Cowper & ſes ſectateurs, au ſujet du paſſage du mercure injecté par les arteres dans les veines lymphatiques ; paſſage qui n'eſt fait qu'en dilacérant tout le tiſſu des vaiſſeaux qu'on injectoit.

On apperçoit après l'injection, que dans l'orifice de ces veines il y a des valvules qui empêchent le retour du liquide, & qui ſont plus ou moins nombreuſes, ſuivant l'exigence de la ſituation de la veine ; & on voit par tout ce qui précede, que les liqueurs ne peuvent paſſer des arteres lymphatiques dans les veines de ce nom, que par extravaſion. Ceci me rappelle une piece injectée, que me montra un jour M. Loëſecke, habile Anatomiſte de Berlin. C'étoit une rate d'enfant, dont toutes les veines lymphatiques étoient remplies de cire colorée, qu'il y avoit injectée par les arteres ; il regardoit cette piece comme une preuve authentique du ſyſtême de l'abouchement des arteres & des veines lymphatiques ; en conſidérant la choſe de plus près, j'apperçus que ſon injection n'avoit paſſé dans les veines

veines lymphatiques, qu'après avoir dilacéré les arteres; il n'y avoit même que les plus gros troncs de ces veines d'injectés.

L'observation de Diemerbroek, qui prétend qu'en faisant une ligature à la veine-porte, les veines lymphatiques du foie se gonflent, tend encore à prouver la nature absorbante de ces veines. La douleur que produit la ligature, met tous les muscles de l'animal en contraction; il arrive la même chose qu'à l'injection d'eau tiéde, & la lymphe ne pouvant se reporter dans la veine-porte, puisqu'elle est liée, elle s'arrête, & cause le gonflement qu'on remarque. Diemerbroek lui-même l'avoit bien observé, puisqu'il dit qu'en pressant légérement le foie avec la main, le gonflement devient plus sensible; c'est ainsi que se gonflent les vaisseaux des testicules, en faisant la ligature du cordon spermatique; que Graaf & Ruisch enseignent à les rendre sensibles dans les visceres mêmes séparés du reste du corps; que Malpighi les a vus, en faisant macérer une rate de brebis dans l'eau; & comme les veines mézentériques sont aussi des veines absorbantes, c'est par la même cause que plusieurs anatomistes ont vu le mercure s'insinuer des veines lactées dans les veines mézentériques. J'ai déjà insinué qu'en chassant successivement avec précaution le mercure dans les arteres mézéraïques, je

n'avoit jamais pu parvenir à l'introduire dans les veines. J'ai répété la même expérience ſur les arteres lymphatiques de preſque toutes les parties du corps, & jamais je n'ai pu y réuſſir; je dois donc conclure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre ces arteres & ces veines.

Si l'on donne pour preuve du contraire, que la lymphe vient des arteres lymphatiques, parce qu'elle eſt teinte légérement lorſqu'elle pénetre dans les veines, je dirai que cet effet a lieu, parce que les veines reçoivent cette lymphe des véſicules cellulaires, où l'ont dépoſé les arteres.

Voici donc à quoi ſe réduit mon hypotheſe. Les veines lymphatiques, ainſi que les veines lactées, ſont des veines abſorbantes, qui ne s'abouchent point avec des arteres, mais qui ſaiſiſſent par leur orifice la liqueur contenue dans les véſicules cellulaires, que le mouvement propre à chaque viſcere comprime & force de s'y introduire; ces liqueurs peuvent être fournies par les arteres, mais elles ſtagnent dans ces véſicules, avant d'être repompées par les veines; ces veines ſont valvuleuſes pour empêcher le retour des liqueurs.

Les maladies locales produites par le virus vérolique, celles que gagnent les enfans en tettant une nourrice mal-ſaine; la maniere dont l'inſertion du pus variolique donne

cette maladie, l'eſpece de ſympathie qu'on remarque entre les glandes tuméfiées, & l'endroit voiſin qui a d'abord été attaqué, ſont des preuves ſans replique de la nature abſorbante des veines lymphatiques; un accès de goutte au genou, tuméfie quelquefois les glandes inguinales; les véſicatoires appliqués à quelqu'endroit, font gonfler les glandes voiſines. Tous ces effets ſe font par l'abſorption de la lymphe gâtée ou altérée; les veines lymphatiques ſont donc répandues ſur toute l'habitude du corps, pour y faire les fonctions de vaiſſeaux abſorbans.

Ceci bien entendu, il ſera aiſé de décider ſi une maladie vénérienne locale peut devenir univerſelle; on ſçaura pourquoi & comment le mercure guérit ces ſortes de maladies; ſi la ſuppuration eſt le meilleur moyen de guérir les bubons vénériens, peſtilentiels & autres, & ſouvent ce moyen eſt préférable à l'extirpation de ces mêmes bubons, ſi dans la cure de ces maladies vénériennes il n'eſt pas plus à propos de porter d'abord le mercure ſur les parties affligées primitivement.

Le bon ſuccès de l'inſertion de la petite-vérole, qui ſe communique par les veines lymphatiques, pourroit engager à eſſayer d'inſérer de même la rougeole. Enfin ceci ne démontre-t-il pas que dans tous les cas

des glandes engorgées, les remedes externes ſont préférables à tous les autres, puiſque ce ſont les ſeuls qui puiſſent, ſans preſqu'aucune altération, parvenir juſqu'à ces glandes, par le canal des veines lymphatiques.

SECOND INSTRUMENT

Inventé pour les dents, par M. JOURDAIN, Expert reçu à S. Côme.

Tous ceux qui ont écrit juſqu'à préſent ſur l'art du Dentiſte, ont bien donné, à la vérité, la façon de redreſſer les dents enfoncées des enfants. (J'entends par dents enfoncées, celles qui rentrent du côté de la voûte du palais;) mais les moyens qu'ils ont employés, & qui leur ont réuſſi, n'ont pas été ſuivis du même ſuccès, lorſqu'il a été queſtion d'enfoncer celles qui étoient trop élevées, c'eſt-à-dire, celles qui, ſortant le niveau des autres, occaſionnent une difformité conſidérable à la levre : il n'eſt pas poſſible dans de certains cas, que les plaques produiſent cet effet; & je n'avance même rien de trop, en diſant que les Dentiſtes qui en ont fait uſage, ont éprouvé qu'elles en produiſent un tout oppoſé. En effet, ces plaques, loin de baiſſer la dent dont il s'agiſſoit, faiſoient très-ſouvent remonter les dents ſur leſquelles on les atta-

choit au niveau de celle qui étoit élevée ; auſſi ont-ils toujours été contraints d'abandonner ces ſortes d'opérations, lorſque le déplacement étoit conſidérable.

Réfléchiſſant ſur toutes ces difficultés, j'ai cru qu'il ne falloit que des efforts pour les faire diſparoître, & qu'un inſtrument propre à cette opération, pourroit la rendre auſſi aiſée qu'elle paroiſſoit difficile, puiſqu'elle avoit été auparavant l'écueil de preſque tous les Dentiſtes. J'ai fait exécuter cet inſtrument comme je l'avois conçu, & le ſuccès a répondu à mes eſpérances.

Sa figure eſt irréguliere, elle approche cependant aſſez d'une L romaine ; ſa tige eſt longue, le point d'appui eſt d'abord comme plié en ligne droite ; on y apperçoit une élévation qui ſert de charniere pour monter le crochet ; enfin il repréſente dans toute ſon étendue, une *S* couchée. Entre l'élévation qui ſert de charniere, & la tige, eſt une petite platine ronde, qui répond à la partie poſtérieure & inférieure du crochet, & qui le fixe ; cette platine eſt attachée à une clef faite en vis, qui traverſe toute l'épaiſſeur du point d'appui, & qui écarte plus ou moins le crochet de ſon extrêmité.

Lorſque je me ſers de cet inſtrument (pour la mâchoire ſupérieure,) je fais aſſeoir la perſonne ſur un ſiege bas, la tête renverſée,

je place mon point d'appui à la partie postérieure de la dent que je veux baisser, & le crochet à la partie antérieure, ensuite d'une main j'appuie sur la tige, & à mesure que j'appuie, de l'autre je fais agir la clef en vis, qui diminue l'écart du crochet au point d'appui, autant que je le crois nécessaire, pour baisser plus ou moins la dent qu'il s'agit de placer.

Pour opérer à la mâchoire inférieure, je fais mettre la personne sur un siege ordinaire, la tête appuyée, ensuite je place mon point d'appui, & le crochet, comme pour la mâchoire supérieure, & passant la main en-dessous de la tige, je fais rentrer la dent. Tous ceux qui exercent l'art du Dentiste n'ignorent pas la difficulté qu'il y a à tirer les incisives qui sont recouvertes par les dents voisines. Avec cet instrument je réussis fort aisément à l'extraction de ces sortes de dents, sans avoir recours à la masse de plomb & au poussoir de M. Fauchard, ni aux pinces incisives; car par la méthode de M. Fauchard on faisoit une fracture considérable de l'alvéole, & avec les pinces j'ai vu casser nombre de ces sortes de dents.

Observation sur une dent considérablement élevée & rabaissée avec mon instrument.

Au mois de Juillet 1758, Madame Dupuis, demeurant rue S. Jacques, chez le

ſieur Morlay, à l'image S. François, vis-à-vis le Temple du Goût, vint me trouver & me prier d'examiner les dents de Mademoiſelle ſa fille, âgée de dix ans. J'apperçus à la mâchoire ſupérieure une grande inciſive, longue & élevée à un point, qu'elle couvroit & coupoit la levre inférieure, lorſque la perſonne fermoit la bouche.

Madame Dupuis avoit mené quelque tems auparavant Mademoiſelle ſa fille chez pluſieurs Dentiſtes, (dont un d'une grande reputation.) Elle eſpéroit trouver dans ce dernier des reſſources qu'elle n'avoit pu trouver chez les autres, qui avoient refuſé de ſe charger de l'opération.

Un des Dentiſtes fut d'avis d'ôter cette dent, & propoſa d'en ſubſtituer une artificielle à la place. Madame Dupuis ſentant tout le déſagrément d'une pareille propoſition, la refuſa. Le dernier dit qu'il y auroit un autre parti à prendre, c'étoit d'ôter la dent canine, & la petite molaire ſuivante, & de retirer d'abord cette dent de deſſus la grande inciſive, par le moyen des ſoies, & enſuite de la baiſſer par le moyen des plaques; & il ajouta qu'il ne pouvoit répondre du ſuccès de l'opération, à cauſe de la grande élévation de la dent. Je tiens tous ces faits de Madame Dupuis, qui s'adreſſa à moi quelque tems après. J'examinai à pluſieurs

reprises la dent sur laquelle il falloit opérer. Je demandai quelques jours pour faire exécuter l'instrument dont il est ici question aujourd'hui, & lorsqu'il fut fini, je fis prier Madame Dupuis de passer chez moi avec Mademoiselle sa fille.

Pour réussir dans cette opération, je séparai la dent élevée; mon but étoit qu'elle ne pût toucher les dents voisines, lorsqu'elle seroit placée. Je cherchai par-là le moyen d'éviter la carie qui attaque ordinairement les dents trop serrées. J'opérai ensuite, comme je l'ai dit ci-dessus, & je plaçai la dent en trois fois dans la même séance, pour éviter la fracture, & rendre la douleur moins vive: l'opération faite, je mis une plaque à cette dent, pour la maintenir, quoiqu'une soie eût suffi; j'ai eu soin de la maintenir un peu plus courte que les autres, pour obvier aux ébranlemens qui auroient pu se faire par la suite. Je n'ai laissé la plaque que douze jours, la dent a été raffermie au bout de ce tems, & la personne n'a pas eu la moindre fluxion.

M. Garnier, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & Médecin de la Demoiselle, M. Bernard, Chirurgien, qui a gagné sa maîtrise à l'Hôtel-Dieu de Paris, & Chirurgien de la Demoiselle, qui ont vu son état avant l'opération, peuvent certifier celui où elle est depuis qu'elle est faite.

Description du second instrument pour les dents.

A. Le corps de l'instrument.
B. L'éminence en charniere pour recevoir le crochet.
C. Le crochet.
D. La tige de l'instrument & le manche.
E. La platine sur laquelle passe le crochet.
F. La clef en vis.

NOUVEAU DÉTAIL

De la Maladie épidémique qui a régné à Lignere-la-Doucelle, au bas-Maine, par M. LIVRÉ fils, Docteur en Médecine de Montpellier, & Médecin aggrégé au College des Médecins du Mans (a).

Le bourg de Lignere est posé sur une éminence, & formé par quarante à cinquante maisons. Celles de la campagne, loin d'être divisées, comme dans tout le haut-Maine, sont au contraire réunies par hameaux presque tous entourés d'arbres, ou placés dans

(*a*) Nous avons déjà donné le détail de cettte épidémie, dans le Journal de Novembre de l'année 1758 ; mais quelques observations intéressantes qui se trouvent dans ce mémoire, nous ont fait croire qu'il méritoit d'être rendu public.

des enfoncemens. Les maisons sont basses & obscures, & l'on y jette le fumier, & même quelques-unes servent d'écuries aux bestiaux : ce village est aussi entouré d'étangs ou d'eaux dormantes. Le nombre des malades est quelquefois de cinq à six dans le même endroit ; ils manquent de linge pour la plupart.

Cette paroisse est entourée de bois & de montagnes, dont celle de Mondelsard, qui sépare le Maine de la Normandie, est la plus considérable. Le circuit de Lignere est de sept à huit lieues ; il s'y trouve beaucoup de petites montagnes. Les habitans en général sont pauvres, puisque, sur seize cens, plus de quatre cens sont mendians, sans compter les honteux, suivant le rapport de MM. les Curé & Bailli du lieu.

Leurs alimens ne sont pas de bonne qualité, leur pain est de seigle, d'avoine & de bled sarrasin, & souvent mal fermenté : les autres sont les soupes aux choux, les laitages, les fruits, les légumes ; leur boisson est faite de cidre de poires, & de pommes souvent aigres ; leurs eaux sont pesantes, & passent difficilement dans l'estomac ; le sol de la terre est froid, les fruits y sont tardifs, une très-grande quantité reste inculte, étant stérile de sa nature.

La maladie dont il est question commença à la fin de Mars 1756 ; & si l'on

peut s'en fier au rapport des habitans, elle attaqua un pauvre, nommé Julien Nepveu, du hameau de la Jostiere, après son retour de la Beausse, où il avoit séjourné pendant quelque tems. Ledit particulier périt le 4 Avril suivant, après l'avoir communiquée à toute sa famille.

De sa maison est sortie la foule des malheurs qui ont accablé ces infortunés habitans, tous craignant pour leur vie, & regrettant des parens ou amis victimes de la mort, ou réduits à la derniere nécessité, par la soustraction de leurs travaux, & les frais que leur a occasionné l'épidémie.

On ne fit point attention à la maladie de Julien Nepveu, ainsi qu'à celle de sa famille, parce qu'ils ne demanderent point de secours; mais le sieur René Patrice en ayant été frappé après le convoi dudit Nepveu, le mal d'ailleurs se communiquant à beaucoup d'autres, on y réfléchit. Il commençoit quelquefois par le frisson, toujours par des douleurs de tête, de reins, d'épaule, une fievre légere en apparence, accablement de forces considérables, nausées, foiblesses assez fréquentes, quelquefois un larmoiement, avec un pouls petit, serré & concentré.

Ce n'étoit que vers la fin du mois, ou au commencement du quatre, que les accidens se développoient avec la derniere fureur,

des douleurs de tête frangitives, d'estomac, de reins, d'épaule insupportables, effrayoient les malades dont le pouls varioit à chaque instant, & paroissoit tantôt plein, fort, vif, tantôt foible, serré, intermittent, convulsif, quelquefois prodigieusement rare. Les soubresauts dans les tendons étoient fréquens. La peau de tous les malades suivoit les états du pouls, & conséquemment étoit quelquefois seche, quelquefois couverte de sueur, dans quelques momens brûlante, crispée, dans d'autres molle; l'urine pendant tout ce tems, étoit totalement cruë.

Le six ou le sept, le mal changeoit de face; chez les uns plutôt, chez les autres plus tard, le vomissement, & le flux de ventre se déclaroient chez la plupart, (car plusieurs n'ont eu ni l'une ni l'autre de ces évacuations:) pour lors les douleurs d'estomac diminuoient, les malades se plaignoient de picottemens dans le bas-ventre, & rendoient des vers longs & ronds, par haut & par bas, vifs & morts. Les matieres qui couloient par le flux de ventre, étoient des plus fétides, la couleur en varioit dans les différens sujets; elles étoient pour l'ordinaire d'un jaune tirant sur le verd, & étoient constamment mêlées de glaires, & de matieres grumelées, sous la forme d'œufs de poisson. Le pouls se développoit, devenoit roide, le mal de tête cruel, les arteres bat-

toient avec beaucoup de fréquence, ſurtout les carotides ; un délire obſcur tourmentoit les malades, ainſi que des douleurs dans les bras & les jambes, une ſoif extrême, & une chaleur brûlante ; la langue étoit noirâtre, rude le jour du grand redoublement, blanche & jaunâtre le jour de la rémiſſion.

Pendant ce tems l'eſtomac, irrité par les mauvais ſucs, ſe ſoulevoit chez quelques-uns, les nauſées étoient fréquentes ; chez les autres, il ſe déclaroit un vomiſſement de matieres jaunâtres, porracées, les urines paroiſſoient troubles. Il ſe ſoutenoit juſqu'au quinze & au dix-ſept, auquel tems, ſi le flux, de ventre n'étoit pas extrême, (car il a été ſi opiniâtre chez quelques-uns, qu'il les jettoit infailliblement dans le tombeau ;) les malades d'ailleurs étant bien conſtitués, ſecourus de bonne heure & méthodiquement, les accidens diminuoient, & ils reſtoient ſtupides à un dégré, qu'ils ne connoiſſoient ni leurs femmes, ni leurs enfans pendant un tems conſidérable, & étoient d'ailleurs fatigués par un tremblement involontaire dans les jambes : ceux qui ont été attaqués de cette épidémie, ont perdu leurs cheveux.

Dans l'état du mal (c'eſt-à-dire, vers le onze ou le treize, ſi le pouls s'affoibliſſoit & ſe concentroit ſubitement, il ſe mani-

festoit une éruption pourprée, ou miliaire; & ceci arrivoit sur-tout à ceux dont le ventre avoit été resserré dès le commencement. Les évacuations du bas-ventre venant à manquer ou à ne pas couler assez copieusement, ils tomboient dans des affections soporeuses ou dans des phrénésies ; le mal de tête étoit constamment extrême, les convulsions tourmentoient ceux-ci, le bas-ventre se météorisoit & s'enflammoit chez ceux-là; dans d'autres enfin la poitrine étoit prise, le corps se couvroit d'exanthêmes de différente nature ; ils guérissoient cependant, malgré la violence de ces symptômes, lorsque la transpiration étoit assez abondante.

Quoique cette maladie ait généralement parlant, gardé le même type, & se soit pour l'ordinaire soutenue jusqu'au vingt-unieme & au vingt-cinquieme jour ; elle a cependant été prolongée chez quelques-uns jusqu'au quarantieme & cinquantieme, à la vérité avec diminution des symptômes. Nombre de personnes ont été attaquées d'une façon singuliere : elles ressentoient des picotemens & déchiremens sous la plante des pieds, qui delà s'étendoient dans toute l'habitude du corps, & exerçoient leur violence sur la tête, sur les reins & les épaules ; les autres accidens étoient d'ailleurs assez uniformes avec ceux des premiers, à la diffé-

rence de la douleur de reins, qui ſubſiſtoit pendant la convaleſcence, & que les purgatifs réitérés emportoient enfin.

Il eſt bon d'obſerver que quelques-uns de ceux qui étoient couverts de taches pourprées, avoient un pouls plein, tandis que les vaiſſeaux de la cornée étoient engorgés de ſang, le viſage étoit enflammé, les arteres battoient avec vivacié, & qu'un d'entr'eux a été guéri pendant notre ſéjour, par deux hémorragies du nez.

D'autres tomboient pendant huit ou quinze jours, dans une mal-aiſe univerſel, dégoût, laſſitude dans les membres, peſanteur de tête, inſomnie, & chez ces derniers les accidens étoient pour l'ordinaire plus grands que chez les autres, s'ils n'avoient pas le ſoin de les prévenir par les ſaignées, les émétiques & les purgatifs, ſuivant les circonſtances.

Pour comble de malheur, un mal de gorge gangréneux affligeoit encore pluſieurs malades, & emportoit les uns en trente-ſix heures, tel que le Procureur-Fiſcal du lieu, les autres en trois ou quatre jours.

Les perſonnes du ſexe ont ſouffert des pertes conſidérables pour n'avoir pas prévenu les accidens, & pour avoir été négligées, pluſieurs ſont mortes.

Les femmes enceintes n'ont pas été à l'abri de cette épidémie; pluſieurs ſont accou-

chées à terme, leurs enfans vivent, malgré la violence du délire & des convulsions dont une d'elles fut attaquée.

Un jeune ecclésiastique périt le onze de sa maladie, après plusieurs jours d'un tétanos, qui fut précédé d'une phrénésie ; son cadavre fut couvert de grandes taches noires & violettes.

La convalescence de ceux qu'on n'a pas suffisamment évacués, a été fort longue, plusieurs ont essuyé des rechutes & sont morts. Ceux qui furent attaqués de cette épidémie l'an cinquante-sept, & qui ont été assez malheureux pour l'être de nouveau l'hiver & le printems dernier, ont presque tous péri. Les convalescens ont une faim canine, & reprenent bientôt leur embonpoint ordinaire, quoique leurs forces soient languissantes un tems considérable, & qu'ils ressentent des picotemens sous la plante des pieds.

M. le Vicaire s'explique ainsi dans le mémoire qu'il nous donna lors de notre arrivée ; le mal se communique, & rarement entre-t-il dans une maison que toutes les voisines n'en soient infectées ; plus de huit cens personnes l'ont subi, & plus de cent soixante y ont succombé. Il est bon de remarquer qu'il se renferme dans le circuit de cette paroisse ; il ne s'est point étendu dans les limitrophes jusqu'à notre transport. Je ne puis parler de l'ouverture des

cadavres, la mort n'a enlevé perſonne pendant notre ſéjour ; cette épidémie reparoît avec plus de force & de malignité dans le tems froid & inconſtant, que pendant la ſérénité & la chaleur : elle a ſur-tout exercé ſa fureur pendant l'hiver & le printemps derniers : les neiges couvrirent la terre pendant près de quinze jours, l'hiver fut fort rude.

Je finis cette deſcription en faiſant obſerver que ceux qui n'ont pas été traité méthodiquement dès le commencement de la maladie, ont été ſujets pendant ſon cours à des métaſtaſes de l'humeur morbifique, qui ſe jettoit ſur les reins, en occaſionnant des douleurs énormes ſur le viſage le rendant œdémateux ; ſur les parotides, les faiſant tomber en ſuppuration, ou enfin ſur l'oreille interne : en y occaſionnant la ſurdité, j'ai déjà fait voir qu'elle paroiſſoit preſque toujours dans le tems de la convaleſcence ; ce dernier accident eſt fréquent dans les fiévres malignes.

Sur l'expoſé que je viens de faire, on voit que je ne puis regarder cette maladie que comme une fiévre maligne, épidémique, contagieuſe & vermineuſe. La petiteſſe apparente de la fiévre dans les premiers jours, l'accablement extrême des maladies, la violence des ſymptômes dans les autres états, ont annoncé la malignité. L'épidémie eſt

prouvée par le grand nombre de ceux qui en ont été attaqués. La contagion eſt miſe hors de doute par la communication du mal aux perſonnes ſaines; enfin la quantité de vers ſortis a démontré qu'elle étoit vermineuſe.

Il eſt clair que pendant ſon cours les humeurs ſe trouvoient dans deux états différens. Ces ſignes qui ſe manifeſtoient dans le commencement, tels que les douleurs de tête, de reins, d'épaule, la laſſitude extrême des malades, les foibleſſes fréquentes, la petiteſſe apparente de la fiévre, annonçoient que la circulation étoit difficile dans les capillaires, que les liqueurs n'y couloient qu'avec difficulté, que les ſolides ne réagiſſoient qu'avec lenteur, & conſéquemment qu'il y avoit épaiſſiſſement; le mal-aiſe qui ſe manifeſtoit pendant quelques jours chez pluſieurs, l'a auſſi prouvé. La ſoif des malades, la chaleur dont ils ſe plaignoient, ces différentes éruptions qui paroiſſoient ſur la peau, ont démontré la diſſolution, ainſi que les bandes noires, violettes & blanches obſervées ſur quantité de cadavres. Je conviens cependant que l'épaiſſiſſement s'eſt ſoutenu chez quelques-uns jusques à la fin de la maladie.

Je trouve lés cauſes de cette épidémie dans l'air, les logemens, les alimens, & l'inquiétude des habitans.

L'air influe conſidérablement ſur nos or-

ganes, nous ſommes continuellement au milieu de lui ; nous le reſpirons ; il pénetre dans notre ſang & nos humeurs ; il eſt mêlé avec nos alimens ; il agit ſur nous par toutes ſes propriétés ; il réſide par-tout où nous ſommes. Lorſqu'il eſt pur, il entretient notre ſanté ; il eſt très-pernicieux lorſqu'il eſt vicié. * Il eſt conſtant que nos fluides & nos ſolides ſe reſſentent de ces différens changemens ; les valétudinaires & les perſonnes ſujettes aux vapeurs en font la preuve. Un air élaſtique & peſant entretient les mouvemens réciproques des ſolides & des fluides ; s'il eſt humide au contraire, & chargé des différentes exhalaiſons, ſoit des eaux, ſoit des animaux, ſoit des plantes pourries, il les dérange. Qui peut nier que celui de Lignere ne ſoit impur ? cette paroiſſe eſt entourée de montagnes ou de bois, &, comme je l'ai dit ailleurs, il s'y trouve beaucoup d'étangs ; le fumier eſt poſé dans l'entre-deux des maiſons, & même dans le centre de quelques-unes de celles des pauvres, qui d'ailleurs ont peu d'ouvertures. Le nombre des malades eſt ſouvent conſidérable dans une même maiſon, la plupart manquent de linge : l'air ne peut donc qu'être chargé des miaſmes provenans des

* Je me propoſe de traiter ailleurs plus au long de l'action de l'air, ſoit pur, ſoit impur, ſur le corps humain.

exhalaiſons des eaux, des plantes pourries, des excrémens des animaux & de leurs tranſſpirations.

Rien n'eſt plus dangereux qu'un air dont la circulation n'eſt pas libre ; il ſe corrompt facilement, puiſque, ſuivant les calculs de M. Arbuthnot *, un tonneau d'air de deux cens cinquante-deux pintes ne ſuffiroit pas à un homme qui y ſeroit renfermé pendant une heure, & il ſeroit gâté en vingt minutes par les exhalaiſons qui ſortiroient de ſon corps. Les miaſmes paſſent avec trop d'aiſance des malades aux ſains : il ſuffit de ſe rappeller ce que j'ai dit des maiſons de Lignere, & de la ſituation de cette paroiſſe, pour conclure que l'air y eſt chargé de corpuſcules putrides de différente nature, qu'il ne peut être élaſtique & pur ; delà les ſolides ont été relâchés, les fluides épaiſſis ; delà il a entretenu & même augmenté l'épidémie.

Les alimens ſont abſolument néceſſaires aux hommes ; ils font des pertes continuelles, & tomberoient bientôt dans l'épuiſement s'ils n'avoient le ſoin de réparer leurs forces abbtues. S'ils nous ſont ſi avantageux quand nous en uſons ſuivant les loix de la prudence & de la ſobriété, qu'ils ſont un poiſon cruel quand nous les négligeons ! Les

* Voyez le Journal des Savans. Juillet 1742. pag. 1342.

alimens dont uſent les habitans de Lignere ſont d'une très-difficile digeſtion ; aucun Médecin ne peut ignorer combien notre eſtomac travaille dans la coction des choux & des pois ſouvent ſi venteux, ainſi que celle du lard, d'un pain ſouvent mal fermenté, & de leurs boiſſons ſouvent mauvaiſes, d'où il eſt aiſé de conclure qu'un chyle provenant de pareils alimens réparoît mal le ſang. Les digeſtions viciées, des ſucs glaireux & indigeſtes reſtoient dans les premieres voies, ſervoient d'alimens aux vers, aidoient leur développement, troubloient les digeſtions ſuivantes, & dérangoient toute la machine. Un chyle viſqueux ſe mêlant au ſang, l'épaiſſiſſoit ; delà la circulation devenoit difficile ; delà dépendoit ſa lenteur : les ſymptômes qui ſe manifeſtoient dans le commencement en étoient une ſuite. L'acrimonie des ſucs une fois développée & connue, les ſymptômes qui paroiſſoient dans les autres états ſont faciles à expliquer.

Leurs exercices ne ſont point proportionnés à l'air qu'ils reſpirent, & aux alimens dont ils uſent.

Les liaiſons de l'ame & du corps ſont trop intimes, pour que nos corps ne ſe reſſentent pas des différentes paſſions qui agitent notre ame : la joie modérée excite l'élaſticité des ſolides, le mouvement des fluides ; par ſon moyen la circulation s'accélere, les humeurs

se brisent, & passent avec aisance dans les plus petits vaisseaux; la tristesse au contraire contracte & resserre les fibres nerveuses, affoiblit le cœur & tous les mouvemens vitaux; les fluides passent donc avec difficulté; il se forme des stagnations & des embarras dans les capillaires, & les digestions se pervertissent de plus en plus. On voit aisément que l'inquiétude & la tristesse des habitans de Lignere n'a pas peu augmenté l'épidémie; on sait combien ces deux passions ont de force pour mettre en mouvement & augmenter ce genre de maladie dans les différens sujets.

La difficulté de la circulation dant l'extrêmité des vaisseaux, l'effort que faisoit la nature pour se décharger de son fardeau, établissoient la cause prochaine de cette maladie, produite par les mauvais sucs qui se trouvoient dans les premieres voies & passoient dans les secondes, les miasmes communiqués des malades aux sains, l'inquiétude des habitans, & les vices de l'air corrompu par les différentes exhalaisons dont j'ai parlé ailleurs.

On ne peut nier que les humeurs n'aient été dans un état d'épaississement dans le premier période de la maladie, que les mauvais sucs ne se soient trouvés abondamment dans les premieres voies. Il est clair qu'ils passoient des premieres dans les secondes, qu'ils

épaississoient le sang, & retardoient sa circulation. Le cœur trouvoit donc des obstacles ; il battoit avec plus de fréquence ; les liqueurs étant épaisses, passoient avec peine dans les arteres dont les pulsations étoient réitérées. La circulation une fois difficile, la sécrétion du fluide nerveux ne pouvoit être abondante ; il n'étoit transmis qu'en petite quantité aux extrêmités ; (la lassitude extrême des malades étoit conséquente) sa circulation d'ailleurs étoit irréguliere ; les mouvemens le devoient être aussi ; delà les foiblesses, la maladie faisant des progrès.

Les liqueurs battues par les mouvemens réitérées du cœur & des arteres, devoient se fondre ; delà les différentes éruptions tiroient leurs sources ; l'acrimonie des sucs, l'irritation occasionnée par les vers, donnoient lieu aux accidens qui paroissoient.

On sent facilement toute la grandeur du danger dans lequel se trouvoient ceux qui étoient attaqués de cette épidémie ; il étoit cependant beaucoup moindre lorsque les malades avoient été secourus de bonne heure & méthodiquement. Plus l'épaississement des liqueurs étoit grand dans le premier période, plus les malades periclitoient ; ceux sur la peau desquels les éruptions se manifestoient étoient, généralement parlant, dans un danger plus marqué que les autres.

Le flux de ventre foulageoit confidérablement les malades, à moins qu'il ne fût excessif ; car dans ce cas, outre qu'il les épuisoit, il démontroit une quantité prodigieuse de fabure dans les premieres voies, & fon acrimonie. Les vers fortis morts, & fans l'action d'aucun médicament, prouvoient une putréfaction extrême ; s'ils fortoient fur-tout dès les premiers jours, le danger étoit imminent.

Le péril étoit beaucoup moindre quand les vers étoient chaffés dans le progrès, & par le fecours des remedes ; le froid, les tems pluvieux augmentoient le mal. Les éruptions compliquées avec le flux de ventre, annonçoient une mort prefque certaine. Les perfonnes du fexe & en âge de puberté, qui étoient travaillées par des pertes de fang, étoient dans un danger très-marqué ; plufieurs font mortes. Les femmes dans le tems de leur groffeffe étoient dans un danger évident ; cependant trois d'entr'elles, qui étoient au feptieme ou au huitieme mois de leur groffeffe, ont été guéries, malgré la violence du délire & des convulfions dont une d'elles fut travaillée ; elles ont accouché à terme. Quoique pendant notre tranfport il ne fe foit point trouvé de maux de gorge gangréneux, inftruit par des mémoires qui me paroiffent certains, je puis affurer que tous ceux qui en ont été attaqués ont fuccombé :

ſuccombé : peu de vieillards ont ſubi cette maladie, c'étoit des adoleſcens ou des hommes faits ; & l'on a remarqué que ceux qui paroiſſoient les plus forts, ont été plus maltraités, & ſouvent ſont morts.

Les indications que nous nous ſommes propoſé de remplir dans la cure, ont été de diminuer la quantité des humeurs, leur épaiſſiſſement dans le commencement, de combattre leur diſſolution dans le progrès du mal, d'évacuer les mauvais ſucs & de tâcher de corriger leur acrimonie. Tandis que nous détruiſions les vers & matieres vermineuſes, qui conjointement avec la ſaburre, donnoient lieu aux accidens qui paroiſſoient chez les malades, nous nous oppoſions autant qu'il étoit en nous, à la putréfaction ; nous ſoutenions les forces, nous modérions les évacuations lorſqu'elles étoient exceſſives ; nous avions ſoin de les exciter lorſqu'elles n'étoient pas aſſez abondantes ; nous examinions la peau attentivement, & s'il ſe manifeſtoit quelques éruptions, nous ſuſpendions tous purgatifs, & les ſudorifiques, à moins qu'il n'y eût quelque contre-indication.

Ainſi la ſaignée au bras précédoit celle au pied, à moins qu'il ne ſe rencontrât, par rapport à cette derniere, quelque contre-indication, telle que l'oppreſſion, ou le danger d'inflammation du bas-ventre, (auxquels

cas celle du bras devenoit d'une néceſſité indiſpenſable ;) l'on réitéroit même les ſaignées au pied, ſuivant la grandeur du mal de tête, le danger du délire ou d'aſſoupiſſement, ayant toujours égard à l'âge, à la force, & au tempérament du malade. L'émétique ſuivoit de près la derniere ſaignée au pied ; on le donnoit à pluſieurs doſes, on facilitoit le vomiſſement au moyen de l'eau chaude. Quand le flux de ventre étoit trop violent, nous préférions l'ipécacuanha proportionné à l'âge & aux forces du ſujet ; nous ne prétendions point par-là arrêter le dévoiement, nous regardions au contraire cette évacuation comme eſſentielle, & nous avions ſoin de l'entretenir au moyen des apozêmes altérans & purgatifs, & de potions purgatives ; nous mêlions toujours avec ces remedes les vermifuges ; nous ne perdions point les purgatifs de vue, dans le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin du mal, & même dans le tems de la convaleſcence ; au contraire, ſi le flux de ventre s'arrêtoit, ou ne couloit pas avec aſſez d'abondance, nous avions recours aux lavemens émolliens ou purgatifs ; les premiers étoient néceſſaires dans la tenſion du bas-ventre, & le danger d'inflammation de cette capacité, ainſi que les fomentations de même nature ; les ſeconds dans les aſſoupiſſemens & embarras de tête, & s'ils étoient ſanguins,

nous ne faiſions nulle difficulté d'en revenir aux ſaignées au pied ; ſi au contraire ils étoient lymphatiques, les véſicatoires appliqués aux jambes & aux cuiſſes, n'étoient point négligés, ainſi que, lorſque la foibleſſe des malades le permettoit, la ſaignée au pied. Nous obſervions attentivement les effets du dévoiement, pour l'entretenir s'il ſoulageoit les malades, & le diminuer s'il épuiſoit trop. Dans le dernier cas, outre le diaſcordium, nous employions la confection d'hyacinthe, le catholicum double, la rhubarbe, les tamarins. Nous faiſions ſouvent uſage de ces derniers ; nous ſçavions qu'étant acides, ils s'oppoſent à la putréfaction, comme purgatifs, qu'ils emportoient une partie des mauvais ſucs, qu'enfin ils ſont aſtringens à la fin de leur action, & d'ailleurs ils ſont antiphlogiſtiques. Nous examinions toujours la peau, & s'il ſe manifeſtoit quelques éruptions, qu'elle fût criſpée, que le pouls fût plein, tendu, la fiévre violente, qu'il parût beaucoup de feu, loin d'avoir recours aux ſudorifiques, nous conſeillions les ſaignées ; autoriſés d'ailleurs par l'exemple d'un particulier, qui, dans un cas ſemblable, fut guéri par deux hémorragies du nez : (*Quo natura vergit, eo ducendum, per loca convenientiora.*) Nous avons eu recours aux antiphlogiſtiques & antiſpaſmodiques, tels que la liqueur minérale d'Hoffman, que nous don-

nions toujours quand il s'agissoit de porter du calme, sans omettre le nitre purifié ; si, au contraire, malgré les exanthêmes, le pouls étoit petit, foible & concentré, les forces abattues, nous avions recours aux cordiaux & aux sudorifiques, tels que la thériaque, le syrop d'œillet, les différentes eaux cordiales, l'antimoine diaphorétique, & l'élixir thériacal, les racines de bardane & de scorsonnaire, employées en tisane. Nous administrions toujours ces remedes avec circonspection, de peur d'exciter l'éréthisme, & de porter trop de feu ; nous sçavions que dans ce cas, la transpiration se fait avec beaucoup de peine.

Les saignées copieuses dans les commencemens, & l'ipécacuanha prévenoient pour l'ordinaire les pertes des femmes, l'eau de rabel y rémédioit lorsqu'elles étoient survenues.

Nous avons employé les apozêmes febrifuges, simples & purgatifs, constamment mêlés avec les vermifuges à la fin du mal, sur-tout lorsqu'il restoit une petite fiévre marquée par paroxysmes, malgré la diminution des autres symptômes. On remédioit aux parotides, suivant l'usage ordinaire. Nos tisanes étoient incisives & altérantes les premiers jours, mais toujours légeres ; dans le progrès du mal, nous les rendions rafraîchissantes, hors le cas des éruptions ;

dans toutes nous faisions entrer la racine de fougere mâle ; les bouillons étoient légers dans le premier période : on les rendoit plus nourrissans, suivant les circonstances ; nous y faisions même entrer, quand le flux de ventre étoit séreux ou trop opiniâtre, la raclure de corne de cerf.

Nous avons conseillé aux Habitans d'écarter & purifier tout ce qui avoit servi aux malades. M. de la Suie, Bailli du lieu, ayant eu ce soin, a été préservé de cette maladie. Ce Juge integre, d'ailleurs si recommandable par son zele patriotique & sa charité, a été affligé par la perte de deux de ses fils, le premier Ecclésiastique, & le second Médecin ; ce dernier, après avoir enlevé à la mort beaucoup de victimes, en est devenu la proie. Par le soin que l'on eut d'écarter & purifier tout ce qui avoit servi aux deux morts, la maladie ne se communiqua point dans la maison ; le premier mourut le 29 Avril 1756, le second le 2 Novembre 1757.

Nous avons recommandé, en quittant le pays, que l'on nous instruisît des accidens qui surviendroient. Nous sçavions que les maladies épidémiques changent de caractere, & que des remedes qui auroient fait des merveilles une année, deviennent pernicieux la suivante, dans une maladie qui paroît presque la même.

Telle étoit la route que nous avons suivie ; telle étoit la maladie dont je croyois devoir donner la description. J'ai communiqué ce mémoire à mes confreres, qui, dans une assemblée tenue à cet effet, l'ont approuvé, & m'ont engagé à le rendre public.

LETTRE

De M. PETIT, premier Médecin de Mgr le Duc D'Orléans, à M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Le bruit qui s'est répandu, Monsieur & cher Confrere, qu'un enfant qui a été inoculé en 1756, par M. de S. Martin, Chirurgien de Mgr le Duc de Chartres, sous la direction de M. Tronchin, avoit eu la petite-vérole depuis peu, dans une pension au Fauxbourg de Picpus, a alarmé Mgr le Duc d'Orléans, & toutes les personnes qui ont été inoculées, ou dont les enfans ont souffert cette opération. S. A. S. m'a fait l'honneur de me dire qu'il étoit très-important pour le public de vérifier le fait, & m'a ordonné d'aller examiner cet enfant avec quelques-uns de mes confreres, les plus en état d'en décider, par leur capacité & par leur expérience : elle m'a désigné MM. Vernage

& Fournier. Nous nous sommes transportés à cette pension, il y a quelques jours, où nous avons trouvé l'enfant en question, & quatre autres de ses compagnons, qui avoient été attaqués de la même maladie, dont ils avoient encore les taches & même quelques croûtes sur la peau. Après les avoir examinés, autant qu'il nous a été possible, la maladie étant finie, & avoir entendu la relation exacte des symptômes qui l'ont accompagnée, qui nous a été faite par le Chirurgien qui les a traités, & même après avoir aussi conféré avec M. Gaulard, Médecin ordinaire du Roi, qui les a vus une fois, nous en avons dressé un procès-verbal ou rapport. Nous avons pensé qu'il étoit de l'intérêt public qu'il fût inseré dans les Journaux, & principalement dans le vôtre, pour que les gens de l'art puissent porter leur jugement sur cet événement. Nous nous flattons que vous voudrez bien lui donner place. Je vous en envoie la copie exacte, ayant l'original entre mes mains. J'ai l'honneur d'être, &c.

Rapporté par nous soussignés, Premier Médecin, & Médecins ordinaires de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, que nous nous sommes transportés mercredi 29 Novembre 1758, chez M. Renouard, Maître de Pension,

demeurant au village de Picpus, pour y voir & visiter un jeune homme nommé M. de la Tour, qu'on disoit avoir été attaqué depuis quelques jours de la petite-vérole, quoiqu'il ait été inoculé l'année 1756, par M. de Saint-Martin, Chirurgien de S. A. S. Mgr le Duc de Chartres, sous les yeux de M. Tronchin, Médecin de Geneve : on nous a présenté le jeune homme guéri & levé, avec quatre autres de ses compagnons, qui ont eu la même maladie, & dans le même tems. Après les avoir examinés, nous ne leur avons trouvé d'autre trace de cette éruption à la peau, que des taches violettes, fort éloignées les unes des autres, sur le visage & en différentes parties de l'habitude du corps, sans aucunes cicatrices ni cavités dans la peau : nous avons remarqué les mêmes taches aux autres, & à quelques-uns des croûtes sur le dos, qui n'étoient pas encore tombées. Le Chirurgien nommé M. Labal, qui les a vûs & suivis pendant le cours de cette maladie uniforme à tous, a été appellé à cette visite, & nous lui avons fait les questions convenables, sur le commencement, le progrès & la fin de cette maladie, auxquelles il a répondu avec précision : il nous a dit que tous avoient eu l'appareil en petit de la petite-vérole ; comme fiévre plus ou moins vive, assoupissement, maux de cœur, & qu'un d'entr'eux avoit vomi ; que dans le

commencement que la fiévre s'est déclarée, il avoit vu & senti des boutons rouges qui s'étoient multipliés, & avoient acquis en vingt-quatre heures toute leur grosseur & leur élévation ; qu'ils avoient blanchi promptement, mais qu'ils étoient transparens & crystallins, & qu'en les crevant, il n'en avoit coulé qu'une sérosité claire & jaunâtre ; que la fievre n'avoit duré que trois ou quatre jours en déclinant ; que tous les boutons s'étoient séchés fort promptement, & qu'il n'y avoit point eu de vraie suppuration. Le Chirurgien nous a ajouté qu'il avoit jugé que ce n'étoit qu'une petite-vérole volante.

Comme nous avons appris que M. Gaulard, Médecin du Roi, avoit vu ces malades, nous l'avons invité à venir conférer avec nous chez M. Petit, Médecin de Mgr le Duc d'Orléans, le premier Décembre : il nous a dit qu'ayant été demandé par la famille de celui qui avoit été inoculé, il ne l'avoit vu que le troisieme jour de la maladie, & par occasion les quatre autres ; qu'il les avoit trouvés sans fiévre ; qu'au premier aspect il avoit jugé que cette éruption n'étoit que la petite-vérole volante, mais qu'il ne les avoit vus qu'une seule fois. En examinant avec attention ces jeunes gens, nous avons remarqué qu'un d'eux avoit le visage gravé par l'impression d'une petite-vérole ancienne. Le Maître de Pension, qui étoit présent, nous a

dit qu'il avoit eu, il y a quelques années, la petite-vérole naturelle, & fort abondante. Il a ajouté que le plus jeune étoit dans le même cas, que ses parens l'en avoient averti; mais nous ne lui en avons trouvé aucune impression sur le visage, quoiqu'il ne nous soit pas possible de porter un jugement certain sur le caractere d'une maladie que nous n'avons point vu dans aucun de ses périodes. Après cet examen exact, & l'exposé de ces MM., nous conjecturons que ces jeunes gens n'ont eu ni la petite-vérole appellée vulgairement volante, dans certains pays variolette, ni la vraie qu'on nomme la picotte dans les mêmes Provinces; car celle qu'on appelle volante, ne commence pas avec tant d'appareil, & quoique les boutons imitent, par leur couleur & leur figure, les pustules de la véritable, elle se dissipe promptement, sans produire ni pus, ni sérosité; la vraie petite-vérole, sur-tout quand elle n'est pas simple, & fort discrete, commence d'une façon plus orageuse; les pustules font un progrès lent en grosseur & en élévation; elles ne paroissent d'abord qu'entre la peau & l'épiderme; elles ne sortent point ordinairement qu'après deux jours de fiévre aux enfans, & trois ou quatre aux adultes: il y a toujours une diminution considérable de la fiévre & des accidens, quand l'éruption est avancée, &

quelquefois une cessation totale, quand elle est complette ; on observe toujours une fiévre secondaire, même dans la petite-vérole naturelle la plus bénigne, au commencement de la suppuration ; & enfin chaque bouton qui est un phlegmon, suppure bien ou mal, selon que le caractere des humeurs est bon ou mauvais. Après ces réflexions fondées sur l'expérience, il nous paroît que la maladie que ces jeunes gens ont eue, est une éruption crystalline, dont nous avons vu, dans le cours de notre pratique, beaucoup d'enfans & d'adultes attaqués, avant & après avoir essuyé la petite-vérole, même la plus maligne & la plus confluente, & nous avons observé que cette éruption est sans danger.

Signés VERNAGE, FOURNIER, PETIT, PETIT fils, SAINT-MARTIN, Chirurgien de Mgr le Duc d'Orléans.

AVIS

Important pour l'Agriculture.

Rien ne feroit plus intéressant pour les personnes qui cherchent à améliorer leur bien, qu'un secret qui multiplieroit considérablement le fourrage, dont on nourrit les chevaux & les bestiaux. Le produit des

prairies n'eſt point toujours égal ; cela vient, ſoit de la ſécheresſe de la ſaiſon, qui empêche quelquefois les herbages de croître en aſſez grande quantité, ſoit des tems pluvieux qui ſurviennent au moment où l'on recueille les foins. Il ſeroit donc très-avantageux de découvrir un moyen de ſuppléer à ces inconvéniens. Ce moyen vient d'être trouvé ; l'on a donc cru devoir le communiquer au public.

Il y a très-peu de perſonnes qui ne connoïſſent l'arbre nommé *Acacia*. Il vient originairement de Virginie & du Canada ; cela n'empêche point qu'il ne croiſſe parfaitement bien en Europe, ſur-tout dans les endroits ſecs, & nous en avons une grande quantité en France. Les Botaniſtes appellent cet arbre *pſeudo-acacia*, ou *faux acacia ;* ils le placent dans la famille des plantes légumineuſes, qui toutes ſont propres à nourrir le bétail. Les expériences qui ont été faites prouvent que les feuilles de l'*acacia*, ſoit fraîches, ſoit ſéchées, peuvent fournir une nourriture plus agréable, & même plus ſucculente que la luzerne, le trefle ou le ſainfoin. Les vaches, qui étant nourries de la maniere ordinaire, ne donnoient que très-peu de lait, en ont donné une plus grande quantité, auſſi-tôt qu'on les a nourries pendant quelques jours avec de la feuille d'*acacia*. Rien ne ſeroit donc plus

avantageux que de multiplier cet arbre ; comme il croît volontiers dans les terreins ſecs & élevés, il dédommagera ces cantons qui, faute de prairies, ne peuvent point entretenir une quantité ſuffiſante de beſtiaux ; par là les fermiers & les laboureurs auront une plus grande abondance de fumier pour fertiliſer leurs terres ; par conſéquent ils recueilleront plus de grains, ils auront plus de laitage, de beurre, de fromage & de viande même, & le prix de ces denrées deviendra néceſſairement plus modique.

L'*acacia* eſt très-facile à cultiver, & à provigner ; il vient, ſoit de graine, ſoit de bouture : on n'aura donc qu'à ſemer ſa graine, qui eſt enveloppée d'une gouſſe ou ſilique, dans un terrein ſec ; on ne l'arroſera que rarement ; dès la premiere année on aura des arbriſſeaux de quatre à cinq pieds de hauteur ; ce qui fait voir que cet arbre croît avec beaucoup de facilité & de promptitude : ou lorſqu'on coupera un *acacia*, on laiſſera en terre quelques-unes de ſes principales racines, ce qui ne tardera pas à former une pépiniere. Il ne faudra pas planter cet arbre ſur des prairies ou ſur des terres labourables, parce que ſa racine court & s'étend fort loin ; il vaudra mieux choiſir les chemins ou les rues des villages, les bruyeres, les terreins en friche & abandonnés, qui par là ceſſeront d'être inutiles.

Comme les branches de l'*acacia* ſont épineuſes & très-foibles, on pourra ſe ſervir d'un croiſſant, ou de grands cizeaux emmanchés de bois, pour faire la récolte de ſes feuilles; on pourra les donner ſeuls aux beſtiaux, ou bien on les mêlera avec le foin & la paille hachée, que l'on donnera aux chevaux, qui ſont très-friands de cette nourriture.

Quelques perſonnes ont prétendu que l'écorce de l'*acacia* étoit nuiſible aux chevaux lorſqu'ils en mangeoient; mais ce ſentiment ne paroit point fondé, vu que cet arbre ne renferme aucune mauvaiſe qualité par lui-même.

La découverte qui fait l'ojet de cet avis, eſt dûe à M. J. B. Bohadsch, Conſeiller du commerce de S. M. l'Impératrice - Reine de Hongrie & de Bohême, Profeſſeur en médecine & en hiſtoire naturelle, dans l'Univerſité de Prague, & Membre de l'Académie de Florence. Ce Savant a envoyé ſon Mémoire imprimé en langue Allemande, à Prague, en 1758, à M. Bernard de Juſſieu, de l'Académie Royale des Sciences & Démonſtrateur en botanique au Jardin du Roi, qui a cru qu'il étoit important d'en faire part au public.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

DÉCEMBRE 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	0	0	0	28	0	$\frac{1}{2}$	N-E. médiocre.	Couvert. Bruin. tout le jour.
2	0	2	0				O. *idem.*	Couv. peu de neige le matin.
3	0	$1\frac{1}{2}$	2	27	5	0	N-E. foible.	Couv. pl. méd. le f.
4	$4\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{2}$	6		2	$\frac{1}{2}$	S-E. *id.*	Couvert. pluie méd. presq. tout le jour.
5	6	7	$5\frac{1}{2}$	28	4	0	S. *id.*	Couvert. pluie pet. le soir.
6	$5\frac{1}{2}$	3	2	27	11	0	S-O. *id.*	Couvert. pet. pluie presq. tout le jour.
7	1	2	$0\frac{1}{2}$	28	5	0	O-N-O. médiocre.	Peu de n. Brume médiocre.
8	02	1	01		8		*Id.* foible.	Serein *id.*
9	03	1	0		5	0	S. *idem.*	Brouillard épais.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
10	1	3	5		0	0	*Id.* S-O. à midi, fort par intervalles.	Couvert. petite neige le matin, pluie médioc. le soir.
11	6	7	$5\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	O. fort.	Beaucoup de nuages.
12	8	$9\frac{1}{2}$	7	27	7	$\frac{1}{2}$	*Id.* impétueux à 6 h. du soir.	*Idem.*
13	6	$5\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	28	2	0	N-O. fort	*Id.* pet. pluie le matin.
14	$1\frac{1}{2}$	3	0			0	N-O. au N. médiocre.	Serein, brume médiocre.
15	0	3	3	27	7	$\frac{1}{2}$	N. au S-O. foible.	Couvert, bruine.
16	3	$4\frac{1}{2}$	0		5	0	S. foible.	Couvert.
17	02	$3\frac{1}{2}$	3		3	0	S-E. au N-O. médiocre.	*Id.* Serein le matin, couvert à midi.
18	0	2	1		1	$\frac{1}{2}$	S. au S-E. médiocre.	Peu de nuages.
19	0	5	2		1	0	S. E.	Serein.
20	2	5	5		1	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beauc. de nuages.
21	5	7	$6\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Couvert. Pet. pluie presq. tout le jour.
22	6	$7\frac{1}{2}$	7		2	0	S-E. le matin. S-O. à midi.	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
23	4	6	4		5	½	S-O. médiocre.	Beaucoup de nuages. Pet. pluie le soir.
24	01	1	0	28	5	0	O. méd.	Brouillard très-épais.
25	01	1	1		7	0	N. *Idem.*	Couvert.
26	1½	1½	0		6		*Idem.*	*Idem.*
27	0½	0½	01		3	0	E. au O. *idem.*	*Idem.*
28	0½	0½	0	27	11		S-E. au S-O. *Idem.*	*Idem.*
29	0½	2½	2½		9	0	S-E. au S.	Couvert. Pet. pluie le soir.
30	1½	4	2	28	0	0	O. médiocre.	Peu de nuages.
31	1	1½	1		1	0	*Id.* fort.	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 9 ½ deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 12 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 ½ lignes : la différence entre ces deux termes est de 17 ½ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
2 fois du N-E.
1 fois de l'E.
9 fois du S-E.
6 fois du S.

6 fois du S-O.
7 fois de l'O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.
10 jours de nuageux.
16 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
2 jours de bruine.
10 jours de pluie.
2 jours de neige.
15 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1758; par M. VANDERMONDE.

Quelques jours de froid ont produit une quantité considérable de rhumes, de catharres, dont la plupart étoient sans fiévre, & étoient très-opiniâtres, quoiqu'ils exigeassent peu de remedes; les autres étoient accompagnés de petits mouvemens fébriles, & avoient même quelque caractere inflammatoire.

Il y a eu aussi pendant ce mois des fausses péripneumonies, & des pleurésies seches. Les premieres ont cédé à une ou deux saignées, beaucoup de délayans, & de légers diaphorétiques. Dans les derniers il falloit des saignées multipliées & une diéte anti-

phlogiſtique : cependant dans l'état de la maladie, l'on découvroit quelquefois de la putridité qui rendoit les indications compliquées.

Beaucoup de perſonnes ſe ſont plaint d'étourdiſſemens, ſans aucune altération marquée dans leur ſanté : elles chanceloient ſur leurs pieds, & étoient obligées de s'appuyer ſur quelque choſe de ſolide, de peur de tomber. Cette diſpoſition générale n'a cependant pas rendu les apoplexies plus fréquentes. Nous ignorons au reſte d'où pouvoit dépendre ce phénomene, ſi ce n'eſt de la nature particuliere de l'air ; tout ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt qu'un très-grand nombre de perſonnes ont éprouvé cet effet. Quelques-unes même ont été obligées pendant pluſieurs jours de garder la chambre ; car autrement elles auroient couru riſque de faire quelques chutes.

Dans le cours de l'année 1758, on a baptiſé en cette Ville, 19148 enfans ; ſavoir, 9677 garçons, & 9471 filles. Il s'eſt fait 4342 mariages. Il y eſt mort 19202 perſonnes, dont 10027 hommes, & 9175 femmes. Il y a eu 5082 enfans trouvés, ſavoir 2682 garçons, & 2450 filles.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre 1758, *par M. BOUCHER, Médecin.*

Le tems qui est ordinairement pluvieux dans cette saison, l'a été très-peu ce mois; nous n'avons eu que deux jours de pluie au commencement du mois, & trois jours vers le milieu; en revanche, il y a eu beaucoup de brouillards. Le tems a été couvert ou nuageux jusqu'au 10; ensuite il y a eu trois jours sereins, suivis de quelques jours nébuleux; le tems des dix derniers jours du mois a été presque toujours serein.

Il n'y a pas eu de variations considérables dans le barometre, le mercure ayant été, la premiere moitié du mois, aux environs de 27 pouces 10 lignes, & l'autre moitié à 28 pouces & quelques lignes. Le vent a été constamment Sud jusqu'au 12; ensuite il a varié du Nord-Est à l'Est & au Sud; & il a été absolument Nord-Est les cinq derniers jours du mois.

L'air a été assez tempéré depuis le premier jusqu'au 14, jour où le thermometre s'est trouvé le matin au terme de la glace, ainsi que le 15 & le 17. Depuis le 20 jusqu'au 30, il a été observé au point de la glace, & même au-dessous le 26; il étoit à 4 dégrés au-dessous de ce terme.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 11 dégrés, au-

deſſus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, 4 dégrés au-deſſous de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
6 fois du Sud-Eſt.
7 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 17 jours de tems couvert ou nuag.
5 jours de pluie.
15 jours de brouillards.
14 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Novembre 1758.

Les gros rhumes & les fiévres catharrales ont continué à régner ce mois avec vigueur. Il en a été de même des pleuropneumonies légitimes, qui ont été plus répandues que le mois précédent. Cette derniere maladie a été d'autant plus fâcheuſe, qu'il ſe formoit

ſur la ſurface du ſang tiré des veines, une coëne très-dure. En général la lymphe du ſang, dans ces diverſes maladies, paroiſſoit ſinguliérement coagulée ou coëneuſe : cette circonſtance exigeoit, après des ſaignées ſuffiſantes, des inciſifs diaphorétiques ou diurétiques, unis aux délayans & aux émolliens pectoraux : les véſicatoires ont été par fois d'une grande utilité pour diſſoudre cette lymphe coagulée. Ces maladies dans un petit nombre de ſujets, ont été compliquées des ſymptômes de la fiévre continue-putride.

Peu de perſonne en ville ont été dans le cas de la fiévre putride-maligne ; & celles que j'en ai vu travaillées, en ont échappé ſans avoir eſſuyé les ſymptômes les plus fâcheux. Il n'en a pas été de même de la campagne, où cette fiévre a fait du ravage dans quelques cantons ; ce qui a dû néanmoins être attribué en grande partie aux fautes commiſes dans la cure, & à la privation des moyens requis pour combattre efficacement la maladie. La même cauſe (à ſavoir le froid & les brouillards) qui a donné naiſſance aux rhumes, aux fiévres catharrales, &c. a produit des fluxions rhumatiſmales en diverſes parties du corps, qui ont exigé un traitement analogue à celui que nous venons de propoſer pour ces premieres maladies.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit
Exemplo monſtrante viam. . . . .
Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1, v. 63. 64.

MARS 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1759.

COLLECTION DE THESES

Médico chirurgicales sur les points les plus importans de la chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le Baron DE HALLER, *& rédigées en françois par M.* ***, *tome III, avec figures ; chez* Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue saint Severin. Prix, relié,* 2 livres 10 sols.

Le troisieme volume de la collection de theses, renferme vingt-six dissertations, dont il y en a onze relatives aux maladies de la vessie, & aux opérations qu'elles exigent souvent, quatorze traitant des plaies, & une fort

longue contenant des expériences, tendant à prouver l'insensibilité des tendons, des ligamens, du périoste, de la pie-mere, de la plévre & du péritoine.

Ce volume commence par une these soutenue en 1754, sur le lithotome caché du Frere Côme. Cette these est de la composition de M. Macquart, Médecin de la Faculté de Paris: il se propose de prouver que l'invention de cet instrument rend la taille latérale plus sûre & plus aisée. L'Auteur y donne des idées nettes & précises sur la taille latérale; il fait voir en quoi elle consiste; il prétend que cette taille, essentiellement la même, est d'une grande difficulté à exécuter avec les instrumens, & détaille la méthode qu'emploient bien des Chirurgiens qui s'imaginent exécuter cet appareil, mais qui dans le fond manquent réellement leur objet, comme il est aisé de s'en convaincre par la peine qu'ils ont à entrer dans la vessie, après avoir donné ce qu'ils appellent le coup de maître. On ne peut venir à bout de ce qu'on se propose, que par la section nette & entiere de la prostate: on sait que la prostate est un corps dur & serré, qui environne presque tout le col de la vessie, s'étendant depuis le commencement de l'uretre jusqu'à l'orifice intérieur de la vessie, où il forme une saillie, un bourrelet de quelques lignes; c'est ce bourrelet qu'il faut couper net & entiérement en même-

tems que la glande, ſans cela on riſque de bleſſer, de meurtrir toutes les parties qui ſe préſentent au paſſage, & qui réſiſtent avec d'autant plus de violence, qu'elles ſont fortifiées de fibres muſculaires; mais ces contuſions ſont ſuivies d'une foule d'accidens le plus ſouvent mortels. Cette opération ſur la proſtate exige beaucoup d'adreſſe & une inciſion très-étendue. Un opérateur timide ou qui a peu d'expérience, coupe plus ou moins qu'il ne faut, touche & bleſſe des parties qu'il faut reſpecter, leſquelles malheureuſement ſont voiſines de celles qui doivent être coupées. Voilà les dangers qu'on évite avec l'inſtrument du Frere Côme. Il eſt tel qu'entre les mains du Chirurgien le moins exercé, il fera certainement & ſûrement la ſection nette de la proſtate.

M. Macquart donne la deſcription, & même la figure de l'inſtrument. Il vient enſuite à la maniere de s'en ſervir, il n'oublie pas les expériences qu'il a faites ſur les cadavres. Il finit ſa theſe par montrer que la pratique confirme ce que la théorie & les expériences avoient enſeigné, puiſque nombre de pierreux ont été opérés heureuſement par cet inſtrument; qu'il a eu les mêmes ſuccès entre les mains de différens Opérateurs; que ces tailles, ſoit à Paris, ſoit dans les différentes villes où cette méthode eſt adoptée, ont été faites & ſe font tous

les jours en présence de Médecins & de Chirurgiens éclairés & dignes de foi.

La seconde dissertation mérite d'être lue ; elle contient l'examen de la méthode de tailler, inventée par M. Foubert. M. Kesselring expose la méthode de ce Chirurgien célebre, par laquelle on entre directement dans le corps même de la vessie, sans toucher à son col ni à l'uretre. Il fait voir que c'est une découverte réelle, qu'elle fait beaucoup d'honneur à son inventeur. Après s'être étendu sur ses avantages, il entre avec impartialité dans le détail des inconvéniens qui en sont inséparables ; il fait mention des succès qu'a eu cette méthode de tailler, ainsi que des reproches qu'on lui a faits. Il observe que beaucoup de ces reproches ont été faits par bien des Chirurgiens, dont plusieurs n'avoient aucune connoissance de la matiere, ou n'en avoient qu'une très-superficielle. Il ne faut pas regarder la méthode de M. Foubert comme une méthode universelle ; elle est utile dans bien des cas, elle est même quelquefois la seule qu'on puisse mettre en œuvre. Il y auroit de l'injustice à lui refuser une place honorable à côté des autres appareils. Cette opération, comme s'explique l'Académie de chirurgie, enrichit la chirurgie, en multipliant les ressources de l'art, c'est aux Chirurgiens à en faire l'application convenable.

A la suite de la dissertation de M. Kesselring, il y en a une de M. Pallas, sur les différentes manieres de tailler. L'Auteur s'étend sur la manœuvre & les instrumens que propose M. Thomas, pour exécuter la taille de M. Foubert. Il fait voir que la taille de M. Thomas est essentiellement celle de M. Foubert, qu'elle n'en differe que par la façon dont elle s'exécute. L'instrument de M. Thomas, fabriqué sur le modele du lithotome caché, entre directement dans le corps de la vessie; tiré alors tout ouvert, il fait une incision du dedans au dehors, sans toucher au col de la vessie, ni à l'uretre. Si dans la manœuvre de M. Thomas, il y a quelques avantages qui ne se rencontrent pas dans celle de M. Foubert, on ne peut nier aussi qu'il y ait bien des inconvéniens, que n'a pas la maniere d'opérer de M. Foubert. Tous ces points sont discutés avec beaucoup de sagacité par l'Auteur; mais briévement, son objet principal n'étant pas d'examiner cette méthode, mais de faire voir que celle de M. Hawkius, Chirurgien Anglois, mérite la préférence sur toutes les autres.

Une these soutenue par M. Bourdelin, Médecin de Paris, termine le recueil des morceaux sur les différentes manieres de tailler. L'Auteur y examine les avantages & les inconvéniens qui se rencontrent dans toutes les manieres de tailler, relativement à l'état

de la vessie, à celui de la pierre, à sa position, au tempérament du pierreux. Après avoir pesé & apprecié le tout, il conclut qu'on ne doit donner l'exclusion à aucune de ces méthodes; qu'un Chirurgien doit savoir les exécuter toutes, & que ce sont les circonstances & les cas particuliers qui doivent la déterminer sur le choix de celle dont il doit se servir.

Les theses sur la taille sont suivies des piéces données sur différens remedes employés pour fondre la pierre dans la vessie, & rendre ainsi l'opération inutile. Elles contiennent beaucoup d'observations, des cures intéressantes, opérées sous les yeux des personnes de l'art. Dans ce nombre de pieces, on n'a pas oublié la these de M. Cantwel, ni celle de M. Macquer, sur le remede de Mademoiselle Stephens. Cette qu'estion est discutée d'une maniere satisfaisante.

Dans le nombre des dissertations sur les plaies, la quatrieme présente un fait bien singulier. Un enfant avala un épi de bled, après avoir langui pendant quelques mois, il eut un abscès au côté qui s'ouvrit, & d'où on retira cet épi. Cette dissertation renferme plusieurs faits semblables, mais présentés avec toute l'authenticité possible. Il est fait mention dans Vanhelmont, d'un Capucin, qui après la consécration, apperçut une araignée vivante dans le calice; il

l'avala, non ſans beaucoup de répugnance; quelques jours après il ſe forma à ſa cuiſſe droite, un phlegmon qui s'ouvrit, & d'où on retira l'araignée entiere, & qui étoit morte. M. Brechtfel, Médecin de Leyde, en faiſant ſa viſite dans l'hôpital, rencontra une femme qui étoit tourmentée de douleurs de colique néphrétique très-vives; elle ſe plaignoit d'une douleur pungitive, qu'elle diſoit reſſentir vers le nombril. Ce Médecin ayant examiné avec attention l'endroit où elle ſouffroit, y apperçut ſaillir une pointe d'aiguille qu'il retira ſans peine: cette femme ſe rappella avoir avalé cette aiguille, il y avoit environ trois ans. Blegny dans le mois de Mai de la premiere année de ſon Journal de médecine, fait mention d'un fou qui avala un fuſil, dont les Bouchers ſe ſervent pour aiguiſer leurs couteaux; il n'en fut pas incommodé. Peu de tems après il ſe forma à l'hypocondre droit de cet homme, un abſcès qui s'ouvrit, & on en retira l'inſtru- qu'il avoit avalé; il guérit parfaitement dans l'eſpace de deux mois. On a de la peine à concevoir comment s'operent de pareils prodiges. On ne peut cependant les révoquer en doute, quand ils ſe préſentent avec tous les caracteres qu'on peut exiger d'un fait pour être cru des perſonnes les moins crédules. On en peut ſeulement conclure qu'il arrive dans la nature des choſes qu'il eſt

difficile d'expliquer, & que *des critiques bornés, ou des hommes de mauvaise foi, ne doivent pas pour cela regarder comme fausses.*

Dans la premiere dissertation on examine si les plaies des intestins grêles, doivent être déclarées des plaies essentiellement mortelles. M. Vater, Auteur de cette dissertation, examine cette question, relativement à la jurisprudence médicinale. Pour que ces sortes de plaies soient réputées mortelles, il suffit qu'en général elles soient suivies de la mort, & que de cent personnes qui ont été ainsi blessées, il en guérisse à peine une; comme on doit juger que la cause de la mort d'un homme qui a avalé de l'arsenic, est ce même arsenic quoiqu'il y ait des exemples que des hommes aient pu avaler impunément ce poison.

Il y a dans ce même volume une dissertation de M. Marchant, qui est digne de la réputation de ce Médecin; il y examine la mortalité des plaies, en tant qu'elle dépend des différentes circonstances étrangeres à ces mêmes plaies. On y trouve une doctrine excellente. Il y attaque avec vigueur la méthode de ces Médecins, qui dans les procès-verbaux font tous leurs efforts pour soustraire à la classe des plaies mortelles bien des plaies qui ont causé la mort. Il montre que le Médecin est criminel & mérite toute la

ſévérité des loix, quand par ignorance ou par d'autres motifs, il ſauve un coupable, donne dans un piége qu'on lui dreſſe, rend au Magiſtrat, ſur un fait ſingulier, un témoignage qui ſe trouve démenti par l'événement. On met au-deſſus de la nature, des phénomênes dont on découvre enſuite les reſſorts; ce qui tourne à ſon ignominie.

La diſſertation de M. Reichar, donnée à Straſbourg en 1734, eſt auſſi très-intéreſſante, à l'occaſion d'un coup de piſtolet que reçut dans la matrice une femme groſſe; on y examine ſi les plaies de la matrice ſont mortelles. Après avoir donné les raiſons alléguées pour & contre la mortalité des plaies de la matrice, il expoſe ſon ſentiment à ce ſujet. Il croit qu'on ne doit pas les mettre dans la claſſe des plaies eſſentiellement mortelles, mais qu'on doit les regarder comme mortelles en général; le danger varie ſuivant l'état de la matrice. Dans la groſſeſſe il y a plus de riſque, parce que les vaiſſeaux ſont plus dilatés, & qu'ils peuvent fournir plus de ſang; hors de la groſſeſſe, les plaies ſeront moins dangereuſes; les vaiſſeaux donnant néceſſairement moins de ſang; ce qui a fait, ſelon M. Reichar, que la plaie qui fait l'objet de ſa diſſertation, n'a pas été mortelle, c'eſt que l'accouchement s'étant fait auſſi-tôt, la matrice s'eſt repliée

ſur elle-même, & les vaiſſeaux qui ont été ouverts ſe ſont refermés.

La diſſertation ſur l'inſenſibilité de certaines parties, donnée par M. Caſtel, ne peut qu'être bien reçue. Les expériences ont été faites ſous les yeux de M. de Haller. Nous remercions le Rédacteur de ne s'être pas contenté d'en donner un extrait, mais de nous avoir mis à portée de répéter ces expériences bien ſingulieres.

Cette diſſertation eſt diviſée en ſix ſections. Dans la premiere on prouve que les tendons ſont inſenſibles; dans la ſeconde, que les ligamens n'ont auſſi aucune ſenſibilité; la troiſieme eſt employée à prouver que la même propoſition eſt vraie relativement au párioſte & au péricrane; la quatrieme, que cela a lieu pour la pie-mere; la cinquieme démontre la même choſe pour la plevre; & la ſixieme pour le péritoine. On ajoute aux expériences faites ſur les animaux, les obſervations que fournit la pratique. On diſcute avec beaucoup de ſagacité le ſentiment des anciens, & on fait voir que celui qu'on avance ſur l'inſenſibilité de toutes ces parties, n'eſt point du tout nouveau.

Ces deux derniers volumes de la collection nous font déſirer la continuation de cet ouvrage important, que le public reçoit avec empreſſement.

ESSAIS ET OBSERVATIONS

Physiques & littéraires de la Société d'Edimbourg, traduites de l'Anglois, par M. DEMOURS, Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, tom. I. A Paris, chez Bauche, *Libraire, quai des Augustins, &* Dhoury, *Imprimeur-Libraire, rue de la vielle Bouclerie. Prix, relié,* 3 livres.

Les obſervations & eſſais de médecine d'Edimbourg ont été ſi favorablement accueillis du public, que l'on peut raiſonnablement préſumer que cette nouvelle production ne lui ſera pas moins agréable. Divers incidens, & des cataſtrophes imprévues ont enchaîné pour quelque tems le zele & l'activité des membres illuſtres qui compoſoient cette Société, & ont offert à leur attention des ſujets moins agréables, mais bien plus intéreſſans que des recherches ſur les différentes parties de la phyſique. Leur conſtance cependant, & la droiture de leurs intentions, ont ſu triompher des revers du tems, & ſurmonter les obſtacles.

Ce premier volume que cette Société vient de publier en Anglois, & que M. Demours nous donne en François, eſt compoſé de XXII articles ou mémoires. La phyſique

raisonnée & expérimentale comprend à-peu-près la moitié de ce volume ; le reste est rempli par les observations relatives à la médecine.

Nous passons légérement sur ce qui concerne les loix du mouvement, par M. Henri Home, la force inhérente ou la force d'inertie, la communication du mouvement, l'action & la réaction, la pesanteur, la force des corps en mouvement. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les remarques de M. Stewart, sur les loix du mouvement & sur l'inertie de la matiere, sur des détails de mathématiques, par M. Stewart, sur la cause de l'obliquité de l'écliptique, par feu M. Colin Mac-Laurin, ni sur les changemens subits & surprenants observés sur la surface du corps de Jupiter ; toutes ces matieres sont étrangeres à l'objet de notre Journal.

Les observations sur le tonnerre & l'électricité, & sur quelques phénomenes que l'on observe lorsqu'il fait des brouillards, par M. Ebenezer Mac-Fait, nous ont paru fort intéressantes, & contenir quelques vues nouvelles sur la nature de ce météore, & sur celle du feu électrique, que l'Auteur croit être la même que le feu élémentaire.

La dissertation de M. Alston a pour objet de caractériser le sexe des plantes. Il demande si la poussiere des étamines est nécessaire ou non à la fécondation des semen-

ces. Quelques anciens avoient avancé que les plantes renfermoient les deux ſexes. L'Auteur prétend que la pouſſiere des ſommets n'eſt point deſtinée à la fécondation des ſemences, parce que, ſelon lui, le palmier femelle porte des fruits ſans le ſecours du mâle. Il s'efforce de prouver que la pouſſiere des étamines eſt inutile pour la fécondation des ſemences, par des expériences tirées de la violette ordinaire. M. Alſton croit que cette pouſſiere n'eſt faite que pour ſervir d'aliment aux abeilles. Ce ſentiment ne paroît pas vraiſemblable, & fait voir que l'Auteur ignore les expériences lumineuſes des modernes, & ſur-tout celles de MM. de Réaumur & de Juſſieu.

On trouve immédiatement après les expériences ſur des ſels neutres composés de différens acides, & des ſels alkalis, fixes & volatils. Ce mémoire eſt de M. Plummer. Il fait voir d'abord la régénération du nitre, celle du ſel marin. Il donne la compoſition du tartre ſoluble, & le produit de ſa diſtillation avec l'huile de vitriol. Il prouve par des expériences que l'acide qui eſt joint à l'alkali volatil dans le ſel ammoniac, eſt celui du ſel marin. Il tire des corollaires très-inſtructifs de tous ſes réſultats.

Les expériences & obſervations ſur les eaux minérales de Hartfell, faites à Moffat en 1750, ne ſont pas moins intéreſſantes

que les mémoires précédens. Elles servent à prouver que ces eaux sont ferrugineuses, & contiennent un vitriol de mars naturel ; elles sont fortifiantes & appéritives, utiles dans la gale, les éruptions cutanées, les vieux ulceres extérieurement & intérieurement, dans les maladies de l'estomac, le flux de sang, le crachement de sang, &c. Elles conviennent particuliérement dans la consomption.

Nous ne dirons rien du mémoire de M. Whytt, sur les différentes eaux de chaux. On peut consulter sur cette matiere la traduction que M. Roux nous a donnée de l'ouvrage du Médecin Anglois, qui concerne l'eau de chaux pour la guérison de la pierre. Ce traité, extrêmement utile, se trouve chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

La propriété vermifuge de la racine de l'œillet d'Inde, extraite d'une lettre du Docteur Linning, Médecin à Charle-town, dans la Caroline, est prouvée par une observation faite sur un enfant qui rendit trente gros vers à la fois. On donne la racine en poudre ou infusée dans l'eau bouillante. Pour un enfant de trois ans, douze grains de la racine prise en substance, font une dose modérée ; on la répete matin & soir ; en infusion, il en faut vingt grains pour un enfant du même âge. Cette racine a l'avantage de n'être pas dégoûtante, &

de pouvoir être donnée avec sûreté, lorsqu'il y a de la fievre, sans craindre qu'elle échauffe trop. Ainsi on pourroit aisément en tenter l'effet dans ce pays, où les enfans sont très-sujets aux vers, à cause de la bouillie & de la nature du lait dont on les nourrit.

Ce volume, comme on peut en juger, contient beaucoup d'objets curieux, & quelques-uns utiles & intéressans ; il répond parfaitement bien à la réputation que la Société d'Edimbourg s'est acquise à si juste titre.

OBSERVATIONS

Sur plusieurs gangrenes de cause interne, par M. DARLUE, Docteur en Médecine à Caillan.

Peu de Médecins ignorent la vertu anti-septique du quinquina, (*a*) l'heureuse expérience qu'on en fait tous les jours contre la gangrene, constate encore mieux l'importance de cette découverte ; & l'on voit avec plaisir dans les divers ouvrages (*b*) qui nous

(*a*) Voyez le traité des substances septiques & anti-septiques du Docteur Pringle, tome 2, p. 183.

(*b*) Voyez les transactions philosophiques d'Angleterre, tom. 6, 7, &c. Les observations de médecine de la Société d'Edimbourg, tom. 2, 3, 4, 5, &c.

l'ont annoncée, l'attention des obſervateurs à nous détailler des gangrenes, ou toujours guéries, ou leurs progrès contagieux toujours ſuſpendus par l'emploi de cette ſubſtance végétale. Paroît-il cependant avéré que le quinquina ſoit le ſpécifique de la plupart des gangrenes, ainſi qu'il l'eſt depuis long-tems des fievres intermittentes, & généralement de quantité d'affections qui ont un retour périodique? L'art qui ſe perfectionne tous les jours n'a-t-il point encore mis des reſtrictions à ces faits conſtamment heureux? Les gangrenes qui ſont précédées par de violentes inflammations, par le phlegmon, l'éryſipele, l'anthrax, le herpes; les gangrenes humides qui viennent à la ſuite des épanchemens lymphatiques, tels que l'anaſarque, l'hydrocele, l'hydropiſie aſcite; les gangrenes ſeches qu'on remarque dans les vieillards, ſans fievre ni léſion conſidérable des fonctions, ou bien à la ſuite de quelque maladie qui a déſuni les principes du ſang, diſſipé la lympe nervale, & détruit le ton oſcillatoire des ſolides, reconnoiſſent-elles dans le quinquina un moyen aſſuré pour leur guériſon, ſans que ſon adminiſtration précipitée, ou trop long-tems

Le commentaire des aphoriſmes de Boerhaave, par le Baron Van-Swieten, tom. 2. Guiſar, traité des plaies, tom. 2. Le Journal de médecine, tom. 7, 8, 9, &c.

continuée, soit suivie d'aucun événement défavorable ? C'est ce qu'il manque encore, à mon avis, à l'histoire de cette découverte ; cette partie de l'observation également nécessaire pour arriver à la perfection que l'on cherche, ayant été jusqu'ici peut-être trop négligée. Qu'il me soit donc permis de rappeller ici quelque faits singuliers qui m'ont frappé le plus, dans les differens cas où j'ai ordonné moi-même ce remede. Par la collection d'un pareil nombre de faits bien avérés, il en résultera bientôt un corps de doctrine sur cette matiere, également neuve & intéressante.

Un Officier Espagnol, d'un tempérament bilieux & sec, atteint dans le courant de l'été de l'année 1748, d'un bubon vénérien, traité primordialement par le Chirurgien-Major de son Régiment, qui appliqua une large traînée de pierres à cautere sur le bubon, alors fort dur & tuméfié, avec fiévre, rougeur, chaleur & douleur pulsative dans toutes les glandes inguinales, fut bien aise de me consulter pour obvier à de nouveaux symptômes survenus depuis peu, & qu'il ne soupçonnoit pas dépendre d'une cause qu'il me tût d'abord. La fiévre que je lui trouvai, avec un pouls très-accéleré, irrégulier & si bas, que j'avois peine à en distinguer les pulsations, une langue rude & seche, les yeux ternes & plombés, la voix sombre & entre-

coupée, la respiration lésée, & des langueurs momentanées, espece de syncope qui lui prennoient de tems en tems, me firent soupçonner quelque inflammation gangreneuse dans les visceres. Après diverses questions, certain de son état, je fis ôter l'appareil; une escarre considérable couvroit toute l'aine: le bubon applati, & presque tombé en délitescence, avoit fait présumer au malade, par la cessation entiere de la douleur, que son nouvel état dépendoit de toute autre cause. Les tégumens des environs se montroient livides avec des phlictenes ichoreuses; quelques scarifications faites alors sans douleur, constaterent encore mieux la gangrene. Dès cet instant j'employai le quinquina à la dose d'un scrupule, de quatre en quatre heures, dans une décoction vulnéraire & anti-septique. Trois jours après le pouls du malade étoit meilleur, ses langueurs dissipées & la gangrene n'avoit plus fait de progrès. Je me flattois que les choses iroient de mieux en mieux, mais l'escarre tarda beaucoup à se séparer, la suppuration s'établit encore plus difficilement; il fallut consumer à diverses reprises, quantité de glandes squirreuses, suspendre plusieurs fois l'usage du quinquina, l'édulcorer avec des décoctions pectorales, le donner en infusion: le malade qui avoit une disposition évidente à la phthisie, ne pouvant en supporter un long

usage sans tousser, sans sentir une séche-resse, & une ardeur très-vive à la poitrine, d'où la fiévre venant à augmenter le peu de suppuration que nous excitions par les septiques onctueux & les autres remedes, tarissoit bientôt, & la plaie ne tardoit pas à donner de nouvelles marques de gangrenes. Ce ne fut que lorsque l'on pût appliquer en sûreté le spécifique au mal vénérien, que les choses prirent un meilleur train. Un mois après ayant changé de quartier, j'appris qu'il en supportoit facilement l'administration, son bubon n'étant nullement cicatrisé.

Dans les affections vénériennes, lorsqu'il arrive des cas aussi fâcheux que celui-ci, que la gangrene s'empare de quelque partie du corps, à la suite d'une tumeur, d'un chancre, de glandes abcédées, le quinquina ne réussit pas si bien, & l'on éprouve souvent son inefficacité, sur-tout si les malades ont quelque viscere en souffrance, & que le virus ait fait de grands progrès. Si le quinquina (*a*) tire sa vertu anti-septique principalement de sa qualité astringente, on voit alors pourquoi sa texture ferme & serrée n'agit point sur des humeurs, dont l'épai-

(*a*) Tous les astringens paroissent être de puissans anti-septiques & tous les anti-septiques ont probablement quelque qualité astringente, quoiqu'elle ne soit pas toujours manifeste. *Pringle, traité des substances anti-septiq. tom. 2. p. 199.*

ſiſſement, la denſité, les concrétions, & l'acrimonie ſont le caractere ordinaire dans la vérole, que les mercurielles ne guériſſent que par une eſpece de diſſolution ſeptique de ces même humeurs, & des fibres, comme tout le monde ſçait : par une raiſon contraire, il réuſſit preſque toujours dans les ulceres ſcorbutiques frappés de gangrene.

Le nommé Moniguet, âgé de vingt-ſept ans, d'un tempérament ardent & ſanguin, après avoir danſé tout un dimanche en plein air pendant l'hiver de 1749, à Grimaud, ſon pays, eut une inflammation conſidérable dans tout le corps de la cuiſſe droite, avec douleur, rougeur & tenſion ; ſon Chirurgien lui appliqua des réſolutifs, avec le ſon bouilli dans le vin, le ſaigna : l'inflammation augmenta cependant ; le malade eut la cuiſſe roide, immobile & tuméfiée ; le Chirurgien s'imagina qu'elle étoit luxée : après pluſieurs extenſions, non ſans vives douleurs qu'il lui fit faire, croyant avoir réduit cette prétendue luxation, il appliqua des blancs d'œufs diſſous dans l'eau-de-vie, ſur la partie affligée, qu'il banda & ſerra fortement ; la fievre & les douleurs redoublerent auſſi-tôt ; il ſaigna ſon malade, & le purgea une ſeconde fois ; ſurpris que la médecine n'amenoit aucune évacuation, il appella un de ſes confreres, qui l'engagea à repurger encore le malade. Une ſuperpurgation que cette

médecine occaſionna, fit ceſſer entiérement la douleur, & ce dernier, plus tranquille à l'extérieur, donna à préſumer au Chirurgien que ſa guériſon étoit prochaine; les parens qui le voyoient pourtant fort inquiet, n'en penſerent pas de même, & m'appellerent dans ces circonſtances : mêmes ſymptômes qu'à l'Officier Eſpagnol; le malade ne me parlant pas de ſa cuiſſe affectée, ſon pouls également miſérable, ſa langue raboteuſe, ſon air farouche, égaré, me firent ſoupçonner quelque gangrene naiſſante. Après une hiſtoire plus exacte de la maladie, je fus au fait; l'on découvrit la cuiſſe, où j'apperçus la gangrene qui s'étendoit depuis le genou ſur toute ſa partie latérale externe, juſqu'à l'aîne. De profondes ſcarifications pratiquées ſur le champ, n'amenerent qu'un peu de féroſité, ſans douleur. L'on appliqua des topiques convenables, le malade prit du quinquina, de trois en trois heures, deux jours après la gangrene ſe changea en ſphacele, il tomba dans le délire, & mourut.

Les gangrenes qui viennent à la ſuite d'une violente inflammation, dans des parties auſſi conſidérables que la cuiſſe, où ſe diſtribuent tant de nerfs & de vaiſſeaux ſanguins, & dont la membrane aponévrotique qui enveloppe les muſcles, eſt ſi ſuſceptible d'irritation & d'étranglement, ne reconnoiſſent point dans le quinquina un moyen propre

pour arrêter leur progrès, ſur-tout ſi la cure primordiale de l'inflammation a été négligée comme ici. Ce n'eſt jamais qu'aux dépens des parties internes vivement enflammées, qu'après l'arrêt du ſang & des humeurs dans leurs vaiſſeaux & leur engorgement ſucceſſif, que la cuticule, le pannicule adipeux, & les muſcles externes ſe relâchent, ſe corrompent & ſe putréfient. Comment veut-on que le quinquina réuſſiſſe alors dans une gangrene où les vaiſſeaux ſont trop pleins, & le ſang trop denſe & trop épais? Le même remede en augmentant la tenſion des fibres, & l'épaiſiſſement du ſang, l'accélere plutôt, & ne manque pas d'occaſionner tous les accidens fâcheux, auxquels ont doit s'attendre en pareil cas. Quoiqu'une cauſe externe, telle que les topiques aſtringens & repercuſſifs, jointe au bandage trop ſerré, euſſent principalement contribué au développement contagieux de cette gangrene, j'ai pourtant noté ce cas-là, & j'en pourrois citer une quantité d'analogues, pour faire voir à combien de ſuites plus dangereuſes que le mal même, conduiſent ſouvent l'ignorance & la témérité. L'on rendroit un grand ſervice à l'humanité, ſi l'on compoſoit une hiſtoire des maladies mal traitées, ainſi que des ſymptômes produits par une méthode contraire à la ſaine pratique.

Le nommé Maurin de Montauraux, âgé de

de ſoixante-quatre ans, d'un tempérament bilieux, fut atteint en 1754, d'un phlegmon ſur la partie latérale interne de l'avant-bras, bientôt l'inflammation gagne tous les muſcles fléchiſſeurs des doigts, & s'étend juſqu'au coude. Le traitement peu méthodique que cet homme-là employa d'abord pour réſoudre l'inflammation, la fit dégénérer en partie en gangrene. J'arrive dans ces occurences: je trouve les tégumens de l'avant-bras, pâles & livides, avec des véſicules de part & d'autre. Une fluctuation ſourde dans l'intérieur des chairs directement ſur le muſcle quarré, m'oblige à ordonner les ouvertures & les débridemens convenables, après quoi ayant mis le malade à l'uſage du quinquina, j'eus la ſatisfaction de voir, quelques jours après, la gangrene s'arrêter, la ſuppuration s'établir uniformément, & le pus devenir louable & bien conditionné. Quelques fuſées qui ſe firent dans la ſuite le long des tendons fléchiſſeurs, juſqu'au ligament annulaire, jointes aux nouvelles ouvertures, qu'il fallut pratiquer, rendirent la curation plus laborieuſe. Le malade s'ennuya, pécha contre le régime, & quitta tout-à-fait le quinquina. La plaie ne tarda pas à ſe montrer ſéche & blafarde, la ſuppuration à tarir, & des nouvelles phlictenes à nous annoncer une gangrene naiſſante; appellé derechef par

ſon Chirurgien, j'inſiſtai pour qu'on donnât le quinquina au malade, moyennant quoi les choſes retournerent à leur premier état, & après deux mois de panſement, l'on parvint à amener une cicatrice difforme, ſuivie de roideur & de contraction dans les tendons fléchiſſeurs du ſublime & du profond, qu'on ne pût diſſiper que fort long-tems après.

Le quinquina réuſſit preſque toujours dans de pareilles gangrenes, ſur-tout lorſque le ſujet eſt bon, qu'il n'a point de vice intérieur; il rétablit les ſuppurations, prévient l'infection des humeurs par ſes repompemens du pus toujours funeſtes, donne du ton aux fibres relâchées, corrige les digeſtions, & diſſipe les retours périodiques des fiévres qui ſurviennent ordinairement : dans les affections éryſipelateuſes, où les étranglemens, la chaleur, l'évaſion occaſionnent ſi promptement la gangrene, il faut avoir fait précéder les ſaignées, les minoratifs & les délayans convenables, ſans quoi l'on a bien de la peine à arrêter ſes progrès.

Le nommé Moreau de Saint-Céſaire, qui avoit l'année derniere tout l'avant-bras enflammé par une tumeuſe érſiypélateuſe, ayant pris du quinquina pour combattre la gangrene naiſſante qui s'emparoit de la cuticule, eut des redoublemens de fiévre plus vifs, une

ardeur, une ſéchereſſe de bouche, qui obligerent de revenir à la ſaignée, après quoi la gangrene ayant cédé au quinquina, tous les tégumens mortifiés tomberent d'eux-mêmes, & le corps des muſcles mis à nud, donna du jour aux parties abcédées. La cure fut longue & laborieuſe, par les ſinus & les fuſées que les grandes ſuppurations amenent preſque toujours.

Le ſieur A. Docteur en Médecine, d'un tempérament bilieux, ſanguin, atteint d'une paralyſie incomplette des jambes, avec roideur, amaigriſſement & tenſion, qui lui permettoit à peine de faire quelques pas, après bien des remedes tentés inutilement, eſſaya de ranimer ces parties, l'été de l'année 1754, par un bain de fumier. Le premier n'agit point, le ſecond lui ayant donné quelque ſentiment de douleur au dos, il ſe fit examiner les parties, où l'on trouva une eſcarre conſidérable qui occupoit la moitié de la feſſe droite, ſur quoi quelques Chirurgiens ayant été appellés, ils prononcerent que c'étoit la gangrene, & qu'il en falloit arrêter le cours par des ſcarifications & des topiques ſpiritueux. M. A. voulut eſſayer auparavant la vertu du quinquina. Je le trouvai le ſoir même, qu'il en avoit pris quelques verres d'une forte décoction, vingt-quatre heures après il ſe forma une ligne de ſéparation en-

tre les chairs mortifiées & le vif. La suppuration s'y établit insensiblement, & l'escarre fut enlevée avec facilité. Deux mois de pansement guérirent ensuite la plaie (*a*).

(*a*) M. Vandermonde, que le malade consulta en 1756, attribue la cause de cette maladie, à une humeur scorbutique qui s'est jettée principalement sur les nerfs lombaires, & sur cette partie de la moëlle épiniere renfermée dans l'os sacrum; quoique le scorbut proprement dit, soit très-rare dans cette province, où la sécheresse du climat, & l'élasticité de l'air rendent le sang moins propre à contracter une dissolution lente & putride, & que cette maladie nous vienne presque toujours d'ailleurs, l'on découvre pourtant des affections analogues à celle-ci, & marquées sous des dehors qui peuvent en imposer aux plus clair-voyans. Il n'y a pas long-temps qu'un jeune Ecclésiastique de Montauroux, vint me consulter pour une difficulté considérable qu'il avoit d'ouvrir la bouche, les tendons des masseters paroissant si contractés, qu'il ne pouvoit user de la mastication qu'avec peine, par la contraction de la mâchoire inférieure. Des douleurs nocturnes dans toutes les parties du corps, avec deux exostoses, l'une au milieu de la clavicule droite, & l'autre à son articulation avec l'acromion, & qui me parurent dépendre plutôt d'un vice du périoste, que de l'os même, s'y joignoient encore. Je pensai d'abord que le virus vénérien jouoit ici le principal rôle; mais après diverses interrogations, ayant constaté la pureté des mœurs de cet Ecclésiastique, ainsi que de ses parens, je tournai mes vues du côté du scorbut, déterminé principalement par un symptôme qu'Eugalenus met au rang des plus sûrs diagnostics de cette maladie; sçavoir, l'irrégularité & l'intermittence du pouls. En effet les gencives ne tarderent pas à devenir molles, blanchâtres, livides, & à verser du sang

Quoique cette gangrene dépendante de cause externe, dût principalement son origine aux sels âcres & volatils du fumier, qui cautérisent les chairs du malade, on voit que le quinquina en empêcha la contagion aux parties adhérentes, très-promptes à la mortification par l'état de paralysie & d'amaigrissement où elles sont déjà, tant les irritans & les sinapismes sont à craindre en pareil cas. Il est également dangereux d'attaquer les anarsarques, les bouffisures par des vésicatoires & des caustiques, comme font quelques-uns, la gangrene qu'une sérosité ichoreuse & corrompue amene bien souvent, ne cede point au quinquina.

Le sieur Colomb de Saint-Césaire, âgé d'environ soixante ans, d'un témpérament phlegmatique, fort sujet à la goutte depuis l'âge viril, dont les paroxismes lui prenoient réguliérement tous les hivers, en fut attaqué plutôt que de coutume dans l'automne de 1756. Pendant les vives douleurs qui se faisoient sentir dans les ligamens & les articulations du pied gauche, s'étant frotté plusieurs fois cette partie contre les draps, il se

au moindre frottement. Les articulations du genou se tuméfierent, il s'éleva des pustules, des taches noirâtres sur plusieurs parties du corps, qui rendirent encore moins douteux le scorbut. Les antiscorbutiques âcres, les altérans, les laiteux, &c. ont dissipé cette affection en grande partie.

fit une légere écorchure ſur la peau, qui dégénéra peu-à-peu en ulcere, & occupa inſenſiblement quelques phalanges des doigts du pied. Cet ulcere ſe montra preſque toujours ſec, & ſans beaucoup de ſuppuration. Les phalanges parurent dans la ſuite entiérement cautériſées & ſans ſentiment, le métatarſe pâle, livide, un peu tuméfié avec des véſicules. La gangrene ne fut plus douteuſe à cet aſpect, gangrene ſeche, & ſans la moindre goutte de ſéroſité. L'on amputa deux doigts du pied entiérement ſphacélés, & dont l'odeur infecte & cadavéreuſe n'étoit plus ſupportable, & l'on appliqua des ſpiritueux ſur le métaſtaſe, dans l'intérieur duquel le malade reſſentoit quelquefois de vifs élancemens. Rien de tout cela n'arrêtoit la gangrene, qui, dans une marche aſſez lente, faiſoit pourtant des progrès marqués d'un jour à autre, & l'on craignoit d'en venir encore à l'amputation. L'ayant viſité dans cet état, je le trouvai ſans fiévre, pouſſant de tems en tems les hauts cris, point de ſuppuration à la plaie conſidérable, que l'amputation des gros doigts avoit laiſſée; les os mis à nud, ſe montroient noirs & ſecs, ainſi que les parties voiſines des autres phalanges, & tout le deſſus du pied paroiſſoit couvert de taches gangréneuſes.

J'ordonnai le quinquina au malade, pris en décoction de ſix en ſix heures, parce que

je prévis qu'il faudroit en faire un long usage. Quelques jours après nous apperçûmes que la gangrene s'étoit arrêtée, la suppuration fut plus lente à venir, & les plumasseaux que l'on chargeoit de septiques convenables, tels que styrax, l'emplâtre de Nuremberg, dissous dans une décoction anti-septique & vulnéraire, tarderent long-tems à faciliter la séparation des escarres gangréneuses, & à être baignés de quelque peu d'humidité. Enfin la suppuration parut s'établir, & le malade n'avoit plus besoin du quinquina, & conséquemment il fut supprimé. Dès le jour même les bords de la plaie devinrent plus secs, & le pus ne tarda pas à tarir tout-à-fait : la gangrene alloit vraisemblablement en être les suites. Pour la prévenir, j'insistai que le malade reprit encore le quinquina, ce qu'ayant fait un plus long espace de tems, la plaie suppura derechef, & lorsque les os furent tout-à-faits recouverts, que les chairs poussoient considérablement, que le pus en un mot nous parut louable & bien conditionné, nous quittâmes entiérement le quinquina, dont le malade supporta le long usage, sans nulle incommodité apparente : il n'en fut pas de même dans le cas suivant.

M. de B. **, d'un tempérament sanguin, & d'une très-bonne constitution, quoique septuagénaire, & de plus mangeant beau-

coup, fut atteint d'une dyſſenterie avec fiévre, au mois d'Août de l'année derniere, pendant le cours d'un petit voyage qu'il fit au voiſinage de ſa terre; cette maladie traitée peu méthodiquement, & particuliérement avec des aſtringens & des narcotiques, le retenoit encore au courant d'Octobre; la fiévre qui n'avoit point diſcontinué, avoit des redoublemens vers le ſoir, & le malade qui avoit eu trois fois des légeres atteintes de goutte, ſe plaignoit alors d'une vive douleur dans le corps du pied droit. Divers topiques ſans choix, furent mis en uſage pour la combattre: les ſpiritueux, les émolliens, les anodins, les répercuſſifs, le tout fort inutilement. La douleur ſe calmoit quelquefois, & lorſqu'elle ſe faiſoit ſentir, c'étoit avec un ſentiment de chaleur & d'évaſion, qui ſembloit déchirer les muſcles internes du pied; nulle éruption au dehors, ſeulement le corps du pied étoit froid au toucher, la peau décolorée & fort pâle; l'on croyoit toujours ce nouvel état dépendant de la goutte, & comme le flux dyſſentérique avoit ceſſé depuis quelques jours, que le malade uſoit même d'alimens ſolides, on ne s'alarmoit pas beaucoup ſur les ſuites d'un mal qu'on méconnoiſſoit. Ayant été appellé dans ces circonſtances, je le trouvai avec un pouls fievreux, mais ſi petit & ſi concentré, qu'il s'éclipſoit pluſieurs fois dans la

journée, par de légeres défaillances qui accompagnoient son état. Le matin surtout, on n'y distinguoit plus des pulsations. Sa langue étoit rude & seche, & le corps du pied malade, devenu presqu'insensible, & plus desséché que le pied sain, qui étoit couvert de vésicules & de phlyctenes de part & d'autre. La gangrene ne me parut point alors méconnoissable, gangrene d'autant plus à craindre, qu'elle venoit à la suite d'une longue dyssenterie, qui ne pouvoit qu'avoir relâché considérablement les fibres intestinales, détruit les forces digestives de l'estomac, & porté les humeurs à un point de dépravation extrême. Je crus n'avoir rien de mieux à faire pour en arrêter les progrès, que d'ordonner le quinquina dont je fis faire une forte décoction, & dont je fis prendre quelques verres au malade pendant le jour même.

M. Cola, Lieutenant de M. le premier Chirurgien à Draguignan, ayant été appellé dans la suite, nous mîmes en usage tous les topiques usités contre la gangrene, les spiritueux, les volatils, les balsamiques ; & les vésicules ouverts, nous découvrîmes la cuticule d'une couleur obscure & rougeâtre, le sentiment & la douleur étoient presqu'évanouis, quoique les tendons & les muscles eussent encore un reste de mouvement.

Le quinquina, au bout de quinze à vingt jours, dissipa les langueurs, releva le pouls,

rectifia un peu les digeſtions, & donna du ton à l'eſtomac. Il étoit des moments où le malade paroiſſoit ſans fiévre, moyennant quoi nous lui preſcrivîmes un régime analeptique & plus nourriſſant; des bouillons, des décoctions vulnéraires ſtomachiques accompagnoient ce régime; il parut à vue d'œil, que ſon viſage, ſa voix & ſon pouls reprenoient de la vigueur; la gangrene n'en alloit pas mieux pour cela, elle gagnoit déjà les malléoles, & tout le corps du pied n'étoit plus qu'une maſſe noire, inſenſible & cautériſée. Ayant trouvé à propos d'y faire des ſcarifications, pour juger du progrès de la mortification dans l'intérieur du pied, nous découvrîmes les muſcles noirs & ſphacelés, & les tendons auſſi deſſechés qu'une momie, ſans beaucoup de mauvaiſe odeur, par le défaut d'humidité qui manque à ces ſortes de gangrene.

Deux mois après il n'y avoit aucune marque de ſéparation du mort au vif; ſeulement on commença à remarquer une ligne circulaire & blanchâtre ſur la peau, qui touchoit immédiatement les parties mortifiées; les douleurs s'y faiſoient ſentir avec vivacité, & à meſure que la gangrene repaſſoit les malléoles, l'on voyoit cette ligne s'étendre ſur les parties ſupérieures de la jambe, & ſuivre conſtamment le progrès de la mortification; le reſte de la jambe n'étoit qu'un

peu tuméfié, ſur-tout aux approches de cette ligne, que nous jugeâmes à propos de couvrir de quelque ſeptique onctueux & antiſeptique, afin de faciliter l'ouvrage de la nature, & d'amener la ſuppuration que nous attendions, tandis que nous n'employions ſur le pied qu'une ſimple décoction vulnéraire & balſamique, pour le préſerver d'une antiere putréfaction.

Au mois de Décembre, le malade ayant été très-ſouvent au baſſin, & craignant que la dyſſenterie ne reparût, nous lui donnâmes une légere potion corroborante, avec demi-dragme de rhubarbe ſeulement, qui ne le mena que trois ou quatre fois; dès le ſoir même la jambe ſe tuméfia juſqu'au genou, & la gangrene fit un peu plus de progrès. En Janvier, elle en occupoit le tiers; de tems en tems l'on trouvoit quelque peu d'humidité ſous les plumaſſeaux, & le cercle blanchâtre devenu plus étendu & plus douloureux, nous anonçoit une prochaine ſéparation du vif au mort, tems marqué pour l'amputation. Le malade uſoit toujours du quinquina, ſans nulle incommodité apparente. Le froid ayant été plus vif dans cette ſaiſon par la chute des neiges, ſur-tout dans un climat tel que celui de la terre de B... il fut pris d'une affection catharrale, avec étouffement & toux continuelle : dès-lors tout alla de mal en pis; la fiévre s'aluma,

des douleurs vagues se firent sentir dans toute l'habitude du corps, la jambe & la main saine, devinrent presque paralysées, & le malade ne pouvoit plus se remuer, sans pousser les hauts cris. Pour adoucir le quinquina, que nous jugeâmes se porter à la poitrine, & favoriser l'affection catharrale, nous donnâmes des pectoraux, des décoctions mucilagineuses, des bouillons avec la tortue, & les plantes vulnéraires & balsamiques, qui procurerent des soulagemens apparens.

En Février, la gangrene s'arrêta entiérement. La ligne de séparation que la nature tentoit depuis long-tems, étoit alors bien profonde, & le cercle blanchâtre qui accompagnoit successivement la mortification également terminé, fournissoit du pus soir & matin; il s'en écouloit même du corps des muscles internes; en un mot la suppuration parut être bien formée; mais le malade étoit alors dans un état déplorable; un œdeme universel s'étoit emparé de tout le corps, la fievre, les douleurs, la toux, le dévoiement, de nouvelles gangrenes qui se formoient de toutes parts, au dos & aux fesses, par une posture toujours uniforme, & l'infection des dé ections terminerent ses souffrances après quatre mois de traitement.

La gangrene dans les vieillards reconnoît tant de causes, qu'il seroit trop long d'en

faire ici l'énumération. L'appauvriſſement de leur ſang, la circulation de ce fluide rallentie, la coaleſcence, l'oblitération des vaiſſeaux, leur oſſification (*a*) même, en amenant des dépôts, la ſtagnation des humeurs, occaſionnant leur acrimonie & leur dépravation, des tumeurs cachées dans les viſceres, venant à comprimer les grands vaiſſeaux, peuvent également amener la gangrene. Hildanus (*b*), M. le Baron Van-Swieten ont vu arriver ce cas par des flatuoſités, qui diſtendant trop le colon, comprimoient les iliaques, d'où la ſtupeur, la lividité, le froid & la gangrene ſe montrerent au pied gauche. Ces ſortes de maux ont été regardés de tout tems, comme incurables, & les meilleurs praticiens ſe contentoient d'appliquer ſeulement quelque topique vulnéraire & balſamique, ſur la partie mortifiée, pour la préſerver d'une corruption totale, & de ſoutenir les forces du malade, par un régime & les remedes appropriés. S'il eſt quelque gangrene pareille qui ait cédé au quinquina, c'a été dans des circonſtances plus favora-

(a) *Incurabilis gangrenæ cauſam docet hiſtoria medica, quando arteriæ quædam ſit oſſeæ factæ obriguerunt ut nec cedere poſſint ſanguini cordis vi impulſo, neque ſe contrahere. Commentaria in aphoriſm. Boerhaav. Van-Swiet. tom.* 1. *de gangrenâ.*

(b) *Van-Swieten, loco citato. Hildan. Tulpius obſervat. medicæ, lib. III, &c.*

bles, & rarement à la ſuite d'une maladie auſſi fâcheuſe que la dyſſenterie ; vouloir en arrêter le progrès par la ſéparation des parties gangrénées, c'eſt une témérité condamnable, & toujours ſuivie d'un funeſte ſuccès. L'on ne peut l'obtenir qu'en procurant une louable ſuppuration aux parties voiſines ſaines ; la nature n'a pas d'autre voie pour y parvenir ; elle y travaille tant qu'elle a des forces, & qu'elle eſt heureuſement ſecondée par le génie de l'Artiſte qui cherche à combattre le mal. Cette ligne douloureuſe, ce cercle blanchâtre que nous remarquions conſtamment autour des parties mortifiées de notre malade ; qu'étoit-ce, ſi ce n'eſt un ſigne apparent de ſuppuration que la nature élaboroit imparfaitement, pour faire naître la vraie ſuppuration, que nous tâchions de favoriſer par les moyens les plus convenables : en hâter le moment par l'amputation ſur le vif, c'eſt donner occaſion à la gangrene de s'emparer auſſi-tôt du moignon, & d'accélérer la perte du malade (*a*)

Les douleurs, la chaleur, l'éroſion, qui affectent ordinairement les parries voiſines de la mortification, un état obſcur de phlogoſe où elles ſe montrent conſtamment, doi-

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. 2, 3. Le Traité de la gangrene de M. Queſnay, &c.

vent interdire également les ſcarifications ſur le vif, moyen propre à prévenir la ſtagnation des ſucs & leur dépravation, dans les gangrenes de cauſe externe qui ſe communiquent par contagion, ce qui n'a point lieu ici, où le ſang dépouillé de ſes principes vitaux, ſa maſſe déſunie, inhabile à la nutrition, & à la vie des parties, amene plus lentement la flaccidité, le deſſéchement & la mortification, tandis qu'il corrode par ſes ſels acrimonieux & ſeptiques, les parties encore en vie, & les diſpoſe au même état; les ſcarifications que l'on pratique alors ſur le vif, occaſionnent ſouvent des hémorragies, un écoulement de ſanie, que rien ne peut arrêter, & la gangrene en eſt toujours le produit. Fondés ſur ces principes, nous nous bornions ſeulement à corriger les vices du ſang, à rétablit les forces du malade; c'auroit été beaucoup ſi le quinquina eût pu l'opérer; ſon effet n'eſt pas ordinairement tardif, ainſi qu'on peut le remarquer dans les diverſes obſervations citées ci-deſſus: autrement il eſt toujours prudent de ſe défier de ſon long uſage, ſur-tout lorſque la fiévre, les dépôts inflammatoires, & mille autres obſtacles viennent traverſer ſon action. Je laiſſe les gangrenes qui ſont le produit des fiévres putrides, malignes, peſtilentielles, des affections de la gorge, de l'eſquinancie, des aphtes dans les enfans, &c. où le quin-

quina peut faire de grands biens, & principalement lorsque l'on trouve le moment applicable d'en séconder l'action par l'alkali volatil.

OBSERVATION

Sur la Communication du mal vénérien par une voie rare, par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en Médecine à Fougeres.

Depuis que le mal vénérien a été apporté en France vers l'an 1496, au retour de l'armée qui avoit servi sous Charles VIII, à faire la conquête du royaume de Naples, l'observation étayée sur l'expérience, a constaté que le virus vérolique se communiquoit ordinairement par des parties seulement couvertes de l'épiderme; la contagion, par des parties enveloppées des autres tégumens, a été regardée si difficile & si rare, que M. Astruc (*a*), pour en assurer la possibilité, a rapporté le témoignage d'Antoine le Cocq, & de Jacques Vercelloni. Le fait que je décris ici, étant assez conforme à l'observation de ces deux Auteurs, tend à con-

(*a*) M. Astruc, *Tract. de morb. vener. lib.* II. *cap.* I.

firmer leur autorité ſur ce fujet ; d'ailleurs il ſera toujours intéreſſant pour les perſonnes qui par leur état ſont expoſées à cette derniere voie de contagion, & qui n'ayant rien à ſe reprocher du côté des mœurs ne peuvent le plus ſouvent croire être infectées du moindre attribut de la vérole, dans le tems même qu'elle eſt confirmée.

Un Chirurgien dont la réputation eſt juſtifiée par des ſuccès journaliers, avoit des dartres farineuſes ſur pluſieurs parties du corps ; il croyoit les avoir gagnées en ouvrant & en panſant un abſcès d'un homme, qui depuis long-tems étoit attaqué de dartres vives. Environ un mois après, il éprouva la violence d'une fiévre continue, dont il fut guéri dans l'eſpace de trois ſemaines, par les ſecours que la médecine a coutume d'employer en pareille occaſion : cependant après la convaleſcence, les dartres ſe multiplierent, & ſur-tout une qui étoit ſurvenue ſur l'avant-bras droit, fit des progrès rapides ; le malade ſe détermina à un traitement approprié à la cure de cette maladie ; mais quelque long & varié qu'il fût, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la dartre de l'avant-bras y fut rebelle, & devint rongeante & coulante ; les autres ſe diſſiperent pour la plus grande partie ; mais bientôt elles furent remplacées par des taches plates, d'inégale grandeur ; les unes de couleur de roſe &

purpurines, les autres de couleur jaune; ce ſymptôme inquita la malade, & l'engagea à conſulter de nouveau un Médecin, qui regardant ces taches comme dépendantes d'une affection ſcorbutique, compliquée avec une humeur dartreuſe, conſeilla de marier les remedes anti-ſcorbutiques, avec ceux dont on faiſoit uſage pour le traitement des dartres : bien loin d'en retirer de l'avantage, il paroiſſoit chaque jour de nouvelles taches ſur la peau; dans l'eſpace d'un mois, elles s'étendirent ſur les cuiſſes, le bas-ventre, la poitrine, les lombes, les épaules, le cou, le front & toute la partie chevelue de la tête; il s'y joignit des turbercules durs, ſecs, écailleux, des tumeurs dures, callenſes dans les glandes conglobées du cou, des aiſſelles & des aînes, un teint pâle & livide, un amaigriſſement conſidérable, & une foibleſſe dans les membres.

Tel étoit l'état de ce malade, lorſqu'il m'invita à le viſiter. Ma premiere attention fut de ramener cette maladie à ſa vraie claſſe, & pour cet effet tirer du malade même les éclairciſſemens néceſſaires (*a*). *Vix credi poteſt quanto ſtudio, quantâque induſtriâ indigeant medici in illis exquirendis cauſis, quæ morbo occaſionem dederunt : ideò ægri*

(*a*) Bagliv. *de morbor. ſucceſſionibus, & reliq. cap. V.*

patienter & sigillatim aperire easdem debent pro desumendis indicationibus curativis morbi, rectèque dirigendis remediis. Ainsi quoique la sagesse & la vertu de ce malade me fussent connues, je lui annonçai que je croyois bien sincérement qu'il y avoit une vérole confirmée. Comment (repliqua-t-il, irrité de mon diagnostic (pouvez-vous croire que je sois attaqué de cette espece de maladie, lorsque je vous dis que je n'ai jamais eu de commerce qu'avec mon épouse, de la bonne conduite de laquelle je suis aussi certain que de la mienne même? Je lui représentai que le commerce charnel étoit bien à la vérité la voie de la contagion la plus certaine & la plus fréquente, mais qu'il y en avoit encore plusieurs autres, à quelques-unes desquelles la profession même l'exposoit (*a*). *Venerea lues solo externo attactu frequentissimè primò gignitur.* Après un examen refléchi, il se ressouvint d'avoir accouché une femme vérolée, & peu de tems après d'avoir été attaqué des dartres; l'enfant n'étoit point à terme, & se présentoit mal; la mere, épuisée par une longue suite de maladies, ne faisoit que de foibles efforts; le Chirurgien fut obligé de retourner l'enfant dans la matrice, l'accouchement fut périlleux, long & difficile. Cette circonstance lui rap-

(*a*) Herman. Boerhaav. *tract. meâ de lue aphrosidiacçâ.*

pella la suivante. Environ quinze jours après cet accouchement, le malade fut attaqué au bout du doigt du milieu de la main droite, d'une pustule phlegmoneuse qui abcéda, & lui fit tomber l'ongle; vers le même tems, il eut un engorgement fort douleureux dans les glandes des aisselles du même côté, & cette époque fut de plus celle de la naissance de la dartre rongeante qui occupoit l'avant-bras droit.

Ces circonstances me confirmerent dans mon premier jugement, & ébranlerent le malade dans son opinion négative, sans le convaincre. Pour y réussir, je l'engageai à faire une attention particuliere aux réflexions suivantes.

1° Aux trois vices locaux arrivés à la main & au bras droit, dont le malade s'étoit surtout servi pour accoucher cette femme. Il est naturel de conjecturer que le virus vérolique s'étoit introduit par cette partie, quoique le Chirurgien n'y eût alors ni dartre, ni plaie (a) *Atque in primâ hâc infectione, hanc unicam observamus differentiam, quòd si loca primò læsa, cute obtecta sint.... tum & natum ibi ulcus pessimi moris: difficillimè sanabile & plerùmque corpori tôti ab hoc contagio metuendum erit; quoniam videtur efficacissimæ malignitatis venenum quòd*

(a) Hermann Boerhaave, *loco suprà citato.*

ſolidam cutim penetret & excurat. Il en avoit effectivement reçu toute la facilité qu'on peut demander : les pores de la peau devoient être bien ouverts, & par la fatigue qu'éprouva pendant un accouchement ſi laborieux, & par la chaleur du lieu, où la main & l'avant-bras droit furent long-tems expoſés.

2º A l'impoſſibilité de détruire entiérement les dartres par les remedes auxquels elles ont coutume de céder. Si ces dartres, quelque tems après leur naiſſance, n'avoient pas contracté un caractere vérolique, elles n'auroient pu réſiſter au traitement d'une fiévre continue qui a duré trois ſemaines, & pour laquelle le malade fut ſaigné quatre fois, fit uſage de tiſanes apéritives, d'apozemes altérans, d'émulſions, de lavemens & de purgatifs réitérés trois fois. Si l'on croit ces remedes inſuffiſans, elles auroient certainement été diſſipées par les remedes apéritifs, diaphorétiques & fondans, auxquels le malade fut enſuite aſſujetti, & par l'application extérieure d'onguens, de pommades & de linimens appropriés à ce mal ; cependant la dartre de l'avant-bras ne fit qu'augmenter, & de farineuſe qu'elle parut d'abord, elle paſſa inſenſiblement à une dartre rongeante & chancreuſe. C'étoit bien alors qu'un Médecin éclairé auroit dû ſoupçonner pour obſtacle à la guériſon, le *quid*

divinum d'Hippocrate, que l'on interprete aujourd'hui devoir être la complication d'un *virus* scorbutique, scrophuleux ou vérolique, & ne pas se tromper au choix.

3° A la variété & à la succession constante de nouveaux signes univoques de vérole, tous les remedes que le malade avoit pris depuis quatre mois, émousserent l'activité du virus vérolique, & en retarderent le progrès ; néanmoins son mêlange avec l'humeur muqueuse couvrit bientôt la peau de taches, que l'on confondoit d'autant plus mal-à-propos avec des taches scorbutiques, que celles-ci (*a*) ne paroissent jamais, que les gencives ne soient auparavant ulcérées, fongueuses, & les jambes livides, ce qui marque évidemment un scorbut confirmé. D'ailleurs il s'y joignit aussi-tôt deux autres symptômes pathognomoniques, savoir les tumeurs lymphatiques des glandes du cou, des aisselles & des aines ; les tubercules cutanés, durs & peu élevés, que j'annonçai devoir être bientôt suivis d'ulceres en différentes parties (b) *Sensim elatum magis, tensum jamque dolens tuberculum hoc, in apice eminente rumpitur, materiem fundit ; hæc detersa assidu manat iterum,*

(*a*) M. Astruc, *tract. de morb. vener. lib. IV. cap. IV.*

(*b*) Herman. Boerhaav. *tract. med. de lue aphrodisiacâ.*

nec sistitur, nec separationem à sanis suppurando facit.

Ces considérations forcerent enfin le malade à juger comme moi du caractere de sa maladie; il ne lui restoit plus à désirer que la preuve tirée du traitement qui lui convenoit, & auquel il se soumit. Pour cet effet il fut saigné, rafraîchi, purgé & prit dix à douze bains d'eau tiéde; ces remedes le conduisirent à quinze frictions d'onguent mercuriel, pendant lesquelles il eut une sputation plus fréquente que dans l'état naturel: la salivation fut attentivement réprimée par des purgatifs placés à propos dans les jours intermédiaires des frictions; on n'étoit pas parvenu au milieu de ce tems, que les taches de la peau, les tubercucles & les tumeurs lymphatiques des glandes conglobées se dissiperent; la dartre de l'avant-bras droit se soutenoit, mais les bords cesserent d'être calleux; on appliqua dessus l'onguent mercuriel mêlé avec le basilicum, & bientôt elle se dessécha entiérement au moyen de l'eau seconde de chaux. On termina enfin la cure par l'usage du lait pris soir & matin, coupé avec moitié de tisane de squine, observant de purger le malade au commencement, au milieu & à la fin.

Un succès aussi marqué nous conduisit à une seconde & derniere preuve, en enga-

geant le malade à me consulter sur l'état de son épouse. Depuis trois mois elle étoit attaquée d'une violente douleur de tête, qui avoit résisté à un grand nombre de remedes; il s'y étoit joint une fiévre lente, un grand amaigrissement, des insomnies, des douleurs dans les membres, & un flux menstruel de moitié plus abondant qu'à l'ordinaire, & qui anticipoit chaque fois sur le tems de son retour périodique: le mari me confessa qu'il n'avoit cessé d'habiter avec sa femme, que lorsque je l'eus tiré d'erreur sur le caractere de sa maladie: je regardai ces accidens comme une suite de communication de virus vérolique; en conséquence on fit pratiquer à la malade les mêmes remedes, & elle fut parfaitement guérie: depuis ce tems elle est heureusement accouchée d'un enfant bien constitué, & qui vit.



REFLEX.

REFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Medico-chirurgicales sur le traitement de la grenouillette, par M. Soullier, Ecuyer, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi.

Tous les Praticiens en médecine & en chirurgie, connoissent cette tumeur qui se forme assez souvent sous la langue par l'amas de la salive dans les glandes sublinguales, laquelle est quelquefois compliquée avec la tuméfaction des glandes conglobées qui les avoisinent. Les Grecs l'ont nommée βατραχος; les Latins, *ranula*, les François, *grenouillette*, ainsi dite, selon l'opinion la plus vraisemblable, parce que ceux qui en sont attaqués croassent en parlant. J'omettrai ici ses qualités tactiles, sa figure & son volume, parce que ces circonstances sont très-variables, & que son caractere vraiment distinctif, naît de sa situation.

Le traitement le plus général de cette maladie dans les hôpitaux, & chez les particuliers, est absolument conforme à la méthode, donnée par les Auteurs anciens & modernes, qui conseillent le fer, & quelquefois le feu, comme les seuls moyens efficaces, sur-tout

quand la tumeur eſt conſidérable ou ancienne. On lit dans ces mêmes Auteurs qu'il eſt ſouvent néceſſaire de réitérer l'opération. Je pourrois en citer nombre d'exemples extraits de leurs ouvrages. Je me contente du plus récent. J'ai lu dans les mémoires de l'Académie de chirurgie, publiés en cinquante-ſept, page quatre cens ſoixante-deux, qu'on n'a pu parvenir à la guériſon radicale d'une grenouillette, qu'en inciſant la tumeur dans toute ſon étendue; à la troiſieme opération, elle n'avoit pourtant que le volume d'une noix. Je connois une perſonne attachée à M. le Maréchal de Thomon, qui, confiée à un Médecin & à un Chirurgien très-recommandables par leurs lumieres, a été opérée pluſieurs fois inutilement.

La cruauté & le peu de ſuccès de ce traitement ont été les premiers motifs de mes recherches, pour lui ſubſtituer des moyens plus doux & plus efficaces; l'analogie qu'on a remarqué entre la conformation des glandes des inteſtins, & les glandes de la bouche, celle qui exiſte encore entre les liqueurs que ces glandes, le pancréas & les glandes gaſtriques ſéparent du ſang; enfin le ſuccès avec lequel on fait diverſion, par le moyen des purgatifs, aux diſtenſions conſidérables, que la ſalivation mercurielle procure aux glandes ſalivaires, m'ont porté à employer

les mêmes moyens, il y a environ ſix ans pour la premiere fois, ſur une grenouillette modique que j'ai guérie radicalement en peu de jours, avec des purgatifs phlegmaguogues. Je fus ſi ſatisfait de ce ſuccès, que je n'ai employé depuis aucun autre traitement. J'en ai guéri neuf par cette méthode, dont trois n'ont attaqué que des enfans. Je n'omettrai point le traitement particulier qu'exige une de ces tumeurs qui avoit un caractere inflammatoire; le malade étoit un homme de trente ans, pléthorique : je le fis ſaigner une fois au pied, une autre à la gorge; cette ſaignée devient très-efficace dans ces ſortes de circonſtances, à cauſe de l'anaſtomoſe que la veine jugulaire externe que l'on ouvre, poſſede avec la carotide externe, qui donne des branches aux glandes ſalivaires; ces deux ſaignées, jointes au régime anti-phlogiſtique, calmerent l'inflammation, qui n'eſt pas des plus fréquentes dans cette maladie, & enſuite je mis mon malade à l'uſage des purgatifs, avec le ſuccès ordinaire.

Je déſirois beaucoup de publier ma méthode, mais je n'ignorois pas que pour qu'elle acquît l'autorité convenable, il falloit qu'elle eût été adaptée avec fruit, aux circonſtances très-graves qui accompagnent quelquefois cette maladie; je crois qu'elle a fait ſes preuves dans le traitement

des grenouillettes considérables, qui ont donné lieu aux observations qu'on va lire. Je souhaite qu'elles puissent être de quelque utilité pour le public, au moins c'est dans cette vûe que je les communique.

Premiere Observation.

Je fus appellé le 29 Mars 1757, pour M. Menou, Commis aux Fermes du Roi, logé rue du Bouloir, vis-à-vis l'hôtel de Languedoc, lequel étoit malade depuis trois jours ; ses glandes sublinguales avoient acquis dans une nuit un volume extraordinaire, qui continuoit d'augmenter sensiblement, malgré les secours qu'on avoit employés ; j'eus beaucoup à prendre sur moi, pour cacher au malade l'horeur & la crainte dont je fus saisi, en examinant sa bouche qu'il ne pouvoit fermer, les glandes sublinguales, les glandes conglobées qui les environnent, formoient une même tumeur dont le volume excédant au moins quatre fois celui de la langue, contenoit forcément cet organe reculé vers le fond de la bouche, où on le découvroit avec peine, à l'aide d'une bougie : cette tumeur excessive étoit douloureuse, accompagnée de fievre, elle avoit la dureté du squirrhe, & paroissoit d'autant plus incliner au cancer, qu'un ulcere fistuleux rampoit antérieurement d'un bord latéral à

l'autre (*a*) ; les parotides, les maxillaires, les glandes du col participoient auſſi à l'état de tuméfaction ; mais celle-ci n'avoit rien d'extraordinaire. Je ne méconnus point la nature de la maladie. Je me ſouvenois qu'Aquapendente dit avoir vu des grenouillettes monſtrueuſes ; j'avois vu moi-même à quel point les parties glanduleuſes de la bouche peuvent ſe tuméfier. On apporta (je crois en l'année quarante-neuf) à l'hôpital S. Eloy de Montpellier, un homme qui avoit reçu un coup de pied de cheval à la mâchoire inférieure ; la commotion de ce coup avoit luxé cette mâchoire, & détruit le reſſort des glandes, au point que le grand écartement produit par la luxation fut rempli par la diſtenſion énorme de la langue & des parties glanduleuſes ſur leſquelles elle poſe.

M. Menou avoit été ſaigné deux fois au bras, deux fois au pied ; on l'avoit mis deux fois dans le bain ; les aſtringens les plus efficaces, les fondans les plus actifs, recommandés par quelques Auteurs, avoient été employés en topiques ſur la tumeur ; cependant la reſpiration étoit très-embarraſ-

(*a*) Ces apparences de ſquirrhe provenoient de l'état de contraction ſpaſmodique que l'acrimonie de la ſalive occaſionnoit aux membranes de la glande : cette même acrimonie avoit produit l'ulcere.

ſée, la déglutition très-difficile, & je n'avois point de tems à perdre; auſſi me déterminai-je promptement, & à faire diverſion au ſpaſme, que l'acrimonie de la ſalive retenue cauſoit aux tuniques des glandes de la bouche, & à procurer une révulſion de l'humeur ſalivaire, dans le pancréas, les glandes gaſtriques & les inteſtinales. Pour remplir ces deux indications, j'ordonnai l'émétique en qualité de vomitif d'abord, & enſuite je précipitai ſon action vers les inteſtins; l'effet de ce premier remede fut peu ſenſible ſur la tumeur, mais aſſez ſur la reſpiration; je fis adoucir le collyre de Lanfranc avec lequel on panſoit l'ulcere, avec une égale quantité de miel roſat.

Le jour ſuivant je purgeai mon malade avec une potion phlegmagogue, & une tiſane propre à en prolonger l'effet toute la journée; il y eut un changement notable dans le volume de la tumeur ſur le ſoir; je répétai encore pendant deux jours conſécutifs le même traitement: quoique les évacuations fuſſent conſidérables chaque jour, je ne craignois point d'irriter la fievre, qui n'étoit pas d'un caractere inflammatoire; d'ailleurs j'avois ordonné l'uſage du petit lait, & mon malade prenoit tous les ſoirs une potion calmante & lubréfiante.

De plus, j'étois autoriſé par les progrès

que les Médecines procuroient journellement au ſoulagement du malade. Je le laiſſai repoſer le cinquieme jour ; ce jour la fievre ceſſa totalement vers le ſoir, & la langue qui chaque jour acquéroit plus de liberté, put parvenir juſques aux dents. Néanmoins ſa tumeur conſervoit toujours, malgré la diminution, la dureté ſquirrheuſe : l'ulcere étoit mieux, on parla dans mon abſence au malade de la néceſſité où il feroit de ſubir l'opération : je le trouvai fort inquiet ; je le raſſurai de mon mieux, & pour le faire autrement que par des paroles, je le remis pendant quatre jours conſécutifs aux purgations : ces jours-là eurent des ſuccès gradués comme les premiers, le dixieme jour de la maladie il ſe repoſa convaleſcent ; car il n'eut plus beſoin que d'un purgatif pour qu'il ne reſtât aucune trace de la tumeur dans la bouche. Je ne dois pas paſſer ſous ſilence, que je favoriſai beaucoup la ceſſation du ſpaſme, & le dégorgement des glandes, de même que la parfaite guériſon de l'ulcere, en aſſujettiſſant le malade, les quatre derniers jours, à garder, avec le moins d'interruption poſſible, du lait tiede dans ſa bouche. Il fut en état de partir huit jours après pour l'armée avec M. de Bourgade, qui avoit quelque direction à lui confier.

Je n'ai point donné la recette des potions

purgatives que j'ai mises en usage ; j'ai indiqué seulement la classe des purgatifs, persuadé que rien n'est plus inutile que les recettes générales, les cas particuliers prescrivant à tout Médecin des formules relatives à chaque tempérament, & aux autres circonstances.

II. Observation.

Vers la fin d'Avril cinquante-huit, je fus appellé chez le même M. Menou ; il arrivoit d'Hanovre : quelque tems avant son départ il s'étoit apperçu que ses glandes sublinguales acquéroient de la grosseur & de la dureté ; en effet, dans l'espace de trois semaines, ces glandes & les conglobées avoient acquis une tuméfaction graduée, & formoient encore une même tumeur, qui avoit un pouce d'élévation dans toute son étendue, & qui remplissoit la cavité de la mâchoire inférieure.

Cette tumeur étoit infiniment dure, & cette dureté ne dépendoit pas du spasme comme la premiere, mais de la viscosité de la lymphe & de la salive ; en effet le malade n'avoit point de fievre, la tumeur n'étoit point douloureuse, & ne procuroit d'autre incommodité que la difficulté de parler. Après l'avoir préparé par la diete & des délayans ordinaires, je voulus employer ma méthode purgative ; mais je

m'apperçus par le peu de changement que deux purgations consécutives apporterent à la maladie, que l'épaissiſſement de l'humeur s'oppoſoit à ſa dérivation vers d'autres glandes ; je craignis même que les follicules des ſublinguales ne continſſent quelque calcul ; car on a des exemples de pierres trouvées dans les tumeurs. Voyez entr'autres Schenchius, *lib.* 1. *obſerv.* 388. Néanmoins je travaillai à détruire la viſcoſité de l'humeur, dont le ſoupçon étoit plus vraiſemblable, en conſéquence je fis compoſer un ſavon médicamenteux bien doux, dont je fis uſer au malade l'eſpace de huit jours, avec des délayans apéritifs ; je comptai en même tems ſur la vertu diurétique de ces remedes, pour enlever au ſang un ſuperflu de séroſité bien indiqué dans ces ſortes de maladies. Après un uſage conſécutif de ces médicamens pendant huit jours, quoique je n'apperçuſſe point au tact une diminution de dureté, telle que j'aurois pu la déſirer, j'employai les purgatifs, leur ſuccès fut tel qu'avec trois médecines, mon malade fut délivré totalement de ſon mal. Cette rechute m'a engagé à lui ordonner des remedes prophylactiques, ce ſont des pillules phlegmaguogues dont il uſe par intervalle; je me ſuis déterminé d'autant plus volontiers, qu'il eſt d'un tempérament pituiteux, & que ces remedes peuvent non-ſeu-

lement obvier au retour de la grenouillette, mais encore aux incommodités inséparables de la surabondance de pituite ; il est à Paris depuis cette rechute jouissant d'une santé atlétique. Je n'ai point négligé de consulter les Auteurs de médecine & de chirurgie qui ont écrit le moins succinctement sur la grenouillette ; & comme j'ai dit que le sentiment des Auteurs étoit presqu'unanime pour l'opération de cette tumeur, je vais le prouver en faisant un extrait de leur méthode curative dans cette maladie.

Albucasis (*a*), qu'on croit avoir vécu vers l'an 1085, qui entr'autres Ouvrages a donné un Traité de Chirurgie, ne parle de la grenouillette que pour indiquer le moyen de l'opération ; il prévient néanmoins de n'y pas toucher quand elle est d'une couleur noir ou rousse, de même que lorsqu'elle est dure au tact, parce qu'alors, dit-il, elle est cancéreuse. Il ne donne point d'expédient dans ces circonstances, il regarde le malade comme perdu.

Argelate (*b*), aussi Médecin Arabe, & à-peu-près contemporain d'Albucasis, après avoir donné la description de la grenouillette, & remarqué que sa dilatation cause quelquefois la mort, après en avoir énuméré les causes, dit que pour la curation on a trois

(a) *Vid.* Albucasis, *chirurg. cap. IV.*
(b) *Vid.* Argelate, *chirurg. p.* 135. *cap.* 35.

moyens, la purgation, les topiques fondans & l'opération; il ne paroît pas beaucoup compter sur le premier, il insiste plus sur le second; il recommande le sel ammoniac, le vitriol calciné, joint à l'hermodacte, qu'il dit qu'Avicenne a éprouvé; si ces moyens sont insuffisans, il veut qu'on use des corrosifs, du vert de gris même; & si ces remedes sont inutiles, il conseille de passer à l'opération; il ne paroît pas douter qu'une seule ne suffit pas, puisqu'il finit en recommandant de la réitérer jusqu'à parfaite guérison.

Savanarola (*a*), qui a vécu au quatrieme siecle, établit trois canons curatifs; le premier, est celui de la diete, dont il prescrit la qualité; le second, celui des évacuations réitérées, parce que, dit l'Auteur, la matiere est épaisse & éloignée des voies par où l'on purge; les digestifs, ajoute-il encore, conviennent quelquefois. Le troisieme qu'il suit, selon qu'il le déclare, le plus volontiers & le plutôt, est l'opération, parce qu'il n'y voit aucun danger.

Forest, connu sous le nom de Forestus (*b*), qui a vécu dans le même siecle, rapporte trois cures de grenouillette qu'il a faites avec des discussifs & des astringens:

(a) *Vide* Savanarola. *prax. med. pag.* 104. *tract. VI. cap. VI.*

(b) *Vide* Forest, *observ. medic. & chir. lib. VIII. observat. XXIX.*

il rapporte encore l'exemple d'une payſane qu'il fut obligée de faire opérer, & dont la tumeur ſe reproduiſit ; j'ajouterai que les grenouillettes dont parle cet Auteur, n'étoient point conſidérables ni par leur volume, ni par leur quantité; en effet il en parle toujours comme de tumeurs molles, & en rapportant que Placentinus dit que cette tumeur croît à la groſſeur d'un pois & d'une feve; il ajoute, comme quelque choſe d'extraordinaire, qu'il en a vu égaler la groſſeur d'une châtaigne.

Dodonæus (*a*), Médecin contemporain des deux Auteurs dont je viens de parler, dit en propres termes dans ces obſervations, que tout Praticien qui aura conduit la cure de ces tumeurs, verra que la méthode que pluſieurs Auteurs ont donné eſt inſuffiſante, & que la vraie guériſon de la maladie conſiſte dans l'opération pratiquée ſous le menton : il ajoute que cette tumeur eſt ſouvent précédée de douleurs aux dents & à la mâchoire inférieure.

Munich (*b*), Médecin, qui a vécu ſur la fin du ſeptieme ſiecle, après avoir donné la deſcription d'une poudre réſolutive qu'il dit fort exaltée par pluſieurs, & ſur la-

(a) *Vide* Dodonæi *exempla medicin. obſervat. pag.* 31, *cap. XIII.*

(b) *Vide* Cheinery, *de tumor. præter. natur. pag.* 104.

quelle il avoue ne pas beaucoup compter, non plus que sur beaucoup d'autres recettes décrites dans les Auteurs, dit que l'on guérit très-rarement la grenouillette sans l'opération dans le détail de laquelle il entre. Il finit en recommandant avec Albucasis, de ne pas toucher à celle qui est noire ou rousse ou bien dure, parce qu'elle est charnue.

Sennert (*a*), Médecin, qui a vécu dans le même siecle, recommande les poudres astringentes incisives, les corrosifs même, & au défaut du succès de ces remedes l'opération, ajoutant encore le précepte d'Albucasis que j'ai répété ci-dessus.

Riviere (*b*), qui a écrit quarante ans après Sennert, recommande la saignée & les purgatifs, comme remedes généraux. Il donne des formules des topiques résolutifs; il avoue que très-rarement, *rarissimè*, ils réussissent; il a alors recours à l'opération, dont il indique la bonne méthode.

Heister (*c*), Médecin-Chirurgien de ce siecle, regrette de ne pouvoir extirper cette tumeur, qu'il regarde comme peu différente des enkistées; il cite les inconvéniens

(*a*) Sennert, *practicæ, lib. I. part. III. sect. IX, pag.* 251. *cap. IV.*
(*b*) Riviere, *praxis, pag.* 212. *lib. v. cap. II.*
(*c*) Heister, *chirurg. pars II. sect. II. cap.* 89, *pag.* 226.

qui ſuivroient cette méthode d'opérer, ſur-tout chez les enfans ſujets à cette maladie ; il recommande l'ouverture de ces tumeurs pour leur guériſon, & indique à l'opérateur des précautions très-eſſentielles.

M. Haguenot (*a*), Profeſſeur diſtingué de la Faculté de médecine de Montpellier, eſt un des Auteurs qui ait écrit avec le plus de détail ſur la grenouillette, dans ſon Traité des maladies externes de la tête; cet Auteur veut qu'on attaque d'abord les cauſes antécédentes de cette maladie, en corrigeant les vices du ſang & de la limphe ; il fait précéder les remedes généraux, la ſaignée & la purgation : il ajoute les apéritifs, dont il recommande un long uſage ; il conſeille les anti-ſcrophuleux, ſi la tumeur peut être ſoupçonnée de virus-écrouelleux, pour la diſcuter ou empêcher du moins ſes progrès ; il dit que les ſudorifiques concourent à cet objet, ſur-tout ſi les malades ſont plétoriques, & d'un tempérament humide ; il conſeille les topiques réſolutifs, qui réuſſiſſent rarement, parce que, ſelon lui, la grenouillette eſt une tumeur folliculeuſe, qu'on ne peut détruire qu'après avoir détruit & enlevé ſon kiſte. Pour cet effet il donne les meilleures méthodes de l'opération.

(a) Haguenot, *tract. de morb. cap. extern. art. II. pag.* 261.

Parmi les Auteurs de Chirurgie, Ambroiſe Paré (*a*), qui a vécu dans le ſixieme ſiecle, recommande ſur-tout la méthode d'opérer dans cette maladie; il préfere de brûler la tumeur pour éviter les récidives de l'opération.

Vigerius (*b*), qui a vécu vers le milieu du dernier ſiecle, a adopté cette voie de guériſon, ainſi que pluſieurs autres.

Dionis (*c*), qui a vécu à la fin du même ſiecle, recommande l'opération excluſivememt aux réſolutifs, qui, ſelon lui, ne peuvent être qu'inefficaces, parce que leur vertu eſt enfreinte par la ſalive.

M. Louis, célebre Chirurgien de nos jours, a traité de (*d*) la grenouillette dans le Dictionaire Encyclopédique, & dans les Mémoires de l'Académie; après avoir parlé des cauſes & de la nature de cette maladie, il en établit la cure par le moyen de l'opération, dont il diſcute ſçavamment les différentes méthodes, & finit en adoptant & indiquant la meilleure.

Voilà ce que mes recherches m'ont procuré ſur la méthode curative des Auteurs

(*a*) Paré, *chirurg. lib. VII. cap. V.*
(*b*) Vigerius, *chirurg. lib. I. cap. 36.*
(*c*) Dionis, ſeptieme démonſtration des opérations de chirurgie, pag. 67.
(*d*) Voyez le Diction. Encyclop. art. grenouill. Mémoir. de l'Acad. de chirurg. vol. III. pag. 484.

dans cette maladie; je les ai faites pour conſtater la nouveauté & l'avantage de celle que je propoſe d'après d'heureux ſuccès; j'oſe aſſurer qu'elle réuſſira toujours ſi l'on a ſoin de faire précéder les préparations relatives aux complications de la grenouillette.

Ainſi, quand cette tumeur ſera accompagnée d'inflammation, on fera précéder les ſaignées & le régime antiphlogiſtique; après l'effet de ces remedes, les purgatifs diſſiperont l'engorgement ſalivaire.

Si cette tumeur eſt indolente, dure, & que la viſcoſité des humeurs donne lieu à la crainte du ſquirrhe, comme dans ma ſeconde obſervation, on uſera pour lors de médicamens ſavoneux, les plus propres à remédier à cet inconvénient; après leur opération, on purgera avec ſuccès.

Si la grenouillette eſt molle, œdémateuſe, caractere qui lui eſt le plus familier, il ſuffira d'avoir recours aux préparations journellement uſitées, avant d'employer les purgatifs; ces remedes dans cette circonſtance, réuſſiſſent communément dans peu de jours.



LETTRE

Sur la maladie du fils de M. DELATOUR, dont il eſt parlé dans le Mercure de Décembre dernier, & de Janvier de cette année 1759, par M. GAULARD, Médecin ordinaire du Roi.

Vous avez raiſon, Monſieur, il importe au Public de ſçavoir à quoi s'en tenir ſur la maladie de M. Delatour. Ce ſeroit rendre un mauvais office aux inoculés de les laiſſer dans la fauſſe idée de croire que l'inoculation préſerve irrévocablement de la petite-vérole. Si quelqu'un d'eux étoit attaqué de cette fâcheuſe maladie, on prendroit le change ſur les ſymptômes qui l'annoncent, on les traiteroit mal, & cette erreur pourroit coûter la vie à pluſieurs qu'on auroit ſauvés, ſi les malades & les Médecins eux-mêmes n'euſſent été dans une ſécurité mal-entendue ſur le retour de cette maladie, après l'inoculation.

Vous êtes informé que je ſuis le ſeul Médecin qui ait vu le malade pendant ſa maladie : je ne l'ai vu qu'une ſeule fois; mais je l'ai bien vu, & je ſuis en état d'approfondir ce fait, dont voici le détail, que

je tâcherai d'abréger ſans rien omettre d'eſſentiel.

Je ſuis Médecin & ami de la famille du jeune M. Delatour ; je traitois de la petite-vérole naturelle quatre de ſes couſins & couſines; tous quatre enfans de M. Gueſnon, rue de la Croix, près le Temple, & tous quatre ſe portant bien à préſent, quoiqu'ils ayent été griévement malades.

Dans une de mes viſites, le pere de ces enfans, oncle du jeune M. Delatour, me pria d'aller à Picpus voir ſon neveu, à la Penſion de M. Renouard, qui lui avoit fait dire que cet enfant étoit malade.

En y arrivant, la maîtreſſe de Penſion à qui je m'annonçai comme Médecin de la famille de M. Delatour, me dit qu'il avoit la petite-vérole ; & ſur ce que je lui fis obſerver qu'il avoit été inoculé, elle me répliqua que depuis trente-cinq ans qu'elle avoit quatre-vingt penſionnaires, elle ſe connoiſſoit en petite-vérole; mais qu'au ſurplus, le Chirurgien, qui devoit mieux s'y connoître qu'elle, diſoit la même choſe.

Je viſitai le malade ; j'examinai avec ſoin ſes boutons ou puſtules, & je ne pus douter de l'exiſtence d'une petite-vérole réelle : il étoit au troiſieme jour de l'éruption, & cette maladie étoit trop avancée pour que je pus m'y méprendre.

Je vis aussi quatre petits pensionnaires qui avoient la même maladie ; mais je les examinai légérement, & ils me parurent à-peu-près dans le même état que le jeune Delatour.

Je rendis compte à l'oncle de la maladie de son neveu : je lui dis qu'il avoit la petite-vérole ; mais je le rassurai en ajoutant que c'étoit une petite-vérole d'un bon caractere, qu'elle étoit légere, très-bénigne, en un mot ce qu'on appelle communément, & assez improprement, une petite-vérole volante.

La famille de ce jeune malade, qui est nombreuse, répandit dans Paris la nouvelle de cette maladie ; plusieurs personnes, plusieurs Médecins même, vinrent s'informer à moi de la vérité du fait : je leur répondis à tous comme j'avois répondu à l'oncle du malade.

Vous jugez bien, Monsieur, que si j'avois été anti-inoculateur, je n'aurois pas été spectateur si tranquille d'un événement qui fait aujourd'hui tant de bruit : mais comme l'inoculation devient une affaire de parti, je me bornois à dire la vérité à ceux qui me la demandoient, & j'aurois attendu que cette observation pût être appuyée par un nombre suffisant d'observations pareilles, pour en faire part au public, & pour me

décider ſur une queſtion à laquelle je pourrois appliquer ce qu'un ſçavant homme a dit des ſpectables, il y a de grands exemples pour, & de fortes raiſons contre.

J'oubliois donc en quelque ſorte cet événement, lorſque M. Petit, premier Médecin de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, m'invita, par une lettre, à me rendre au Palais-Royal. Je m'y trouvai le lendemain avec MM. Vernage, Fournier, Petit, pere & fils, & Hoſty; je leur dis fort ſimplement ce que j'avois vu; ils ne parurent pas penſer comme moi, & je me bornai à appuyer mon avis iſolé, par deux obſervations de malades inoculés, qui, depuis l'inoculation, avoient eu la petite-vérole naturelle.

La premiere obſervation eſt de M. de la Saone, premier Médecin de la Reine, qui traita il y a deux ans d'une petite-vérole confluente un Hollandois, qui l'aſſura qu'il avoit été inoculé quelque temps auparavant.

La ſeconde eſt rapportée dans le Livre de M. Cantwel, page 411 de ſon tableau de la petite-vérole.

Je croyois que les choſes en reſteroient là; mais le Mercure de France vient de m'apprendre que M. Hoſty, plus intéreſſé que moi à l'inoculation, a écrit une lettre ſur ce ſujet, à laquelle l'amour ſeul de la vérité & l'intérêt public m'obligeroient de

répondre, quand même vous ne l'exigeriez pas, Monſieur, & que je n'y ſerois pas intéreſſé perſonnellement.

M. Hoſty commence par vanter dans ſa lettre les progrès de l'inoculation, de façon à faire croire qu'ils ſont ſi grands, qu'on a inoculé à Paris la moitié des enfans : le croiriez-vous, Monſieur ? Le nombre des inoculés eſt peut-être de 50 ou de 60 ; mettez-en un cent & même deux cens, ſi vous voulez, ces progrès ne ſont pas rapides.

Vient enſuite une queſtion agitée entre les Médecins, ſçavoir ſi on peut avoir deux fois en ſa vie la petite-vérole, ſoit naturelle, ou artificielle : M. Hoſty tranche la difficulté en diſant qu'il eſt du nombre de ceux qui croient que le fait eſt impoſſible.

A cela je réponds que je ſuis d'un ſentiment tout contraire ; il ne donne d'autre raiſon de ſon avis, ſi ce n'eſt que les exemples en ſont ſi rares, qu'ils doivent être regardés comme nuls, & qu'un Médecin à peine en fourniroit un ou deux à 80 ans ; cependant je n'ai pas encore cet âge, & j'en pourrois citer pluſieurs ; j'en ai actuellement deux entre les mains.

L'un eſt l'enfant de M. Mauger, Receveur-général des Domaines & Bois, & petit-fils de M. Charron, Fermier-général ; cet enfant eut, il y a environ deux mois, une petite-vérole diſcrete, très-bénigne :

aujourd'hui 12 Janvier, il eſt au onzieme jour d'une nouvelle petite-vérole diſcrete, comme la premiere, mais beaucoup plus forte, & par conſéquent plus longue.

L'autre eſt M. de Kerlerec, fils du Gouverneur de la Louiſiane, aux Mouſquetaires du Fauxbourg Saint Antoine : il avoit eu la petite-vérole il y a quelques années ; il en portoit les marques, & on ſe moqua de moi lorſqu'à ma premiere viſite j'annonçai qu'il pourroit bien avoir la petite-vérole, & que je conſeillois de le tranſporter à l'infirmerie, ſuivant l'uſage de l'Hôtel des Mouſquetaires. On n'en fit rien, mais j'agis conſéquemment à mon pronoſtic : bien en prit au malade, à qui la petite-vérole ſe déclara le lendemain au ſoir : elle a été confluente au dernier dégré. Le danger étoit d'autant plus grand que ce jeune homme étoit ſujet à une maladie de la peau aſſez commune aux Bretons. Heureuſement le ſuccès a répondu à mes ſoins, & il eſt actuellement dans une convaleſcence parfaite.

Ces deux exemples ſont aiſés à vérifier. En voici un troiſieme : le nom ſeul du Médecin eſt d'une autorité ſans replique : c'eſt le célébre M. Aſtruc : il vient de traiter M. l'Abbé de Beaumont, neveu de M. l'Archevêque de Paris, qui le mois paſſé a eſſuyé une petite-vérole très-bien caractériſée, quoiqu'il portât ſur ſon viſage les

marques d'une petite-vérole antérieure qu'il avoit eue quelques années auparavant, à l'âge de ſept à huit ans, & il en a quinze.

Jugez, Monſieur, par ces faits actuellement exiſtans, & qui ne ſont pas mendiés, s'il eſt ſi rare de voir la petite-vérole attaquer deux fois le même ſujet. Vous ſentez comme moi, Monſieur, la raiſon d'une prétention auſſi peu fondée; c'eſt que ſi la petite-vérole naturelle ne garantit pas du retour de cette maladie, la petite-vérole par inoculation ne doit pas avoir ce privilege excluſif. Au contraire, l'inoculation doit bien moins jouir de cet avantage; elle ne donne ordinairement qu'une petite-vérole diſcrete: & comment une petite-vérole diſcrete, ſoit naturelle, ſoit artificielle, garantiroit-elle d'une ſeconde petite vérole, ſi la petite-vérole confluente elle-même n'en préſerve pas, puiſque c'eſt elle qui grave ordinairement le viſage, & que ceux qui ont ces cicatrices & ces traces ſur la peau, ſont expoſés à avoir & ont réellement deux fois cette maladie, comme MM. de Kerlerec & de Beaumont? Il eſt donc bien plus aiſé & c'eſt plutôt fait, de nier la poſſibilité & la réalité du retour de cette maladie.

Mais avant que d'aller plus loin, permettez, Monſieur, qu'à l'exemple de M. Hoſty, j'entre dans un léger détail médical, qui, après le ſien, pourroit paroître ſuperflu;

mais comme ſes principes & les miens ne ſont pas tout-à-fait les mêmes, ce que je vais dire devient néceſſaire pour diſcuter la queſtion de droit, avant que d'en venir à celle de fait.

La petite-vérole eſt une maladie de la peau, qui ſe manifeſte par des puſtules ou boutons, qui paroiſſent d'abord au viſage, enſuite à la poitrine, & ſucceſſivement couvrent les extrêmités, & toute la ſurface du corps, dans l'eſpace de deux ou trois fois vingt-quatre heures.

Cette maladie eſt ordinairement précédée de vomiſſement, ou envie de vomir, de douleurs de dos, de maux de tête, de fievre, d'aſſoupiſſement, de délire, quelquefois même de convulſion.

Mais il ne faut pas croire que tous ces ſymptômes annoncent toujours la petite-vérole; quelquefois ils paroiſſent ſans être ſuivis de cette éruption à la peau, & quelquefois auſſi l'éruption ſe fait preſqu'en ſilence, ou tout au plus précédée d'un ou deux ſymptômes, comme douleur, ou peſanteur de tête, maux de reins, &c.

Mais toujours eſt-il vrai de dire que le caractere & la dénomination de cette maladie ne peuvent ſe prendre que du moment où l'éruption commence.

Je vous épargne la deſcription des quatre tems de cette maladie, pour ne pas copier inutilement

inutilement les Auteurs. M. Hofty vous a inftruit fur cet article dont tous les Médecins conviennent, auffi-bien que de la divifion de cette maladie en deux efpeces, fçavoir, la difcrete & la confluente.

Mais en n'admettant que deux efpeces de petite-vérole, il paroîtroit que toutes les difcretes devroient être les mêmes, & fe reffembler en tout : on croiroit peut-être auffi qu'on en devroit dire autant des confluentes ; mais dans chaque efpece, combien de gradations, combien de nuances différentes? Si les Médecins praticiens pouvoient être auffi précis que les Médecins botaniftes, qui dans chaque genre de plantes, marquent autant d'efpeces qu'ils obfervent de différences accidentelles, on pourroit compter un nombre prodigieux d'efpeces de petite-vérole, comme on compte plus de foixante efpeces de choux, de fougere, d'abfynthe, &c. & pour lors les divifions & fubdivifions de la petite-vérole iroient trop loin. Il peut y avoir une diftance d'intenfité d'une petite-vérole confluente bien caractérifée, à une autre efpece de confluente bien caractérifée auffi, fi grande que la plus légere en force ou intenfité, rentreroit prefque dans la claffe des petites-véroles difcretes.

De même il y a des petites véroles difcretes, bien caractérifées difcretes, qui font prefqu'auffi fortes que des petites-véroles

confluentes ; mais par une raiſon oppoſée, il y a des petites-véroles diſcretes & bénignes au premier degré, qui n'en ſont pas moins petites-véroles véritables, parce qu'elles n'ont pas les degrés d'intenſité d'une petite-vérole diſcrete plus forte.

Mais le degré d'intenſité doit ſe prendre pour la durée de la petite-vérole, comme pour chaque ſymptôme en particulier ; toutes les petites-véroles confluentes ne ſont pas les mêmes, ni pour la durée des ſymptômes, ni pour leur violence ; toutes les petites-véroles diſcretes ne ſont pas les mêmes auſſi, ni pour la durée, ni pour la force des accidens ; l'un a plus de boutons, l'autre en a moins ; le pus des uns eſt plus épais, le pus des autres eſt plus tenu, l'un eſt un pus plus blanc, l'autre eſt un pus plus jaune ; l'un eſt un pus bien formé, l'autre n'eſt qu'une matiere purulente, ſéreuſe, ichoreuſe : mais le caractere diſtinctif & eſſentiel y eſt toujours ; quel eſt-il ? Je n'en ſçais point d'autre que celui qui fait la différence dans la définition que j'ai donnée ; c'eſt la ſortie graduée des boutons, d'abord au viſage, enſuite à la poitrine, & ſucceſſivement ſur toute l'habitude du corps. Ajoutons-y cependant les ſymptômes qui précedent, qui accompagnent & qui ſuivent la ſortie de la petite-vérole, mais qui ne ſont que des ſignes ſecondaires.

» Les quatre tems de la petite-vérole, » l'effervefcence, l'éruption, la fuppuration » & la defquammation, ne font point effen- » tiels à cette maladie, puifque le premier » n'en fait point partie, comme je l'ai dit » plus haut. «

Faifons l'application de ces principes à la maladie de M. Delatour : il a eu des naufées, des pefanteurs de tête, de la fievre; l'éruption s'eft faite ; les boutons ont paru, ils ont fubfifté pendant huit jours, qui eft le terme ordinaire d'une petite-vérole difcrete & bénigne. Il eft vrai que je ne puis pas dire fi les puftules ont paru dans l'ordre que j'ai marqué dans ma définition de la petite-vérole, puifque je ne l'ai vu que le troifieme jour; mais j'obfervai que les puftules du vifage, que j'examinai avec grand foin, étoient plus avancées & plus mûres que celles du refte du corps; d'où j'infere qu'elles avoient paru les premieres, puifqu'il eft de regle invariable, que les puftules du vifage fechent les premieres, parce qu'elles ont été les premieres à paroître. Ce fut même la feule raifon que je donnai dans la conférence où je fus appellé au Palais-Royal, lorfque je dis en peu de mots & fans vouloir pouffer la conteftation trop loin, que je regardois cette maladie comme une petite-vérole volante; ce qui ne pouvoit pas s'entendre de ce que les Médecins inf-

truits nomment petite-vérole volante, proprement dite, dans laquelle l'éruption se fait tout-à-coup en vingt-quatre heures, & disparoît presqu'aussi vîte, sans suppuration; maladie plus connue & plus fréquente dans les Provinces méridionales du Royaume qu'à Paris.

Le mot ou la dénomination de petite-vérole volante, fait donc une équivoque dont on abuse; ce mot est impropre, mais il est d'usage pour exprimer une petite-vérole légere, bénigne & très-discrete, comme les termes de fluxion de poitrine & de vapeurs sont impropres, mais d'usage, pour désigner une inflammation de poumon, ou une maladie de nerfs. Ainsi, sans disputer sur les mots, venons au fait, & voyons si la maladie du jeune M. Delatour étoit une petite-vérole volante, proprement dite, & que je permets à M. Hosty d'appeller crystalline.

1° Pour le prouver, il prétend que les pustules étoient lymphatiques, lui qui n'a vu le malade qu'après dix-sept jours de maladie : & moi qui les ai vues, qui les ai examinées avec attention, j'ose affirmer qu'elles étoient blanchâtres, laiteuses, pleines d'une matiere purulente assez tenue, telle qu'elle est ordinairement le troisieme jour d'une éruption qui est à peine finie, & la suppuration commencée. Il est vrai que

M. Hoſty prétend parler ſur le rapport du Chirurgien qui a ſuivi la maladie ; mais à en juger par les circonſtances qui ſuivent, on pourra décider ſi M. Hoſty a rendu exactement les faits : en attendant, ne quittons pas celui-ci ſans l'appuyer d'une réflexion tirée du rapport de M. Petit, où il obſerve que les cinq malades ont eu une maladie uniforme, que les puſtules leur avoient laiſſé des taches violettes ſur le viſage, & à quelques-uns d'eux, des croûtes ſur le dos qui n'étoient pas encore tombées le dix-ſeptieme jour. Or de bonne foi, des boutons lymphatiques, cryſtallins, laiſſent-ils des taches violettes ſur la peau ? Se changent-ils en gale ſans avoir ſuppuré, & ſubſiſtent-ils après un auſſi long eſpace de tems ?

J'ai revu M. Delatour le 20 Décembre, c'eſt-à-dire ſix ſemaines après ſa petite-vérole, les traces ou marques des boutons étoient encore viſibles. Que tous les Médecins inſtruits & de bonne foi, décident ſi ce ſont là les marques d'une petite-vérole volante, proprement dite, d'une petite-vérole cryſtalline, ou s'il n'eſt pas évident que c'étoit une petite-vérole diſcrete.

2° M. Hoſty avance que les puſtules ont crevé & diſparu le quatrieme jour.

Pour moi, qui les ai vues le troiſieme jour, c'eſt-à-dire la veille de leur prétendue éclipſe, je ne ſuis pas aſſez novice en

pratique, & depuis près de 30 ans que je vois & traite des petites-véroles, je n'ai pas le coup d'œil assez peu juste pour qu'on puisse me persuader que des pustules, qui à peine entroient en suppuration la veille, aient disparu le lendemain, ou bien je dirois le malade est mort par le reflux de la matiere dans le sang; mais ce jugement n'étoit que pour moi, & ne pouvoit servir qu'à ma déconviction intérieure : c'est sur cela que je dis dans notre conférence du Palais-Royal, qu'il auroit fallu suivre réguliérement la maladie pour répliquer à cet article & à plusieurs autres que M. Hosty soutien dans sa Lettre. Mais le Chirurgien qui a suivi le malade, & de qui M. Hosty prétend qu'il tient ce fait, dit formellement & bien affirmativement le contraire dans son certificat, puisqu'il assure que les boutons ont duré huit jours. Or de quatre jours à huit, c'est moitié de différence; & cette différence, en bonne médecine, est exactement celle d'une petite vérole crystalline, à une petite-vérole discrete & bénigne.

3° M. Hosty a fait dire au Chirurgien, qu'il a purgé le malade le neuvieme jour, quoiqu'il ne purge ordinairement ses malades de petite-vérole que le quinzieme ou vingtieme.

Le Chirurgien convient qu'il l'a dit effectivement pour les petites-véroles con-

fluentes, mais non pour les petites-véroles discretes, dans lesquelles il purge lorsque les pustules sechent ; c'est précisément par cette raison qu'il n'a purgé que le neuvieme jour, sans quoi il auroit dû purger dès le cinq, si les pustules avoient disparu le quatre, comme le veut M. Hosty.

4° M. Hosty dit que le Chirurgien entend par petite-vérole volante, une maladie éruptive à la peau qui avoit quelques symptômes communs avec la petite-vérole, mais qui n'en étoit pas une.

Le Chirurgien au contraire certifie, qu'il entend par petite-vérole volante, une petite-vérole douce & bénigne, mais une vraie petite-vérole ; & que c'est cette espece de petite-vérole dont étoit malade le jeune M. Delatour.

Vous conclurez peut-être de tout ceci, Monsieur, que je suis opposé à l'inoculation ; votre conséquence pourroit n'être pas juste ; je puis croire que l'inoculation ne préserve pas infailliblement de la petite-vérole naturelle, la raison me le dicte, & l'expérience me le prouve démonstrativement ; mais je puis, malgré cela, trouver encore des avantages réels à se faire inoculer. J'ai un fils, il m'est cher & il le mérite ; il n'a point eu la petite-vérole, il entre dans la carriere de la médecine, il sera par conséquent exposé au danger de la

contagion de cette maladie : je ne lui conſeillerai jamais de ſe faire inoculer ; mais s'il le déſiroit, s'il le demandoit, je n'oſerois peut-être pas m'y oppoſer.

Mais, mon objet eſt rempli, & il n'eſt pas tems de parler de l'inoculation ; je dirai ſeulement en paſſant, que le plus petit mérite d'un Médecin, eſt l'art d'inoculer ; ce n'eſt pas que l'art ne ſoit néceſſaire, & très-néceſſaire pour bien inoculer ; je ne dis pas pour faire cette opération, qui à peine en mérite le uom, mais pour préparer le malade, & le conduire pendant ſa maladie. Or, je prétends que tout Médecin capable de traiter méthodiquement la petite-vérole naturelle, n'a plus beſoin que de courage pour faire inoculer quand il le voudra ; qui peut le plus, peut le moins ; mais je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux Médecins de traiter cette matiere.

Vous voyez, Monſieur, que je n'ai rien négligé pour diſſiper les nuages qu'un eſprit de prévention a répandu ſur cette aventure ; on a cru l'inoculation décriée & perdue ſans reſſource, s'il paſſoit pour conſtant qu'un inoculé avoit eu la petite-vérole ; je ne ſuis point un enthouſiaſte, je n'ai aucun intérêt à parler pour ou contre cette méthode, j'ai dit avec candeur & ſans partialité ce que j'ai vu ; le Chirurgien honnête homme, de bonne foi, très-intelligent d'ailleurs pour la

pratique qu'il eſt obligé de ſuivre & qu'il ſuit avec ſuccès dans un quartier éloigné du centre de Paris, où les Médecins ne vont pas aiſément, rapporte ingénument ce qu'il ſçait; le maître & la maîtreſſe de penſion connus pour honnêtes gens, & d'une probité parfaite, ſans être Médecins, ni Chirurgiens, ſont en droit par leur ſeule expérience de dire, & diſent réellement la même choſe que le Médecin & le Chirurgien qui ſeuls ont vu le malade; vous êtes, Monſieur, auſſi-bien que le public, juge & partie intéreſſée, décidez.

Au reſte je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, que vous ayez été frappé de la différence du ton de la lettre de M. Hoſty, à celui du rapport de MM. les Médecins; ils ont bien ſenti qu'ils ne pouvoient tirer de leurs informations des lumieres aſſez ſûres pour porter un jugement déciſif; le caractere de la ſcience eſt d'affirmer ce qui eſt certain, de nier ce qui eſt faux, de douter de ce qui eſt douteux. En Médecins auſſi ſages qu'éclairés, ils s'expriment ainſi: » Quoi-» qu'il ne ſoit pas permis de porter un ju-» gement certain ſur le caractere d'une ma-» ladie que nous n'avons point vue dans » aucun de ſes périodes, après cet examen » exact & l'expoſé de ces Meſſieurs, nous » conjecturons, &c. «

Je ſuis, Monſieur, &c.

M

COPIE du Certificat du Chirurgien qui a suivi la maladie de M. Delatour.

JE certifie, Chirurgien à Paris, avoir traité chez Monsieur Renouard, Maître de pension à Picpus, M. Delatour, d'une petite-vérole volante caractérisée par la fievre qui a duré trois ou quatre jours, mal de tête, assoupissement & nausée, avec éruption d'environ une centaine de boutons qui ont duré sept à huit jours, après quoi je l'ai purgé deux ou trois fois. En foi de quoi j'ai délivré le présent Certificat pour servir ce que de raison. Fait à Paris ce 3 Janvier 1759.

Signé LABAT.

Comme le certificat ci-dessus ne me parut pas assez étendu pour répondre pleinement à la Lettre de M. Hosty, que je n'avois pas encore lue le 9 Janvier, j'écrivis à M. Labat, le 10 Janvier, pour le prier de s'expliquer un peu plus clairement. Voici sa réponse, datée du même jour que ma Lettre.

MONSIEUR,

Si mon certificat ne s'accorde pas parfaitement avec ce que les Médecins disent d'après moi, c'est leur faute & non la mienne : ils me font dire ce que je n'ai pas dit. J'ai purgé M. *Delatour* le neuvieme jour, parce que c'étoit une petite vérole douce & bénigne,

que je nomme volante, parce que les Médecins eux-mêmes ne la nomment pas autrement, & c'eſt dans la petite-vérole confluente que j'ai dit que je purgeois le quinziéme jour, ou le dix-huitieme. Quant aux puſtules ou boutons, la matiere qu'ils contenoient n'étoit pas ſi épaiſſe que dans une petite-vérole plus forte : mais encore un coup ce n'en étoit pas moins une vraie petite-vérole, qu'en termes de l'Art on doit nommer diſcrete. Voilà tous les éclairciſſemens que je puis ajouter au certificat que je vous ai donné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé LABAT, Chirurgien, Grande rue du Fauxbourg S. Antoine.

LETTRE

De M. MAJAULT, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. à l'Auteur du Journal.

MONSIEUR,

Je fus fort étonné, il y a quelque tems, d'entendre dire dans une bonne maiſon, qu'un Médecin de la Faculté de Paris avoit avancé qu'on ne devoit point ajouter foi aux obſervations que vous inſérez dans votre Journal, qu'elles étoient ou haſardées ou fauſſes. On ne me nomma pas le Pyrrhonien,

qui, en faisant part de ses doutes, insulte tout à la fois, & ceux qui vous communiquent des observations, & ceux qui les publient. Je crois devoir mettre ce Docteur au nombre de ceux qui se disent de notre compagnie, pour en imposer plus sûrement au public. Est-il en effet quelqu'un parmi nous qui vous connoisse assez peu pour vous supposer capable d'insérer dans votre Journal des choses sans vraisemblance ou privées de vues utiles ? Si l'humeur, ou des raisons que je ne chercherai point à approfondir, ont pu donner naissance à des propos aussi indécens, je suis convaincu qu'ils n'influeront pas sur le zele de ceux qui prennent la peine de concourir avec nous aussi utilement au bien de l'humanité ; mais sans faire de plus longues réflexions sur un objet qui en mérite aussi peu, je passe à l'examen abrégé d'un point de doctrine qui me paroît plus intéressant.

On me demanda en même tems, Monsieur, si un emplâtre résolutif saupoudré de cinnabre artificiel, mis en poudre, acquiert, à raison du cinnabre, une vertu plus résolutive. Je réponds qu'il faudroit supposer, pour que cela fût, que le cinnabre pût agir, ou comme mercure, ou comme soufre, & que par conséquent il faudroit que le cinnabre pût se décomposer, soit par la chaleur de la peau, & l'humide qu'elle fournit perpétuellement,

ſoit par les ingrédiens contenus dans les emplâtres : or il eſt conſtant que le cinnabre ne ſe décompoſe ni par l'un ni par l'autre moyen.

L'union du ſoufre & du mercure dans le cinnabre eſt ſi intime, que ſans l'effet d'un feu très-violent, & un intermede qui ait plus d'analogie avec le ſoufre que n'en a le mercure lui-même, il n'eſt pas poſſible de décompoſer le cinnabre ; il eſt impoſſible par conſéquent que la chaleur de la peau, que l'humidité qui tranſude perpétuellement, que le plomb qui entre dans les emplâtres, enveloppé de corps gras, ou faiſant corps avec eux, puiſſent, je ne dis pas décompoſer le cinnabre, mais l'altérer en aucune façon.

Cela poſé, quel effet peut-on attendre d'un remede, qui, ſans ſe décompoſer, ne peut être introduit par les pores de la peau, & qui, quand il s'y introduiroit, n'auroit ni l'effet du mercure coulant, ni celui du ſoufre ? C'eſt donc avec raiſon que je puis avancer que le cinnabre appliqué extérieurement, n'eſt nullement réſolutif, & qu'un emplâtre de cette façon ne peut être employé en pareils cas que par un ignorant, ou par un homme qui n'eſt ni Médecin, ni Praticien.

PLANCHES ANATOMIQUES

En couleur noire, par M. JENTY, M. A. & Démonstrateur en anatomie à Londres.

Tous les Médecins & les Anatomistes connoissent les planches anatomiques que M. Gaultier a présentées au public. Elles ont été assez bien accueillies ; il s'en falloit cependant de beaucoup qu'elles eussent toutes la perfection dont elles étoient susceptibles.

Celles que M. Jenty publie aujourd'hui, l'emportent sur celles de M. Gaultier, par la vérité du dessin, par l'exactitude des détails, & par une expression plus vive & plus séduisante.

Les quatre premieres planches sont grandes comme demi-nature. La premiere expose d'un côté la situation des parties sous la membrane adipeuse, & de l'autre les attaches des muscles, les trajets des veines & des arteres, & leurs différentes ramifications ; on y voit aussi à découvert la partie interne du sternum ; avec différentes portions cartilagineuses des côtes.

La seconde planche aide à l'explication de la premiere. On y découvre les côtes & une partie du diaphragme, le chemin que

ſont l'œſophage, les arteres bronchiales, & dans le bas-ventre, les troncs des principales arteres & veines, &c.

Dans la troiſieme planche on voit du côté gauche la ſituation que conſervent les parties immédiatement ſous les tégumens ; de l'autre côté ce ſont des parties plus diſſéquées, & préſentées plus diſtinctement.

On voit dans la quatrieme planche une partie du ſquélette, toutes les vertebres & différentes attaches des tendons des mains & des pieds ; tous les muſcles intercoſtaux, & ceux de la jambe y ſont très-exactement rendus.

Ces quatre grandes planches ſont dédiées par l'Auteur à l'Académie de Chirurgie de Paris. Quand elles ſont enluminées, elles ont plus d'éclat ; & tout Anatomiſte peut aiſément y reconnoître les parties eſſentielles de l'économie animale. Le prix de ces quatre planches, en couleur noire, eſt de 40 livres.

Les ſix autres planches concernent l'accouchement. On y voit la repréſentation du bas-ventre de la femme prête à accoucher, la ſituation de l'enfant dans le dernier tems de la groſſeſſe, & l'état dans lequel ſe trouvent toutes les parties voiſines. Le prix de ces ſix planches, en couleur noire, eſt de 18 livres.

On doit ſavoir très-bon gré à M. Jenty,

des ſoins qu'il s'eſt donnés pour perfectionner ces nouvelles planches. Il a préſidé à leur exécution ; & nous croyons qu'elles ſont dignes de l'approbation des connoiſſeurs.

On trouve des exemplaires de ces planches à Paris, chez *Vincent*, Imprimeur du Journal, & chez *Jacqué*, Libraire à Lille.

On diſtribue une explication raiſonnée des figures avec les planches.



LIVRES NOUVEAUX.

De reconditâ febrium intermittentium, tum remittentium naturâ, & de earum curatione, variis experimentis & observationibus illustratâ, libri duo. Amstelodami, sumptibus fratrum de Tournes, &c. c'est-à-dire, Traité de fiévres intermittentes & rémittentes, &c.

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage important. On en trouve des exemplaires chez *Cavelier* : c'est un vol. *in*-8° de 267 pag. Prix, relié, 3 liv. 10 sols.

Abrégé de l'Art des accouchemens, dans lequel on donne les préceptes nécessaires pour le mettre heureusement en pratique. On y a joint plusieurs observations intéressantes sur des cas singuliers : ouvrage très-utile aux jeunes Sages-femmes, & généralement à tous les éleves en cet art, qui désirent de s'y rendre habiles ; par Me *Lebourfier du Coudray*, ancienne maîtresse Sage-femme de Paris. Prix, relié, 2 liv. 10 sols. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, Imprimeur-Libraire, rue saint Jacques.

Leçons de Chymie propres à perfectionner la physique, le commerce & les Arts, par M. *Pierre Shaw*, premier Médecin du Roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois, un vol. *in*-4° de 471 pag. A Paris, chez *Hérissant*, rue S. Jacques, Prix, relié, 10 liv. 10 sols.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	2	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	28	0	0	S. méd.	Couv. pl. forte tout le jour.
2	6	$7\frac{1}{2}$	5	27	10		S-O. au O. *id.* Impét. à 10 h. du s.	*Id.* pl. forte par interv. tout le j.
3	$5\frac{1}{2}$	7	5	28	0	0	O. fort.	*Idem.*
4	6	9	9		1		*Idem.*	*Idem.*
5	8	9	$5\frac{1}{2}$	27	10		S-O. fort.	Beauc. de nuag. pet. pluie le s.
6	$3\frac{1}{2}$	5	2	28	3		O. au N. O. méd.	Peu de n. pl. méd. le matin.
7	1	4	5		5		N-O. au S-O. *id.*	Couvert; quelq. g. de pl. le mat.
8	5	8	$6\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	S-O. méd.	Couvert.
9	$6\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$	8		3		*Idem.*	Couv. pet. pl. par int. tout le j.
10	8	9	$8\frac{1}{2}$	28	6	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
11	8	$8\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$		4		S-O. au S. *id.*	*Idem.*
12	6	$6\frac{1}{2}$	6		2		S. méd.	*Idem.*

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
13	4	$6\frac{1}{2}$	5		5	0	*Idem.*	Beauc. de n. pet. pl. à midi.
14	1	4	$2\frac{1}{2}$		6		*Id.* foible.	Couvert.
15	3	4	$3\frac{1}{2}$		7	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id.* Bruine le soir.
16	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		8	0	*Idem.*	*Idem.*
17	01	1	$1\frac{1}{2}$		7		*Idem.*	*Idem.*
18	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$	1		5		*Idem.*	*Idem.*
19	2	$4\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$		4		*Idem.*	*Idem.*
20	1	$2\frac{1}{2}$	0		6	0	S-E. au N. *idem.*	Beauc. de nuages.
21	02	1	01		7		N-E. au N. *idem.*	Serein.
22	02	2	0		7		N-E. à l'E.	*Idem.*
23	$02\frac{1}{2}$	3	1		6		E-S-E. au S-E. *id.*	Peu de nuages.
24	0	2	2		5		E-S-E. au S. *idem.*	*Idem.*
25	1	6	$2\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	S-S-E. au S. *id.*	Beaucoup de nuages.
26	$0\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		6		S. *idem.*	Brouillard épais.
27	01	$4\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		5		S. au S-S-E. *id.*	*Id.* le mat. serein le s.
28	$01\frac{1}{4}$	$4\frac{1}{2}$	1		5	$\frac{1}{3}$	S-S-E. *idem.*	Serein.
29	$1\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3		6	$\frac{1}{2}$	S-S-E. médiocre.	Couvert. Bruine le mat.
30	1	$3\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		6	$\frac{1}{2}$	S. *idem.*	*Idem.*
31	$0\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3		4		S. à l'E. *idem.*	Couv. le ma. ser. le s.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
2 fois du N-E.
3 fois E.
6 fois du S-E.
16 fois du S.
7 fois du S-O.
4 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.
7 jours de nuageux.
19 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
7 jours de bruine.
12 jours de pluie.
9 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité pendant tout le mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1759, *par M. VANDERMONDE.*

Ce mois a été très-fertile en rhumes, ainſi que le précédent. Les peripneumonies & les pleuréſies ſeches ont été fréquentes ; les ſaignées & les remedes antiphlogiſtiques ont paru aſſez bien réuſſir, au moins étoient-ils bien indiqués. Il n'en étoit pas de même de certaines toux ſeches & quinteuſes, dont beaucoup de perſonnes ont été tourmentées ; les ſaignées & les délayans ne paroiſſoient pas bien avantageux, ſi ce n'étoit pour détendre & donner de la ſoupleſſe aux fibres ; il ſemble que c'étoit un épaiſſiſſement de l'humeur bronchiale, dont l'expectoration ne ſe faiſoit qu'avec beaucoup d'efforts; les béchiques & les inciſifs légers donnoient quelque ſoulagement.

Les attaques de rhumatiſmes ſe ſont fait ſentir aſſez vivement, & la plupart des goutteux ont beaucoup ſouffert.

On a obſervé auſſi des fiévres continues avec redoublemens, avec une diſpoſition gangreneuſe aux poumons ; la violence de la fiévre, & la rapidité avec laquelle les accidens ſe ſuccédoient, ont rendu les ſaignées multipliées, les boiſſons aigrelettes, la limonade, l'émétique & les anti-ſeptiques inutiles. Cette fiévre a été funeſte pour le plus grand nombre, ſur-tout pour les enfans.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Décembre 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

La constitution du tems a été ce mois, différente en tout du précédent. Il a tombé beaucoup plus de pluie, quoique le barometre se soit trouvé plus souvent au-dessus de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme : il a plu le 9, le 15 & le 16, le barometre étant à 28 pouces 5 à 6 lignes.

Nous avons eu des alternatives dans la température de l'air, quoique sans forte gelée. Le thermometre a été observé au point de la glace, ou très-près le premier, le 2, le 7 & le 14, ainsi que le 24, le 25 & le 26 ; & il étoit environ 2 dégrés au-dessous de ce terme, le 8, le 9 & le 28.

Il y a eu aussi assez de variations dans les vents.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 4 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 8 $\frac{1}{2}$ dégrés au-dessus du terme de la glace ; & pour la moindre chaleur, 2 dégrés au-dessous de ce

terme : la différence entre ces deux termes eſt de 10 $\frac{1}{2}$ degrés.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
5 fois du Nord-Eſt.
3 fois du Sud-Eſt.
11 fois du Sud.
6 fois du Sud-Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuag.
16 jours de pluie.
5 jours de bruine.
10 jours de brouillards.
11 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Décembre 1758.

Les pleuropneumonies ont été encore en vigueur dans ce mois avec plus ou moins de violence, ſelon les circonſtances de la température de l'air. Le haſard a juſtifié l'utilité des émétiques placés au commencement de la maladie, que la vivacité des ſymptômes ſembloit devoir exclure : le kermès minéral donné à quelques malades en petite doſe, & marié avec des remedes diaphorétiques ou ſudorifiques, les a fait vomir avec un alégement très-marqué.

Les alternatives du tems & les brouillards ont fomenté des rhumes de toute eſpéce, des fiévres catharrales, les unes ſimples, & les autres compliquées de putridité, & des fluxions de poitrine. En général le ſang tiré des veines, quoique coëneux, n'avoit pas grande conſiſtance; c'eſt pourquoi les ſaignées devoient être ménagées.

Je n'ai vu perſonne en ville dans le cas de la vraie fiévre maligne : elle régnoit néanmoins à la campagne, mais avec moins de violence, quant au nombre des malades, & à l'importance des ſymptômes.

Dans le nombre d'environ ſoixante-quinze mille habitans, que renferme cette Ville, il en eſt mort cette année 2431, ſelon les régiſtres aux ſépultures; & il y a eu 2394 baptêmes : ainſi le nombre des ſépultures a excédé de 37 celui des baptêmes.



JOURNAL

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64

AVRIL 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1759.

LEÇONS DE CHYMIE,

Propres a perfectionner la physique, le commerce & les arts, par PIERRE SHAW, *premier Médecin du Roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois, un vol* in-4°. *A Paris, chez* Hérissant, *rue S. Jacques. Prix, relié,* 10 *livres* 10 *sols.*

LE Docteur Shaw, déjà connu en France par plusieurs traités de médecine ou d'histoire naturelle, avoit conçu que dans les différens points de vue sous lesquels il étoit possible de considérer la chymie, celui qui concernoit le progrès & la perfection

des arts utiles, étoit en même tems le plus digne de l'attention d'un philoſophe, & le plus négligé. Il compoſa un traité de chymie diviſé en vingt leçons, où il s'étudia particuliérement à faire l'application de la chymie: aux arts qu'elle a inventés, qu'elle peut découvrir, & qu'elle peut perfectionner. C'eſt la traduction Françoiſe de cet ouvrage que nous annonçons, elle forme un *in*-4° de 470 pages, ſans compter le diſcours préliminaire qui en contient 94.

L'homme de lettres qui a entrepris cette traduction, a mis en tête un diſcours dans lequel il expoſe par ordre chronologique, le développement des découvertes faites dans les arts, leur ordre métaphyſique, & les dégrés de perfection dont ces arts ſont encore ſuſceptibles. L'élégance de la diction, le ſtyle poétique même donnent un relief à ce diſcours qui le met dans la claſſe des bons ouvrages en ce genre.

Il ſemble d'abord que ces leçons de chymie n'ont entr'elles aucune liaiſon; mais cette apparence ſe diſſipe aiſément, & on voit que des notions les plus ſimples, l'Auteur s'éleve aux idées les plus compliquées. Tel eſt le plan de chaque leçon. L'Auteur y expoſe les idées générales, & les plus vraiſemblables ſur chaque matiere qu'il traite; il y joint immédiatement après, des expériences qui appuient ſon ſentiment, & en-

fin des axiômes relatifs aux objets qu'il a traités.

On se persuade facilement que ces expériences ne peuvent pas être neuves ; la nouveauté consiste dans la maniere de les présenter. Il y a de l'art & du mérite à sçavoir choisir les choses les plus simples, pour en déduire des vérités importantes, & en faire une application heureuse à son objet.

Si par le mot axiôme il falloit toujours entendre, comme en géométrie, ces vérités générales, démontrées & incontestables, qu'on ne se peut refuser de croire, il se trouveroit dans cet ouvrage beaucoup de maximes à qui ce nom ne conviendroit pas ; mais depuis qu'Hippocrate, Boerhaave, & d'autres ont donné des pensées en forme d'aphorisme, on s'est accoutumé à croire que ces sortes d'axiômes étoient une exception à l'idée qu'on se forme des axiômes en général. Tous ceux de ce livre, qui sont en grand nombre, sont applicables au moins au cas dont il s'agit. Au reste, dans toutes les sciences fondées sur l'observation, les axiômes ne sont pas des vérités immuables, puisqu'une seule découverte peut les anéantir.

La teinture, la peinture, la brasserie, l'art du distillateur, la métallurgie, la verrerie, l'art des essais, & la pharmacie doivent aux Chymistes ou leur invention, ou leur perfection ; en effet quand on sup-

poſeroit que le hazard a été le créateur des arts, il faudroit convenir avec notre traducteur, que la chymie les a beaucoup perfectionnés : or cette perfection eſt encore ſuſceptible de pluſieurs degrés, & c'eſt où conduit le livre de M. Shaw. Il n'eſt aucun Artiſte des claſſes que nous venons de détailler, qui ne trouve dans cet ouvrage des inſtructions ſolides, des raiſonnemens clairs, des idées nouvelles.

Les notes du Traducteur ſont en général ſimples, utiles, modeſtes, & figurent très-bien avec le texte de l'ouvrage. On nous promet une traduction de la pharmacopée de Londres, avec les notes de M. Pemberſon ; comme on nous l'annonce avec une ſorte d'éloge, nous croyons que ce ſera l'ouvrage d'un autre Auteur ; & nous déſirons ſincérement que ce nouvel Auteur ne dégénere pas de celui qui nous donne les leçons de chymie de M. Shaw.

Nous paſſons maintenant à l'examen des chapitres ou des leçons dont eſt compoſé cet ouvrage, d'autant plus volontiers que ce détail développera mieux & le plan du livre, & l'intention de ſon Auteur, & pourra donner une idée de la maniere dont le tout eſt exécuté.

Les différens objets de la chymie, ſont tous rangés ſous les trois regnes, végétal, animal & minéral. Quoique l'eau paroiſſe

faire un élément particulier, & contenir des molécules qui lui ſont propres, & que l'air ait auſſi ſes parties intégrantes & individuelles; cependant les corps qui appartiennent à l'eau peuvent être conſidérés comme bitumes, comme ſels, ou enfin comme animaux, & ſous ces conſidérations, être rangés dans l'un ou dans l'autre des trois regnes; & l'atmoſphere étant, pour ainſi-dire, le réſervoir des corps détruits, ou échapés de ces mêmes regnes, ne peut pas être regardé comme un regne particulier. On analyſe & on recompoſe les corps. Leur analyſe peut être conſidérée relativement à leurs parties intégrantes, ou à leurs parties conſtituantes, & la nature de l'analyſe indique les moyens de procéder à leur recompoſition; tel eſt le but de la premiere leçon, où nous remarquerons que la définition qu'on y donne de la chymie, n'eſt ſans doute ſi prolixe, que pour ſervir de plan à toutes les leçons ſuivantes.

Il eſt difficile de procéder à aucune opération, ſans le ſecours du feu; auſſi dans la deuxieme leçon, après avoir diſtingué les différentes ſortes de feu, ou du moins les diverſes idées qu'on s'en forme, en examine-t-on l'emploi, l'uſage, les effets, & ſur-tout les regles pour conduire le feu actuel? On trouve dans cette leçon des regles nouvelles pour graduer l'action du feu, & des

notions très-bonnes sur la nature de l'aliment principal du feu.

Il est peu d'élément qui ait été autant observé, examiné, décomposé que l'air; on le considere dans la troisieme leçon, en tant qu'il influe & sur le globle en général, & sur les opérations chymiques; son développement, sur-tout dans l'analyse des corps solides, est un phénomene d'autant plus curieux, qu'il est encore très-obscur.

La terre à sa surface, & à quelques degrés de profondeur, présente des terres, des pierres, des sels, des soufres, des métaux. L'origine de la ténacité des terres, la découverte du soufre dans les substances qui en contiennent, l'analyse du terreau par la voie humide ou la voie seche, sont toutes des expériences curieuses, & sur-tout utiles pour l'économie, l'agriculture & la minéralogie; on trouve toutes ces vues très-détaillées dans la quatrieme leçon.

La présence de l'eau dans les corps les plus secs, & dans l'atmosphere, en prouvant la généralité de cet élément, démontre sa nécessité pour la production, l'accroissement ou la conservation d'une infinité de corps. L'eau commune peut contenir de la terre, des substances minérales de toute espece, & devient par-là d'une très-grande conséquence pour les arts, l'économie & la médecine; découvrir non-seulement la nature,

mais encore la quantité de ces ſubſtances hétérogenes contenues dans l'eau, tel eſt but de la cinquieme leçon. Comme on a remarqué que dans la décompoſition des corps, il falloit des agens, on a bientôt apperçu auſſi que ces agens devoient varier, ſuivant la nature des corps qu'on leur expoſe, leur appropriation, leur maniere d'agir, les utilités qu'on en retire dans les teintures & dans les couleurs, voilà l'objet de la ſixieme leçon, où l'on trouve de plus de très-bonnes obſervations ſur le concours de l'eau, de l'air & du feu, dans une même machine, & ſur les effets prodigieux qui en réſultent.

La fermentation eſt un terme générique auquel on n'a pas encore donné des limites aſſez juſtes. Les végétaux fermentent, les animaux pourriſſent, les minéraux ſe décompoſent; c'eſt la fermentation qui aide la végétation des plantes; c'eſt en arrêtant cette végétation qu'on rend les ſemences propres à fermenter davantage; c'eſt en connoiſſant bien les degrés de la fermentation vineuſe & de la fermentation acéteuſe qu'on ſe prépare à ſon gré, des vins & des vinaigres; qu'on remédie aux accidens des premiers, ou qu'on les améliore. De cette fermentation naiſſent les eſprits de vin, leur rectification, les vinaigres diſtillés ou compoſés; la diſtillation des eaux ſpiritueuſes, & ſur-tout de

la biere, liqueur qui a mérité toute l'attention de notre Auteur, dont le patriotiſme a dû conſidérer particuliérement tout ce qui pouvoit être utile ou avantageux à ſes concitoyens; c'eſt ſans doute pour cette raiſon que les leçons, ſept, dix, onze & douze ſont entiérement remplies par le détail qu'entraînent toutes ces conſidérations.

L'analyſe & la recompoſition des corps ſont l'objet des leçons huit & neuf; & l'on eſt ſurpris de voir les principes chymiques évalués à quatre êtres différens, tant pour les minéraux que pour les ſubſtances des deux autres regnes; en comptant bien, il faut d'après l'Auteur, ou admettre ſix principes, ou établir que chaque regne a ſes principes particuliers. On trouve encore dans la ſeconde de ces leçons un ſyſtême de Palingénéſie, appuyé ſur un fait aſſez douteux, & nous croyons en devoir avertir nos lecteurs. C'eſt communément la méthode du Docteur Shaw, de conclure du particulier au général, concluſion toujours curieuſe par l'art avec lequel il la préſente, mais quelquefois hazardée, & ſuſceptible de reſtriction.

Les couleurs & les ſaveurs ſont en général dépendantes de l'huile ou du ſel contenu dans les corps. Les altérations naturelles ou artificielles de ces matieres, varient, reviennent, font naître & diſparoître des couleurs,

dont la teinture, la peinture ſçavent tirer avantage; le bleu de Pruſſe, les fécules colorantes, le carmin, l'écarlate, les laques en ſont des preuves; mais de plus les huiles végétales ſont ſuſceptibles de rectifications, les ſels des plantes peuvent être rafinés, on peut faire paſſer l'odeur, la ſaveur, les vertus d'une ou de pluſieurs ſubſtances, dans un véhicule approprié, & faire des eaux diſtillées, des infuſions, des ſyrops, des électuaires, & ce ſera l'application de la chymie à la perfection de la pharmacie: tous ces objets ſont remplis dans les leçons treize, quatorze & quinze.

Voici l'unique leçon où la perfection de la médecine doit entrer dans les vues de M. Shaw, c'eſt la ſeizieme; la ſimplicité des médicamens & leur efficacité ſont ce qu'il s'y propoſe, & il annonce ſes expériences d'un ton enthouſiaſte qui indiſpoſeroit contre lui, ſi ſa haute ſcience ne le mettoit à l'abri du ſoupçon de la charlatanerie. Il ne faut que lire ſes réflexions ſur le haut rang qu'ont obtenu autrefois pluſieurs médicamens, & ſur leur diſcrédit actuel, pour s'en convaincre; c'eſt la critique la mieux raiſonnée des enthouſiaſtes, des charlatans & des fanatiques. Quant à ces préparations, comme la plupart ſont deſtinées pour l'Angleterre, & que la maniere

de formuler des Médecins d'un pays, devient quelquefois préjudiciable ou peu nécessaire dans un autre, il y aura très-peu de ces formules, que les praticiens adopteront en France.

Dans un ouvrage où les arts tiennent le premier rang, & qui est même entiérement destiné à leur perfection, la métallurgie, l'art des essais, la pyrotechnie, l'économie même ne doivent pas être oubliés; aussi les quatres dernieres leçons y sont-elles consacrées, & nous finirons à leur sujet par la réflexion suivante, qui est généralement vraie pour tout l'ouvrage.

On est dédommagé de la simplicité des expériences de l'Auteur, par la profondeur de ses réflexions, par la vaste étendue des conséquences qu'il en tire, par le sage emploi qu'il a fait de ses connoissances, par la nouvelle route qu'il fraie, & pour dire un mot du Traducteur, par la pureté de son style, la justesse de ses remarques, & le zele qui l'a porté à faire aux Chymistes François un pareil présent.

De reconditâ febrium intermittentium, tum remittentium naturâ, & de earum curatione, variis experimentis & obſervationibus illuſtratâ, libri duo. Amſtelodami; *c'eſt-à-dire, Traité des fievres intermittentes & rémittentes, &c. A Paris, chez* Cavelier, *un vol.* in-8° *de 267 pages. Prix, broché, 3 livres 10 ſols.*

Cet ouvrage eſt diviſé en deux livres. Dans le premier il s'agit de la nature, dans le ſecond de la curation des fievres intermittentes & rémittentes. L'Auteur, après avoir donné la définition de la fievre intermittente, en examine les différentes eſpeces, telle que la tierce, la quarte, & même la quinte, qui ſelon lui eſt très-rare. Il ne croit pas que la fievre quotidienne doive être rangée parmi les fievres intermittentes ; il penſe que la tierce & la quarte ſont les deux principales fievres dont preſque toutes les autres ſont compoſées.

Rien n'eſt ſi obſcur que la cauſe des fievres intermittentes ; elle n'eſt pas dans les premieres voies, dit l'Auteur, parce que les émétiques & les purgatifs devroient la détruire, ce qu'ils ne font pas toujours ; d'ailleurs le quinquina en lavement ſuffit très-ſouvent pour en guérir, & l'on ne peut pas

dire en ces occaſions, que ce remede ait porté ſon effet ſur les premieres voies. Ce n'eſt pas le pancréas que l'on doit regarder comme le ſiege de ces ſortes de fievres. On trouve tous les jours ce viſcere ſquirrheux, quoique les malades ſoient morts ſans aucun accès de fievres intermittentes. L'Auteur rejette également la ſuppreſſion de la tranſpiration, comme cauſe des fievres intermittentes. Il ſe fonde ſur ce que les froids cuiſans de l'hiver, où la tranſpiration eſt ſupprimée, ne produiſent pas ces fievres. Quelques Médecins ont cru qu'ils devoient chercher cette cauſe dans l'ataxie & l'inertie du liquide nerveux. L'Auteur prouve que leurs tentatives ont été infructueuſes. Il paroît plus incliner pour le ſentiment de ceux qui en ont accuſé l'altération de la bile, ou le mêlange de quelque matiere putride. L'Auteur prétend que le levain de la fievre intermittente eſt répandu par tout le corps, mais qu'il réſide principalement dans le foie, à cauſe de la couleur des urines & du teint des fébricitans ; il attribue les cauſes éloignées, comme tous les Médecins, à la qualité & aux effets des ſix choſes non-naturelles.

Le friſſon, qui n'eſt qu'une contraction ſpaſmodique du ſyſtême nerveux, eſt ordinairement le précurſeur des fievres continues & intermittentes. L'Auteur aſſure que

ces dernieres ſont annoncées par les friſſons les plus violens, de façon qu'on peut prédire par leur durée & leur force, de quelle nature ſera la fievre qui les ſuit. Après avoir détaillé les différentes formes ſous leſquelles le friſſon ſe préſente, l'Auteur paſſe aux effets qu'il produit, & rend raiſon en profond phyſiologiſte des troubles qu'il excite dans toute la machine. Il traite enſuite de la chaleur & de la ſueur qui ſuivent le friſſon. Il regarde le froid comme la cauſe irritante, qui met tout le corps en feu, & qui provoque la ſueur. La rémiſſion ſuccede à la chaleur & à la ſueur, ou du moins il ſemble qu'il ſe faſſe un calme parfait ; mais il n'y a pas lieu de le préſumer, à ce que penſe l'Auteur, en conſidérant le viſage, les urines, les excrémens du malade ; on y voit toujours quelque choſe de différent de l'état naturel, & la rémiſſion de la fievre d'un accès à l'autre n'eſt qu'imparfaite. L'Auteur fait dépendre la cauſe de la ceſſation de la fievre, de la fievre elle-même, qui ſoumet & détruit le levain qui l'a miſe en action ; il croit qu'on ne doit attribuer ſon retour périodique qu'à la quantité augmentée ou diminuée, ou à la qualité viciée des cauſes procathartiques : il appuie ſon hypotheſe ſur le retour périodique des regles, des hémorroïdes, & de pluſieurs autres évacuations & affections de cette nature.

Quoique les fievres intermittentes paroissent être à-peu-près de la même nature, elles sont cependant accompagnées de quelques circonstances qui les différencient. La tierce est précédée d'un frisson spasmodique ; la quarte est annoncée par du froid & une douleur gravative, & ces symptômes sont de plus longue durée. Dans l'accès de la fievre tierce, le pouls n'est guere plus lent que dans l'état naturel ; dans la fievre quarte, il est lent, lourd & dur ; la chaleur qui suit dans la quarte, n'est pas si forte, si mordante, & la sueur est moindre ; les urines n'ont pas la même qualité, & different par la quantité dans ces deux especes de fievres intermittentes.

L'Auteur traite dans le douzieme chapitre des fievres qui se présentent sous le caractere des intermittentes, quoiqu'elles soient d'un genre différent ; telles sont celles qui surviennent pendant la nuit dans des affections catharrales, hystériques, après différentes pleurésies, ce qui semble dénoter la présence d'une humeur purulente, & après des fievres continues ; enfin les fievres quotidiennes, qui, selon l'Auteur, ne sont pas de véritables intermittentes. Ce chapitre est un des plus importans de l'ouvraage, & prouve dans l'Auteur de grandes vues, & un tact très-fin dans la pratique. On pourroit peut-être désirer ici un assemblage plus grand de

ſignes propres à caractériſer ces ſortes de fievres, qu'il eſt très-facile de confondre quand on n'eſt pas conſommé dans l'exercice de la médecine. Dans le chapitre ſuivant il s'agit de pluſieurs affections morbifiques, qui ne ſont autre choſe que des fievres intermittentes dégénérées; quand, par exemple, le levain de la fievre ſemble ſe concentrer dans une ſeule partie, comme on le voit dans certaines douleurs très-vives, des ophthalmies, des migraines périodiques. L'Auteur rapporte à ce ſujet une obſervation qu'il a faite ſur un malade qui étoit tourmenté d'une douleur très-vive périodique à l'eſtomac, qui en a été guéri par le ſecours des fébrifuges. Après tout ce détail, on trouve une deſcription très-exacte de la fievre maligne intermittente, de ſes ſymptômes, les différens périodes qu'elle parcourt, & des ſignes auxquels on doit la reconnoître. L'Auteur ſuit les fievres intermittenres dans leurs différentes métamorphoſes, quand elles deviennent rémittentes ou continues. Il fait voir de quelle maniere elles peuvent ainſi dégénérer, & les accidens qui en doivent réſulter. Il examine en même tems la nature de celles qui ſemblent s'éloigner de leur propre caractere, & ſe maſquer ſous une forme nouvelle par laquelle elles en impoſent : telles ſont les fievres rémittentes & compoſées, qui s'annoncent

ſous l'apparence de fievres continues. Tout ceci eſt préſenté avec la plus grande clarté; on y voit toujours l'expérience & l'obſervation qui viennent à l'appui des réflexions judicieuſes & utiles de l'Auteur. Les chapitres ſuivans dévelopent parfaitement les effets du levain de la fievre, les différentes lézions qu'il cauſe au corps; cette premiere partie eſt terminée par un détail auſſi nouveau qu'utile des vices principaux qu'offre l'ouverture des cadavres morts de fievres intermittentes.

L'Auteur, dans la ſeconde partie, fait voir la difficulté qu'il y a à traiter les fievres intermittentes; & ſa crainte eſt d'autant mieux fondée, qu'il ſemble que pour les combatre, on ne ſuive le plus ſouvent qu'un traitement empyrique. Il examine ſi toutes les fievres intermittentes doivent ſe traiter de même; il paroît ſe décider pour l'affirmative. Il prouve enſuite qu'on ne doit pas les abandonner à elles-mêmes, ſi ce n'eſt pendant leur commencement, afin de mieux s'aſſurer de leur marche & de leur caractere; qu'on a lieu pour l'ordinaire d'attendre une criſe par les ſueurs, les ſelles, &c. quand on n'a pas chargé le malade de remedes inutiles. L'Auteur eſt d'avis de commencer la cure de ces fievres par une ou deux ſaignées, ſelon les forces du malade, quoiqu'il ſache bien que ce remede n'eſt point curatoire dans ces

cas, mais ſimplement palliatif; c'eſt pourquoi il paroîtroit naturel de penſer qu'il ne convient eſſentiellement que dans les forts accès de fiévres, & ceux qui ſont accompagnés de circonſtances fâcheuſes. C'eſt peut-être pour cette raiſon que l'on voit ſouvent les fiévres intermittentes dégénérer en continues, après une ou deux ſaignées, ou du moins devenir fort opiniâtres. L'Auteur conſeille l'uſage des délayans, avant & après la ſaignée, après quoi il preſcrit les évacuans, non pour chaſſer des premieres voies le levain de la fiévre, qui n'y eſt pas, ſelon lui, mais pour empêcher que les ſucs qui y ſont, étant viciés, n'infectent la maſſe du ſang. Il ſe déclare d'abord pour les vomitifs, comme les plus propres à débarraſſer directement les premieres voies & les vaiſſeaux du foie & de la veine-porte, qui ſont preſque toujours engorgés; il prétend même qu'on leur doit donner la préférence ſur les purgatifs, qu'il croit que l'on doit employer dans le reſte du traitement, pourvu qu'ils ſoient de la claſſe des minoratifs; les apéritifs légers, les ſucs des plantes de ce genre ſont auſſi très-efficaces après l'uſage des apéritifs. L'Auteur, dans le chapitre ſuivant, diſtingue les différens tems des fiévres intermittentes, & fait voir quel eſt celui que l'on doit choiſir pour placer tous les remedes qu'il indique: il expoſe enſuite les diverſes méthodes de

traiter ces ſortes de fiévres, & il penſe que l'on peut avoir recours aux ſudorifiques, pourvu qu'on les preſcrive quelque tems avant l'accès des fiévres, & qu'on ait pratiqué les remedes généraux. Il paſſe delà à l'examen de pluſieurs médicamens qu'on vante comme ſpécifiques, & prétend qu'on ne doit pas y ajouter une confiance bien grande. Il en eſt de même de quelques ſudorifiques, amers & apéritifs, dont il balance les vertus fébrifuges, & qu'il réduit à leur juſte valeur. Le quinquina fait l'objet de la matiere du chapitre ſuivant. L'Auteur en fait avec raiſon beaucoup d'éloge; il paſſe en revue les différentes préparations qu'on en fait; il ſemble préférer l'extrait de la garaye, & l'infuſion de ce remede dans le vin. Il ne paroît pas éloigné de la méthode de ceux qui uniſſent le quinquina aux purgatifs. Quoique l'Auteur accorde à ce remede merveilleux, une très-grande efficacité dans les fiévres intermittentes, il n'en eſt cependant pas enthouſiaſmé; il détaille les accidens qui peuvent réſulter de ſon uſage, les précautions que l'on doit prendre pour les prévenir, & les moyens auxquels on peut avoir recours pour y remédier. Le traitement de la fiévre-quatre, eſt à peu-près le même que celui de la fiévre-tierce, ſi ce n'eſt que dans la premiere, la diete doit être plus ſévere, & que la ſaignée eſt plus néceſſaire, ainſi que les vomitifs;

on peut se passer plus aisément des purgatifs.

Le chapitre dix-septieme renferme une exposition des contre-indications que l'on peut rencontrer dans la cure de ces sortes de fiévres, produites par certaines maladies qui ont précédé, par le tempérament, l'âge du malade, le caractere de la fiévre, & la mauvaise méthote qu'on peut avoir suivie. L'Auteur s'occupe ensuite du traitement des fiévres intermittentes qui renaissent après avoir été détruites, & des sympômes qui les accompagnent. Cette seconde partie est terminée par le processus curatif que l'on doit suivre dans les fiévres intermittentes-malignes, & dans les fiévres rémittentes d'un bon ou d'un mauvais caractere.

On ne sauroit rien ajouter à l'ordre, la netteté, la précision qui régnentdans cet ouvrage ; l'Auteur, qui garde l'anonyme, est un homme profond, érudit & judicieux, ennemi des systêmes, & grand sectateur de l'observation. Nous croyons devoir le remercier, en notre particulier, de ce présent important qu'il fait à la médecine.



OBSERVATION

Sur une phrénésie vraie sans inflammation, par M. SUMEIRE, Docteur en Médecine à Marignane.

Les Médecins les plus célébres soutiennent que la phrénésie vraie est causée par l'inflammation des membranes du cerveau, & accompagnée d'une fiévre aiguë. Voici une observation qui détruit cette opinion, & qui prouve qu'il peut y avoir des phrénésies vraies sans inflammation des meninges & sans fiévre.

Le 20 du mois d'Août de l'année 1757, le sieur Ginies, Menuisier du lieu de Marignane, d'un tempérament sec, & d'un caractere triste & rêveur, fut saisi dans la nuit d'un frisson, qui fut suivi d'une fiévre médiocre. Le lendemain, vers le milieu du jour, il commença à perdre la connoissance, & donna quelques marques de délire; c'est ce qu'on me rapporta le soir que je le vis: il étoit dans un grand assoupissement, & dans une aliénation totale; il falloit crier bien fort & plusieurs fois pour se faire entendre, & il ne répondoit point à ce qu'on lui disoit, ou il répondoit quelque mot absurde

& bizarre : quand on l'excitoit pour lui dire ou pour lui donner quelque chose, il témoignoit de l'inquiétude, si on insistoit, il entroit en colere, & ensuite en fureur ; il changeoit souvent de place ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que de tems en tems il se dressoit sur son lit, & il tournoit en cherchant une nouvelle situation, ensuite il se recouchoit ; il avoit les yeux fixes, brillans & animés ; il parloit avec une grande vivacité ; quelquefois il sourioit, & d'autres fois il avoit un air sombre ; il portoit souvent ses mains dans l'air, où il sembloit vouloir saisir & démêler quelque chose avec les doigts. A sept heures, je touchai son pouls, qui étoit froid, petit, lent & presqu'insensible ; à dix heures il devint plus apparent & plus ouvert, mais il étoit néanmoins toujours concentré & fort lent ; il passa la nuit-à-peu-près dans cet état ; on ne put lui faire avaler une goutte de bouillon.

Le lendemain, je le vis sur les cinq à six heures du matin ; son pouls étoit serré, spasmodique & un peu vîte ; il changeoit de place à tous les momens, ses bras étoient sans cesse en mouvement, il ramassoit tout ce qui se présentoit, les draps, les couvertures, &c. Il avoit l'air d'une personne qui est assoupie ; il ne prononçoit que des mots bizarres, qu'il proféroit avec une très-grande

vivacité, sur-tout quand on le pressoit de répondre, ou de prendre quelque chose; si on vouloit l'y résoudre par force, il entroit en fureur & faisoit des mouvemens violens: son corps étoit dans un spasme universel & tous ses tendons & ses muscles étoient agités de mouvemens convulsifs; sa mâchoire inférieure étoit serrée & souvent ébranlée par une convulsion particuliere: il refusoit opiniâtrément tout ce qu'on lui offroit; son corps étoit froid, & son pouls devenoit toujours plus petit. On lui appliqua à la région du cœur, & à la plante des pieds, des rôties de pain imbibées de vin chaud; cela parut le ranimer un peu. J'ordonnai qu'on lui appliquât trois emplâtres vésicatoires, un à la nuque, & deux aux gras de jambes. A midi ou environ, le malade vomit par un mouvement de la nature, & il jetta de la matiere jaune, qui teignit le linge comme le safran. Je voulois seconder la nature par quelques cuillerées de vin émétique; mais on ne put venir à bout de lui en faire prendre: en vain six hommes robustes furent employés pour l'assujettir à recevoir un lavement que je lui avois prescrit; on ne put le fixer, il les renversa tous, & la force qu'on mettoit en usage pour le contenir, ne servoit qu'à augmenter sa fureur. Voyant que mon Art ne pouvoit rien faire pour le salut

ſalut de ce malade, & conſidérant que la cauſe éloignée de ſa maladie, étoit vraiſemblablement l'inſolation, (on m'avoit rapporté que le ſieur Ginies avoit reſté pendant pluſieurs jours expoſé à l'ardeur du ſoleil, en dirigeant le travail des maçons qu'il occupoit ſur le derriere de ſa maiſon qui étoit au midi,) je tentai de le faire ſaigner à la jugulaire, quoiqu'avec répugnance, par rapport à la petiteſſe & à la foibleſſe du pouls : cette ſaignée produiſit un effet ſurprenant : le malade fut tranquille dans le moment, & il reſta aſſoupi; deux heures après il prit un peu de bouillon, le véſicatoire de la nuque rendit beaucoup de ſéroſité; ceux des jambes ſe déplacerent par les mouvemens que faiſoit le malade, & n'agirent point; ſon pouls s'éleva, & ſa peau devint un peu chaude; il rendit en une ſeule fois environ deux livres d'urine fort rouge, & il pouſſa tout de ſuite une ſelle dans ſon lit; le ſoir il donna quelques ſignes de connoiſſance : il prenoit dans certains momens ce qu'on lui préſentoit, dans d'autres il refuſoit avec obſtination & avec colere, ſi on le preſſoit trop; je lui fis donner de l'eau d'orge émulſionnée & nitrée pour la nuit, qu'il paſſa aſſez tranquillement.

Le matin du 23, il tomba dans ſon premier état; il ſortit de ſon lit; il refuſoit

tout avec colere, & s'emportoit dès qu'on lui parloit. Sur les six heures, il étoit assez tranquille, & sa tête parut un peu dégagée. J'ordonnai qu'on lui fît prendre à plusieurs reprises, une livre de décoction purgative: la plaie du vésicatoire appliqué à la nuque, couloit abondamment, il ne prit que fort peu du remede purgatif, en sorte qu'il n'en fut point évacué; il passa tout le jour dans l'assoupissement, étant assez tranquille: son pouls étoit petit & point fébrile; quand on lui demandoit si la tête lui faisoit mal, il répondoit qu'oui.

Le soir, voyant qu'il étoit toujours dans l'assoupissement, qu'il étoit même froid, & qu'il avoit des tremblemens, je fis réitérer la saignée de la jugulaire; dès que la veine fut ouverte, le malade reprit sa connoissance, il sourit & parla un peu; le sang qu'on lui tira étoit noirâtre, & tout-à-fait dépourvu de sérosité. A une heure après minuit, sa tête se débarrassa, & je le trouvai le matin du 24 avec l'esprit assez libre, son pouls étoit développé & bien reglé: on lui donna un lavement qui le vuida bien. Je lui prescrivis une purgation qui l'évacua beaucoup par haut & par bas, & le soir le malade fut dans une entiere liberté d'esprit, son pouls étant à-peu-près celui d'une personne en santé; il ne se plaignoit plus que

de chaleur & de peſanteur à la tête : je le quittai, en lui faiſant eſpérer que le tems détruiroit ces reſtes de maladie.

Il faut conclure de cette obſervation, 1° qu'il peut y avoir des phrénéſies vraies ſans fiévre aiguë, puiſque le pouls de ce malade a été preſque dans tout le cours de ſa maladie, petit, lent, ſerré, rarement & très-peu fébrile, & quelquefois ſpaſmodiquement irrégulier : 2° que la phrénéſie vraie ne dépend point ou au moins ne dépend pas toujours de l'inflammation des membranes du cerveau ; car on ne penſera pas ſans doute que les méninges de ce malade étoient enflammées, ſi on conſidere que la ſaignée à la jugulaire a diſſipé deux diverſes fois *dans la minute* l'embarras du cerveau ; ce qui prouve que dans ce cas la phrénéſie avoit pour cauſes la chaleur & la tenſion violente des fibres nerveuſes & membraneuſes internes de la tête, que la ſaignée a pu diminuer & emporter avec cette promptitude.



OBSERVATION

Sur une fiévre urticaire (a) *ou éryſipélateuſe de la rare eſpece, par M. GODART, Docteur en Médecine à Vervier, Pays de Liége.*

Un homme robuſte, à la fleur de ſon âge, tondeur de draps de profeſſion, d'un tempérament ſanguin, commença par s'appercevoir d'une diminution de ſon appétit pendant cinq à ſix jours : enſuite il lui ſurvint une éruption à la peau, des exanthemes plats, de figure aſſez irréguliere, d'une largeur qui pouvoit aller depuis celle de la lentille juſqu'à celle d'un grand ongle, de couleur blanche, & accompagnés d'une forte démangeaiſon, par conſéquent parfaitement pareils aux ampoules que nous excite la piquure des orties, & qui, comme

(a) Je me ſers de cette dénomination, comme penſant l'avoir rencontrée dans quelques Auteurs, quoique j'aie fait des recherches vaines à ce ſujet, avant de communiquer l'obſervation. Me trompai-je ? Je ne m'en crois pas moins autoriſé à créer ce terme, vu qu'il rappelle parfaitement l'analogie qui ſe trouve entre l'effet de l'urtication, & l'éruption de la maladie en queſtion, & que d'ailleurs il détermine l'eſpece d'éryſipele à laquelle cette fiévre appartient.

elles, prenoient une teinture rouge, lorsqu'on ne pouvoit résister à la grande envie de se gratter : elles sortoient de six en six heures, & elles subsistoient trois ou quatre, & puis disparoissoient insensiblement.

Leur sortie étoit précédée d'accablement de corps & de foiblesse d'estomac. La premiere éruption se fit d'abord au poignet, & s'étendit ensuite par tout le bras du côté droit ; la seconde occupa en outre les mêmes parties de l'autre côté. Les symptômes précurseurs furent si considérables au troisieme accès, que le malade tomba dans une lypothimie qui dura un gros quart-d'heure, au bout duquel l'éruption se déclara universelle, ce qui détermina à me faire appeller.

Trouvant le pouls agité, je commençai par une saignée au bras, dont le sang fut naturel ; je prescrivis des poudres absorbantes nitreuses. Ces remedes n'empêcherent pas le retour du paroxysme. L'annonce en fut seulement moins effrayante : une seconde saignée le lendemain, ne produisit pas plus d'effet ; c'est pourquoi j'en vins à une décoction purgative ; mais le fruit ne fut autre que celui de retarder les attaques de quelques heures.

Le peu de succès de cette méthode, & la considération de la diminution d'appétit, qui avoit précédé l'incommodité, jointe aux

menaces de défaillance, qui annonçoient chaque accès, me porterent à ordonner le vomitif ſuivant :

℞ *Rad. ipecacuanh. drach. ſemis.*
Tartar. emet...... gr. iij.

Ce vomitif n'opéra point du tout ; c'eſt pourquoi trois heures après, je preſcrivis le ſuivant :

℞ *Rad. ipecacuanh. drach. ſemis.*
Cremor. tartar....... gr. x.
Tartar. emet....... gr. iij.

Celui-ci procura trois vomiſſemens copieux de matieres glaireuſes ; & cinq à ſix ſelles abondantes.

L'attaque revint plus tard qu'à l'ordinaire. Elle ne fut précédée d'aucune foibleſſe ſenſible ; l'éruption ne ſe fit qu'en quelques endroits, au lieu qu'auparavant elle étoit univerſelle, la démangeaiſon fut infiniment plus ſupportable : enſuite il n'eſt plus rien ſurvenu ; le malade a eu ſeulement à ſe plaindre d'une douleur d'eſtomac, qui n'a duré que quelques jours.

J'ai encore vu depuis la même maladie dans un tonnelier, mais dont les éruptions n'étoient pas ſi régulieres dans leurs retours. L'ayant fait ſaigner un jour, vomir l'autre ; l'éruption du troiſieme fut ſeulement miliaire, & la derniere : ainſi cet homme fut guéri en trois jours, au lieu que j'en ai employé cinq pour empêcher la maladie du premier.

Cette maladie me semble être celle que *Sydenham* décrit, chap. VI, sous le titre de *Febris erysipelatosa*, par ces termes :

» *Est alia hujusce morbi species, licèt ra-* » *rius occurrens : hæc quolibet anni tempore* » *invadit, idque hâc ut plurimùm prophasi,* » *quòd scilicet ægri vinorum subtilîum, ma-* » *gis magisque attenuantium, potationi* » *paulò largius indulserint, aut liquoris si-* » *milis spirituosi.* « (Je n'ai pu rien apprendre de particulier sur cette circonstance, à l'égard des deux sujets que j'ai traités.) » *Fe-* » *briculam quæ agmen ducit, mox excipit* » *pustularum per universum ferè corpus erup-* » *tio, quæ urticarum puncturas referunt, &* » *nonnunquam in vesiculas attolluntur;* » *mox recedente, turberculorum more, sub* » *cute se recondunt, cum pruritu mordacis-* » *simo, & vix tolerando, ac quoties scalptu-* » *ram subeunt, rursùm apparent.* «

La démangeaison, dans les deux cas rapportés, n'avoit lieu qu'après la sortie des pustules ; mais les grattements auxquels on ne peut résister, ne contribuent pas peu à les faire pousser davantage, & à les faire rougir.



OBSERVATION

Sur une Paralysie scrophuleuse, par M. JUVET, Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Bourbonne-les-Bains, Aggrégé - Correspondant du College Royal des Médecins de Nancy.

Le sujet de cette observation, étoit un enfant de huit ans, né de parens sains. Il eut dès le berceau, des abscès qui se succédoient les uns aux autres, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, qui tous commençoient par une tumeur indolente & mollasse, qui ou s'ouvroit d'elle-même avec le tems & les maturatifs, ou contre laquelle on employoit le fer, lorsqu'elle étoit trop long-tems à s'ouvrir, que l'on craignoit que le croupissement & l'altération des matieres purulentes ne devînt nuisible aux parties tendineuses, aponévrotiques, ligamenteuses, membraneuses, osseuses, selon le voisinage plus ou moins grand de ces parties, selon les symptômes plus ou moins pressans, qui étoient cependant rarement inflammatoires.

Les traitemens méthodiques ne purent néanmoins empêcher qu'une de ces tumeurs, qui, à l'âge de deux ans, occupa le

petit doigt de la main gauche, ne produisît la destruction totale de la phalange du milieu & de ses tendons; les tendons s'exfolierent comme à l'ordinaire, la phalange sortit toute entiere, noire & dépouillée de toute enveloppe, à la fin du traitement, qui dura cinq ou six mois.

Ces tumeurs fournissoient un pus fétide, sanguinolent, ichoreux, qui rougissoit le papier bleu, elles se terminoient communément par une bonne cicatrice, que l'on obtenoit au bout de deux ou trois mois, par la propreté & quelques détersifs; elles étoient quelquefois sans fiévre, quelquefois avec fiévre, & fiévre lente pour l'ordinaire: cet enfant tomboit malade, & devenoit convalescent alternativement; ses convalescences toujours courtes, mal assurées, ressembloient plus à la maladie qu'à la santé; après quoi une tumeur survenoit, ou la petite fiévre lente; je ne parle point d'une incontinence d'urine, qu'il conserva depuis sa naissance jusqu'à sa guérison.

Vers sept ans, il se forma à l'articulation du bras droit un dépôt considérable, & dont les accidens furent plus nombreux, plus grands que ceux qui, à l'âge de deux ans, détruisirent la phalange du petit doigt; sa terminaison fut aussi plus longue; on trembla pour le bras, qui devint paralytique, sans mouvement, & sans presque de senti-

ment ; le dépôt abcédé fut ouvert, le gonflement du coude diminua beaucoup par la ſortie de quantité de pus. On ſe flatta enfin qu'il n'auroit pas de mauvaiſes ſuites ; mais au bout d'un an de panſemens ſuivis par les meilleurs maîtres, la paralyſie ſubſiſta, & le membre ſe deſſécha : toutes les épiphyſes qui compoſent l'articulation du coude, durcies & exoſtoſées, formerent une fauſſe anchyloſe qui permettoit à peine qu'on pût donner au bras quelque mouvement ; l'olécrane reſta à nud, recouvert ſeulement de chairs ſpongieuſes, molles, d'un rouge de mûre, ſaignant facilement ; raiſons qui contribuerent ſans doute à l'opiniâtreté de la paralyſie : ce qui y avoit même la meilleure part, fut un ganglion de la groſſeur d'une olive, que l'on trouva occuper le nerf médian, à deux ou trois pouces de l'aiſſelle ; du reſte le pouls ſe faiſoit ſentir à ce bras comme à l'autre.

On prit patience, ſans perdre de tems ; on ne ſe rebuta point, on répéta la plupart des remedes internes qui avoient été pratiqués en différens tems ; les purgatifs de toute eſpece, les tiſanes ſudorifiques, les fondans de Rotrou, différentes préparations métalliques ſous diverſes formes, tout fut employé, comme cela arrive ſouvent dans des cas tels que celui-ci. Après avoir conſulté à Paris, qui eſt la réſidence du

malade, les plus habiles Médecins, on eut recours aux gens à secrets, dont le charlatanisme ne fut pas nuisible, comme c'est l'ordinaire; il fut aussi inutile que la science des premiers.

Le petit malade désespéré, & désespérant ses parens, dont il est fils unique, riche héritier, fut envoyé aux eaux; on choisit celles de Bourbonne, où il arriva au mois de Mai, très-fatigué du voyage, & avec la fiévre, qui fut assez forte; après quelques jours de repos, une ou deux saignées, quelques purgatifs, on essaya les eaux; la boisson, les bains, les douches, la boisson principalement jusqu'à une pinte par jour, qui passoit très-bien par les urines & par les selles, furent placés pendant six semaines avec quelque succès; la paralysie n'étoit plus la même, le bras acquit quelque mouvement de pronation, de supination; le ganglion & l'anchylose, la maigreur du membre diminuoient, la santé se fortifioit. On prit bientôt le parti de rester à Bourbonne jusqu'au mois d'Octobre; on se servit des eaux de tems en tems, & le succès alla si loin, que la santé étoit en apparence aussi bonne qu'on pouvoit la souhaiter: la paralysie passée, le ganglion & l'anchylose dissipés des trois quarts, les chairs bien revenues dans toute l'étendue du bras, quoique l'olécrane fut toujours resté dans le même état, donnerent les

espérances les plus flatteuses d'un solide rétablissement, que les précautions les plus communes & le tems conduiroient à sa perfection : l'hiver les dissipa bien vîte, la paralysie, l'anchylose, le ganglion se réformerent, le desséchement du membre les suivit; nouvelles alarmes, nouvelles consultations, nouveaux remedes tant internes qu'externes, & de toute main; on fit des essais téméraires, on employa intérieurement & longtems, jusqu'à de l'arsenic, du vert de gris, avec tout l'art imaginable, art qui vraisemblablement détruisit en eux ce qu'ils avoient de venéneux, en leur ôtant au surplus toute action médicinale; le bras resta toujours le même, & on pensa unanimement à un retour à Bourbonne.

Dès-lors la paralysie devint intermittente: le malade revint aux eaux, & après y avoir passé tout l'été, après y avoir pratiqué, ou à-peu-près, tout ce qu'il y avoit observé l'été précédent, il s'en retourna chez lui, non sans craindre la même rechute qu'il avoit essuyée l'hiver précédent; ce qui arriva trois hivers consécutifs, & ce qui lui occasionna de passer autant d'étés à Bourboune, avec le même succès que le premier. Ce succès se soutint très-bien pendant le quatrieme hiver; il ranima le courage du malade & de ses parens, leur inspira la plus grande confiance : il revint un quatrieme, cinquieme,

ſixieme, ſeptieme étés, pendant leſquels il faiſoit ſes exercices accoutumés, en s'attachant eſſentiellement à la boiſſon des eaux ; car on craignoit toujours de voir renaître quelque accident ſcrophuleux, dont il s'agiſſoit de détruire la cauſe juſques dans ſon principe. On ne vit plus de ces hivers qui ſembloient ruiner tout projet de guériſon, la ſanté devint ſtable, & depuis douze ans, l'enfant devenu homme, ſain, fort & vigoureux, fait à préſent les délices de ſa famille, & de ſa nouvelle épouſe.

Au quatrieme voyage, on trouvoit encore la place du ganglion, du nerf médian, ce qui a duré juſqu'au ſixieme, où elle a diſparu totalement.

Les extrêmités des os qui compoſent l'articulation du coude, & qui par leur gonflement formoient l'ankyloſe, ſont conſtamment demeurées un peu plus groſſes qu'au coude gauche ; ce vice qui n'a plus rien que de local, n'empêche ni la force, ni la liberté des mouvemens du bras.

L'ulcere de l'olécrane dura trois ans, & ſe ferma inſenſiblement par une cicatrice profonde, ferme, adhérente & blanche, ſans qu'il y eut d'exfoliation ſenſible, qui avoit été pronoſtiquée par tous les habiles gens, & que la paraphraſe de l'aphoriſme 26 de M. Petit, ſur les maladies des os, devoit naturellement faire attendre.

Dès le premier voyage, la ſource de ces abſcès ambulans, qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, parut tarie, & la fiévre lente ne ſe fit plus ſentir.

Remarques.

Il paroît ſurprenant que des Phyſiciens du premier ordre, & de grands Médecins, en rejettant toute idée étiologique qui perſuaderoit qu'une cauſe humorale donneroit lieu aux écrouelles; par exemple, par une conſiſtance vicieuſe & trop épaiſſe des ſucs lymphatiques, admiſe par les anciens pour cauſe de différentes maladies, ſous le nom générique de ſang, n'aient pas ſubſtitué à cette maniere de penſer une cauſe mieux imaginée. Quoiqu'on ne puiſſe pas tout expliquer par cette cauſe humorale, *de quâ faciliùs aſſeras quid non ſit quam quid ſit*; pour l'anéantir, il auroit fallu, avant que de l'expoſer avec tous les défauts qu'on lui a toujours connus, en trouver une autre qui en auroit eu moins, & qui auroit été plus juſte: je croirois volontiers qu'on a fait tout le contraire; cela devient évident, ſi l'on en juge ſeulement par Juncker; la cauſe des écrouelles, ſelon lui (*a*), n'eſt qu'un vice local; les écrouelles endémiques, qui ne s'accordent point là-deſſus avec ſa théorie,

(*a*) Pag. 212. tab. 30. de ſtrumis.

parce qu'elles ſuppoſeroient des hommes autrement conſtruits dans un pays que dans un autre, lui font créer ſur le champ (*a*) un mouvement erroné des humeurs par lequel elles vont fabriquer un vice local, & des écrouelles. Je laiſſe ici cette queſtion, qui n'eſt de mon ſujet qu'autant que l'eau de Bourbonne détrempe & met en fonte les ſucs lymphatiques, ſans examiner d'ailleurs ſi elle agit par un ſimple développement de ces ſucs & de leurs globules, ou par une vraie diſſolution, qui s'étendroit juſqu'à diviſer leur ſubſtance ; examen qui ſeroit inutile par la reſſemblance & les effets de ces deux opérations, dont le myſtere eſt ſi caché, qu'il ne ſeroit pas poſſible de les diſtinguer par des caracteres ſenſibles, & qui leur ſeroient propres. L'or diſparoit dans l'eau régale ; y eſt-il vraiment diſſous ? n'y eſt-il que diviſé ? Ces deux expreſſions ſont ſynonymes, à moins qu'on n'entende par la premiere, un changement deſtructif des ſubſtances qui ont ſouffert l'action du diſſolvant.

M. Faget nous apprend (*b*) qu'étant à Aix-la-Chapelle, il y fit pluſieurs ſaignées au pied, dans l'eau thermale de cette ville, dans laquelle il ne ſe forma point, comme

(*a*) Pag. 213. *Ibid.*
(*b*) Pag. 291 des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. 1.

d'ordinaire, des lambeaux lymphatiques; après les saignées, il crut pouvoir retrouver la lymphe dans cette eau, lorsqu'elle auroit perdu toute sa chalenr; vingt-quatre heures après ces saignées, elle se trouva en dissolution comme auparavant.

Je fis avec beaucoup de soin des expériences très-variées, & avec succès, relatives à cet objet, dont je rendis compte au public dans ma dissertation sur l'eau de Bourbonne en 1750 (*a*); mais celle de M. Faget, quoique bien plus simple, est plus frappante & plus conséquente que les miennes; je ne tardai point, dès que j'en fus instruit, à l'appliquer à l'eau de Bourbonne.

L'eau de Bourbonne, & celle d'Aix-la-Chapelle, ne se ressemblent cependant pas en tout; celle de Bourbonne contient par livre d'eau, soixante-sept grains de sel absolument neutre, selon la derniere analyse qui en fut faite, il y a deux ans, par M. Venel; celle d'Aix-la-Chapelle en a seize grains par livre, & ce sel est neutre alkalescent; l'eau de Bourbonne ne donne que des indices de soufre commun, celle d'Aix-la-Chapelle en fournit en espece, & en cela elle est peut-être la seule qui ait cette propriété, comme celle de Bourbonne est peut-être la seule eau thermale qui fournisse du fer réel,

(*a*) Page 63.

& non décomposé ; malgré ces différences spécifiques, je crus que l'eau de Bourbonne dissolveroit parfaitement la lymphe dans la saignée au pied ; l'expérience de M. Faget me réussit, & m'a constamment réussi, de la maniere la plus complette, en tout tems & dans toutes les saisons ; ce qui vraisemblablement n'est pas toujours applicable à l'eau d'Aix-la Chapelle. M. Borgelet, Médecin de l'armée du bas-Rhin, & chargé de la conduite de nos malades dans cette ville, m'a écrit là-dessus en ces termes : de la saignée au pied faite dans les eaux thermales, il résulte que la lymphe devient glaireuse, épaisse, & se trouve en plus grande quantité, que lorsque la saignée se pratique dans l'eau commune.

J'aurois souhaité pousser plus loin l'expérience de M. Faget, & seconder ses vues ; mes tentatives sur ces coënes épaisses qui se forment sur le sang dans les maladies inflammatoires, n'ont eu aucune suite ; un sang chaud qui ruissele dans une eau chaude, qui ne l'est que ce qu'il faut pour ne point durcir des sucs albumineux, qui doit au contraire les dissoudre, produit des effets opposés à ceux d'un sang refroidi, coagulé, dur, dont la partie fibreuse, qui a été très-battue & très-serrée par le jeu excessif des vaisseaux, a eu le loisir de s'unir, en se

ſéparant de la partie ſéreuſe, & de devenir indiſſolube.

Je lis dans M. de la Motte (*a*), l'hiſtoire d'un jeune homme âgé de dix-ſept ans, fort & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, qui fut terminée par la mort du malade. L'Auteur la regarde comme un fait extraordinaire; il ne s'eſt peut-être rien vu d'égal, dit-il (*b*), à ce que je rapporte ici. Pour n'être pas long, je renvoie à l'Auteur ceux qui feront curieux d'examiner ce que ſon obſervation & la mienne ont de commun d'un côté, & de différent de l'autre.

OBSERVATION

Sur les effets du Bézoard minéral, contre l'arſenic, par M. DEHENNE, Docteur de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Lille.

Moins on a de ſcience en Médecine, plus on en trouve la pratique aiſée, tels ſont les charlatans : au contraire les Médecins qui font une étude ſérieuſe de leur profeſſion,

(*a*) Pag. 47. tom. 2. chap. 7. des écrouelles, obſervation 87.
(*b*) Pag. 53. *Ibid.*

la trouvent ſi difficile, que la vie leur paroît trop courte pour poſſéder dans ſa perfection un art ſi étendu. C'eſt pour atteindre à cette perfection, autant qu'il eſt poſſible, que pluſieurs Médecins de cette Ville ont formé depuis long-tems une ſociété * : c'eſt-là que je fis rapport, qu'avec le Bézoard minéral, je venois de guérir, comme miraculeuſement, un homme que l'arſenic avoit empoiſonné. Ces MM. non-ſeulement apprirent avec plaiſir cet heureux ſuccès, mais encore ils crurent que cette obſervation devoit être rendue publique.

Charles-Joſeph Dumont, dit Beliſle, âgé de cinquante-ſept ans, d'un bon tempérament, gagne ordinairement ſa vie à des ouvrages pénibles, & ſur-tout à piler chez les Apothicaires. Un Marchand de cette Ville, avoit une partie conſidérable d'arſenic à réduire en poudre; Beliſle s'en chargea. Quoi-

* Cette ſociété eſt établie depuis 1749. Elle eſt compoſée de MM. Lebrun, de Mileſcams, Médecins de Louvain, Boucher & Deſmilille, Médecins de Douai, & de Cyſſau, Dehenne & Merlin, Médecins de Montpellier. On s'aſſemble tous les jours depuis onze heures juſqu'à midi, chez M. de Cyſſau : d'abord on y rapporte ce que chacun, dans ſes lectures particulieres, a trouvé de remarquable, enſuite les cas épineux qui ſe préſentent dans la pratique, ce que la nature & les remedes ont produit de frappant; & le reſte du tems eſt employé à la lecture des Médecins praticiens, tels qu'Hippocrate, Duret, Sydenham, Boerhaave, Baglivi, &c.

que l'appas du gain l'engageoit à cette entreprise, la connoissance du danger auquel il s'exposoit le fit tenir sur ses gardes.

Mardi, 14 Novembre 1758, Belisle se mit à l'ouvrage, ayant son bonnet sur les yeux, & une serviette quadruple qui lui couvroit le menton, la bouche & le nez: accoutumé à piler ainsi de l'ipécacuanha, sans que jamais rien de fâcheux lui fût arrivé, il se promettoit la même chose, en se servant des mêmes précautions à l'égard de l'arsenic. La premiere journée il avoit pilé cent quatre-vingt livres d'arsenic, & tout alloit bien : le lendemain au soir, il étoit venu à bout de son entreprise, & le poids de l'arsenic réduit en poudre pendant ces deux jours, montoit à trois quintaux.

Dès le Mercredi matin, Belisle eut des besoins fréquens d'uriner ; l'après-dîner, sur les quatre heures, il eut des nausées, & son ouvrage ne fut pas plutôt fini, qu'il lui prit des vomissemens glaireux, teints de sang ; cela se passa dans la cour, sans que personne en fût témoin. Dès qu'il fut de retour chez lui, il se sentit le nez, les yeux, & la bouche en feu ; la salive qui couloit, disoit-il, de son palais, étoit ensanglantée, son gosier, en se resserrant, lui rendoit la déglutition très-difficile & douloureuse. Cet état ne l'alarma pas assez pour demander du secours; il se fit préparer par sa femme deux pintes

de lait battu, dans lequel il fit bouillir du pain ; malgré tous ses efforts, il ne put avaler que le liquide de cette soupe : la nuit fut mauvaise, le Jeudi matin sa respiration devenoit douloureuse, il se sentoit piqué dans tous les points de sa peau ; ces symptômes qui aggravoient son mal, ne l'épouvanterent pas ; il se persuada que tout disparoîtroit, s'il avoit un peu de patience ; il prit encore toute la journée du lait battu, & de l'eau panée ; la nuit ne fut pas meilleure que la précédente. Le Vendredi matin il sentit le besoin qu'il avoit d'être secouru ; à tous les symptômes ci-dessus se sont joints gonflement avec douleur insupportable à la verge, ardeurs d'urine, boutons sur les mains, sur les poignets, & sur le front, tuméfaction douloureuse au bras droit & aux mains, son visage se couvrit de pustules, ses yeux devinrent rouges, & ses paupieres gonflées & éraillées ; ajoutez à tout cela, sa poitrine & son estomac douloureux. Un particulier, sur le rapport qui lui en fut fait, lui envoya par charité, demi-pinte d'huile d'olive à prendre de tems en tems par cuillerée, & conseilla de lui donner pour nourriture de l'eau d'orge, coupée avec du lait : ces remedes ont adouci ses douleurs, mais ils ne les ont pas emportées.

Le Samedi il crut qu'il alloit périr, & ce ne fut qu'alors qu'il m'envoya chercher. Je

le trouvai au lit, il me raconta ce que je viens de rapporter, & tous ces ſymptômes étoient portés à un dégré ſi violent, qu'il ſentoit bien qu'il ne pouvoit plus vivre long-tems dans cet état; le pouls étoit ſerré & fréquent, ſa reſpiration fort gênée, ſon eſtomac douloureux, ſes reins, ſa veſſie & ſa verge lui cauſoient des douleurs cruelles, ſes urines étoient ſupprimées, ſes yeux, ſon viſage & ſon goſier étoient tels que je les ai marqués ci-devant; tout cela occaſionné par une cauſe auſſi terrible, que l'arſenic avoit jetté ce malade dans une frayeur ſi violente, qu'elle lui cauſoit un trémouſſement univerſel.

Je commençai par le raſſurer, en lui diſant que le contre-poiſon de l'arſenic étoit connu, & que j'avois tout lieu d'eſpérer que la violence du mal céderoit à l'efficacité du remede. Je me ſouvenois d'avoir lu dans le traité des poiſons par Allen, que Wepfer avoit employé avec ſuccès, le Bézoard minéral contre l'arſenic. Je lui fis donc prendre de deux en deux heures, dix grains de poudre de Bézoard minéral *, dans une

* BEZOARDICUM MINERALE, Ex codice pharmaceutico Lillenſi.

℞. *Butyri antimonii unc. IV. liquato & retortæ vitreæ immiſſo, affunde guttatim ſpiritus nitri optimi tantum, donec efferveſcentia ceſſet, & buty-*

cuillerée de ſon eau d'orge, coupée avec le lait; je lui fis continuer ſon eau d'orge, coupée alternativement avec le lait & le ſyrop d'orgeat, ſon huile d'olives par cuillerée, & le nutritum avec lequel il adouciſſoit les douleurs du gland de la verge: j'ordonnai de joindre à ces boiſſons, l'uſage d'un bouillon fait avec du veau, des navets & du pain de ménage.

Beliſle ſe croyant perdu ſans reſſource, attendoit ma viſite pour recevoir ſes derniers Sacremens. Dès qu'il entendit parler de contre-poiſon il ſe raſſura; l'eſpérance de guérir diminua beaucoup ſa frayeur, & fit preſque diſparoître ſes mouvemens convulſifs. Il prit avec confiance de deux en deux heures, ſes paquets de Bézoard minéral, & il les continua au nombre de douze. Le malade m'a aſſuré que dès l'inſtant qu'il avala ce remede, il ſe trouva mieux; qu'au troiſieme paquet, il y avoit un changement notable dans ſon état; qu'il avoit dormi la nuit du Samedi au Dimanche, plus de trois heures, & que le Dimanche au ſoir, il avoit peine à croire qu'il eût été le Samedi

rum totaliter diſſolutum ſit. Tum retortam in arenâ colloca, & igne gradatim adhibito, abſtrahe ſpiritum ad ſiccitatem fermè: maſſam albiſſimam, retortâ fractâ, exime, & in crucibulo paulatim calcina donec exſiccata ſit, & ſpiritus corroſivi avolarint. Pulverem inſipidum, vel ſubacidum, nullo fœtore, præditum, vaſe vitreo ritè obturato, conſerva.

dans un danger ſi évident. Si ſa tête, ſa poitrine, ſon eſtomac & ſes reins étoient dégagés, il avoit encore des ſymptômes qui lui rappelloient la cauſe qui l'avoit mis à deux doigts de ſa perte ; c'étoient ſes croûte au viſage, ſes boutons aux bras, aux poignets & aux mains, ſes paupieres encore rouges & gonflées. Je lui conſeillai, pour détruire juſqu'à la derniere parcelle de ce poiſon, de continuer encore ſes paquets à demi-doſe ; mais il ſe crut aſſez bien pour n'avoir plus rien à appréhender.

Le Lundi matin, lors de ma viſite, le malade étoit ſorti, quoique ſon viſage & ſes yeux fuſſent dans un état horrible. Le Mardi il fut purgé en lavage, avec une bouteille de décoction de caſſe. Sur la fin de la ſemaine il vint me conſulter, pour être ſoulagé d'une demangeaiſon univerſelle : je lui conſeillai la décoction de racine de bardane, avec la réglisſe, & de couper cette boiſſon avec du lait, ce qu'il a fait pendant huit jours, & au commencement de Décembre il étoit parfaitement guéri.



OBSERV.

OBSERVATION

Sur un abſcès conſidérable dans le lobe droit du poumon, guéri par une opération de chirurgie, par M. CAMPARDON l'aîné, Maître en chirurgie à Maſſeube.

Bernard Segau, fils d'un Laboureur au village de Lourtyes, au dioceſe d'Auch, âgé de douze à treize ans, d'un tempérament maigre & ſec, ſautant un foſſé vers la fin de Novembre 1751, ſentit une douleur au côté droit, ſous le mamelon. Cette douleur continuant à le faire ſouffrir, je fus appellé deux jours après pour lui donner mes ſoins; je lui trouvai fort peu de fievre, & d'ailleurs il étoit exempt de tout autre ſymptôme. Je le ſaignai néanmoins, & je lui preſcrivis quelque fomentation réſolutive ſur la partie douloureuſe. Ces remedes ſoutenus d'une autre ſaignée, diſſiperent ſa douleur en peu de jours.

Le 9 de Décembre ſuivant, ce garçon s'étant échauffé en courant après une jument qu'il faiſoit paître, ſentit ſa douleur ſe renouveller. Le 10, ayant été requis pour le voir, je le trouvai, comme la premiere fois, preſque ſans fievre, & ſans autre incommodité que ſa douleur qui étoit médiocre. Il fut

ſaigné ce jour même, & le lendemain je fis réitérer les embrocations que j'avois miſes précédemment en uſage. Cette douleur par ces ſecours ſe modéra beaucoup, mais elle ne ſe diſſipa jamais entiérement. Comme la fievre étoit preſque imperceptible, & que la douleur étoit peu conſidérable, je ne crus pas devoir inſiſter ſur les ſaignées : la maladie n'offrant d'ailleurs rien de menaçant en apparence, je perdis ce garçon de vue pendant ſept à huit jours qu'il ſe ſoutint à-peu-près dans cet état.

Vers le 20 de Décembre, ce jeune homme fut ſaiſi d'une eſpece de ſuffocation qui l'empêchoit de reſpirer ; il lui ſembloit avoir un bouchon à la trachée-artere, qui arrêtoit l'air dans ſon paſſage. Je fus appellé pour lui donner mon ſecours dans cet état violent ; je lui trouvai le viſage pâle, le pouls petit & concentré, ce qui m'éloigna de l'idée de la ſaignée. Sur ce qu'on me dit qu'il avoit rendu depuis peu quelque ver, je ſoupçonnai que cette engeance pouvoit être la cauſe de cette ſuffocation. Me trouvant à la campagne, dépourvu de remedes, je lui donnai ſur le champ un mêlange d'huile d'olives & d'eau-de-vie, ce qui parut d'abord diſſiper cet accident. Bientôt après le malade ſe plaignit que ſa douleur s'étoit tranſportée vers la région de l'eſtomac. Je trouvai une tenſion douloureuſe ſur cette partie ; elle étoit accompagnée de nauſées & d'envies de

vomir ; le malade avoit de plus la langue pâteuſe, & tachée de petits points bruns ; tout cela me fit préſumer qu'une matiere vermineuſe, nichée dans le ventricule, pouvoit cauſer & entretenir les ſuffocations que ce jeune garçon éprouva nombre de fois en divers temps. Dans cette idée, je lui fis prendre un émétique tempéré. Ce remede lui fit rendre par le vomiſſement, outre pluſieurs vers, une grande quantité de matieres viſqueuſes, épaiſſes & verdâtres ; d'ailleurs il le purgea très-copieuſement par les ſelles. Au moyen de ces évacuations, les ſuffocations, la douleur & la tenſion du ventricule furent modérées, mais non pas entiérement diſſipées ; ce qui joint à de petites tranchées que le malade ſentoit dans le ventre, me détermina à lui donner un émétique uni à quelque purgatif. Ce remede emporta preſqu'entiérement la tenſion de l'eſtomac, de même que les ſuffocations.

Alors la douleur de côté qui ſembloit s'être évanouie, ſe réveilla & demeura fixe au même lieu où elle s'étoit d'abord montrée ; mais il y a apparence que la violence de celle de l'eſtomac occupant le malade, elle l'empêchoit de ſentir celle du côté. Après ces évacuations, la fievre qui juſques-là avoit été très-petite, augmenta conſidérablement, & l'on s'apperçut de quelques légers friſſons en divers tems.

Le 27 de Décembre, le malade fut attaqué dans la nuit, d'un étouffement assez semblable à celui dont il a été parlé plus haut. Son pouls paroissant fort & plein, & la douleur du côté se faisant sentir plus vivement, je réitérai la saignée qui calma ces symptômes jusqu'au dernier jour de l'an; alors une vive douleur qui saisit l'épaule & le bras droit, parut anéantir celle du côté, & me présenta l'idée d'un rhumatisme. J'essayai de le combattre par les saignées, par l'application des topiques anodins & résolutifs, & par d'autres remedes convenables à ces sortes de maladies. Ces moyens parurent en effet calmer ces accidents. Mais le 5 Janvier 1752, je remarquai une enflure œdémateuse sur le côté douloureux de la poitrine, qui offroit un relief considérable. Dans l'idée qu'elle annonçoit quelque abscès extérieur, je lui fis appliquer des cataplasmes émolliens & suppuratifs. Je fus obligé de m'éloigner du malade pour quelques jours, pendant lesquels on continua l'usage des cataplasmes. Le 8 de ce même mois, à l'entrée de la nuit, me rendant à Lourtyes, où j'ai une maison avec quelques terres labourables, j'allai visiter mon malade; je le trouvai avec le visage pâle, exténué & moribond; son pouls étoit presqu'imperceptible, il ne pouvoit presque pas respirer, ni demeurer étendu ni couché dans son lit; il y étoit assis, le dos appuyé

sur la poitrine d'un autre personne, sans pouvoir souffrir d'autre attitude. Depuis plus de vingt-quatre heures, il n'avoit pas été possible de lui faire prendre aucune nourriture. On lui avoit donné les derniers sacremens; on avoit fait pour lui les prieres de la recommandation de l'ame, on n'attendoit plus que le moment de sa mort. En apprenant mon arrivée, il ranima sa voix mourante pour demander encore mon secours, qu'il avoit plusieurs fois réclamé pendant mon absence.

Après avoir fait l'examen de l'état que je viens de décrire, je m'empressai de jetter les yeux sur le côté douloureux. Si je fus surpris d'y trouver l'œdémacie dissipée, je le fus bien plus de reconnoître un soulevement très-notable de l'extrêmité antérieure de toutes les vraies côtes, & des cartilages qui les unissent avec le sternum du côté droit: soulevement que l'épaisseur de l'enflure œdémateuse m'avoit empêché de reconnoître d'abord. En rapprochant tous les symptômes qui avoient précédé, des signes que je venois de remarquer, je n'hésitai point de décider qu'un abscès, ou une collection d'une matiere quelconque, étoit la seule cause du soulevement des côtes. Il me vint d'abord en pensée d'en faire l'évacuation; mais de combien de réflexions ce parti n'étoit-il pas susceptible? Le malade dans l'état

d'épuisement où il étoit réduit, pourroit-il survivre à l'opération ou à l'évacuation qui devoit la suivre ? N'étoit-ce pas trop compromettre ma réputation, en exécutant un moyen si périlleux ? D'ailleurs en quel lieu devois-je placer mon incision ? Il étoit clair que la maladie en question n'étoit pas un empyême ordinaire où je dusse suivre les regles prescrites pour le lieu de l'élection. Si la matiere eût été épanchée dans la capacité de la poitrine, elle se seroit portée par son propre poids sur le plancher du diaphragme ; elle n'auroit pas présenté le relief qu'elle causoit en soulevant les côtes ; & dans ce cas, le malade n'auroit pu demeurer assis, au lieu que dans le cas présent, il ne pouvoit rester que dans cette derniere situation, & jamais couché. Il étoit donc naturel de penser que le foyer de l'abscès résidoit sous cette élévation, & que la matiere qui le formoit étoit renfermée & bornée dans une espece de kiste, sans quoi elle se seroit déposée sur le diaphragme.

Mais comme cette élévation ou tumeur occupoit la plus grande partie de la longueur de la partie latérale antérieure de la poitrine, je demeurois embarrassé sur le choix du lieu où je devois fixer mon incision. La dissipation de l'œdeme, & la maigreur du sujet, me permettoient bien de distinguer l'intervalle des côtes & de leurs cartilages ; mais

non pas la fluctuation, qui est le signe le moins équivoque de la collection d'une liqueur, & du lieu où elle a son foyer. Dans cet embarras, je parcourus plusieurs fois avec mes deux doigts indicateurs tous les intervalles des côtes & des cartilages compris dans la tumeur; & chaque fois que je réitérai cette manœuvre, je m'apperçus que le malade éprouvoit un petit frémissement douloureux entre les cartilages de la cinquieme & de la sixieme des vraies côtes, vers leur connexion avec celles-ci. Je fixai donc mon attention sur ce point douloureux, & je me déterminai à y placer mon opération. Dans ce moment critique, mais décisif, je ne devois pas perdre mon temps en vaines délibérations, car le malade n'avoit vraisemblablement que peu d'heures à vivre; cette circonstance ne me donnoit pas d'ailleurs le loisir d'appeller des conseils trop rares & trop éloignés dans cette province. Voyant donc la perte du malade assurée, si je l'abandonnois à son malheureux sort, je le vouai à l'opération qui me laissoit entrevoir une lueur d'espérance pour sa vie. Plus pressé du désir de le sauver par cette unique ressource, qu'intimidé par le danger où j'exposois ma réputation, j'eus assez de courage pour braver les faux préjugés du public, qui ne décide presque jamais que par l'événement.

Bien fixé ſur le lieu où je devois faire mon inciſion, & me trouvant dans ce moment ſans trois-quarts, je fis avec une groſſe lancette une ouverture que j'allongeai de l'étendue de cinq à ſix lignes, vers la jonction de la cinquieme & de la ſixieme vraie côte avec leurs cartilages, en ſuivant leur direction. Il en ſortit un gros jet de matiere claire, blanchâtre, mêlée avec du pus, & quantité de vents très-puans. Cette matiere qui étoit du moins de la quantité de quatre livres, étoit plus ſéreuſe que purulente, quoiqu'elle fût moins liquide que la ſéroſité. En un mot, elle étoit telle qu'on la trouve aſſez ſouvent dans les abſcès du poumon. Le malade reſpiroit conſtamment par la plaie, tandis qu'elle étoit découverte. Dans la crainte de le faire tomber dans quelque ſyncope mortelle, je ne voulus point lui faire faire aucun effort pour épuiſer cet abſcès. Loin de me piquer de faire évacuer toute cette matiere, je me hâtai d'introduire dans la plaie que je venois de faire, une bandelette de linge éfilé; je la couvris avec un tas de charpie brute que je ſoutins avec des compreſſes; j'aſſurai le tout avec le bandage de corps, & le ſcapulaire.

Le malade ſoutint bien cette opération, qui ſembla le rappeller de la mort à la vie. Il put dans l'inſtant ſe coucher dans ſon lit,

ſa reſpiration deviat libre, & il dormit toute la nuit. Le lendemain je fus très-empreſſé de le revoir, je le trouvai tranquille & ſans fievre. Je levai l'appareil de ſa plaie, il en ſortit environ une livre de matiere qui n'étoit pas blanchâtre comme celle de la veille, mais au contraire rougeâtre comme de la lie de vin, filandreuſe & mêlée avec quantité de vents très-puans. Le caractere de cette matiere, joint à la reſpiration qui ſe faiſoit réguliérement par la plaie, me fit craindre que le foyer de cet abſcès n'intéreſsât la ſubſtance du poumon lui-même, & cette idée contre-balançoit l'eſpérance que j'avois d'abord conçue pour la guériſon du malade. Néanmoins inſtruit par mes propres expériences des reſſources de la nature, principalement chez les jeunes gens, je ne me déſiſtai point de ſuivre attentivement cette curation. Je fis touſſer pluſieurs fois le malade pour vuider l'abſcès; j'y fis des injections pour le déterger, avec une décoction d'orge, de miel, & les fleurs de guimauve. Je couvris la bandelette que j'introduiſis dans la plaie, avec un digeſtif compoſé avec la térébenthine de Veniſe, l'huile d'hypericum & l'onguent ſuppuratif. Je continuai ces panſemens pendant ſept à huit jours; & je parvins à mondifier par ces moyens le fond de l'abſcès, ſans que juſques-là les injections euſſent incommodé le

malade. Il ne ſortoit alors qu'une once de pus preſque blanc à chaque panſement, ce qui me détermina à retrancher le miel des injections. Mais je fus obligé bientôt après de les ſupprimer en entier ; car après deux ou trois jours, ayant voulu injecter une petite ſeringue pleine de cette douce liqueur, le malade fut incontinent atteint d'une toux convulſive qui faillit le ſuffoquer. Le lendemain, voulant m'aſſurer ſi ces accidens venoient uniquement des injections, j'eſſayai de les réitérer. Le malade éprouva les mêmes ſymptômes, ce qui me détermina à leur entiere ſuppreſſion.

Il y a apparence que la membrane qui revêt intérieurement les cellules bronchiques, étant tombée en pourriture, ſes filandres ou eſcarres mettoient à couvert les filamens nerveux qui s'y diſtribuent, des impreſſions de la liqueur injectée ; mais que ces eſcarres ou portions de membrane pourries étant tombés par la ſuppuration & la déterſion de l'abſcès, ces filamens ſe trouvant nuds & découverts, ont été par-là expoſés, à cauſe de leur délicateſſe, aux atteintes de la liqueur injectée, qui, en les irritant, a cauſé la toux convulſive & la ſuffocation en queſtion.

Les injections les plus douces entraînant de ſi grands inconvénients, il fallut donc y renoncer, & ſe contenter d'épuiſer, (autant

qu'il étoit poſſible) à chaque panſement, le fond de l'ulcere, en faiſant coucher le malade ſur ſon ouverture & le faiſant touſſer dans cette attitude; on introduiſoit enſuite la bandelette imbue du baume d'arcæus & de l'huile de mille-pertuis dans la cavité de l'abſcès. Je m'en tins à ce panſement juſqu'au commencement de Février, & j'eus la ſatisfaction de voir diminuer par degrés la quantité du pus, qui étoit alors fort blanc & fort louable.

Mais comme l'ouverture que j'avois faite pour l'évacuation s'étoit reſſerrée & racourcie, & que les chairs des bords de la plaie étoient mollaſſes & bourſouflées, je la dilatai par ſes deux angles, avec le biſtouri; je conſumai ſes bords avec la pierre infernale, qui procura à ces chairs des conditions favorables à la cicatrice.

Le malade étant à la campagne, j'étois obligé, ſur-tout dans les derniers tems, de le faire panſer par un éleve. Ce garçon n'ayant pas exactement introduit la bandelette juſques dans la cavité de l'ulcere, pendant pluſieurs jours que je fus ſans voir le malade, le pus dont la quantité étoit très-petite à chaque panſement, ceſſa de couler de maniere qu'on regardoit cette plaie comme prête à ſe cicatriſer. Cependant lorſqu'il s'en fut accumulé une certaine quantité dans ſon fond, elle excita une toux violente, dont

les efforts firent rendre en ma présence, par la trachée-artere, un pus entiérement semblable à celui que rendoit la plaie. Ces mêmes secousses firent crever la digue qui s'étoit formée à l'ouverture de cette cavité, & restituerent la suppuration à la plaie. Je dois avouer néanmoins que malgré mes attentions subséquentes, cet accident se produisoit deux ou trois fois avant la perfection de la cicatrice, qui arriva vers le commencement de Mars.

L'excrétion du pus que le malade a rendu par la bouche, par les secousses de la toux, causée par la rétention du pus accumulé dans le fond de l'abscès, m'a toujours paru une preuve indubitable qu'il avoit son foyer dans la substance du poumon; & je ne doute point que les adhérences formées par l'inflammation entre ce viscere & la plevre, n'aient empêché l'épanchement de la matiere qui s'y étoit assemblée, dans la cavité de la poitrine, & n'aient favorisé son évacuation par l'opération chirurgique.

Je ne m'arrêterai point sur les complications qui ont pu faire prendre le change, tant sur le caractere de la maladie, que sur la fixation de son foyer. Pour abréger cette observation, je ne détaillerai pas non plus le régime qu'on a fait garder au malade pendant le cours d'une curation si importante. Je me contenterai de dire qu'après l'ouver-

ture de l'abſcès, on s'eſt principalement attaché à l'uſage des vulnéraires d'abord purs, puis coupés avec le lait, & qu'on a principalement inſiſté ſur ce dernier remede, même long temps après avoir obtenu une parfaite cicatrice. J'ajouterai ſeulement que depuis cette époque, le garçon dont il eſt ici queſtion, a toujours joui & jouit encore de la plus parfaite ſanté; il ſemble même que ſon tempérament ſe ſoit fortifié en paſſant par cette terrible épreuve.

OBSERVATION

Sur un Sarcocelle monſtrueux, par M. MELLÉE DE LA TOUCHE, Chirurgien-Major de S. Jal, Cavalerie.

L'hiſtoire du Malabou, Indien, rapportée dans l'excellent Traité d'opération de feu M Dionis, aujourd'hui n'eſt plus unique. Un fait du même genre vient de s'offrir à ma curioſité, en Allemagne, & j'aurois cru manquer eſſentiellement au public, que de ne pas lui faire part d'un phénomene de cette nature.

Je me rendois du village d'Aſelback, où eſt la compagnie du Régiment, à la ville de Camber, où je ſuis en quartier, je rencontrai dans mon chemin un homme de ſoixante-

dix ans, qui marchoit les jambes très-écartées. Quoique curieux de savoir la cause de cette démarche forcée, ne sachant pas la langue, je ne pus lui faire toutes les questions que j'aurois souhaité lui pouvoir faire. J'appris de lui seulement qu'il ne demeuroit qu'à demi-lieue de Camber, & qu'il étoit très-connu dans cette ville. Je le laissai continuer sa route, dans l'espérance de le revoir. Arrivé dans mon quartier, je fis toutes les perquisitions nécessaires pour savoir où il demeuroit; j'y parvins; il vint me trouver: voici ce que j'en pus tirer par le moyen d'un interprete.

Il y a vingt ans, me dit le bon homme, que j'eus ordre de conduire des soldats dans des voitures avec mes chevaux, & lorsque je les eus rendus à leur destination, soit par mécontentement, ou plutôt par brutalité, ils m'accablerent de coups de bâtons & de coups de pieds; j'en reçus beaucoup dans les parties, ce qui donna naissance à une petite tumeur que j'apperçus peu de jours après cette malheureuse aventure, & qui depuis ce tems a toujours augmenté & augmente encore tous les jours. J'examinai bien cette masse charnue, qui prit sans doute naissance sur un des testicules, par la dilacération de quelques-unes de ses membranes, occasionnée par les coups de pieds que ce pauvre malheureux avoit reçus.

Je découvris dans sa partie postérieure & moyenne, une petite tumeur enfoncée dans la masse, que je pris pour un testicule. La partie supérieure de ce sarcocelle se porte beaucoup au-dessus du pubis, & est fort large; la tumeur se termine vers les parties inférieures des cuisses par un angle mousse: je fus curieux d'en prendre la mesure; elle a de longueur un pied six pouces six lignes, & de circonférence trois pieds un pouce & quelques lignes; elle est fort dure. Le malade, pour marcher, la soutient par une espece de suspensoir. La verge ne se voit presque point, on apperçoit seulement l'extrêmité du gland, de la grosseur & figure d'une feve d'aricot, tout le reste étant enseveli dans la tumeur. La partie antérieure de ce sarcocelle est plate, & un peu arondie; sa partie postérieure est antérieurement plate.

OBSERVATION

Sur une plaie considérable & particuliere à la poitrine, avec lésion du poumon, par M. BONNET, Chirurgien patenté dans l'Université de Turin.

Le 24 Septembre 1756, le nommé Marcel Riveau, domestique des RR. PP. Char-

treux de S. Hugon en Savoie, reçut un coup de corne d'un taureau, qui pénétra dans la cavité du thorax, fit une plaie d'environ cinq pouces à la plevre, aux muscles & aux tégumens; l'entrée de la corne se fit sur la partie latérale droite du thorax, entre la quatrieme & cinquieme des fausses côtes, se porta au-delà du lobe du poumon, & sortit à un demi-pouce du médiastin, entre les mêmes côtes, entraîna avec elle le lobe qui se déchira par la forte compression qu'il souffrit entre la corne & la côte supérieure; tout cela se fit sans causer aucune fracture aux côtes, mais simplement un diastasis. Je fus appellé dans l'instant pour secourir ce malade; ma premiere intention fut de remédier aux fréquentes syncopes qui lui prenoient. Je tentai, après avoir fait sortir tous les caillots de sang, de resserrer les levres de cette grande plaie que je tenois fermée avec mes deux mains; tant que la plaie restoit ainsi fermée, le malade respiroit librement, & n'avoit point de syncopes. Quand je lâchois mes mains, l'air sortoit rapidement par la plaie, dans le tems de l'expiration. La bougie que j'approchois étoit éteinte dans l'instant, le malade étouffoit & tomboit en syncope; ce que je pensai être causé par la pesanteur de l'air extérieur qui comprimoit le diaphragme, le faisoit

descendre dans l'abdomen, tiroit le péricarde par sa base, & gênoit le cœur dans sa diastole.

Je commençai la cure par quatre points de suture enchevillée, après avoir coupé le morceau du poumon qui avoit environ deux pouces de long & un de large, qui ne tenoit que par un bout; je pansai la plaie fort mollement avec un plumasseau trempé dans le vin tiede, que je couvris dans les pansemens suivans de baume d'arcæus; mais le poumon déchiré & la plevre, me faisoient appréhender une inflammation & une suppuration interne; ce qui m'obligea à glisser entre le dernier point de suture & l'angle postérieure de la plaie, une bandelette pour empêcher la réunion, & pour procurer la libre sortie du pus que j'attendis inutilement, car il ne s'en fit aucun épanchement; il fut repompé par les bronches, le malade le rendit par les crachats qui étoient au commencement mêlés de quelques particules de sang, ensuite purulens, sans odeur & d'une bonne consistance. Les saignées furent multipliées, la diete fut observée très-exactement; le malade usoit d'une tisane béchique que je rendois, ainsi que ses bouillons, quelquefois somniferes, & quelquefois balsamiques. Les tégumens, depuis la partie supérieure épigastrique, jusqu'au menton & à la nuque, furent atteints d'un emphyseme

qui fut diſſipé en quatre jours par les fomentations carminatives.

La plaie fut fermée dans huit jours, & dans vingt parfaitement cicatriſée; & au bout de vingt-cinq, le malade a été en état de vaquer à ſes affaires ſans aucun accident. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il étoit aſthmatique, & que cette maladie eſt ſi fort diminuée, qu'il ne s'en reſſent preſque plus.

OBSERVATION

Sur un Polype interne, par M. QUARRÉ, Médecin penſionné de la ville de S. Omer en Artois.

Une Dame forte & robuſte, d'un tempérament ſanguin, âgée de vingt-huit ans, ayant eſſuyé cinq couches aſſez heureuſes, quoique toujours ſuivies de la perte de beaucoup de ſang; malgré les ſaignées fréquentes qu'on lui a faites, tant dans ſes groſſeſſes que dans les douleurs de l'accouchement, après la cinquieme, fut attaquée d'un gonflement conſidérable, avec de vives douleurs & rougeur au genou droit; qu'on a regardé plutôt pour une fluxion rhumatiſmale, que comme l'effet d'un lait épanché. Etant guérie de ſon genou, il lui vint des pertes irrégulieres, qui

l'affoiblirent beaucoup ; le teint lui devint pâle, jaune, avec une toux ſeche ; on lui fit des ſaignées aux bras, & autres remedes propres à reſſerrer les vaiſſeaux qui laiſſoient échapper cette abondance de ſang, & d'autres propres à lui rendre la conſiſtance qu'il devoit avoir ; il ſeroit trop long de les rapporter ici, de même que toutes les conſultations des Maîtres de l'art, qui tendoient toutes à la même fin. Il ſe paſſa deux ans & demi ſans aucun ſoulagement pour la malade, qui au contraire dépériſſoit de jour en jour, & qui reſtoit cependant avec le ventre aſſez gros. Après un voyage qu'elle fut obligée de faire, elle s'apperçut qu'avec le ſang noir qu'elle perdoit, elle rendoit une ſanie blanche, d'une fétidité extraordinaire. On injecta le vagin avec une décoction d'orge & de miel roſat, ſans ſuccès : on avoit lieu de craindre quelques ulcérations à la matrice. Dans un beau jour de l'été, la malade me propoſa d'aller prendre l'air ; j'y conſentis avec peine, par la crainte que j'avois que le mouvement du carroſſe, quoique doux, ne l'incommodât. Au retour de cette promenade, elle ſe trouva mal, il lui prit des foibleſſes avec tranchée & douleur de reins ; ces accidens augmenterent, & tout-à-coup faiſant quelques efforts, elle dit qu'elle accouchoit ; d'abord on me vint chercher, de même que le Chirurgien de la

maison, qui étant arrivé une heure avant moi, examina la malade; & ayant reconnu une masse énorme qui lui sortoit des parties génitales, crut que c'étoit la matrice, principalement après avoir apperçu dans le milieu de cette masse, un trou à pouvoir y porter deux doigts, par lequel s'écouloit cette sanie puante, & le sang noir que la malade perdoit. Il eut l'indiscrétion de dire au mari que la malade étoit en très-grand danger, qu'il croyoit que la matrice étoit toute gangrenée. A mon arrivée, je trouvai la malade presque sans pouls, ayant les mains froides, les yeux mourans, une voie éteinte, avec une toux seche, & une difficulté de respirer. Je lui fis d'abord avaler une cuillerée d'un cordial qui étoit près d'elle, ensuite je procédai à l'examen de son accident; je reconnus une masse énorme qui lui sortoit des grandes levres, comme une grosse tête, livide, avec de gros vaisseaux remplis de sang noir, qui se dégorgeoient par une ouverture qui se trouvoit dans le milieu de cette masse dure & fibreuse.

Dans l'embarras où je me trouvois, heureusement pour la malade, je me souvins d'avoir vu, quelques années avant, une femme âgée de quarante ans, qui avoit des pertes presque continuelles, & qui sentoit quelque chose dans le vagin. L'ayant examiné, je reconnus que c'étoit un poly-

pe, dont la tête n'empêchoit pas qu'on ne ſentît l'orifice interne de la matrice. Aidé du mari, j'y portai avec les doigts une ligature, qui, quelques jours après, fit tomber ce polype, en ayant coupé le pedicule qui avoit ſon attache à l'orifice interne de la matrice : cette femme fut guérie, & ne fit plus d'enfans.

Le ſouvenir de cette heureuſe cure me fit ſoupçonner que ce que je conſidérois pouvoit être un corps étranger ; ne pouvant introduire mes doigts dans les levres ni le vagin, tant les parties étoient étranglées par l'oppreſſion de cette maſſe, je ne pouvois m'aſſurer ſi c'étoit la matrice ou un corps étranger. Il me vint dans la penſée de pincer fortement ce corps, ce que je fis en pluſieurs endroits, ſans cauſer la moindre douleur à la malade. Ayant conclu delà que ce n'étoit pas une matrice cancéreuſe qui auroit dû être d'une grande ſenſibilité, mais bien un corps étranger qu'il falloit lier, n'y ayant rien d'ailleurs de plus prompt & de plus sûr que la ligature pour arrêter l'hémorrhagie qui menaçoit la malade d'une mort prochaine : je la raſſurai, & tous les aſſiſtans ; & je fis ſur le champ diſpoſer une forte ligature bien cirée, avec laquelle nous coupâmes cette maſſe énorme ſans cauſer de douleur à la malade. Cette opération faite, je lui fis reprendre quelques cuillerées d'un

cordial composé d'eau de mélisse, d'eau de canelle orgée, avec le syrop d'œillet; on la veilla, on lui donna du bouillon mêlé avec quelques cuillerées de bon vin, qui la ranimerent. Le lendemain, je me rendis à l'heure marquée; je lui trouvai le pouls meilleur, les yeux plus animés. Procédant ensuite à l'examen de son polype, nous le trouvâmes flétri, noir & d'une horrible puanteur, mais sans écoulement de sang. Nous resserrâmes plus fortement cette masse, & fîmes une seconde ligature, deux pouces plus haut, sans causer de douleur à la malade. Alors le Chirurgien fut bien convaincu que cette masse étoit un corps étranger, & non la matrice, comme il l'avoit cru: au soir, nous trouvâmes le tout en bon état; cette tumeur diminuoit, & la malade passa la nuit tranquillement.

Le troisieme jour nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire d'emporter cette masse corrompue, au-dessous de notre premiere ligature; elle étoit spongieuse, fibreuse, ayant de gros vaisseaux remplis de sang noir & corrompu, qui se dégorgeoient dans l'ouverture du milieu, qui avoit deux pouces & plus de diametre. Ayant mêlé cette portion dans l'eau tiede, elle nous parut toute fibreuse & vasculeuse.

Le quatrieme jour ce polype étoit si flétri & diminué, que nous eûmes la liberté de

porter les doigts dans le vagin ; alors j'ai reconnu que c'étoit vraiment un polype utérin, dont le pédicule passoit par l'orifice interne de la matrice. Nous portâmes une troisieme ligature beaucoup plus haut, & nous retranchâmes tout ce qu'il y avoit au-dessous.

Le cinquieme & sixieme jour, le pédicule de ce fameux champignon étoit si flétri, qu'il n'avoit pas plus d'un pouce & demi de diametre. Pendant tout le tems de nos opérations, le Chirurgien eut grand soin d'injecter le vagin & de laver les parties, en y laissant des linges trempés de la même décoction, moyennant quoi ces parties ne furent nullement altérées par la suppuration qui découloit de ce corps.

Le huitieme jour nous portâmes avec les doigts une quatrieme ligature jusqu'à l'orifice interne de la matrice, n'étant pas possible de la porter plus haut : j'étois alors fort inquiet du reste du pédicule qui avoit son attache au fond d'une matrice, qui, selon mon raisonnement, devoit avoir une certaine capacité & hauteur, ayant contenu un corps étranger aussi considérable.

Le onzieme jour après midi, la malade, assise dans un fauteuil, le Chirurgien en tirant un peu fortement ce pédicule avec les ligatures qu'il y avoit mises, fut assez heureux

pour l'amener, ſans que la malade ſe trouvât mal ; auſſi-tôt on la remit dans ſon lit. Curieux de reconnoître l'état de la matrice, & toujours inquiet du reſte du pédicule, je la touchai. Comme la matrice avoit été tirée en en bas, tant par le poids de ce corps étranger, que par les ſecouſſes que le Chirurgien lui avoit données, je la rencontrai d'abord ; je trouvai l'orifice interne dilaté, à pouvoir y paſſer trois doigts ; je ſentis le fond de la matrice deſcendu, & au niveau de l'orifice interne, j'y reconnus l'endroit où avoit été attaché le pédicule ; on appliqua des linges trempés dans une décoction de fleurs de roſes rouges, cuites dans le vin, avec un peu de miel roſat. La malade qui ſe trouvoit bien, & délivrée d'un ſi grand danger, reſta pluſieurs jours dans ſon lit ; pendant ce tems, on continua de l'injecter & de lui mettre des linges trempés dans la même décoction ; la malade reprit des forces de jour en jour, & ſe trouva ſi parfaitement guérie, qu'elle devint groſſe deux mois après ; elle avorta dans le troiſieme mois de ſa groſſeſſe, ſans autre ſuite fâcheuſe. Plus circonſpecte pour l'avenir, elle reprit ſes forces, eut ſes regles pluſieurs fois ſans dérangement ; elle redevint groſſe, accoucha très-heureuſement d'un gros garçon, & de deux autres encore après qui ſont aujourd'hui

aujourd'hui forts & bien portans, de même que la mere qui jouit de la plus parfaite santé.

EXPOSITION

De l'état des saisons, & des maladies observées à Boulogne sur mer, pendant les années 1757 & 1758.

SECOND MÉMOIRE par M. DESMARS, Médecin-Pensionnaire de la Ville.

A Boulogne, en 1757, les pluies commencerent dans les derniers jours du mois d'Août. L'automne fut nuageux; des pluies très-fréquentes; les vents septentrionaux soufflerent peu de jours; il gela vers le solstice; l'hiver fut nébuleux, il y eut de petites pluies fines presque continuelles; le froid n'étoit point excessif; les vents très-variables, sur-tout à l'équinoxe; le printems sec & froid; nous eûmes de très-beaux jours par des vents du levant, qui soufflerent sans interruption jusqu'à la fin de Mai; ceux du sud ramenerent les pluies; la chaleur & la sécheresse ne se firent sentir que dans le mois d'Août, & les pluies recommencerent vers la fin. (*a*)

(*a*) J'ai suivi la méthode d'Hippocrate, en décri-

Or cette année ayant été froide & humide, dès le mois de Décembre ; tandis que les fievres intermittentes d'automne diminuoient, les catharres se multiplioient tous les jours & se présentoient sous différentes faces.

Ceux qui étoient légérement attaqués, se plaignoient seulement d'un défaut d'appétit, d'un grand dégoût, d'un mauvais goût ;

Ou d'une grande douleur à l'une des deux oreilles, quelquefois à toutes les deux ; la bouche, les dents, la mâchoire étoient douloureuses ; les joues, les levres, les glandes du cou, toutes les parties de la face étoient diversement tuméfiées.

D'autres étoient d'abord attaqués de pesanteur de tête, avec éternument, larmoiement, écoulement de sérosités par les narines, mal de gorge, la toux succédoit, & faisoit disparoître les premiers symptômes.

Ceux-là étoient sans fievre.

vant de suite les quatre saisons de l'année. 2° En commençant par l'automne, & finissant à l'automne suivant. 3° En exposant la température particuliere de chaque saison, & non celle de chaque jour, pour en déduire le caractere général de toute l'année, ou de toute la constitution. 4° En n'admettant que les vents de nord & de sud, auxquels je rapporte tous les autres ; la chaleur & la froidure ; la sécheresse & l'humidité ; la sérénité de l'air. Je me propose d'établir les fondemens de cette méthode dans une dissertation particuliere.

Mais parmi ceux qui furent obligés de garder le lit, presque tous se plaignoient de frissons vagues pendant les premiers jours, de mal de tête ; la douleur étoit ordinairement fixe au front, vers les orbites : quelquefois elle occupoit toute la tête, & venoit se terminer vers les fosses orbitaires, & à la racine du nez.

Presque tous éprouvoient des vertiges.

Le pouls étoit plein & rebondissant dans les premiers jours, la langue humide, blanchâtre, la toux étoit seche, & augmentoit beaucoup la douleur de tête ; mais vers le troisieme ou quatrieme jour, elle devenoit moins laborieuse : ils rejettoient quantité de phlegmes & de sérosités, souvent mêlés d'un peu de sang, sur-tout dans les crachats du matin ; la mucosité des narines étoit aussi mêlée d'un peu de sang, le mal de tête & la fievre cessoient, & le sommeil revenoit.

Le plus grand nombre ressentoit au creux de l'estomac, une douleur fixe & permanente ; souvent des points de côté avec oppression ; des douleurs aux parties antérieures du thorax & le long des vertebres ; tout cela se calmoit par des sueurs égales, modérées, soutenues pendant plusieurs jours, pendant lesquels l'urine se troubloit, montroit un nuage blanchâtre, & déposoit enfin un sédiment.

Quelques-uns moururent pleurétiques.

En général, cette maladie étoit assez bénigne dans la Ville & dans les environs.

Mais les soldats de la garnison, & surtout ceux des milices Orléanoises, arrivés en cette Ville, furent attaqués de symptômes plus graves.

Ils tomboient dans des affections comateuses; la langue & la gorge se séchoient, le délire survenoit, le pouls petit, accéléré, ou inégal & vacillant, la respiration entrecoupée de soupirs profonds, les mains tremblantes, des sueurs froides, ils mouroient en peu de jours.

Dans quelques-uns, une liqueur laiteuse sortoit des pores de la langue; cette exudation venant à s'arrêter tout-à-coup, la langue devenoit lisse & fort rouge, le délire survenoit, & le malade périssoit, en rendant par la bouche & les narines beaucoup de sanie; ces accidens arrivoient dans les premiers jours.

L'urine étoit généralement épaisse, avec une suspension très-abondante, rougeâtre, inégale, quelquefois brune & noirâtre, le sédiment semblable à un son grossier, inégal.

Le flux de ventre se déclaroit aussi-tôt que la langue se séchoit; il étoit quelquefois excessif, les malades s'oublioient; quelques-uns rendirent du sang par les selles.

La confiſtance des crachats répondoit à l'état de la langue; & lorſqu'elle étoit ſeche & noire, ils étoient recuits, ſemblables à une colle brune deſſéchée, livide & noirâtre

Il y avoit du ſang mêlé, rouge, brun, noir, grumelé, inégalement lié.

Des hémorragies par les narines, de la ſurdité, du délire, enrouement & extinction de voix.

Les hémorragies étoient copieuſes, réitérées pluſieurs nuits conſécutives, avec diminution de douleur & de peſanteur de tête; les jeunes gens auxquels cette éruption arrivoit, guériſſoient.

La ſurdité & le délire ſuivoient de près la ſéchereſſe de la langue. Pluſieurs ont rendu des abſcès par le canal auditif.

L'enrouement & l'extinction de voix étoient de très-longue durée, ainſi que la toux.

Les flux involontaires qui avoient duré plus d'un mois, & qui avoient épuiſé les forces des malades réduits preſqu'à l'agonie, ſe ſont arrêtés quelquefois d'une maniere ſpontanée, en même-tems des tumeurs aux bras, aux feſſes, au cou, des parotides, des ophthalmies imprévues ſembloient avoir changé le cours ou la direction de l'humeur morbifique.

Les ſoldats de la garniſon furent ſeuls attaqués de fievre catharrale maligne, ſpécialement les milices Orléanoiſes.

Le froid & l'humidité qu'ils avoient à eſſuyer, en ſe rendant aux différens poſtes ſitués le long des côtes, ſouvent à la diſtance de trois ou quatre lieues, & durant le ſervice qu'ils étoient obligés d'y faire, ont paru les principales cauſes de ces maladies.

Tandis que les ſoldats des troupes Boulonnoiſes, qui ſervoient dans leur propre pays, & avec plus de reſſource pour ſe procurer des commodités, & ceux du régiment d'Artois, plus accoutumés au ſervice & au changement d'air, ont peu ſouffert.

Vers la fin de l'hiver, il y eut des fievres éruptives, avec hémorragies exceſſives, & ſouvent réitérées par les narines; urines noires, livides, taches pourprées, livides; elles furent en petit nombre, & n'attaquerent que des jeunes gens.

Les tierces intermittentes du printems furent peu nombreuſes, & toute cette ſaiſon, pendant laquelle les vents d'eſt ſoufflerent juſqu'à la fin de Mai, fut exempte de maladies.

Mais les vents méridionaux ayant ramené les pluies, les pleuréſies devinrent fréquentes, & enleverent pluſieurs malades. Au hameau du *Fortet*, paroiſſe d'*Outreau*, plus de trente pleurétiques terminerent leur car-

riere en fort peu de tems ; quelques défaillances étoient suivies d'une mort imprévue, le jour même ou le lendemain.

Pendant les chaleurs de l'été, les fievres catharrales renaissoient ; beaucoup de toux, des oppressions, des maux de tête avec vertiges, des nausées, des vomissemens, la langue blanche ; les sueurs étoient considérables dès les premiers jours, des douleurs de rhumatisme, des engourdissemens aux extrêmités.

Le sang qu'on tiroit aux malades, étoit pourvu d'une abondante sérosité ; tout annonçoit de la dissolution dans les humeurs.

Vers la fin de l'été, ces fievres devenoient intermittentes, toujours de grands maux de tête, insomnies, vomissemens dans les premiers jours, points de côté vagues, sueurs considérables.

Le mal de tête étoit quelquefois si violent, que les malades perdoient connoissance, sans délire ni phrénésie ; ils étoient frappés soudainement d'une vive douleur dans les deux orbites, avec des soubresauts.

Elles se terminoient souvent vers le 14, par l'enflure de l'estomac ou des extrêmités.

Durant l'automne, des fievres tierces & double-tierces, mais en fort petit nombre, encore moins de fievres quartes.

La coqueluche étoit épidémique parmi les enfans.

Cette année a été la plus ſalubre de toutes celles que j'ai obſervées ici depuis l'année 1750 ; les morts furent des vieillards infirmes, poitrinaires, aſthmatiques, des enfans au berceau ; parmi les adultes, quelques pleurétiques.

Celles des humeurs de nos corps qui parurent les plus émues, étoient la lymphe, la pituite, les ſéroſités, les phlegmes qui avoient des iſſues par les yeux, les narines, la bouche & le ventre ; le ſang qui faiſoit ſouvent irruption par les narines dans les jeunes ſujets, & par les vaiſſeaux qui communiquent aux inteſtins dans les autres.

Les maladies bilieuſes & mélancoliques qui avoient dominé en 1757, ſe montrerent peu, & avec des ſymptômes très-modérés.

La *follette* en 1732, & la *gripe* en 1743, dont on trouve des obſervations du Docteur Huxham, & dans les eſſais d'Edimbourg, ſont la même maladie que celle qui a régné ici pendant cet hiver, quant à l'eſpece bénigne obſervée dans la Ville & dans les environs.

Et la fievre catharrale maligne, que M. Huxham obſerva en 1745, parmi les priſonniers François & Eſpagnols, détenus à Plymouth, eſt tout-à-fait ſemblable à celle qui a régné ici dans les milices Orléanoiſes, exceptez-en les pétéchies & les parotides qui furent plus rares : l'une & l'autre ne

s'étendirent que très-peu parmi les habitans du pays. Elles commencerent dans la même saison, avoient été précédées à-peu-près du même tems; mais la durée de celle de Plymouth, fut plus longue. Ici nos malades avoient ce qu'on appelle la maladie du pays, & soupiroient sans cesse après leurs foyers, *dulcis amor patriæ*; & sans doute que les prisonniers François & Espagnols avoient cela de commun avec eux. Enfin ils avoient encore cette conformité d'être privés de vin, qui n'est pas la boisson ordinaire à Boulogne, non plus qu'à Plymouth; & des hommes accoutumés à cette boisson, peuvent difficilement en être privés tout-à-coup, sans essuyer quelque altération considérable dans leur santé: *Mutationes omnes repentinæ periculosæ* Cette liqueur leur devenoit d'autant plus nécessaire, qu'elle étoit un remede*

---

* *Neque*
Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.
Hor.

Nota. Hippocrate dans ses constitutions épidémiques, ne fait point du tout mention de la méthode qu'il suivoit, en traitant les maladies dont il donne l'histoire, parce que son objet étoit de faire connoître la liaison des causes aux effets, ou l'influence des quatre saisons sur la santé. C'est à son imitation que je m'abstiens d'entrer dans des détails thérapeutiques, pour ne point offusquer la nature par l'art. D'ailleurs les faits de cette espece ne

à la tristesse profonde dans laquelle ils étoient toujours plongés, sur-tout pendant l'hiver.

LETTRE

A M. VANDERMONDE, par M. LECAT, Maître en chirurgie à Rouen, &c. sur le sujet du prix proposé par l'Académie royale de chirurgie.

MONSIEUR,

Vous venez d'annoncer dans votre Journal de Janvier, le sujet du prix de l'Académie de chirurgie, pour l'année 1760, qui est de *déterminer, d'après une bonne théorie, le traitement des fistules, considérées dans les différentes parties du corps.*

Les fistules lacrymales, Monsieur, entrent dans le projet de l'Académie, & il ne faut pas douter que les concurrens à ce prix ne lisent sur cette matiere les mémoires de cette Société, & entr'autres, l'excellente piece du tom. 2. pag. 193, intitulée, *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*; mais comme les meilleurs ouvrages ont des taches à l'insçu même de leurs Auteurs, je dois prémunir les concurrens qui

portent point le même caractere de vérité, & on peut être soupçonné de les fléchir à son avantage.

liront celui-ci, contre une erreur qui s'y eſt gliſſée.

Le ſavant Académicien, après avoir parlé de ma méthode, d'après le Mercure de Décembre 1734, dit que .... *la difficulté de faire paſſer cette meche* (que j'introduis dans le canal des larmes,) *de la faire paſſer*, dis-je, *du ſac lacrymal au-dehors de la narine, avoit fait abandonner cette méthode.*

On a trompé, Monſieur, par un faux rapport, mon habile Confrere, Auteur de ces réflexions. Je n'ai jamais ceſſé, depuis 1734, de traiter la fiſtule lacrymale, par l'introduction d'une meche dans le canal des larmes; toutes les fois que ce canal ne s'eſt pas trouvé oblitéré, ou abſolument fermé.

Sa difficulté déſeſpérante, alléguée dans la manœuvre de cette introduction, eſt auſſi imaginaire que l'abandon de cette méthode. Il étoit vraiſemblable, Monſieur, qu'un Chirurgien qui, dès le mois de Septembre 1734, étoit parvenu à imaginer & à exécuter le projet de paſſer dans le canal nazal avec aſſez peu de difficultés & de douleurs, au moyen d'une aiguille d'argent, de fils & un ſéton, n'en reſteroit pas même à ces heureux ſuccès. Effectivement peu de mois après, l'aiguille d'argent chargée de fils ayant encore offert quelques difficultés à être attrapée par mon crochet *mouſſe* (&

non pas *moulé*, comme le dit le Mercure de Décembre 1734.) J'envoyai chercher sur le champ une bougie fine, chez un marchand de cire, voisin du malade; j'en passai un bout de 7 à 8 pouces de long dans le canal lacrymal; son extrêmité ayant été arrondie en pointe entre mes doigts chauds, j'en fis passer plusieurs pouces dans la fosse nazale, pour y faire des circonvolutions plus aisées à attraper avec le crochet, tandis que le séton étoit attaché à l'autre extrêmité de cette bougie, qui devoit l'introduire dans tout le trajet du canal, & le faire sortir par les narines. Je ne fus point trompé dans mon attente, & depuis cette époque, j'ai toujours préféré cette bougie fine, beaucoup plus douce que la sonde ou l'aiguille la plus flexible; bougie incapable de faire de fausses routes entre le canal membraneux & le canal osseux, & plus aisée enfin par ses nombreuses circonvolutions, à être rencontrée sous le cornet inférieur, & même dans toute la fosse nazale, par le crochet scrutateur, sur-tout dans l'opération faite sur le vivant, où la chaleur des organes donne plus de souplesse à la bougie, & la rend vraiment capable des circonvolutions dont je viens de parler.

Les efforts que j'ai faits pour perfectionner l'opération de la fistule lacrymale, dans les cas où le canal des larmes est oblitéré, &

où l'on eſt obligé d'établir une iſſue artificielle du ſac dans les foſſes nazales, ne ſont peut-être pas moins heureux que les précédens.

Sans entrer dans des détails trop longs pour trouver place ici, détails réſervés aux mémoires de l'Académie de Rouen, je dirai ſeulement que je ſubſtitue au canal oblitéré une canule d'or, qui a 1° un pavillon très-évaſé, que je place dans le fond du ſac lacrymal ; 2° un col qui eſt embraſſé par l'iſſue faite à l'os unguis, ſoit par un trocard fait exprès, ſoit dans certains cas, par un bouton de feu ; 3° une extrêmité inférieure gonflée en olive, recourbée & percée de trois orifices, &c.

J'ai l'honneur, Monſieur, d'être avec la plus haute eſtime, &c.

LETTRE

*De M. LEBEAU, Médecin au Pont de Beauvoiſin, à l'Auteur du Journal, ſur les effets de la racine d'*acorus verus, *dans les hémorragies.*

Quoique j'euſſe vu réuſſir pluſieurs fois dans les mains de mon pere, qui avoit 60 ans de pratique, la racine d'*acorus verus*, ou *calamus aromaticus officinarum* dans les hémorra-

gies, j'en rapportois l'effet au hasard ou à la nature ; j'y étois déterminé par le défaut de raisons à pouvoir l'expliquer ; je négligeai de m'en servir : converti par de nouveaux effets, dans des cas où tous les autres secours n'avoient point opéré, je me déterminai à le mettre en usage.

La pratique m'a depuis appris que les astringens terreux, & que tous ceux que les Auteurs ont tant vantés, faisoient peu d'effet dans les hémorragies internes ; que cette maladie demandoit des réflexions & de la variété dans l'application des remedes ; que souvent elle dépendoit d'une certaine qualité visqueuse dans la lympe, qui, s'embarrassant dans tous ses tuyaux, gênoit les vaisseaux sanguins ; que dans des vomissemens même de sang, avec étourdissemens, bouffissure, relâchement dans tous les solides, exanthemes sur la peau ; l'émétique avoit été le meilleur remede, comme tout Praticien l'a dû observer dans les pertes utérines où l'estomac est dérangé.

Je crois donc devoir inviter tous les Praticiens à se servir avec confiance de la poudre d'acorus verus, depuis demi-drachme jusqu'à une drachme, dans un véhicule, ou en bol ; rarement j'ai été obligé de réitérer la dose demi-heure ou une heure après.

Jamais ce remede ne m'a manqué dans les hémorragies du nez, même dans les fievres

où l'on ſoupçonne la diſſolution putride du ſang : il eſt vrai que dans tous les cas où je l'ai employé, j'ai donné le tems aux vaiſſeaux de ſe dégorger, & à la pléthore de ſe diſſiper, quand j'en ai pu juger par la couleur du viſage, par le pouls & les autres caracteres. Quels miracles cette poudre ne fait-elle pas dans les fauſſes-couches, dans les avortemens, où la petiteſſe du pouls, la proſtration des forces paroiſſent exiger des cordiaux, les pertes conſidérables des aſtringens, des ſtiptiques qui ſouvent ne font qu'opprimer la nature ? J'oſe avancer qu'elle facilite, comme par enchantement, l'expulſion des lambeaux de l'arriere-faix, & qu'elle aide à l'accouchement, en prévenant & arrêtant les pertes immodérées.

Je n'ai jamais employé cette racine dans les hémorragies externes ; je ne rapporterai aucune obſervation de ſes effets, chacun ayant aſſez d'occaſions, & n'y ayant aucun danger d'en faire ſoi-même l'expérience, pourvu que ce ne ſoit point dans les hémorragies critiques ni périodiques.



Antonii de Haen , *consiliarii aul. & medicinæ practicæ in hâc almâ & antiquissimâ universitate professoris primarii , pars tertia , rationis medendi , in nosocomio practico , quòd in gratiam & emolumentum medicinæ studiosorum condidit Maria-Theresia augustissima Romanorum Imperatrix. Vindebonæ ;* c'est-à-dire , Traité de pratique , par M. de *Haen* , &c. troisieme Partie. A Vienne en Autriche , 1 vol. *in*-8° de 256 pag.

Les Abus de la saignée , démontrés par des raisons prises de la nature , & de la pratique des plus célebres Médecins de tous les tems , avec un *Appendix* sur les moyens de perfectionner la médecine. A Paris , chez *Vincent* , rue S Severin , 1 vol. *in*-12. Prix , relié , 2 livres 10 sols.

Observations chirurgicales sur les maladies de l'uretre , traitées suivant une nouvelle méthode , par M. *Daran* , Ecuyer , Conseiller-Chirurgien ordinaire du Roi , servant par quartier , & Maître en Chirurgie de Paris : quatrieme édition , augmentée de nouvelles observations. A Paris , chez la veuve *Delaguette* , rue S. Jacques , à l'Olivier , 1 vol. *in*-12 de 290 pag. Prix , relié , 3 liv. 10 sols. La rapidité du débit de cet ouvrage , le nom de M. *Daran* , en disent plus que tous les éloges que nous pourrions donner à cet ouvrage.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

FEVRIER 1759.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	Barometre. pouces.	lig-nes.	par-ties.	Vents.	Etat du ciel.
1	4	$6\frac{1}{2}$	3	28	6	0	O. au N-O. médiocre.	Beauc. de nuag. pet. pl. le mat.
2	0	$6\frac{1}{2}$	5		5	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Peu de nuages.
3	5	7	5		6	$\frac{1}{4}$	*Idem.*	Couvert, pet. pluie le soir.
4	3	6	3		8	0	O-N-O. *idem.*	Beaucoup de nuages.
5	4	7	5		6		*Idem.*	Couvert.
6	5	7	7		5		*Idem.*	*Id.* p. pl. à 11 h. mat.
7	6	7	5		6	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beauc. de nuages.
8	6	8	6		7	0	*Idem.*	Couvert.
9	5	7	$4\frac{1}{2}$		6	$\frac{1}{2}$	N. au N. E. *idem.*	*Idem.*
10	2	4	1			0	E. au S-E. *id.*	*Idem.*
11	01	7	3		7	$\frac{1}{2}$	N-E. *id.*	Serein.
12	0	6	1		8	0	*Idem.*	Brouillard épais.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
13	0 $3\frac{3}{4}$	$\frac{1}{2}$	1	28	7	$\frac{1}{4}$	*Idem.*	*Id.* Beauc. de nuages.
14	0	6	3			0	*Idem.*	Peu de nuages.
15	1	6	2				*Idem.*	Brouillard le mat. Serein à 9 h.
16	0	5	1		6		*Idem.*	*Id.* Serein à midi.
17	0 1	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$				N-E. au N-O. *id.*	*Idem.*
18	2	$5\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$				N. au N-E. *idem.*	Beaucoup de nuages, quelq. g. de pluie à 5 h. du s.
19	$1\frac{1}{2}$	4	2		5		*Id.* fort.	Beauc. de nuages.
20	1	5	1		4		N-E. à l'E. méd.	Serein.
21	0	8	5		2	$\frac{1}{2}$	N. à l'E. *idem.*	Peu de nuages.
22	$5\frac{1}{2}$	9	7				S. au S-O. *idem.*	Beaucoup de nuages. pet. pluie le soir.
23	7	10	$5\frac{1}{2}$		1		O. au N. *idem.*	Beauc. de nuages.
24	4				0	0	N-E. fort.	*Id.* petite pluie le s.
25							S. *id.*	*Idem.*
26							*Idem.*	*Id.* pluie la nuit.
27			8	27	10		*Idem.*	*Id.* pluie le soir.
28	8	11	$7\frac{1}{2}$	27	11	$\frac{1}{2}$	S-S-O. médiocre.	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 12 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
12 fois du N-E.
3 fois E.
1 fois du S-E.
4 fois du S.
2 fois du S-O.
9 fois O.
4 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
16 jours de nuageux.
6 jours de couvert.
5 jours de brouillard.
10 jours de pluie.
8 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Fevrier de cette année. Par M. VANDERMONDE.

Les pleurésies seches qui se sont fait sentir pendant le mois précédent, ont continué pendant celui-ci avec assez de vivacité ; le pouls étoit dur, la douleur de côté très-vive, les crachats sanguinolens, les saignées & les délayans étoient les seuls remedes qui procuroient quelque soulagegement. Il y a eu quelques fiévres malignes, avec douleur & embarras à la tête, des envies de vomir, un pouls foible & lent, un accablement général. Les malades qui avoient été saignés plus d'une ou deux fois, devenoient hydropiques, ou périssoient par des métastases au cerveau. Les érétiques, les légers apéritifs, les cordiaux les plus doux, unis aux absorbans terreux, réussissoient mieux.

On a observé aussi des fiévres intermittentes, accompagnées de folies, qui dégénéroient insensiblement en manie, & même en phrénésie. Les saignées calmoient la violence des accidens, les doux purgatifs faisoient rendre aux malades une quantité prodigieuse de bile écumeuse, qui ne les soulageoit pas ; les lavemens paroissoient être de quelque avantage : les nitreux & le petit lait étoient assez favorables. Les malades dans leur convalescence, restoient comme imbécilles, avec une espece de fiévre lente, qui cédoit cependant au régime & aux purgations.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Janvier 1759, par M. Boucher, Médecin.

La constitution de l'air, quant à sa température, n'a guere été différente du mois précédent : il n'y a pas eu de gelée jusqu'au 20, & le thermometre a été observé plusieurs jours au matin, à 7 ou 8 dégrés au-dessus du terme de la congélation. Le 20, il a desendu à $\frac{1}{2}$ sous ce terme, & à 4 dégrés les trois jours suivans ; après quoi il n'a été observé au terme de la glace que trois jours.

L'air a été calme tout le mois, & il y a eu peu de pluie, le barometre ayant été observé au-dessus de 28 pouces, & presque toujours plusieurs dégrés au-dessus, depuis le 6 jusques & compris le 31 ; en revanche, il y a eu des brouillards & de la bruine.

On n'a pas eu de neige, ni ce mois, ni les précédens : il en a tombé quelques floccons le 29 au matin.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 9 dégrés, au-dessus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, 4 dégrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre à été de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
3 fois du Nord-Est.
1 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.
12 jours de pluie.
6 jours de bruine.
6 jours de brouillards.
7 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Janvier 1759.

La continuation du tems humide a causé des éruptions cutanées, avec démangeaison, & a fomenté dans les poumons des stases ou congestions inflammatoires sourdes, qui aboutissoient à des fluxions de poitrine, souvent compliquées de fiévre putride. Les malades, plusieurs jours avant que la

fiévre ſe déclarât, avoient des laſſitudes ou courbatures, des douleurs ſourdes dans le dos & dans la poitrine, avec toux, &c. Elle s'annonçoit communément par un point de côté, qui dans quelques ſujets traverſoit la poitrine de devant en arriere, ou bien une douleur vive occupoit tout un côté, avec oppreſſion & difficulté de reſpirer; les uns avoient des crachats ſanguinolens, & les autres n'expectoroient que des matieres glaireuſes ou pituiteuſes; le mal de tête aigu & avec des battemens, moleſtoit tous les malades, & en quelques-uns il s'y joignoit une douleur vive dans le fond de l'oreille; néanmoins le délire ne s'enſuivoit pas ordinairement. Les ſymptômes caractériſtiques de la fiévre putride ſe manifeſtoient ou au commencement, ou dans le progrès de la maladie: aux uns il ſurvenoit vers l'état de la maladie, des ſelles fétides & délayées; d'autres reſtoient conſtamment conſtipés, malgré l'uſage des lavemens fréquens. Lorſque les ſymptômes inflammatoires perſiſtoient, malgré les ſaignées & l'uſage ſuivi des remedes indiqués, les véſicatoires appliqués aux jambes & à la nuque, opéroient l'effet ſouhaité, en inciſant la lymphe coëneuſe qui les fomentoit. Les ſignes de coction purulente de la part des urines, ont paru dans peu de ſujets; auſſi y a-t-il eu beaucoup de récidives.

Les apoplexiès ont été communes ce mois ; ainsi qu'à la fin du précédent : plusieurs ont été de la nature des fortes, & les secours n'ont pu être administrés assez à tems dans celles-ci, pour prévenir les suites funestes.

Il y a eu aussi des rhumatismes en assez grand nombre, que le froid de la fin du mois a rendu inflammatoires, & dont quelques-uns ont été suivis de dépôts, malgré les saignées & l'usage requis des remedes antiphlogistiques : la même cause a rendu les points de côté plus vifs & plus fréquens. On voit donc que la constitution humide de l'air, jointe à l'inertie de la saison, a fomenté des maladies dépendantes des stases de la masse du sang dans le cerveau, dans le poumon & dans les parties musculeuses ; maladies que nous avons observé ailleurs *, être communes en ce pays, & le produit ordinaire de cette constitution de l'air.

* Journal de Septembre 1757.



JOURNAL

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, *v.* 63. 64

MAI 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1759.

LES ABUS

De la saignée, démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célebres Médecins de tous les tems, avec un Appendix sur les moyens de perfectionner la médecine. A Paris, chez Vincent, *Imprimenr-Libraire, un volume* in-12. *Prix, relié,* 2 *livres* 10 *sols.*

IL n'est pas de remede aussi commun, & qui soit aussi universellement adopté, que la saignée. Est-ce un bien pour le progrès de la médecine ? Les malades s'en trouvent-ils mieux ? Est-ce l'expérience qui a donné

à ce remede la préférence ſur les autres dans les maladies aigues? Ce ſont autant de queſtions que l'on trouvera diſcutées ſçavamment, & bien réſolues dans cet ouvrage.

Pour mieux faire ſentir les cas où la ſaignée peut convenir, l'Auteur diſtingue d'abord quatre eſpeces de pléthore, la vraie, la fauſſe, la particuliere, & la compoſée. La premiere, produite par la trop grande quantité de la partie rouge, eſt la ſeule, ſelon lui, qui indique véritablement la ſaignée. Ce remede répeté deux ou trois fois ſuffit, dit-il, pour emporter la plénitude la plus conſidérable. Il tire ſa preuve de la quantité du ſang dont la nature ſe décharge chez les femmes, pour diſſiper la plénitude menſtruelle. Si des praticiens ſages riſquent quelquefois une quatrieme & cinquieme ſaignée, c'eſt dans l'eſpérance de prévenir un grand mal par un moindre. Ce remede doit être employé, ſur-tout les quatre premiers jours de la maladie, non dans la vue d'éteindre la fievre, mais de la réduire à ce juſte milieu, ſi néceſſaire pour opérer la coction des humeurs nuiſibles. Ce but, une fois rempli, c'eſt à la nature à ſéparer, & à chaſſer les ſucs préparés, & au Médecin à l'aider dans cette expulſion, lorſqu'elle ne ſuffit pas à elle-même; mais les ſaignées immodérées & trop fréquentes, s'oppoſent manifeſtement à ces

vues. L'épuisement où elles jettent le malade, & l'obstacle qu'elle portent à la séparation de la matiere nuisible, sur-tout vers le tems de la crise, en sont des preuves convaincantes.

La fausse pléthore, produite par la seule raréfaction du sang, ne peut être dissipée que par le resserrement ou la condensation des parties de ce fluide; effet qui s'opere par l'addition de quelque substance convenable, & non par aucun retranchement de la matiere raréfiée. Après avoir rapporté les signes qui peuvent faire distinguer cette pléthore de la vraie plénitude, l'Auteur détaille les secours propres à la combattre; ces secours sont internes oux externes. Parmi les premiers, il place les rafraîchissans appropriés, tels que les esprits acides, les nitreux, la diéte convenable, la boisson froide, les lavemens, &c. Les externes sont l'air frais, le bain froid ou tempéré, les fomentations, &c. Ce qu'il dit du ménagement & du rafraîchissement de l'air, mérite non-seulement l'attention des Médecins, mais aussi celle des Magistrats. Il en trouve surtout la preuve dans les grands avantages que nos voisins retirent des ventilateurs de M. Hales. Pour nous convaincre de l'utilité de ces machines dans les hôpitaux, les maisons de force, les vaisseaux de transport, &c. L'anonyme satisfait la curiosité du Lecteur

par le récit juste & intéressant des pernicieux effets de l'air corrompu. Il rapportent ensuite plusieurs cures surprenantes, opérées par le bain froid; & détaille les bons effets des fomentations; celles de la tête sur-tout, employées pour calmer les délires, produits par l'effervescense des humeurs, peuvent piquer la curiosité de tous ceux qui n'aiment pas à répandre beaucoup de sang dans ces sortes de cas. Les régles proposées pour la boisson de l'eau froide, ne sont pas moins intéressantes.

La pléthore particuliere arrive lorsque le sang se trouve en plus grande quantité dans une partie, que dans le reste du corps. Elle est simple & composée; simple, lorsque le sang s'arrête dans quelque partie, sans qu'il excede sa juste mesure; composée, lorsqu'elle se joint à la vraie ou à la fausse plénitude. Si le sang s'accumule tout-à-coup, il forme l'inflammation; celle-ci est produite par l'arrêt de ce fluide, dans les dernieres arteres sanguines; & selon d'autres, par son irruption dans les tuyaux lymphatiques. Boerhaave admet cette double cause. Cet arrêt & cette irruption supposent une foiblesse particuliere dans les vaisseaux où ils se font, ou un plus grand abord de sang vers leurs embouchures, à l'occasion de quelque obstacle dans les tuyaux voisins. « Si la sai» gnée, ajoute l'Auteur, avoit la vertu de

» détruire cette foibleſſe, ou d'enlever cet
» obſtacle, elle ſeroit ſans doute le vrai ſpé-
» cifique de l'inflammation ; mais hélas !
» elle n'eſt que trop ſouvent la cauſe de ſon
» augmentation, par l'affoibliſſement géné-
» ral qu'elle porte dans la machine. « La ſaignée ne peut donc être employée avec sûreté dans la pléthore particuliere, que lorſqu'elle ſe trouve jointe à la vraie plénitude, ou que le malade, naturellement ſanguin & robuſte, n'a pas été encore affoibli par la maladie. On peut tenter auſſi ce remede, dans la ſeule vue de produire une révulſion, ou plutôt, ſelon l'Auteur, pour mettre en mouvement le ſang arrêté dans la partie engorgée. Plus la ſaignée ſe fait près de cette partie, plus elle eſt propre à favoriſer la réſolution. L'Auteur le prouve par une infinité de faits qui méritent d'être lus dans l'ouvrage même. Il donne ici une eſquiſſe de la méthode curative d'Hippocrate, qui peut fournir de grandes vues aux praticiens; il ſuit la ſaignée entre les mains des anciens, & celles des plus célebres modernes, & il n'en trouve aucun, dont la pratique ſur cette évacuation, ne ſoit plus ou moins contraire à celle de quelques aveugles phlébotomiſtes de nos jours. Il entre dans les diſputes & les contradictions des Médecins, ſur les queſtions de la révulſion & de la dérivation. Il prouve que celle-ci

n'agit point, selon l'idée commune, par la rapidité du sang, qu'on prétend qu'elle porte de surcroît sur la partie engorgée. » Il suffit » que l'ouverture d'une veine diminue la » résistance à côté de la partie obstruée, pour » que le sang épais & croupissant se déplace, » & se porte vers le vuide fait par l'évacua- » tion. Lorsque la nature guérit une esqui- » nancie, ce n'est point en poussant le sang » contre la partie engorgée, mais en condui- » sant à la surface, ou faisant circuler celui » qui étoit arrêté. « Cette théorie est confirmée par quelques expériences de M. de Haller, rapportées par notre Auteur. Ce dernier conclut de tout cela, que le terme de dérivative, donne une fausse idée de l'effet de la saignée, qu'on nomme communément ainsi, & qu'elle devroit plutôt prendre le nom de révulsive immédiate, ou de locale. » Je n'ai point de terme, ajoute l'anonyme, » pour présenter à l'esprit, la propriété qu'a » cette saignée de dégager les vaisseaux où le » sang est arrêté, à moins qu'on ne me passât » celui de *dimatoire*, ou de *dislocante*. »

La pléthore est composée, lorsqu'elle se joint à la cacochymie, ou qu'elle est accompagnée d'un épaississement considérable, ou de quelqu'autre vice dans les humeurs. Si la corruption engendrée par la vraie plénitude a fait peu de progrès, ou que la partie rouge, encore peu dissoute, soit dominante

dans les vaisseaux, on peut employer la saignée dans les fiévres aiguës des malades naturellement robustes & sanguins; mais lorsque la dissolution du sang & la pourriture dominent, soit dans les premieres voies ou dans les vaisseaux, la saignée devient inutile, & même dangereuse; la correction des humeurs ne peut s'opérer que par les altérans appropriés, & la dissipation des sucs dégénérés, que par les évacuans indiqués par la nature. Tous les grands Médecins ont réprouvé l'entreprise d'évacuer les humeurs corrompues par la saignée. Ils ont trouvé sur-tout ridicule de s'autoriser de la mauvaise *couleur du sang*, pour réitérer ce remede; d'autant que rien n'est plus trompeur que cette preuve. Galien lui-même allégue la corruption de ce fluide, comme une forte raison contre la saignée; en un mot, ce remede est contraire dans toutes les fievres de pourriture, quand même elles seroient de l'espece inflammatoire. L'Auteur rapporte, à cette occasion, nombre de pleurésies où la saignée a été nuisible, & dont la cure admet principalement les purgatifs & les vésicatoires. Il entre ici dans la question du tems propre pour la purgation. Il fait voir encore la grande utilité des ventilateurs dans les fievres d'hôpital, dans les épidémiques, & toutes celles qui ont la corruption de l'air pour cause. Les fievres produites par le

défaut de tranſpiration, ſe guériſſent auſſi ſans le ſecours de la ſaignée. L'Auteur le confirme par la pratique du Docteur Bates. De plus de cent fébricitans, que ce Médecin traita par les ſudorifiques, il nous aſſure qu'il ne lui en mourut qu'un ſeul. Ces cures furent opérées ſur les Matelots de la flote Angloiſe, depuis le premier Mai 1706, qu'elle partit de Liſbonne, juſqu'au dernier Juillet, qu'elle aborda en Italie.

L'Auteur termine ſon ouvrage par un *Appendix*, qu'il diviſe en quatre articles. Dans le premier, il traite de la connoiſſance des criſes, & de quelques autres moyens de rendre les progrès de la médecine plus rapides. Cet article eſt peu ſuſceptible d'un extrait; mais nous ſommes perſuadés que le Lecteur le verra avec plaiſir dans l'ouvrage même. L'anonyme l'égaie par des traits propres à rendre la lecture de ces ſortes d'ouvrages moins ſeche, ſur-tout à ceux qui ne ſont pas de la profeſſion. C'eſt un ſoin qu'il paroît avoir eu en vue, tant que la nature du ſujet a pu le lui permettre.

Le ſecond article roule ſur la ſaignée dans les hémorragies, & celui-ci n'eſt pas moins intéreſſant. L'Auteur y diſtingue avec ſoin les différentes cauſes des pertes de ſang. Elles peuvent être produites ou par l'éroſion, ou par la rupture, ou par la dilatation des vaiſſeaux, & ſouvent peut-être par la diſſolution

du fluide qu'ils contiennent. L'errosion suppose une âcreté dans les humeurs, qui ne peut être corrigée par la saignée. Dans l'hémorragie dûe à la rupture des vaisseaux, on doit examiner si cette derniere vient de l'effort du sang trop abondant, ou simplement raréfié. Dans le premier cas, on peut employer d'abord la saignée, soit pour emporter la liqueur superflue, soit sur-tout pour rompre son impétuosité, & lui donner une direction contraire; mais l'Auteur suppose que le sang superflu n'ait pas déjà été suffisamment évacué par le vaisseau rompu.
» Saigner un malade déjà affoibli par l'hé-
» morragie, c'est se joindre à la maladie,
» pour détruire la nature; c'est en un mot
» accélérer les convulsions, la bouffissure,
» l'hydropisie, & les autres accidens qu'on
» sait être la suite des pertes de sang im-
» modérées. «

Si la dilatation ou le relâchement des vaisseaux donnoient naissance à l'hémorragie, on sçait que la saignée est plutôt propre à augmenter qu'à détruire ce relâchement.

Cette évacuation ne feroit pas moins pernicieuse dans les pertes de sang, qui sont la suite de la dissolution de ce fluide. Cette cause a lieu dans les hémorragies des sujets pâles, scorbutiques, ou écrouelleux, dans celles qui surviennent aux maladies de pour-

riture, & à celles qui ſont le produit des violentes chaleurs, ſeules ou combinées avec la corruption de l'air, de l'eau, ou des alimens. D'ailleurs la cauſe dont il s'agit, ne va guere ſans la foibleſſe, ou le relâchement des vaiſſeaux; double raiſon par conſéquent d'éviter la ſaignée.

Le troiſieme article traite de la ſaignée dans les fievres malignes, Le terme de *maligne* eſt devenu ſi vague, qu'on ne ſait pas trop quelles ſont les fievres qui méritent ce nom. Si dans celles qu'il plaît de nommer ainſi, le ſang eſt épais & enflammé, cas où les forces & la chaleur ſont conſidérables, la ſaignée modérée peut convenir; mais ſi le ſang donne des marques de ſa diſſolution, ou que le vice réſide dans la lymphe; circonſtances où l'abattement des forces ſe déclare preſqu'en même tems que la maladie, la ſaignée eſt pernicieuſe; comme c'eſt au caractere qui forme les fievres de cette derniere eſpece, qu'on attribue communément la malignité, l'Auteur en conclut que cette évacuation ſera rarement permiſe dans les fievres qu'on nomme malignes.

Dans le quatrieme article, on examine ſi la ſaignée convient dans les fievres accompagnées d'éruption cutanées. Pour décider cette queſtion, l'Auteur remarque que les taches pourpreuſes ſont communément l'effet

de la pourriture & de la diſſolution des humeurs ; que les ſcorbutiques, & les habitans des lieux bas & marécageux, ſont les plus ſujets à ces taches ; que ceux qui abondent en ſéroſités âcres & excrémenteuſes, ſont très-expoſés aux mêmes accidens ; qu'il ſurvient ſouvent des taches *pétéchiales* dans les fievres malignes d'hôpital, & dans toutes celles où la pourriture domine. De tous ces faits, l'Auteur conclut que l'utilité de la ſaignée ne peut être qu'extrêmement rare dans les fievres accompagnées d'éruptions cutanées.

En un mot l'Auteur, qui nous paroît un Médecin judicieux & inſtruit, apprécie avec juſteſſe les cas où la ſaignée convient, & ceux où elle eſt nuiſible ; & après avoir balancé les avantages & les incommodités de ce remede, il fait voir qu'on en abuſe tous les jours, & qu'on fait de ce ſecours, qui n'eſt ſouvent qu'un palliatif, un ſpécifique imaginaire dans toutes les maladies aiguës, & qu'on donne par-là lieu à une routine aveugle, & à un empyriſme condamnable.



MEMOIRE

Sur les Eaux-minérales d'Ax, dans le Comté de Foix, par M. SICRE, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse. A Toulouse, & se trouve à Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange. Prix, broché, 15 sols*

Avant le célebre M. Hoffmann, on connoissoit à peine les eaux-minérales par l'examen de leurs principes ; depuis lui les analyses se sont multipliées au point, que leur collection complette forme une vaste classe dans la bibliographie médicinale. Voici un nouvel examen d'eaux minérales, que personne n'avoit encore publié. Messieurs Venel & Bayen ont sans doute vu & examiné dans leur voyage les eaux d'Ax ; mais le résultat de leurs expériences, confondu encore avec toutes celles qu'ils ont faites du même genre, n'est pas imprimé.

M. Sicre, Auteur de l'analyse que nous annonçons, a employé le loisir que lui donnoit la convalescence d'une très-longue maladie, à faire l'examen de ces eaux auxquelles il croit devoir son rétablissement, & pour rendre cet examen plus intéressant, il y a rapporté vingt-quatre observations sur des

cures faites par ces eaux, au nombre desquelles se trouve la guérison de l'Auteur.

D'où vient la chaleur des eaux thermales? Pourquoi ces eaux se trouvent-elles dans les pays où le passage subit du chaud au froid occasionne des maladies auxquelles elles conviennent? Ces questions sont intéressantes sans doute, & la discussion qu'elles entraîneroient pour y répondre, a empêché M. Sicre de faire autre chose que de les proposer.

La description, la situation, tant de la ville d'Ax que des fontaines qui l'environnent, occupe la première partie. La terre y est maigre, la roche vive, & on ne trouve dans les environs, ni mines, ni pyrites, ni marcassites; mais les eaux thermales y sourdent de toutes parts; les moins chaudes ont 15 degrés de chaleur au-dessus du degré de congélation, & les plus chaudes en ont 64: ces différens degrés de chaleur font varier essentiellement la proportion des substances minérales que contient chaque source. L'Auteur remarque même que relativement au soufre, il n'existe que dans les sources les plus chaudes, les autres n'en ont pour ainsi dire que l'empreinte.

Pour mettre un peu d'ordre dans l'énumération de cette quantité de sources différentes, M. Sicre les divise en trois classes; savoir, celles de *Teix*, celles du *fauxbourg*,

celles du *Couloubret*; diviſion priſe des lieux les plus célebres dans cette petite contrée: chaque claſſe contient un aſſez grand nombre de ſources, qui chacune ont leur nom: ſi ce détail peut intéreſſer les curieux, ils le trouveront dans le livre même.

En général les eaux du Teix ſont brûlantes, & répandent une vapeur continuelle; cette chaleur eſt telle que, dit l'Auteur, elle brûle même en hiver les pieds des pêcheurs peu précautionés. Nous ignorons ce que l'on peut pêcher dans une pareille eau, qui n'eſt employée d'ailleurs que pour les uſages économiques.

Les eaux du fauxbourg ſont encore plus chaudes; elles fourniſſent abondamment du ſoufre ſublimé dans les canaux par où elles paſſent. Ce ſoufre eſt tout-à-fait ſemblable à celui des Capucins d'Aix-la-Chapelle, & ces deux eſpeces ne different des fleurs de ſoufre, que parce que celles-ci ſont plus jaunes. S'il nous eſt permis d'avancer nos conjectures, nous préſumons que cette différence de couleur ne vient que de la variété de chaleur qui ſublime ces trois eſpeces de fleurs. Ces eaux du fauxbourg ont diſſous, ou du moins corrodé des calculs humains de trois eſpeces, que l'Auteur y a fait macérer; il eſt bon cependant d'obſerver que c'eſt ſur des morceaux, & non pas ſur des calculs entiers que l'expérience a été

faite ; ces mêmes eaux servent à une infinité d'artisans pour leurs travaux, & les bourgeois en emploient pour les besoins du ménage.

La troisieme espece est celle du *Couloubret*, promenade agréable auprès d'Ax. C'est la seule dont on se serve comme médicament ; c'est celle aussi que l'Auteur a analysée par les précipitans, par l'évaporation & par la distillation, & il y a trouvé très-peu de sel naturel, beaucoup de soufre, auquel il soupçonne qu'est joint une très-petite portion d'huile de pétrole.

On trouve à la suite des corollaires qui résument en peu de mots ce qui précede.

La seconde partie du mémoire est amplement remplie par les expériences de toute espece, que l'Auteur a faites sur celle des eaux du *Couloubret*, qui est la plus en vogue ; elle se conserve quelques jours après être épuisée, sans perdre sa vertu ; elle teint l'argent, comme fait le foie de soufre ; sa chaleur naturelle ne se perd entiérement qu'au bout de onze heures ; elle est plus légere que l'eau de la riviere voisine ; son sel est de la même nature du sel commun, mais dont la base est plus alkaline que la base ordinaire du sel marin : ici nous soupçonnons que l'Auteur a confondu son sel, qui nous paroît être un natrum tout pur, avec le sel commun.

Il résulte de toutes ces observations, que l'eau minérale d'Ax est bonne intérieurement pour les néphrétiques, les poitrinaires & les asthmatiques, extérieurement pour les plaies mal guéries, pour les fistules, pour les caries, pour les paralysies & leurs suites fâcheuses, pour les rhumatismes, &c. toutes vertus constatées par les soins attentifs du Médecin de la Ville & de l'Auteur.

Si l'éloignement du lieu où se trouvent ces eaux est un obstacle à ce que les Médecins de cette Capitale en recommandent l'usage, ils n'en doivent pas moins savoir gré à l'Auteur d'avoir multiplié leurs ressources dans le cas des consultations faites par quelque malade d'un pays voisin à celui d'Ax ; & tous les Amateurs, les Curieux, les Physiciens & les Chymistes seront sans doute flattés de trouver dans une bonne description naturelle, dans des expériences bien vraies, & dans des observations constatées, de quoi satisfaire leur curiosité, leur goût & leur savoir.



LETTRE

De M. FUMÉE, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, à M. VANDERMONDE, sur les effets de la petite-vérole sur deux fœtus.

Je pense, Monsieur & cher Confrere, devoir vous détailler le phénomene dont j'ai donné succinctement le fait à la fin de la thèse de M. Bercher, Médecin de S. A. R. Madame la Duchesse de Parme, soutenue dans nos écoles le 15 du mois de Février dernier, & ayant pour titre : *An detur imaginationis in fœtum actio ?*

Le 28 Décembre de l'année derniere, je fus appellé pour voir la femme de M. Osmont, habile Chirurgien ; elle étoit au quatriéme jour de l'éruption d'une petite-vérole confluente, grosse alors d'environ sept mois : on l'avoit saignée & évacuée avant l'éruption. Ctte maladie ne m'offrit que les symptômes ordinaires qui l'accompagnent ; j'en excepterai cependant celui de la déglutition extrêmement laborieuse (malgré le ptyalisme abondant) causée par une quantité prodigieuse de boutons, qui tapissoient l'intérieur de la bouche & le gosier beaucoup plus qu'on ne l'observe communément. Ces pustules varioliques étoient d'un aussi bon

caractere que celles du visage & des autres parties du corps ; leur cercle étoit vermeil, la tuméfaction à son point , & le pouls de la malade dans le meilleur état. Je crus qu'avec le tems & les simples médicamens usités dans ce genre de maladie, la nature prendroit aisément le dessus. Les choses effectivement se passerent ainsi jusqu'au dixieme jour de l'éruption. Deux jours de plus firent sur la malade un changement considérable, plus de salivation, une dépression manifeste des boutons, la couleur terne, un affaissement total, sans connoissance, & le sentiment presqu'éteint : la nuit qui avoit préparé ces accidens, s'étoit passée dans l'agitation & le délire ; le pouls étoit devenu petit, vif & concentré. Je le trouvai tel, lors de ma visite, j'ordonnai les vésicatoires ; quoique cette Dame eût eu plusieurs fausses-couches, je n'en craignis point l'effet ; j'engageai cependant M. Osmont à consulter M. Bourdelin, notre célebre confrere, qui fut appellé & ne put venir que le lendemain ; mais la nature nous présenta l'événement le plus heureux. La malade avoit recouvré la connoissance & le sentiment, aussi rapidement qu'elle les avoit perdus ; la salivation commençoit à reprendre son cours, la tuméfaction des parties, ses dégrés, les boutons, leur élévation, leur cercle & leur couleur. Ce changement qui

nous aſſura le plus heureux pronoſtic, fût-il l'effet d'une criſe ſalutaire, ou celui des véſicatoires ? Jugeons-en par ce qui s'étoit paſſé la veille : on avoit profité dans l'après-midi de l'état de la malade pour lui adminiſtrer l'extrême-onction, & peu de tems après on lui avoit appliqué les véſicatoires aux deux jambes. Ce jour même je viſitai la malade pour la troiſieme fois, je trouvai que ſon corps exhaloit une fétidité extrême, j'appris que les véſicatoires ne lui avoient été mis que ſur les ſix heures du ſoir, je me flattai qu'ils pourroient agir dans la nuit, n'ayant encore pu produire leur effet, & que je trouverois du changement le lendemain, je me contentai de preſcrire une potion cordiale. Je ne fus point trompé dans mon attente, les véſicatoires avoient mordu fortement, le pouls de la malade avoit repris ſa force, & elle avoit eu une évacuation aſſez abondante & très-naturelle, ſur les ſix heures du matin. Ne peut-on pas, avec raiſon, attribuer cet effet ſalutaire aux véſicatoires ? Les molécules actives de ce médicament, parvenues à l'intérieur, avoient produit ſans doute ſur les membranes de l'inteſtin, une irritation ſuffiſante pour déterminer l'expulſion de ces matieres. Je crois que l'on peut conclure également que la malade doit la vie à ce remede, qui a rendu le ton & l'élaſticité naturelle aux fibres qui

étoient dans l'affaiſſement, & la fluidité aux liquides rallentis, & même interceptés dans leur cours.

Qu'il me ſoit permis de dire ici en paſſant que l'uſage de ce médicament n'eſt devenu peut-être depuis peu de tems, que trop fréquent & trop en regne aujourd'hui; car il ne faut pas s'y tromper, il eſt certainement auſſi contraire & nuiſible dans bien des cas, qu'il eſt efficace & ſalutaire dans d'autres. C'eſt le cas même des bons remedes de perdre de leur crédit, faute d'être preſcrits & employés ſuivant qu'il convient, & c'eſt ce qui n'eſt réſervé qu'au vrai Médecin : lui ſeul peut en fixer l'uſage avec un diſcernement sûr & une méthode exacte, en les combinant avec les circonſtances de l'état & du tempérament de ſes malades.

Cette maladie terminée enfin avec le plus heureux ſuccès par les ſecours ordinaires, nous agitâmes, M. Oſmont & moi, cette queſtion, ſi l'enfant dont cette Dame devoit accoucher, auroit la petite-vérole. Nous avons beaucoup d'obſervations pour & contre; l'événement ſingulier qui les a réuni tous deux dans l'accouchement de Madame Oſmont, eſt l'objet principal de cette lettre. Cet accouchement fut prématuré; une chute ſur les deux genoux l'avoit précédé de quelques jours. Cette Dame accoucha de deux enfans mâles, le cinq du mois de Févri

dernier. L'opération fut délicate, mais exécutée avec toute l'habilité possible, par son mari & en très-peu de tems; quoique forcé de conserver la situation de ces deux enfans, en les tirant l'un & l'autre par les pieds.

Le premier parut au monde mort, couvert de boutons de petite-vérole, avec des cavités à la face, qui n'étoient que les traces de ceux qui étoient abcédés les premiers: l'épiderme étoit enlevé aux extrêmités inférieures, & les parties naturelles excoriées; sa mort date sans doute du tems où sa mere a été en très-grand danger & sans sentiment; la putréfaction de cet enfant causa même à cette Dame de légers accès de fievre, observés particuliérement le soir, huit à dix jours avant son accouchement: l'autre enfant au contraire est venu au monde vivant, la surface de tout le corps & la peau dans l'état naturel, n'ayant pas la plus légere trace de cette maladie; il étoit seulement fort maigre, & n'a vécu que trois jours; ainsi ces deux enfans, chacun dans leurs enveloppes, (dont les deux placenta, quoique très-distincts, étoient réunis & collés l'un à l'autre:) ces deux enfans, dis-je, renfermés dans le même lieu, nourris du même suc, & d'un suc imprégné sans contredit des mêmes principes, subissent une destinée différente: l'un a pris la petite-vé-

role au sein de sa mere, & l'autre en a été exempt. Je ne tenterai point de rendre raison de cette bizarrerie du sort & de cette prédilection de la nature. Je crois que ce phénomene, aussi nouveau qu'intéressant, mérite d'être connu.

J'ai l'honneur d'être très-sincérement, Monsieur, & cher Confrere, &c.

OBSERVATION

Adressée à M. VANDERMONDE, *sur une fille que l'on croyoit possédée, par M.* DESMILLEVILLE, *Médecin à Lille-en-Flandre.*

Quoique vous ayez rapporté, Monsieur, dans plusieurs de vos Journaux, différentes observations sur la bile noire, je ne puis m'empêcher de vous faire part du fait suivant.

Il me vint, au mois de Mars 1758, Constance de Vinque, âgée de vingt-quatre ans, du village de Rhume, proche de Tournai (*a*), que ses parens de mon voisinage engagerent, malgré sa grande répugnance pour la médecine, (à cause du peu de succès qu'elle en avoit eu) à me consulter.

Je fus effrayé de l'état de cette fille, qui débuta

(*a*) Elle étoit venne à Lille pour se faire exorciser par un Prêtre, en réputation pour cela, & avec lequel cette fille *marchandoit* sa guérison.

débuta par un accès des plus violens, que le voyage avoit fait avancer de quelques jours ; je la trouvai avec un visage pâle & livide, les yeux couverts & enfoncés, la respiration foible & gênée, un feu dévorant, qu'elle indiquoit à la région de l'estomac ; les extrêmités froides & tremblantes, le pouls concentré, chancelant & fort irrégulier : enfin cette scene fut terminée, à l'ordinaire, par un vomissement affreux, d'une humeur noire & ténace, qui remplit un bassin, contenant quatre chopines environ : on fit boire à cette pauvre fille, comme on étoit accoutumé dans pareils cas, beaucoup d'eau tiéde qu'elle rendoit tout de suite, chargée & teinte de la premiere humeur : il lui prit un hoquet, interrompu de tems en tems par des syncopes, & j'eus craint pour ses jours, si les parens ne m'avoient assuré que c'étoit une obsession du démon (selon eux) qui lui arrivoit toutes les trois ou quatre semaines au plus tard ; car vous jugez bien, Monsieur, que le public crédule & ignorant n'échappe pas des occasions si favorables, pour faire usage d'un ancien préjugé, que tout homme éclairé & désintéressé devroit s'attacher à détruire.

J'engageai la malade à prendre quelque cordial ; mais ce qu'elle prit, fut jetté aussitôt comme l'eau tiede ; cependant elle se trouva mieux, & prit un peu de repos :

j'examinai alors l'humeur qu'elle avoit vomie, en faiſant renverſer le baſſin, le tout ne faiſoit qu'une maſſe en forme de gelée noire, graſſe & d'une odeur fétide.

Auſſi-tôt que la malade fut revenue du ſommeil, qui l'avoit tranquilliſée au point qu'elle ne ſentoit plus qu'un accablement & une laſſitude dans tous les membres, & le pouls ayant repris, comme la tête, un état plus calme : je l'interrogeai, & les perſonnes qui l'accompagnoient, ſur l'origine & la continuité de cette fâcheuſe maladie, qui avoit imprimé dans leurs eſprits des idées noires & obſcures ſur cette prétendue obſeſſion : voici ce que j'en appris.

Trois ans ou environ avant que je la viſſe, elle s'étoit miſe (à l'occaſion d'une querelle) dans une colere furieuſe, à l'approche du flux menſtruel, ce qui lui avoit cauſé un très-grand bouleverſement : ſes mois ne parurent plus, des étouffemens affreux les remplacerent ; on uſa avec profuſion de fortes ſaignées au pied, au point que l'eſtomac ſe dérangea, les humeurs dégénérerent, & l'on mit cette miſérable en peu de tems, dans une cachexie ſi bien décidée, que la nature ne pouvoit rien opérer, le ventricule paroiſſant toujours la partie la plus lézée.

Sans entrer dans un plus grand raiſonnement, auquel toute perſonne de l'art peut ſup-

pléer, je continuerai les différents états de cette maladie.

Un an après le premier événement, elle prit, me dit-elle, des remedes très-forts qui lui procurerent quelques violens accès de fiévre, précédés de vomiſſemens bilieux & de friſſons, qui ſe terminerent par une premiere & ample évacuation des menſtrues, & par un cours de ventre dyſſentérique.

Nouveau remede donné au haſard, nouvelle maladie; car depuis ce traitement juſqu'au nôtre, elle continua d'être très-conſtipée, de vomir tout ce qu'elle prenoit, & d'avoir périodiquement ſon flux menſtruel, pendant lequel tems, le vomiſſement, (plus ou moins) de bile noire paroiſſoit, comme je l'ai dit.

A ce terrible état du corps, ſe joignoit un grand dérangement d'eſprit; car ayant pris quantité de remedes ſans ſoulagement, la malade, ſes parens, & les exorciſtes conclurent que cela tenoit du merveilleux; enfin on eut recours aux plus habiles caſuiſtes, qui la rendirent plus malade que jamais; car ils gênerent tellement cette pauvre fille, à lui faire réciter des prieres, qu'à la fin l'imagination & la crainte influerent ſur la machine, au point qu'elle ne pouvoit plus faire aucun acte de dévotion, ſans entrer dans un hoquet & un étouffement très-inquiétans, qui la confirmerent encore davantage dans ſon

préjugé, jusqu'à ne plus oser approcher de l'église, parce qu'elle y servoit de jouet.

Des circonstances aussi singulieres me parurent dignes d'attention & de pitié. Je n'eus rien de plus pressé que de communiquer cette observation à une Société de plusieurs Médecins, qui s'assemblent tous les jours pour leur satisfaction & le bien de leurs malades, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être. Elle se rendit à l'heure de notre assemblée, & satisfit à toutes les interrogations qu'on lui fit, même à la curiosité de l'un de nos Messieurs, qui l'engagea à faire le signe de la croix; ce signe fut accompagné de hoquet & d'étouffement qui faisoit souffrir la malade & les spectateurs, & elle nous assura que c'étoit la même chose en récitant quelques prieres, ou en entrant dans une Eglise.

Nous trouvâmes effectivement du singulier dans ces symptômes; mais c'étoit l'effet prompt que l'imagination faisoit sur l'estomac & le diaphragme. Toute notre attention fut d'abord de tranquilliser, par des raisonnemens à sa portée, l'esprit de cette prétendue possédée, en lui faisant connoître que notre art étoit divin, & que nous la guéririons, si elle vouloit prendre confiance à nos remedes, & ne plus suivre l'exorcisme, ce qu'elle nous promit; car l'occasion étoit favorable pour tenter quelque remede

convenable à sa maladie, après la grande évacuation qu'elle venoit d'avoir.

Il fut décidé unanimement que cette maladie étoit une vraie mélancolie, que les modernes reconnoissent pour une bile dégénérée & noire, & qu'il falloit d'abord arrêter les vomissemens d'alimens, pourquoi nous lui prescrivîmes la potion (*a*) à prendre par cuillerées, dans le tems où le vomissement voudroit reparoître, & pour boisson, une décoction de pommes aigrelettes, que le goût de la malade avoit décidé. Je fus chargé de la conduite de cette fille, & je fus très-satisfait des premiers remedes, qui arrêterent d'abord les vomissemens: je lui vantois beaucoup les conseils de la Médecine, pour écarter son préjugé; elle y prit une telle confiance, qu'en peu de jours, je la vis tranquille, le hoquet ne plus paroître au signe de croix, & enfin fréquenter les Eglises sans répugnance.

Il fallut alors suivre les indications de cette maladie, & empêcher le retour des accès, à quoi nous réussîmes, par l'opiat (*b*) qu'elle

(a) ℞. *Aq. still. menth.* *iij unc.*
Sal absynth. *j drachm.*
Syrup. succ. limon. *j unc.*
Misce & fac julapium.

(b) *Speciar. hiær. picr. Galen.* } *aa j unc.*
Cremor. tart. opt. pulv. }
Syrup. ros. pallid. s. q. *ad electuar.*

prit à raiſon d'un gros, matin & ſoir, & quelquefois davantage, ſelon le beſoin, afin de lui rendre le ventre libre, & de charier par les ſelles, cette humeur qui s'accumuloit inſenſiblement dans les premieres voies, en même tems qu'on en corrigeoit la qualité par un bon régime, & l'uſage des bouillons altérans; le tout réuſſit encore à ſouhait; car du deuxieme jour, la malade me dit avec joie, qu'elle avoit des ſelles ſemblables à ſes vomiſſemens, en couleur & en odeur; en conſéquence on continua les mêmes remedes, & nous vîmes arriver le tems de ſes mois, ſans qu'elle ſouffrît le moindre dérangement du côté de l'eſtomac, pendant lequel tems cependant on ſupprima l'opiat, qu'elle continua enſuite encore quelques ſemaines, juſqu'au tems que la bile fut devenue à ſa qualité & à ſa couleur naturelle; enfin nous la renvoyâmes chez elle, le 20 du mois de Mai ſuivant, abſolument guérie du corps & de l'eſprit, en rendant des graces au ciel d'être délivrée (pour le bien de ſon corps & de ſa bourſe) des mains des exorciſtes.

Je ne prétends pas ici douter du pouvoir de l'Egliſe ſur les vrais poſſédés, mais bien ouvrir les yeux au public ſur les grandes reſſources de la Médecine, & ſur l'abus de certains ſervices, que des ignorans affectent

de rendre ſous le manteau d'un caractere auſſi reſpectable, pour ne ſatisfaire que leur avarice ou leur cupidité.

Nota que M. le Baron de Van-Swieten fut témoin d'un cas ſemblable, qu'il rapporte dans ſon Commentaire ſur Boerhaave, Aphor. 1. p. 72. au bas de la page 395.

EFFET SINGULIER

Du mal vénérien ſur toute une famille, & ſa guériſon, par M. DIBON, Chirurgien ordinaire du Roi, dans la Compagnie des Cent-Suiſſes de la Garde du Corps de Sa Majeſté.

Depuis long-tems l'expérience a démontré qu'une nourrice court un danger réel, en alaitant un enfant qui a pris naiſſance d'un pere & d'une mere infectés du mal vénérien. Les cauſes de ce danger & des accidens qui s'enſuivent, ſont trop multipliées & trop connues, pour que nous en faſſions ici le détail; mais l'événement ſingulier qui vient d'en confirmer l'expérience, préſente à l'art un ſi vaſte champ à de nouvelles réflexions, que nous croyons devoir en donner un récit circonſtancié.

Une nourrice ſe charge d'un enfant qui avoit reçu, avec la vie, le poiſon ſubtil qui

couloit dans les veines de ſes auteurs. Le mal ſe communique de l'enfant à la nourrice, la nourrice le tranſmet à ſon mari. Sûrs réciproquement de leur conduite, ils ne connoiſſent pas d'abord la véritable cauſe de leur ſituation, ils ne la ſoupçonnent pas même. Le mal fait des progrès, & des progrès rapides; il paſſe même au-delà des bornes ordinaires: choſe étonnante, & peut-être inouie juſqu'alors, trois de leurs enfans, dont l'ainé a ſept ans, ſont bientôt après infectés du même mal. Ce levain fatal, après avoit fermenté pendant quelque tems, ſe déclare tout-à-coup ſur tous ces ſujets par des ſymptômes effrayans.

Une déſolation générale ſe répand dans toute la maiſon affligée. Le pere & la mere languiſſans ne peuvent plus cacher leur malheur: leur foible voix ſe fait entendre. La charité vient à leur ſecours & au ſecours de leurs enfans. Tous ſont viſités par trois maîtres Chirurgiens de Verſailles qui conſtatent leur état. Un ordre eſt expédié en leur faveur pour les faire traiter à Bicêtre; mais la foible complexion du pere & de la mere, & l'âge tendre des enfans fait naître de juſtes craintes ſur la diſproportion entre leur délicateſſe & la force des rémedes ordinaires. Des perſonnes, qui honorent de leur protection ces pauvres malades, leur préſentent une voie de guériſon plus conforme à

leur tempérament. Elles ont oui célébrer par des perſonnes impartiales & dignes de foi, la bénignité & l'efficacité du remede que j'emploie ordinairement pour la guériſon de ces maladies, & me prient d'en faire rejaillir les effets ſur cette famille malheureuſe. M. Rouſſel, Fermier-Général, Seigneur de la Celle-lez-Saint-Cloud, dont ces malades ſont natifs & habitans, s'offre avec une généroſité qui eſt au-deſſus de tous les éloges, de fournir à tout ce qui ſera néceſſaire pendant leur traitement. Un ſi bel exemple de charité ne pouvoit qu'exciter la mienne. Je me ſuis fait un devoir d'humanité de traiter ces pauvres miſérables. Si je n'avois eu à opérer la guériſon que du pere & de la mere, je me ſerois contenté de leur fournir le remede convenable, comme je le fais ordinairement à l'égard des perſonnes de la campagne & de la Province dont je ſuis conſulté; ils ſe ſeroient traités & guéris eux-mêmes, à l'inſçu de tout le monde, & ſans aucun autre ſecours étranger : mais il y avoit des enfans dont il falloit ſuivre de près les ſymptômes qui pouvoient varier à chaque inſtant, & ſur l'état deſquels il falloit conſéquemment toujours avoir l'œil, pour être plus à portée de les viſiter réguliérement, aſſurer & accélérer leur guériſon. Je les ai fait loger à côté de chez moi. Ce fut alors (vers le 12 de Décembre dernier) que je

priai M. le *Thieullier* l'aîné, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & dont l'habileté eſt univerſellement reconnue dans cette Capitale, de vouloir bien viſiter ces cinq malades ; il le fit, & il trouva réellement en eux tous les ſymptômes frappans qui caractériſent ordinairement ce genre de maladie. Son certificat en fait foi, & ceux que nous avons entre les mains, prouvent que le mal critique dont cette famille étoit attaquée, ne lui avoit été communiqué originairement, que par le nourriſſon conſtaté vérolé, & mort de cette maladie à l'âge de trois mois. Comme cette communication progreſſive offre un phénomene dont la preuve n'eſt pas ſans difficulté, nous raſſemblerons, ſous un même point de vue, toutes les circonſtances qui peuvent ſervir de baſe à nos réflexions. Pour cet effet, nous rapporterons préliminairement les certificats qui conſtatent la maladie dès ſon principe. *

La décence ne nous permettant point d'entrer ici dans le détail des accidens de chacun de ces malades en particulier, il nous ſuffira de dire que les ſymptômes qu'ils avoient, étoient des plus caractériſtiques du

* Tout ceci eſt certifié par MM. la Serre, Chirurgien à Bougival, près de la Celle-lez-Saint-Cloud, Marrigue, Bissos, Chirurgiens à Verſailles, & par M. le Chevalier, Curé de la Celle. Nous avons cru devoir ſupprimer ce détail.

mal vénérien, & que le certificat de M. le Thieullier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ne laisse aucun doute sur le genre de maladie, de même que sur la guérison qui s'en est suivie par mon remede.

RÉFLEXIONS.

Il y a des enfans qui sont viciés dans le sein de leur mere. Ces faits sont vérifiés par un trop grand nombre d'exemples, pour qu'on puisse les révoquer en doute. Pour en être convaincu, il n'est pas nécessaire de feuilleter les Auteurs : il ne faut que visiter quelqu'un de ces enfans malheureux, à l'instant même de leur naissance, ils portent sur eux & en eux les tristes preuves de cette vérité.

Le cas particulier dont il est question, est d'une nature toute différente. Le pere & la mere étoient sains, eux & tous leurs enfans jouissoient d'une santé parfaite. La mere admet malheureusement un nourrisson vicié, elle & toute sa famille le deviennent. Que le venin se communique du nourrisson à la nourrice, le fait n'a rien de nouveau, la preuve ne présente aucune difficulté. Cet enfant qui presse de ses tendres gencives le bouton central des mamellons, communique aisément à ces parties spongieuses le

venin ſubtil dont abondent ſes gencives & ſes glandes ſalivales. La nourrice eſt infectée, ſon mari l'approche, il ſubit le même ſort, cette tranſmiſſion n'eſt que trop connue. Mais que leurs trois enfans déjà exiſtans, & dont le plus jeune a dix-huit mois, participent à cette fatale communication, c'eſt une énigme qui n'eſt pas ſi facile à réſoudre ; cependant le fait eſt vrai, & il a ſes cauſes : qu'il nous ſoit permis d'expoſer nos conjectures ſur ce ſujet.

Une mere chargée d'un nourriſſon lui doit ſes ſoins : ces ſoins ne l'affranchiſſent pas de ceux qu'elle doit à ſes enfans, & ſouvent elle les leur rend en même tems. La ſoupe, & ſur-tout la bouillie, deviennent communes ; elle la leur préſente ſucceſſivement avec la même cuiller. Qu'on ſe repréſente une mere nourrice, tenant ſon nourriſſon ſur ſon bras, & environnée de ſes enfans : elle puiſe avec la cuiller la ſoupe ou la bouillie dans le vaſe où elle l'a préparée ou dépoſée ; mais en la diſtribuant à la ronde, elle porte chaque cuillerée dans ſa bouche, ſoit par habitude, & cet uſage parmi les meres & les nourrices eſt preſque général, ſoit pour juger ſi le dégré de chaleur ne feroit pas capable de nuire au tendre palais de ſes enfans ; elle y ajuſte même la cuiller, à l'aide de ſa langue & de ſes levres, de façon à être préſentée proprement,

& introduite favorablement dans la bouche de l'enfant. La ſalive, ce ſuc, ce véhicule ſi puiſſant & ſi efficace pour aider à la digeſtion, lorſqu'il eſt d'une qualité louable, devient au contraire, lorſqu'il eſt vicié, un poiſon ſubtil & d'autant plus nuiſible, que mêlangé avec la nourriture, il s'incorpore avec le chyle, & porte dans le ſang un déſordre qui, peu à peu, en corrompt toute la maſſe. En outre ces enfans qui vivent enſemble, reſpirent le même air, quelquefois couchent dans un même lit, boivent dans un même verre, ſouvent même ils ſe partagent entr'eux un ſeul verre de boiſſon, dont la mere aura d'abord goûté. La ſalive chargée du levain vénérien ſe communique des uns aux autres.

Ajoutez à cela l'émanation continuelle des corpuſcules qui proviennent de la tranſpiration. Dans le cas préſent, le nourriſſon a gâté la mere, ce nourriſſon meurt, la mere infecte le pere : voilà deux perſonnes qui dans un logement étroit ſont attaquées du même mal. Ces influences malignes, qui ſeules ne ſeroient point capables de tranſmettre le mal, achevent de mettre le comble aux mauvais principes qui ont été admis, & qui continuent de s'admettre par la voie des alimens infectés du levain ſalival, qui ſuit leur route dans tous les couloirs du corps où ils ſont portés. Cet effet devient

particuliérement sensible sur des enfans qui vu l'ouverture de leurs pores, & la délicatesse de leur complexion, sont beaucoup plus susceptibles de l'impression d'un air malfaisant qu'ils respirent dans un logement étroit, où l'air ne circule & ne se renouvelle pas librement. Voilà les raisons principales que nous pouvons alléguer de cet événement singulier. Nous pourrions encore en ajouter d'autres, mais notre intention n'a pas été de faire un ouvrage.

OBSERVATION

A M. DE VILLARS fils, Médecin de la Faculté de Paris,

Sur l'hydropisie du péritoine, par M. DUPUY DE LA PORCHERIE, Docteur en Médecine de Montpellier, & Médecin de la Rochelle.

Ὑδρωψ (*a*), ce mot, qui est composé de deux dictions greques, signifie un amas d'eau ou de sérosités dans quelques parties du corps. Les Médecins, sans égard pour la force du terme, l'ont employé indistinctement dans les cas même où l'humeur épanchée, étoit d'une toute autre nature. Ils ont donc donné assez irréguliérement le nom

(*a*) Voy. Castell. Lexic. medic. Hippocrat. *l.* 4. *de morb.*

d'hydropiſie, aux amas & aux infiltrations d'air, de lait, de ſang & de pus, qui ſe ſont faites dans les diverſes parties du corps (*a*). Quoi qu'il en ſoit de l'hydropiſie & de la vraie ſignification que ce mot doit avoir, je n'entrerai pas dans un plus grand détail, j'eſſaierai ſeulement d'en décrire une eſpece rare, ſous le nom d'hydropiſie du péritoine.

Marie-Anne le Voyer, femme du ſieur *Joſeph Popl neau*, Teinturier à la Rochelle, âgée de quarante-deux ans, & groſſe de neuf mois, d'un tempérament bilieux, ſanguin, étoit au lit, attendant le moment d'accoucher le 21 Octobre 1752, lorſqu'on vint lui rapporter que ſon mari, qui étoit malade, étoit à toute extrêmité, & peut-être mort. Cette femme que ce rapport mit au déſeſpoir, ſauta du lit, deſcendit dans la chambre de ſon époux, le trouva mort. Malgré cette cataſtrophe, elle accoucha le lendemain d'une fille qui vit encore.

Il eſt ordinaire aux nouvelles accouchées, d'avoir des *lochies*; cette perte qui doit ſuivre en proportion de l'influx des humeurs, qui s'eſt fait dans la matrice & dans les parties voiſines durant la groſſeſſe, fut, chez cette femme, totalement ſupprimée; elle en éprouva pendant long-tems des douleurs aiguës dans le ventre. Elle eut bien quelquefois ſes

(*a*) Voy. El. Col de Villars Dictionn.

régles, mais ſans qu'elles obſervaſſent aucun ordre. Les douleurs ne furent plus ſi vives ; comme cette femme jouiſſoit d'une ſanté aſſez bonne à l'extérieur, elle ſe remaria le 10 Juin 1754.

Les deux premiers mois de ce mariage, elle eut encore ſes régles, mais peu ; elle fut enſuite ſept mois ſans les avoir, ce qui lui cauſa par intervalles, des inquiétudes dans le bas-ventre ; elle avoit apperçu que ſon ventre groſſiſſoit de jour en jour, & qu'il avoit inſenſiblement acquis le volume d'une groſſeſſe de neuf mois ; elle y avoit reſſenti des frémiſſemens, même des mouvemens ſemblables à ceux qu'elle avoit éprouvés dans ſa précédente groſſeſſe ; toutes ces circonſtances lui firent croire qu'elle étoit enceinte dès ce tems-là ; ſuivant ce calcul, elle n'attendoit plus que le moment d'accoucher. Il ſe paſſa encore quatre mois dans cette attente, lorſqu'occupée de ſon état, qui devenoit plus critique & plus accablant, elle ſouffrit pendant trois jours les tranchées les plus vives ; ces cruelles douleurs qui ne devoient pas lui en impoſer, réveillerent cependant en elle un reſte d'eſpoir, elle crut pour la ſeconde fois toucher au terme de ſa délivrance ; en conſéquence elle appella les ſecours ordinaires. Le Chirurgien à ſon arrivée, ſaiſit l'indication des fortes douleurs, & la ſaigna. Le calme revint, & il ſe

manifesta une moiteur qui fut générale, & dura huit jours; elle diminua la grosseur du ventre, & fit disparoître l'enflure des jambes, qui avoit commencé à se former.

Depuis ce tems jusqu'en Mai 1757 il ne se passa rien d'extraordinaire, sinon que le ventre avoit acquis plus de volume; il étoit devenu tendu, & dur à l'hypogastre, sans être douloureux. Elle commença à se plaindre des vents, elle fit usage d'une liqueur forte, dite *anisette*, pour les dissiper; cela lui réussit quelquefois, sans que son ventre en parût diminuer de volume, ni de tension; il grossissoit au contraire, tandis que tout le reste du corps maigrissoit à vue d'œil. Cet état n'empêchoit point encore cette femme de vaquer à ses affaires, elle mangeoit & dormoit bien, comme de coutume; elle urinoit, & faisoit le reste comme en santé.

Le mois d'Août suivant, je fus étonné de voir ce squélette de femme se promener dans les rues avec un ventre si gros; elle le portoit sans suspensoir, elle avoit seulement le corps très-déjeté, apparemment pour mieux prendre la ligne de direction, & garder l'équilibre; alors elle me demanda mon avis sur beaucoup de vents qui lui parcouroient le ventre & la fatiguoient. Je lui conseillai d'entrer au plutôt dans l'hôpital des dames Religieuses Hospitalieres. Cette fem-

me qui venoit de perdre une ſorte d'aiſance, ſembla pour le moment prendre plus conſeil de ſa délicateſſe, que de ſon état ; cependant, à force de ſollicitations, elle y entra le 7 Septembre 1757.

Feu M. *de Hillerin*, Médecin, & M. *la Caſſin*, Chirurgien ordinaire de cet hôpital, la viſiterent. Ces Meſſieurs jugerent d'après l'hiſtoire de la maladie, par l'inſpection du ventre & par le tact, que cette femme étoit hydropique. Ils lui propoſerent la *ponction*, elle la refuſa, diſant que la groſſeur de ſon ventre n'étoit produite que par des vents. Depuis, M. *Deſtrapieres*, Médecin, & le même Chirurgien, lui firent les mêmes inſtances, & toujours ſans ſuccès. Elle eſt décédée dans le ſuſdit Hôpital, le 25 Décembre 1758.

Ce jour après midi, les dames Religieuſes Infirmieres me convoquerent, avec M. *Deſtrapieres*, Médecin de leur Hôpital, M. *la Caſſin*, qui en eſt le Chirurgien ordinaire, & M. *Cougnon*, Chirurgien-Juré ordinaire de cette Ville, pour enſemble procéder à l'ouverture du cadavre de *Marie-Anne le Voyer*, décédée dans la nuit de Noël. L'examen que nous fîmes de ſon corps nous donna les particularités ſuivantes.

1° Il ne nous parut aucun veſtige des mamelles, ni des mamellons, les veines mamaires étoient ſuperficielles, groſſes &

variqueuſes en pluſieurs endroits.

2° L'abdomen formoit un cône dont la baſe arrondie a donné 5 pieds 7 pouces de circonférence ; (*cette meſure a été priſe à l'ombilic qui étoit le lieu le plus élevé de la tumeur* ;) la cuiſſe gauche & les parties naturelles externes étoient œdémateuſes ; le reſte du corps étoit très-émacié.

Les tégumens communs avoient prêté à une telle extenſion, qu'il reſtoit à peine des traces du nombril ; la peau, malgré cela, avoit acquis environ le double de ſon épaiſſeur, ſur-tout à l'hypogaſtre ; ſa couleur, depuis la région ombilicale juſqu'aux plis des aînes, alloit par nuances, du rouge foncé au noir échymeux. Nous trouvâmes ſur la région iliaque gauche, une hydatide, de la groſſeur & de la figure d'un œuf de pigeon.

4° Pour ne pas être inondés par l'eau, avant d'ouvrir, nous la vuidâmes avec le trois-quarts ; il en ſortit la quantité de 95 pintes, meſure de Paris ; elle étoit de la couleur du foie, ſans mauvaiſe odeur ; cette couleur nous en impoſa pour la diſſolution de ce viſcere.

Nous procédâmes enſuite à l'ouverture, en la maniere ordinaire, & nous obſervâmes ce qui ſuit.

I. Par la diſſection, nous nous apperçûmes que la peau avoit acquis une dureté

presque cartilagineuse, sur-tout à l'hypogastre. Les muscles abdominaux avoient leurs parties charnues en dissolution, elles étoient changées en une substance gélatineuse, noire.

II. Après avoir renversé les angles des tégumens, nous observâmes le grand réservoir, dans lequel l'eau s'étoit épanchée, il avoit près de deux pieds de diametre, il étoit formé par le concours de la lame membraneuse du péritoine, & les tendons aponévrotiques des muscles tranverses. Nous découvrîmes peu de chose du tissu cellulaire qui étoit macéré, & de douleur de quinquina. (La couleur de l'eau ne provenoit-elle point de la fonte de ce tissu ?) La lame interne du péritoine, qui seule, selon M. Winslow (*a*), mérite le nom de lame membraneuse, recouvroit les visceres de la cavité.

III. Nous ignorions encore l'état des visceres, lorsque le renversement des angles du péritoine nous les mit à découvert. Ils étoient beaux & bien constitués; le mésentere seul nous parut affecté; cette toile membraneuse étoit fortement adhérente par tous les points de sa circonférence, à tout le contour interne du péritoine; les glandes mé-

(*a*) Voy. Exposit. anatomiq. pag. 500. édit. in-4°. Paris.

ſentériques étoient preſque toutes ſquirrheuſes, & formoient par pelotons un aſſemblage de follicules, dont les plus groſſes égaloient des œufs de perdrix ; elles contenoient de la ſéroſité, des glaires & du pus.

IV. La matrice avoit ſon volume & ſa forme ordinaire ; ſes parois étoient ſeulement amincis ; nous trouvâmes dans ſon fond une hydatide qui nous donna une cuillerée d'eau toute claire ; rien de particulier dans les trompes, ni dans les ovaires.

Ce que nous venions de découvrir, & la briéveté du tems, ne nous permirent pas de fouiller dans d'autres cavités.

Il eſt ſeulement à déſirer que les différences que j'ai obſervées, & que je vais établir, puiſſent concourir un jour à former le diagnoſtic de cette maladie.

Marie-Anne le Voyer a conſervé ſon appétit ordinaire durant ſa prétendue groſſeſſe, même pendant le cours de ſa maladie, excepté ſeulement dans le tems qu'elle ſouffroit le plus ; elle a bu comme en ſanté, & uriné en proportion de la boiſſon qu'elle a priſe ; cette femme avoit la langue belle, humide, & la parole libre, ſa reſpiration n'a paru gênée que ſur les derniers tems. Ces différences, je crois, ſe rencontrent rarement dans les hydropiſies d'une autre eſpece, ſur-tout dans l'*aſcite*, avec laquelle l'on peut plus aiſément la confondre, & dans

laquelle tous les viſceres ſont noyés, macérés, & à demi-fondus par l'eau dans laquelle ils ſont flottants ; cette femme a dû de meilleures diſpoſitions à un meilleur état de ſes viſceres.

Comme *Allen* eſt le ſeul Auteur que je connoiſſe, qui ait donné la deſcription de cette rare hydropiſie, avec la maniere de la connoître, je dois, avant de finir, la rapporter telle qu'elle eſt, pour que l'on puiſſe à l'inſtant apprécier le diagnoſtic qu'il en donne, ſelon ſa juſte valeur : *Hydrops peritonæi eſt collectio aquæ inter abdominis muſculos & peritonæum, maximè inter hoc & tendines muſculorum tranverſalium ; unde ex errore quidam autores, anatomiæ ignari, hunc morbum hydropidem duplicaturæ peritonæi falsò nominârunt. Tumor abdominis aliorsùm æquabilis, circa umbilicum minùs prominet, ob ſtrictam ibidem tendinum muſcularium peritonæo adhæſionem, atque hoc propriam morbi hujuſce diagnoſim conſtitui. Hæc* Allen. (*a*)

Cette deſcription eſt élégante, & m'a paru fondée en bonne anatomie ; il ſeroit à déſirer que le ſigne ſur lequel l'Auteur fonde le diagnoſtic propre de cette maladie, fût plus certain. Je n'ai point obſervé vers l'ombilic, ni ailleurs, cette adhérence forte

(a) *Synopſ. univerſ. medic. practic. articl.* 817. *edit.* in-8°. *Venet* 1737.

des tendons des muſcles au péritoine, ni ce moins d'élévation de la tumeur qui en eſt l'effet. Quiconque donc prendroit ce moins d'élévation pour un ſigne pathognomonique de cette maladie, en auroit un diagnoſtic auſſi faux que celui d'*Allen*.

Skenkius fait auſſi mention d'une hydropiſie du péritoine, mais la deſcription qu'il en donne, eſt ſi différente de celle d'*Allen*, & de la mienne, qu'elle en forme une eſpece particuliere, connue ſous le nom d'hydropiſie véſiculaire (*a*).

Il réſulte enfin de mon obſervation, que le prognoſtic de l'hydropiſie du péritoine doit être différent de celui de l'hydropiſie aſcite, à cauſe de l'état différent des viſceres. Dans l'hydropiſie du péritoine, les viſceres du bas-ventre moins gênés dans toutes leurs fonctions, doivent mieux concourir à l'action des remedes, & en faciliter le ſuccès. La paracentheſe eſt encore mieux indiquée; & je ſuis très-perſuadé que s'il eût été loiſible de la pratiquer à tems ſur *Marie-Anne le Voyer*, ce palliatif, aidé & ſoutenu de l'uſage des hydragogues & des apéritifs, eût pu opérer de très-bons effets.

(a) *Obſervat. medic. tom.* 1. *pag.* 801. *edit. Francofurt.* 1600.

OBSERVATION

Sur une tumeur pierreuse formée par la bile épanchée dans le tissu cellulaire des muscles du bas-ventre, par M. POMME le fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Conseiller-Médecin du Roi à Arles.

Quoique l'on ait déjà écrit sur les pierres biliaires, & que l'on sache, par les différentes observations que plusieurs Auteurs ont rapportées, que la vésicule du fiel est exposée, comme la vessie urinaire, aux mêmes concrétions; il n'est pas moins rare de voir ces mêmes pierres se former hors de leurs lieux propres. Le parallele des deux vessies, a toujours paru beaucoup intéresser la pratique chirurgicale; puisque c'est par lui que l'on a tenté plus d'une fois l'extraction de la pierre de la vésicule du fiel, avec les mêmes succès que le calcul de la vessie urinaire. Tâchons donc de rapprocher toujours les traits de cette ressemblance par l'observation; puisque c'est elle qui a frayé la premiere route, c'est à elle à la perfectionner.

Dans le voisinage de la vessie urinaire, on y a trouvé plus d'une fois des pier-

res:

res * : dans celui de la véſicule du fiel, on y en a trouvé auſſi, mais rarement. Un ſeul Auteur que je ſçache, en fait mention.** En voici un ſecond exemple, qui, en autoriſant le premier, achevera de rendre parfait le parallele des maladies de la véſicule du fiel avec celles de la veſſie urinaire.

Madame la Marquiſe de Lagoy, âgée de cinquante-cinq ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaquée, il y a ſix ans, d'une fievre inflammatoire, avec tenſion douloureuſe au ventre, & ſur-tout du côté du foie, ce qui caractériſoit aſſez une hépatitis; elle guérit par le ſecours de pluſieurs ſaignées & autres remedes uſités en pareil cas. Peu de tems après, il lui ſurvint un vomiſſement bilieux très-conſidérable, & ſe plaignit d'une douleur ſourde & profonde au-deſſous des fauſſes côtes du côté droit, où il parut une groſſeur qu'elle ſentit rouler ſous la derniere des fauſſes côtes; cette petite tumeur groſſit inſenſiblement, & s'étendit, dans l'eſpace de ſix ans, tout le long des muſcles du bas-ventre, juſqu'à l'aîne; les remedes fondans & délayans n'y

* Voyez les Obſervations de M. Louis, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. III, page 332.

** Voyez l'obſervation de M. Saurau, dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. I, pag. 185.

porterent aucun ſoulagement, car elle groſſit toujours & parut s'enflammer ; les cataplaſmes émolliens, les réſolutifs, enſuite les ſuppuratifs furent mis en uſage, la réſolution fut toujours difficile, & la ſuppuration impoſſible, malgré tous les ſecours de l'art, lorſqu'enfin la nature ſe débarraſſa elle-même de ſon fardeau : la tumeur s'ouvrit dans ſon milieu, où il s'éleva une veſſie qui creva, & procura l'iſſue à pluſieurs pierres de la groſſeur d'un pois chiche, de figure inégale, à pluſieurs faces, & les angles obtus.

Un pareil événement annonçoit l'évacuation de la tumeur, & il ne reſtoit plus qu'à décider du caractere de ces pierres. Etoient-elles biliaires ou ſimplement graiſſeuſes?

Pour décider la premiere queſtion, ne fallut-il pas ſuppoſer, 1° qu'elles avoient été fournies par le véſicule du fiel.

2° L'adhérence de la véſicule au péritoine, par l'effet de l'inflammation.

3° La corroſion de la véſicule & du péritoine par l'âcreté de la bile, & delà ſon epanchement dans le tiſſu cellulaire des muſcles du bas-ventre.

4° Enfin l'épaiſſiſſement de cette matiere bilieuſe, par la chaleur du lieu, & par le ſéjour qu'elle avoit été obligée d'y faire. Pour mieux aſſurer cette ſuppoſition, qui

n'eſt pas ſans exemple *, il ne manquoit plus que de donner à ces pierres les qualités de pierres biliaires; & en effet elles ſont légeres, elles ont la couleur de la bile cyſtique; frotées entre les doigts, elles fourniſſent quelque choſe de gras & de ſavoneux; elles ſurnagent dans l'eau, elles brûlent au feu, après être à moitié fondues; elles s'enflamment à la lueur d une bougie, & elles donnent l'odeur d'une huile animale.

Toutes ces qualités réunies, caractériſerent la maladie, il fut aiſé de conclure que la rétention de la bile dans la véſicule du fiel, occaſionnée ſans doute par l'obſtruction du conduit cyſtique, avoit été la véritable cauſe de la maladie qui avoit précédé; le ſiege du mal étoit donc à la véſicule du fiel; l'adhérence de cette partie avec le péritoine & les muſcles du bas-ventre, étoit le point de vue du Chirurgien, & toutes les indications étoient réunies à ce point.

On a entretenu l'ouverture, qui eſt devenue fiſtuleuſe, par le ſecours d'une tente. Il eſt ſorti une quantité prodigieuſe de ces pierres qui ont entiérement évacué la tumeur; la fiſtule fournit journellement un écoulement bilieux, jaunâtre & quelquefois

* Voyez les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, aux remarques ſur les tumeurs de la véſicule du fiel, tom. 1, pag. 155.

verdâtre ; c'eſt à cet écoulement que la malade eſt redevable de ſa ſanté, qui eſt très-ſuſceptible du moindre dérangement ; le reflux de cette matiere bilieuſe lui procure alors des éryſipeles plus ou moins conſidérables, ſelon la quantité des matieres retenues : pluſieurs pierres s'étant préſentées une fois, & ayant bouché le paſſage de la fiſtule, lui procurerent un éryſipele univerſelle, qui fit craindre pour ſa vie; on étoit ſur le point de recourir à l'inſtrument & d'ouvrir la fiſtule, lorſque par le ſecours de pluſieurs ſaignées & de cataplaſmes émolliens, l'écoulement revint, & tout fut diſſipé. Tel eſt l'état actuel de Madame la Marquiſe, qui jouit, aux dépens de la fiſtule, d'une aſſez bonne ſanté : ſon foie a toujours été libre, puiſqu'il n'a jamais paru de jauniſſe ; ſes urines ont toujours été très-naturelles, & elle n'a jamais été trop conſtipée ; la ſéparation de la bile ſe fait donc journellement chez elle, & le canal cholidoque en reçoit aſſez par le conduit hépatique pour le mécaniſme de la digeſtion ; car il eſt à ſuppoſer que le conduit cyſtique eſt entiérement obſtrué, & que la bile que la véſicule du fiel reçoit par les vaiſſeaux hépato-cyſtiques, ne trouve iſſue que par l'ouverture fiſtuleuſe.

M. Tallon, Profeſſeur de médecine en l'Univerſité de Bologne, rapporte un cas à-peu-près ſemblable à celui dont je viens de

faire le récit dans un mémoire qui ne laiſſe rien à déſirer ſur cette matiere. Les pierres que la malade avoit rendues, étoient de même figure & du même caractere ; la véſicule du fiel les avoit fournies, & la nature ſecondée de l'art, les avoit jettées en dehors par le ſecours d'un abſcès ; l'ouverture fiſtuleuſe étoit placée au même endroit ; mais après l'entiere évacuation de la tumeur, il abandonna la fiſtule aux efforts de la nature, qui la cicatriſa.

Cette cure auſſi hardie que merveilleuſe, ne ſçauroit me déterminer à abandonner ainſi cette fiſtule, & m'oblige en même tems d'avouer que cet habile Médecin avoit bien ſçu recueillir les ſignes pour s'aſſurer que le conduit cyſtique étoit parfaitement libre ; car le reflux de la bile auroit produit ſans doute les mêmes déſordres que ceux qu'a éprouvé pluſieurs fois ma malade.

Ne ſeroit-il pas plus sûr en pareil cas d'entretenir l'ouverture ? & les inconvéniens qui peuvent ſurvenir à une cicatrice prématurée, ne ſont-ils pas plus à craindre que ceux que peut procurer un égout continuel ? Pour moi, moins hardi que ce ſçavant Profeſſeur, je préfere la fiſtule avec d'autant plus de raiſon, que je me réſerve une porte pour pénétrer dans la véſicule au moindre inconvénient.

OBSERVATION

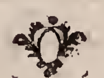
Sur un vice extraordinaire de conformation des muſcles poſtérieurs de la jambe, dans un cadavre, par M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Le 30 du mois dernier, dans le cours d'opérations de chirurgie que je fis dans l'amphithéatre des écoles de médecine, j'eus occaſion de faire ſur le cadavre une obſervation que je crois devoir rendre publique, moins par l'utilité qu'on en peut retirer, que par la nouveauté qui la caractériſe. Je venois de faire ce jour-là une leçon ſur les amputations. M. Louis, Chirurgien-Major-Adjoint de la Charité, qui a exécuté pendant ce cours, avec un applaudiſſement général, toutes les opérations de chirurgie, fit la démonſtration des amputations. Quand il eut coupé la jambe droite préciſément à l'endroit où ſe fait l'amputation, il s'apperçut que ſon couteau entroit dans les muſcles avec beaucoup plus de facilité, que dans ceux des deux cuiſſes, des bras, & de l'autre jambe du même ſujet. Cette circonſtance réveilla ſon attention, & il vit avec ſurpriſe que ce qui formoit le molet, n'étoit qu'un amas de graiſſe qui tenoit lieu des muſcles. Les deux jumeaux & le ſoléaire

étoient totalement convertis en une maſſe adipeuſe qui ſe prolongeoit & s'étendoit juſqu'au tendon d'achille. Ces trois muſcles n'avoient pas la moindre portion de fibre charnue; nous ne trouvâmes que des cordes cellulaires remplies d'un ſuc graiſſeux, qui cependant toutes enſemble conſervoient à l'extérieur la forme qu'ont ordinairement les principaux muſcles du gras de la jambe. Les fibres tendineuſes de ces muſcles qui conſtituent le tendon d'achille, étoient parſemées de graiſſe, mais ne paroiſſoient pas différentes de l'état naturel. Les muſcles antérieurs, tels que le jambier antérieur, le peronier moyen, le petit peronier n'offroient rien de particulier. La jambe couverte de la peau, étoit parfaitement ſemblable à l'autre, qui étoit très-bien conformée; la jambe dont il s'agit, étoit ſeulement un peu plus courte que la gauche. Ce phénomene a été obſervé en préſence de plus de cinq cens Auditeurs, qui m'ont fait l'honneur de me ſuivre pendant ce cours.

Il eſt à préſumer que cet homme qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit boiteux pendant ſa vie; il ne pouvoit pas ſans doute étendre le pied, ni courir, ni ſauter, ni ſe lever de terre facilement, puiſque c'eſt avec les jumeaux & le ſoléaire qu'on peut exécuter ces mouvemens.

Il reſte à préſent à ſçavoir ſi ce défaut de conformation étoit naturel, ou s'il a été produit par quelque dépravation particuliere des humeurs. Ce fait eſt difficile à éclaircir : ſi l'on en juge par les taches que cet homme portoit ſur le corps, & par quelques trous qu'il avoit à la tête, on ſera porté à croire que quelque vice particulier de la lymphe étoit la cauſe de cette altération dans les parties qui compoſoient la jambe, quoiqu'on concevra toujours difficilement pourquoi ce même vice des humeurs n'avoit attaqué préciſément que cette partie, ſans endommager les autres. Si cet homme au contraire eſt venu au monde avec cette conformation particuliere, ces muſcles graiſſeux n'auroient pas dû avoir de tendons, qui ne ſont formés, ſelon les Anatomiſtes, que de la prolongation des fibres charnues des muſcles. Comment d'ailleurs cet homme, qui étoit des plus maigres, qui n'avoit preſque pas d'épiploon, avoit-il pu conſerver une ſi grande quantité de graiſſe dans la jambe? Ce ſont autant de queſtions que le défaut de tems & de connoiſſance du ſujet pendant ſa vie, nous empêche de réſoudre d'une maniere ſatisfaiſante.



OBSERVATION

Sur une tumeur ſituée proche la région ombilicale, du côté droit, occaſionnée par une groſſe épingle trouvée dans l'appendice vermiculaire du cæcum, par M. MESTIVIER, Chirurgien à Paris.

Un homme, âgé d'environ quarante-cinq ans, & d'une conſtitution aſſez robuſte, ſe préſenta à l'hôpital S. André de Bordeaux, en l'année 1757, pour ſe faire traiter d'une tumeur des plus conſidérables, ſituée près de la région ombilicale, du côté droit. Le Chirurgien-Major dudit hôpital, après avoir examiné la tumeur, y apperçut une fluctuation aſſez conſidérable; il crut n'en devoir pas différer plus long-tems l'ouverture, & la fit; il en ſortit environ la valeur d'une pinte de pus d'aſſez mauvaiſe qualité : l'ulcere qui réſulta de l'ouverture de cette tumeur, ne fut pas long-tems à être détergé; mais lorſqu'il y avoit tout à eſpérer d'une cure prochaine, le malade mourut.

Je fis l'ouverture de ſon cadavre, en préſence du Chirurgien-Major.

Je commençai par l'inteſtin cæcum, qui ne nous offrit rien d'extraordinaire; il étoit parſemé d'eſcarres gangréneuſes; il n'en fut

pas de même de son appendice vermiculaire : à peine l'eus-je ouverte, que nous y trouvâmes une grosse épingle toute crustacée, & tellement rongée en certains endroits, que le moindre effort l'auroit rompue; ce qui venoit non-seulement de l'humidité, mais encore de l'âcreté de la matiere renfermée dans l'appendice vermiculaire.

On concevra facilement, d'après ce que je viens de dire, (malgré que le malade n'ait jamais parlé d'avoir avalé d'épingle) que celle qui fait le sujet de cette observation, étoit renfermée depuis long-tems dans l'appendice vermiculaire du cæcum; que c'étoit-elle qui, irritant sans cesse les différentes tuniques qui entrent dans sa composition, y avoit déterminé tous les accidens de la maladie, & la mort qui l'a suivie.

DESCRIPTION

De la fievre putride-maligne, qui a régné dans quelques cantons de la Châtellenie de Lille, pendant l'année 1758; par M. BOUCHER, Médecin-Député par MM. de la Châtellenie.

(S. 1re) Cette maladie commence par un grand mal de tête à l'endroit du front, & quelquefois à l'occiput, & très-souvent

par une tenſion douloureuſe de la région lombaire, précédés l'un & l'autre d'un léger friſſon, qui reparoît irréguliérement les jours ſuivans : la langue eſt blanche dans quelques-uns, & dans d'autres jaunâtre, ou chargée d'une craſſe brune, & ſur-tout à ſa baſe; ceux-ci ſe plaignent d'un goût amer, gras & pâteux; d'autres de nauſées, avec un ſentiment de peſanteur, ou d'embarras à la région épigaſtrique : l'accablement dans ce premier période de la maladie n'eſt pas aſſez conſidérable, dans le plus grand nombre des malades, pour les retenir conſtamment au lit; quelques-uns même ſortent encore de chez eux, ou s'occupent de quelque léger travail. Le pouls en général n'eſt guere plus fort, plus animé ou plus fréquent, que dans l'état naturel; mais il eſt plus ou moins ſerré ou embarraſſé; point de redoublemens ſenſibles, point de ſueurs; il ne ſe préſente rien d'extraordinaire dans les urines, ſi ce n'eſt qu'elles paſſent avec difficulté en ceux qui ſont affectés de la région lombaire. Le ſang tiré des veines, eſt ordinairement un peu foncé en couleur; le *coagulum*, qui s'en ſépare, n'a guere de conſiſtance, & la ſéroſité en eſt plus ou moins jaune.

(2.) Dans certains ſujets, le prélude de la maladie n'eſt point différent de celui d'une fievre continue ordinaire, ou ſynoque; violent mal de tête, rougeur du viſage & des

yeux, grand accablement, oppreſſion, laſſitude générale, un pouls vif & fréquent, des ſueurs au déclin des redoublemens, des urines hautes en couleur, &c. le tout précédé d'un friſſon marqué. Le ſang tiré de la veine eſt d'un rouge brillant; il s'en ſépare peu de ſéroſité; ſa ſurface eſt aſſez ſouvent couverte d'une pellicule blanche & ferme.

(3.) Dans quelques cantons, ſur-tout l'automne & l'hiver, la maladie s'eſt annoncée avec les ſymptômes caractériſtiques d'une fievre catharrale ou pleuropneumonique, à ſçavoir la toux, l'oppreſſion de poitrine, le point de côté, la rougeur des joues, le pouls dur; ces ſymptômes ſe trouvant joints avec pluſieurs de ceux que nous avons énoncés, (ſ. 1.) le mal de tête, les nauſées, la langue jaune & chargée, &c. Le ſang tiré des veines étoit épais, & d'un rouge foncé; étant repoſé, il ſe formoit à ſa ſurface une coëne mince, verdâtre ou marbrée, aſſez ferme dans les premieres ſaignées, & ayant peu de conſiſtance dans les ſuivantes.

(4.) Ce n'eſt ſouvent que vers le cinquieme jour de la maladie, que l'accablement a lieu; (ſ. 1.) les yeux ſont abattus, la conjonctive eſt rouge, & il paroît dans la plupart des malades un léger larmoiement au coin de l'œil; l'embarras de la région épigaſtrique augmente, il gagne la

poitrine, si elle n'est déjà prise ; (s. 3.) la région du cœur est dans un état d'angoisse, & semble être chargée d'un poids incommode ; le pouls est plus fréquent, mais peu élevé ; il se perd sous la pression de la main qui le tâte ; la peau est seche & souvent brûlante ; la langue devient brune, noirâtre & seche à sa base ; la sécheresse gagne ensuite toute son étendue ; les malades néanmoins ne sont point molestés par la soif ; ils rendent des vers vivans ou morts, par le haut & par le bas, soit par les simples efforts de la nature, soit par l'effet des potions émético-cathartiques : les uns sont opiniâtrément constipés ; une diarrhée fétide, séreuse & teinte en jaune, fatigue les autres : les urines dans la plupart passent difficilement ; elles sont hautes en couleur, & même ardentes dans le cas des s. 2 & 3 ; elles approchent de l'état naturel dans ceux en qui la maladie s'est annoncée comme à la s. prem. Plusieurs ont eu de petits saignemens du nez : le flux naturel au sexe paroît à contre-tems ; les malades tombent bientôt dans des disparates & par fois dans des especes de syncopes : le pouls s'affoiblit & devient inégal, & un commencement de soubresauts se fait appercevoir dans les tendons du poignet.

(5.) C'est aussi dans ce tems du progrès de la maladie, qu'il a paru à nombre de sujets, sur l'intérieur de l'avant-bras & du

poignet, ſur la poitrine, autour du col, & même ſur le bas-ventre & l'intérieur des cuiſſes, une éruption miliaire rouge, qui, dans quelques-uns, s'eſt ſoutenue juſqu'à la terminaiſon de la fievre, la peau s'étant écaillée dans ceux-ci, comme dans la rougeole; mais elle a eu, dans la plupart des malades, des alternatives d'éclipſe & de retour, ou bien elle diſparoiſſoit ſans retour dans l'état de la maladie, après s'être ſoutenue pendant tout ſon progrès : il en a été de même des taches plus ou moins rouges, qui ſe ſont manifeſtées dans pluſieurs : nous en avons vu bien peu dans le cas de taches de vrai pourpre, ou bleues, ou noires. L'éruption miliaire blanche a eu lieu dans quelques perſonnes; mais cette éruption ayant été accompagnée de circonſtances particulieres, nous en parlerons ſéparément ci-après.

(6.) Ce ſecond période (ſ. 4 & 5.) ne préſente pas des circonſtances auſſi inquiétantes, lorſque la maladie s'eſt annoncée ſous la forme déſignée, ſ. 2. dans ce cas, les ſujets ont, ſur-tout la nuit, des redoublemens de fievre, qui ſouvent ſont plus forts de deux jours l'un, & ſe terminent par des ſueurs : le ventre eſt ordinairement conſtipé; la langue n'eſt point ſeche, ou l'eſt bien moins que dans l'état précédent; (ſ. 4.) le pouls n'eſt ni déprimé, ni égal, ſi ce n'eſt

qu'on ait commis quelque faute considérable dans le traitement ; mais la rougeur des yeux & des joues est augmentée : il en est de même de la ceinture douloureuse de la région lombaire.

(7.) Dans le fort de la maladie, appellé vulgairement son état, l'abattement & la langueur sont des plus considérables ; le pouls est déprimé & foible, ou fréquent & irrégulier ; on ne sent par fois qu'un simple frémissement ; le visage est livide, plombé ou jaunâtre, & quelquefois avec une apparence de bouffissure ; les joues sont souvent d'un rouge pourpre, les yeux ternes ou étincelans, les levres seches, pâles & crêpées, les narines dilatées, leur intérieur sec, ainsi que les dents, les gencives & toute la langue, ou bien la langue est d'un rouge foncé, & semblable à du chagrin, & souvent elle est parsemée de plaques, d'une matiere blanche & ressemblante à du plâtras, avec des excoriations aphteuses qui s'étendent jusques dans le gosier : les sujets qui se trouvent dans ce dernier cas, se plaignent du mal de gorge, & ont de la peine à avaler.

(8.) Dans cet état, (§. 7.) il y a toujours plus ou moins d'embarras à la poitrine, de quelque façon que la maladie ait commencé ; (1, 2 & 3.) la respiration est laborieuse ; le peu de crachats que les malades expectorent, sont assez souvent teints de

fang ; ils fe plaignent d'une conftriction violente, ou plutôt d'une pefanteur infupportable à la région du cœur, & à celle de l'eftomac ; ils ont des fueurs d'oppreffion, qui ne defcendent pas plus bas que la poitrine ; les urines, lorfqu'elles paffent, font à-peu-près de couleur naturelle, forment quelquefois un *fufpenfum* : dans nombre de malades elles fe fuppriment tout-à fait ; le ventre eft plus ou moins élevé, tendu ou fimplement météorifé, avec fenfibilité ou douleur dans quelques-uns ; le délire s'établit avec des foubrefauts, des mouvemens convulfifs, & même des convulfions, ou les malades tombent dans le *coma*, & quelques-uns dans un *tétanos* ou roideur convulfive générale ; ils laiffent aller leurs déjections involontairement, & fans donner le moindre indice du fentiment : la gangrene s'établit autour du fondement & fur le gros des feffes ; les felles font extrêmement fétides & d'un jaune aurore, teignant les draps de lit de façon que la leffive ne peut en enlever les taches : le flux naturel au fexe, qui a paru irréguliérement & à contre-tems dans le grogrès de la maladie, devient une vraie perte ; c'eft un fang diffous avec les caillots noirs ; les femmes enceintes avortent, & l'avortement eft fuivi de perte.

(9.) Enfin dans le dernier période de la maladie, les fujets refufent toutes boiffons,

ou bien il y a un obſtacle au goſier qui les empêche d'avaler ; ils tortillent leurs couvertures, chaſſent les mouches, & veulent à tous momens ſe jetter hors du lit ; le pouls eſt d'une foibleſſe & d'une inégalité extrêmes ; le ventre s'affaiſſe tout-à-coup ; les malades font des ſelles cadavéreuſes, & rendent des vers morts ; le ralle de poitrine eſt bientôt ſuivi de l'agonie.

(10.) C'eſt dans l'état ou le troiſieme période de la maladie, (ſ. 7 & 8.) que dans quelques ſujets il s'eſt manifeſté, ſur-tout aux extrêmités inférieures, de grandes plaques éryſipélateuſes, qui par fois ont gagné tout un pied & la jambe même : elles ont été dans les uns le prélude d'une gangrene mortelle, ſoit qu'il s'y joignît des phlictaines ou non ; d'un autre côté on en a vu, dans un petit nombre, de couleur rouge-pâle, auxquelles ſuccédoient, en conſéquence de la ſéparation de l'épiderme, des veſſies d'une étendue conſidérable, & remplies d'une lymphe jaunâtre, qui ont paru critiques : (c'eſt ce que quelques Auteurs ont appellé *roſæ bullata.*) M. Chuffart, Médecin à Lannoi *,

* Petite Ville à trois lieues de Lille, où la maladie a régné avec violence pendant tout le cours de l'année. Ce d gne Médecin a donné des preuves d'une grande capacité, & d'une charité peu commune dans le traitement de cette maladie.

& moi, avons vu chacun un ſujet dans ce dernier cas ; ils ont guéri tous deux.

(11.) C'eſt dans ce même période (ſ. 7 & 8.) que les malades de certains cantons ont été ſujets à des parotides, qui n'avoient guere de diſpoſition à abcéder. J'ai vu une femme de ſoixante ans ſuccomber à deux parotides prodigieuſes, qui, jointes à un reſſerrement ſpaſmodique du goſier, l'ont réduite au point de ne pouvoir plus rien avaler.

(12.) Ces divers périodes (ſ. 1 & 9.) ſont parcourus en plus ou moins de tems, ſelon le début plus ou moins violent de la maladie, & l'abattement des malades : on en a vu périr au ſeptieme jour, entr'autres une femme du village d'Hellemmes, en qui la maladie s'étoit annoncée par une tumeur au bras, en forme de bubon, qui n'a point abcédé ; elle eſt morte avec des taches de vrai pourpre. Les plus vivement attaqués ont ſuccombé vers le neuvieme & l'onzieme jours, ſoit par un dépôt lymphatico-purulent, ſoit par la flétriſſure gangréneuſe du poumon. La plupart de ceux qui ont paſſé le dix-ſeptieme jour ont guéri, & peu l'ont été avant ce terme : la convaleſcence eſt néanmoins toujours longue, les ſujets ne reprenant leurs forces qu'avec beaucoup de peine.

(13.) Les ſymptômes énoncés, (ſ. 1 & 12.) ne laiſſent aucun doute ſur le caractere de cette maladie, qui eſt une fievre maligne-putride ou putréfactive, tenant de la nature des fievres à éruption : tout âge y eſt ſujet, les femmes plus que les hommes ; la maladie néanmoins eſt plus dangereuſe dans les gens robuſtes, que dans les autres : les perſonnes du même ſang la prennent aiſément les uns des autres.

(14.) Les ſignes de retour ſont une moiteur générale de la peau, le rétabliſſement du cours des urines qui ont un air louche ou trouble, lorſqu'elles ont repoſé, qui dépoſent un nuage blanc, & enſuite une matiere purulente, blanche & légere qui ſe précipite tout-à-fait ; des ſelles jaunes veinées de blanc, & qui prennent de la conſiſtance, d'où s'enſuit une détente du bas-ventre ; la langue qui s'humecte & ſe décraſſe ſur ſes bords ; une expectoration de matieres cuites, & d'une bonne purulence ; l'expanſion, la dilatation & le rétabliſſement du pouls, la ſuppuration des parotides, &c.

(15.) La récidive peut avoir lieu, quoique la maladie paroiſſe bien terminée. On doit s'y attendre, ſi les évacuations critiques, & ſur-tout par les ſelles, n'ont pas ſuivi juſqu'à un certain point. On a vu des gens eſſuyer juſqu'à trois fois la révolution de la maladie.

(16.) L'éruption miliaire, qui s'eſt ſoute-

nue dans le progrès & dans l'état de la maladie, a paru critique, ſur-tout dans ceux en qui les puſtules ſe ſont enlevées & ont ſuppuré à leur pointe : j'ai vu deux perſonnes dans ce cas.

(17.) On doit bien augurer, lorſque la maladie prend dans ſon état le type d'une fievre double-tierce continue, ou continue-remittente, ſur-tout quand les redoublemens ſont précédés d'un friſſon, ou tous les jours ou de deux jours l'un; circonſtance qui a lieu principalement lorſque la maladie a commencé de la maniere décrite, (ſ. 2.) elle n'a guere néanmoins été obſervée telle à Lannoi, où la maladie a régné long-tems.

(18.) La ſurdité, qui ſurvenoit vers l'onzieme jour, ou dans l'état de la maladie, étoit un ſigne favorable : il n'en étoit pas de même, ſi elle avoit lieu au commencement.

(19.) J'ai vu des ſujets avoir, dans l'état de la maladie, des ſelles muqueuſes, purulentes, avec des ſtries ſanguinolentes, qui ont été critiques.

(20.) J'en ai vu d'autres dans le cas d'une ſupuration de matiere lymphatique abondante, qui a auſſi paru critique.

(21.) Un pouls foible & lent, ou petit & fréquent, eſt un ſymptôme fâcheux, & encore plus, s'il eſt inégal.

(22.) La peau & la langue conſtamment

ſeches, dans le progrès & dans l'état de la maladie, eſt d'un mauvais augure; c'eſt bien pis lorſque la ſéchereſſe des gencives, des dents & de l'intérieur des narines y eſt jointe.

(23.) L'oppreſſion de poitrine perſiſtant dans l'état de la maladie, avec des joues d'un rouge foncé, & des narines dilatées, & ſans expectoration, eſt un très-mauvais ſigne.

(24.) Les yeux étincelans & larmoyans n'annoncent rien de bon; c'eſt bien pis, ſi la cornée paroît terne, ou couverte d'un nuage.

(25.) La ſituation conſtante des malades ſur le dos, avec un viſage plombé ou livide, eſt d'un fâcheux préſage : il en eſt de même du découragement de leur part.

(26.) Ceſt encore un mauvais ſigne de voir diſparoître tout-à-coup une éruption, qui s'eſt ſoutenue quelque tems.

(27.) Les croûtes aphteuſes ſur la langue & les aphtes, ſont un ſymptôme fâcheux, ſur-tout celles qui occupent le voile du palais & le goſier.

(28.) Quant aux excrétions, les urines crues & pâles, & celles qui ſont ardentes, doivent faire craindre, & encore plus celles qui ſont chargées d'une ſorte de pouſſiere brune, qui ne ſe précipite point; il en eſt de même de celles qui forment un dépôt groſ-

ſier, ſoit blanc, ſoit rougeâatre ; celles qui ſont très-brunes, tirant ſur le noir, ſont décidément mortelles.

(29.) La ſuppreſſion des urines eſt un ſymptôme très-fâcheux, de quelque cauſe qu'elle provienne ; il en eſt de même du météoriſme du bas-ventre.

(30.) La conſtipation opiniâtre eſt plus à craindre que la diarrhée ſéreuſe ; les ſelles d'un jaune foncé, qui tachent le linge au point que la leſſive ne peut enlever ces taches, ſont d'un très-mauvais augure.

(31.) Des vers morts, rendus au commencement & dans le progrès de la maladie, dénotent un état extrême de putridité, qui eſt fort à craindre.

(32.) La tenſion du bas-ventre, avec ſenſibilité ou douleur lorſqu'on le comprime, eſt un ſymptôme très-dangereux, & preſque décidément mortel.

(33.) Les parotides ſont fâcheuſes, ſur-tout quand elles s'élevent conſidérablement, qu'elles reſtent dures ou pâteuſes, & qu'elles ont lieu des deux côtés : on doit croire la mort prochaine, ſi elles viennent à s'affaiſſer tout d'un coup.

(34.) Le flux naturel au ſexe, qui paroît dans le commencement de la maladie, eſt toujours de mauvais augure, & ſur-tout lorſqu'il vient à contre-tems : le danger redouble, lorſqu'il reparoît à diverſes repriſes

dans le progrès & l'état de la maladie ; c'en est fait des malades, s'il tourne en perte.

(35.) On doit compter parmi les signes mortels, les syptômes suivans ; le refus de toute boisson, l'impossibilité ou une grande difficulté d'en faire la déglutition, les déjections involontaires & insensibles, des convulsions, le *tétanos*, le vrai *coma*, le délire phrénétique porté au point où les malades veulent continuellement se jetter hors du lit, la gangrene qui s'étend considérablement & en peu de tems, les phlyctaines gangréneuse aux extrêmités, &c. si plusieurs de ces symptômes se trouvent réunis, on a tout lieu de désespérer des malades.

(36.) Enfin je n'en sçais aucun qui en ait échappé avec des taches de pourpre bleu ou noir, dans quelque tems de la maladie qu'elles se soient manifestées.

(37.) Les ouvertures des cadavres ont exposé des marques d'inflammation gangréneuse, de gangrene, & même de sphacele, dans divers visceres, dans le foie, & surtout en sa partie concave, dans la rate, l'estomac, les intestins grêles, le mésentere, & la vessie même ; les reins se sont aussi trouvés attaqués & augmentés de volume, par un état inflammatoire, & la vessie rétrécie & comme racornie ; la bile de la vésicule étoit foncée en couleur : on a vu presque tout l'intérieur des intestins grêles teint de

cette bile, & tout le trajet du canal inteſtinal plus ou moins dilaté, & renfermant des pelotons de vers: le cœur avoit l'extérieur flétri, les poumons étoient plus ou moins gangrénés; le ſang des veines en général étoit noir & diſſous: il en étoit de même des ſinus du cerveau; les ményngеs ſe ſont trouvées dans un état de phlogoſe viſant à la gangrene; de plus, l'on a trouvé en quelques cadavres, des dépôts lymphatico-purulens dans la capacité de la poitrine, & dans celle du bas-ventre.

(37.) Ces circonſtances, (ſ. 37.) comparées avec le tableau de la maladie, conſidérée dans ſes divers périodes, (ſ. 1 & 12.) décelent des miaſmes très-contraires à l'économie animale, & capables de produire des ſpaſmes violens dans toute l'étendue du genre nerveux, de rompre l'union des principes du ſang & de la lymphe, de faire tomber les humeurs dans la diſſolution putride, & de détruire même le tiſſu intime des organes, dans leſquels ces liquides dégénérés circulent; auſſi la maladie a-t-elle été plus fâcheuſe, plus rebelle, ou plus perſévérante dans les endroits bas, humides, ombragés par des bois, ou par des plants, & où il y avoit des eaux croupiſſantes; circonſtances qui aident & entretiennent la dégénéreſcence putride des ſucs des animaux: telle eſt la poſition de la petite ville de

de Lannoi, qui en a été affligée dès le commencement de l'année.

(39.) L'on pourroit croire que ce principe destructeur, consiste dans des miasmes pernicieux, répandus dans l'atmosphere, & qui étant introduits dans l'intérieur du corps avec l'air que nous avalons, suscitent dans les premieres voies des spasmes, qui gagnent successivement les divers visceres, & y éteignent par leur irritation le principe de la vie. On pourroit encore se persuader qu'il provient des alimens, & sur-tout du bled germé, dont la digestion développe les parties putréfactives que renferme le pain fait de pareil bled (*a*); ces présomptions paroissent fondées sur les bons effets procurés par des vomitifs donnés à propos dans le premier développement de la maladie, & qui ont paru, dans un grand nombre de malades, en arrêter le progrès, ou du moins obvier à la violence des symptômes de la maladie.

(40.) Mais sans entrer dans une discussion détaillée sur l'analyse de ces deux opinions, (discussion dont la nature de ce mémoire n'est point susceptible) on ne peut certai-

(*a*) Le bled de la récolte de 1757 étoit généralement de bonne qualité : ainsi l'on n'a pu à Lannoi & dans d'autres lieux où la maladie s'est manifestée avant la moison de 1758, s'en prendre à cette cause.

nement pas plus conclure en leur faveur, par les ſymptômes qui déſignent que les premieres voies ſont affectées, qu'on ne le ſeroit de conclure, dans la petite-vérole & dans les autres fievres à éruptions, par les vomiſſemens, les douleurs, & le ſentiment de peſanteur à la région de l'eſtomac, que la cauſe de ces fievres réſide ſpécialement dans l'eſtomac, ou les premieres voies; ces ſymptômes n'étant que l'effet des impreſſions de cette cauſe généralement répandue dans toute l'habitude du corps, mais agiſſant principalement ſur l'eſtomac, qui eſt comme le centre ſympathique du genre nerveux.

(41.) On n'aura point de peine à ſe perſuader que les ſymptômes, qui très-ſouvent annoncent dans le prélude de notre maladie, que les premieres voies ſont affectées en premier, proviennent de la même cauſe, (ſ. 40.) ſi l'on fait attention que cette maladie eſt de la nature des fievres à éruptions, & que dans un très-grand nombre de malades, ce ſont d'autres parties de préférence, qui ont paru affectées en premier, à ſçavoir la tête, les reins, la poitrine, &c. il s'enſuit donc que la cauſe eſſentielle de la maladie doit être cenſée, dans ſon principe, répandue dans toute l'habitude du corps: c'eſt ce qui réſulte de la conſidération de pluſieurs ſymptômes graves qui ſe manifeſtent d'abord, & qui ſont permanens

pendant tout ſon cours, l'abattement général du corps, les angoiſſes ou langueurs, les éruptions cutanées, qui dans quelques ſujets ont paru dans le premier période, &c. Enfin, il eſt à obſerver que la moitié des malades d'Hellemmes, village qui a été fort affligé de cette fievre, n'ont pas eu d'indications pour faire vomir ou purger, & que l'omiſſion de ces ſecours n'a pas entraîné d'inconvéniens ſenſibles; ce qui auroit dû être, ſi le principal foyer de la maladie réſidoit dans les premieres voies

(42.) Les tumeurs glanduleuſes, les ulcérations aphteuſes, les irritations nervales, &c. marquent évidemment que cette cauſe réſide juſques dans la lymphe & les fluides les plus déliés, & qu'elle ne peut être qu'une matiere âcre, irritante, cauſtique, capable non-ſeulement de cauſer la diſſolution de la lymphe, du ſang & de ſa partie rouge, mais encore de détruire la texture des dernieres fibres qui conſtituent les parties nerveuſes & membraneuſes: delà des ſtaſes gangréneuſes en diverſes parties du corps, & la gangrene des viſceres, qui terminent la tragédie, lorſque la nature n'a pas été ſecondée ſuffiſamment pour dompter cette matiere pernicieuſe, & l'expulſer hors du corps.

(43.) La ſéroſité jaune du ſang & les ſucs bilieux ayant, à cauſe des parties huileuſes exaltées, qui entrent dans leur com-

poſition, plus de diſpoſition que les autres humeurs à la dégénéreſcence putrido-alkaline ; on conçoit l'analogie que cette matiere, (ſ. 42.) doit avoir avec eux (*a*); ces ſucs ayant naturellement leur décharge par les canaux excréteurs du foie, & par les ſecrétoires des reins, il s'enſuit que, dès qu'ils deviennent nuiſibles à l'économie animale, par leur trop de développement, c'eſt la bile & l'urine qui doivent ſur-tout s'en charger ; & par conſéquent c'eſt par les couloirs de l'une & de l'autre que l'on doit chercher à en procurer l'élimination. Cette théorie eſt conforme à l'obſervation qui a fait voir que la criſe ordinaire de notre fievre avoit lieu par les ſelles, & ſouvent en partie par les urines.

(44.) La nature de cette matiere, ennemie de l'économie animale, (ſ. 41. & 43.) ſe manifeſte encore par le déſordre qu'elle cauſe, lorſqu'on veut en précipiter la dé-

(*a*) La diſſolution putride du ſang tiré des veines, & expoſé à un air humide & chaud, putridité qui porte principalement ſur la ſéroſité jaune, & dont réſulte la génération d'un âcre alkalin, de la nature du principe pernicieux en queſtion, laiſſe entrevoir comment un pareil principe peut réſulter de la diſſolution de la lymphe & de la ſéroſité jaune, renfermées dans leurs vaiſſeaux, en conſéquence de leur action plus ou moins ralentie ou relâchée par une atmoſphere humide & chaude, & tempérée hors de ſaiſon.

charge, avant qu'elle ne ſoit ſuffiſamment délayée, ou enveloppée, ou domptée, ſoit par le travail de la nature, ſoit par l'effet des remedes; elle irrite, enflamme, corrode les parties où elle eſt dépoſée, & accélere dans les viſceres le déſordre que l'inſpection des cadavres y manifeſte ordinairement, (ſ. 37.)

(45.) Cet expoſé conduit naturellement aux indications curatives, qui conſiſtent à aider la nature dans les efforts qu'elle fait pendant tout le cours de la fievre, pour dompter le levain répandu dans la maſſe des liquides, à en tempérer l'activité, & à l'envelopper, pour ainſi dire, pour le rendre plus propre à être chaſſé du corps par les voies de décharge mentionnées, (ſ. 43.) ou, s'il ſe trouve en partie fixé dans le tiſſu de la peau, (ſ. 5 & 10.) de travailler à l'y maintenir, & à lui procurer le point de maturation requis pour être diſſipé, ſoit par la réſolution, ſoit par la ſuppuration des petites puſtules; ces indications ne peuvent être bien remplies, qu'en rétabliſſant le ton abattu des ſolides, & en rendant à la maſſe des fluides une conſiſtance louable.

(46.) Il faut avant tout, mettre à l'aiſe, l'action du genre vaſculeux, par la ſouſtraction du ſurcroît de la maſſe des liquides, & ſur-tout de la partie rouge du ſang, qui peut l'opprimer; dans la vue de prévenir

les ſtaſes, les engorgemens des capillaires, & les congeſtions inflammatoires dans les viſceres; mais comme en général il n'eſt pas ici queſtion d'une fievre vraiment inflammatoire, qui reconnoît pour cauſe un ſang épais, maſſif, chargé de partie rouge, & dont la lymphe concreſcible prend la forme d'une coëne dure, lorſqu'il eſt hors de ſes vaiſſeaux; qu'au contraire le ſang tend viſiblement à la diſſolution; il s'enſuit que la ſaignée doit être plus ou moins ménagée, ſelon les circonſtances.

(47) Elle ne doit guere avoir lieu que dans la vraie pléthore, lorſque l'invaſion de la maladie eſt telle que nous l'avons décrite, (ſ. 1.) l'embarras ou la gêne du pouls n'étant alors que l'effet d'un ſpaſme violent, cauſé par la préſence du levain, (ſ. 38 & 42.) qui tient l'action du cœur & du genre artériel dans la contrainte, d'où s'enſuit l'abattement la, langueur, &c. Cet état eſt bien plutôt un obſtacle à la ſaignée, qu'il ne la favoriſe, c'eſt ce qui a été confirmé par l'expérience. Nous avons vu des hommes nerveux, & à la fleur de l'âge, tomber dans l'affaiſſement, & dans des lipothimies réitérées à la ſuite d'une troiſieme ſaignée; nous avons vu, d'un autre côté, la maladie parcourir favorablement en pareil cas, (ſ. 1.) ſes divers périodes, dans pluſieurs ſujets qui n'ont été ſaignés qu'une ou deux fois.

M. Chuffart, qui a eu occasion d'approfondir le génie de cette maladie, en a guéri sans les saigner. Si ce n'est pas immédiatement après les saignées faites que l'on a lieu de s'en repentir, c'est dans le progrès & dans l'état de la maladie, où les sujets tombent dans un affaissement mortel. Cette derniere circonstance fait assez pressentir combien on doit être réservé sur cette évacuation, lorsque la maladie est avancée, & à plus forte raison dans le troisieme période, (f. 7 & 8.) où la saignée est le plus souvent pernicieuse.

(48.) Mais elle doit être moins ménagée, lorsque la maladie s'annonce par les symptômes caractérisés, (f. 2 & 3.) à raison de l'engorgement inflammatoire, dont les visceres sont menacés, & sur-tout lorsqu'une oppression considérable de poitrine annonce que la circulation est interceptée dans les poumons : il ne faut pas néanmoins perdre de vue, que ce n'est point ici le cas d'une inflammation franche, produite par la roideur des solides, & par le trop de consistance de la masse du sang; que, quelque dégré d'épaississement que paroisse avoir le sang tiré des veines, il n'en renferme pas moins le principe de dissolution, prêt à se développer; & que plus l'on approche de ce tems, plus l'on doit craindre les suites de la saignée, qui ne peut que la hâter, en fa-

cilitant l'expansion du principe acrimonieux, (s. 42 & 43.) c'est alors que les malades tombent inopinément dans l'affaissement, sans que l'oppression de poitrine, & les symptômes d'engorgement de la part des divers visceres, s'en trouvent allégés.

(49.) La nature des dépôts qui se forment en pareil cas, dans l'une ou l'autre grande cavité, & qui sont gangréneux & lymphatico-purulens, (s. 37.) vient à l'appui de ce que nous avançons sur le fait de la saignée.

La suite de cette excellente piece pour le Journal prochain.

LETTRE

Ecrite à M. MORAND, Médecin de la Faculté de Paris, ci-devant Médecin des Camps & Armées du Roi, au sujet de la mort, & de l'ouverture de Genevieve Martin, fille de Saint-Geômes, près Langres.

MONSIEUR,

Le public vous étant redevable des premiers éclaircissemens sur les faits & gestes singuliers de Genevieve Martin, fille de S. Geômes, il est juste que vous soyez instruit jusqu'à la fin de tout ce qui y a rapport. Plus d'une personne de l'art ont pris soin

de vous informer chaque année des différens états de ſanté & de maladie par leſquels a paſſé cette fille, depuis que vous avez quitté Langres. Vous devez vous rappeller, Monſieur, que le 4 Janvier 1756, un de nos Chirurgiens, étant allé voir Genevieve à Saint-Geômes, il la trouva levée, bien ajuſtée, & filant ſa quenouille auprès de ſon feu; qu'alors, de ſon aveu, elle alloit beaucoup mieux, qu'elle ne jettoit plus de pierres, qu'elle rendoit ſeulement beaucoup de graviers par les urines. Ce qu'elle attribuoit, ainſi que ſon rétabliſſement, à l'uſage de la racine d'aunée, infuſée dans du vin blanc, dont elle prenoit deux verres par jour.

Le 26 Septembre 1757, on a dû vous mander de notre Ville, qu'on ne diſoit plus mot de Genevieve, qu'il n'en étoit pas plus queſtion que ſi elle n'eut jamais exiſté; malade ou indiſpoſée de tems en tems, mais ne jettant plus de pierres.

Vous en avez ſi bien épuiſé la merveilleuſe carriere, que Genevieve, qui avant que vous euſſiez fait connoiſſance avec elle, promettoit un ou deux miracles, c'eſt-à-dire, une ou deux pierres, auſſi hardiment qu'un joueur de gobelets annonce deux ou trois muſcades ſous ſes cornets, a depuis ce tems continué de vivre, ſans donner aucun ſigne de ſon étrange fécondité; ſi ce n'eſt que de tems à autre elle ſe contentoit de rendre,

dit-on, du gravier; circonſtance peu digne d'attention, mais qui n'étoit pas indifférente pour Genevieve & ſes partiſans, & qu'ils avoient auſſi grand ſoin de relever, afin ſans doute de ſoutenir la commiſération charitable de M. l'Evêque de Langres.

Cette production illuſoire en cauſe d'appel, je veux dire, cette réduction de groſſes pierres en ſable, auquel on peut croire aiſément que la veſſie de Genevieve ſe bornoit effectivement, puiſqu'il eſt peu de perſonnes qui ne vuident du ſable & du gravier avec les urines, a dû, Monſieur, vous conſoler ſuffiſamment de la *groſſiere* liberté qu'avoit pris feu le pauvre Hugony, de ſe déclarer votre partie adverſe en faveur de Genevieve. Ce Chirurgien non-lettré, qui n'avoit jamais compté ſe voir imprimé, n'avoit, en prêtant ſon nom à l'apologie de Genevieve, enviſagé que l'honneur de paroître dans une diſpute littéraire; (car c'étoit ainſi qu'il qualifioit ſa diſcuſſion;) tout glorieux de ſe trouver, (ſans ſçavoir ni comment, ni pourquoi,) à pareille fête, c'étoit pour lui une vraie bonne fortune, qu'il ſe doutoit bien n'être pas faite pour lui.

Au ſurplus, Monſieur, vous n'avez pas ignoré que cet Auteur poſtiche de la défenſe de Genevieve, eſt convenu que ſes correcteurs avoient plus de part que lui à cette

piece ridicule, que bien des gens y avoient mis la main...... Vous avez ſçu qui ils étoient, ainſi que le lieu où clandeſtinement on a fait gémir la preſſe en faveur de la fille de Saint-Geômes: vous penſez bien, Monſieur, qu'une pareille apologie en volume *in*-12, ou en volume *in* 4°, n'a pu vous compromettre dans le public, ni vous, ni des perſonnes dont il y étoit fait des mentions déplacées: quelle ſorte d'impreſſion pouvoit faire un Chirurgien de l'eſpece de Hugony, aſſez déterminé ſous les auſpices d'une expérience de trente ans ſur le dos, pour attaquer M. Valkaringi, réputé la gloire de la médecine clinique en Italie, des Commiſſaires de la Faculté de médecine de Paris, &c. Auſſi, Monſieur, qu'ont valu à Hugony ſes efforts de littérature ? Son dernier coup de collier en faveur de Genevieve, ne lui a attiré qu'une critique proportionnée à la piece munie de ſon nom. Le papier, le caractere, l'impreſſion, la couverture bleue du livret, qui relevoit ſes ridicules, annonçoient aſſez qu'il n'étoit deſtiné tout au plus que pour compatir à la modicité ou au défaut de lumieres de quelques allans & venans de Saint-Geômes, & pour être oublié concurremment avec l'ouvrage qui lui avoit donné occaſion de voir le jour.

Ce qu'il y a de certain & en même tems de mortifiant pour Genevieve & pour ſes

ayans-cause, c'eſt que, malgré l'amour qui regne aſſez en tout pays pour l'extraordinaire, & que les Apologiſtes de Genevieve ont cherché, dans cette occaſion, à tourner à leur profit, qu'ils ont même eſſayé de transformer en matiere de reſpect, perſonne ne s'eſt encore aviſé depuis votre voyage à Langres, de citer en aucune maniere, les abſtinences extraordinaires, les jeûnes myſtiques, à l'aide deſquels Genevieve trouvoit moyen de conſerver un embonpoint naturel; ce qui ſeroit arrivé dans la ſuite des tems, ſi vous n'euſſiez point été animé du zele d'examiner de près tous les phénomenes que raſſembloit Genevieve dans ſa perſonne: mais tout le merveilleux, le ſurnaturel de cette fille, ont été, graces à vous, Monſieur, réduits à ne pouvoir déſormais trouver place que dans les affections d'eſprit, ou dans les maladies d'artifice.

Depuis le mois de Janvier, Monſieur, la choſe eſt inconteſtable. La prétendue diſpute littéraire de Hugony, eſt jugée ſans replique. Genevieve vient de donner elle-même un dernier & complet éclairciſſement ſur ſon affaire que l'on vouloit embrouiller, au moins ſous l'air & ſous le nom d'une controverſe. L'outrage que l'on vous taxoit d'avoir fait à la patience chrétienne, à toutes les vertus morales de votre malade, eſt diſſipé: Genevieve en mourant vous a pleinement juſ-

tifié. Elle a irrévocablement fixé les idées ſur le mérite de votre ouvrage, & confondu tous ſes partiſans

L'ouverture de ſon cadavre, dernier eſpoir de ſes protecteurs, a été faite. M. Richard, Maître en chirurgie, qui en a été chargé par les parens de Genevieve, voulant répondre à l'empreſſement de pluſieurs perſonnes reſpectables, qui ſe ſont toujours intéreſſées à l'état extraordinaire de cette fille, & ſatisfaire à tout ce que méritoit le phénomene ſingulier par lequel Genevieve, de ſon vivant, avoit été la matiere de diſcuſſions, n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre cette ouverture authentique ; il y a invité tous les Médecins & les Chirurgiens de la Ville, ainſi que pluſieurs perſonnes notables, ſans que vous ayez été du nombre, Monſieur : vous vous doutez bien de ce qui a été trouvé, au grand étonnement du reſte infortuné des partiſans de Genevieve.

Les voies urinaires, qui dans leur ſyſtême devoient être entiérement délabrées, qui devoient receler quelques anciens échantillons de la pierreuſe fécondité dont la malade, *ſoit pour ſéduire les Experts crédules, ſoit pour ſe donner en ſpectacle, & s'attirer de la conſidération* *, ſe plaiſoit à être martyre,

* Jugement de la Faculté de médecine de Paris en l'aſſemblée générale, tenue le 18 Octobre 1753.

étoient dans l'état naturel, sans la moindre trace de ce désordre maladif. En un mot, ni dans les reins, ni dans les ureteres, ni dans la vessie, on n'a découvert aucun vestige de calcul. Les papilles qui aboutissent au bassinet des reins, n'ont pas même laissé appercevoir le moindre gravier, la moindre parcelle de sable. L'uretre seul étoit si prodigieusement dilaté, que son diametre étoit triple de ce qu'il est ordinairement. *

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous en dire en général. On a dressé un rapport de cette ouverture; si-tôt qu'il sera rédigé, on doit me l'envoyer: je vous le procurerai, s'il peut vous faire plaisir.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
PHILIP, étudiant en médecine.

---

* Tout cela est conforme au procès-verbal de l'ouverture, dont la copie nous a été représentée, collationnée à l'original, contrôlée & légalisée à Langres.

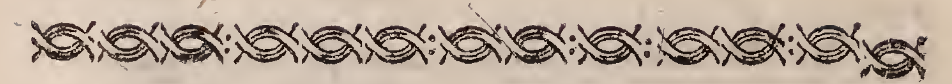
LIVRES NOUVEAUX.

Traité de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie & de métallurgie, par M. *Jean Gotlob Lehmann*, Docteur en médecine, Conseiller des mines de Sa Majesté Prussienne, de l'Académie royale des Sciences de Berlin, & de celle des Sciences utiles de Mayence ; ouvrage traduit de l'Allemand, trois volumes *in*-12. A Paris, chez *Herissant*, Libraire, rue S. Jacques. Prix, relié, 9 livres.

Précis de la Médecine-pratique, contenant l'histoire des maladies, dans un ordre tiré de leur siege, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans, par M. *Lieutaud*, Médecin de Mgr le Duc de Bourgogne & des enfans de France, de l'Académie royale des Sciences, de la Société de Londres, & ancien Professeur d'anatomie. A Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix, relié, 6 livres.







OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	7	9	7	27	11	$\frac{1}{2}$	O. au N-O. méd.	Beaucoup de nuages, quelq. g. de pluie le soir.
2	$5\frac{1}{2}$	8	7	28	0	0	*Idem.*	Couvert, pet. pluie le soir.
3	5	8	6	27	10	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beaucoup nuag. petite pluie le soir.
4	5	7	4	28	0		O. médiocre.	*Idem*, petite pluie le matin, grêle le soir.
5	2	$5\frac{1}{2}$	3	27	8	0	S-E. au O. fort.	Couvert, pluie médiocre le soir.
6	5	$7\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$		10		O. fort par intervalles.	*Idem.*
7	5	$6\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		11		S. au S-	Couvert,

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vent.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
						0	O. *id.*	pet. pluie par intervalles tout le jour.
8	2	7	5		7		O. *idem.*	Serein le mat. couv. à midi, petite pluie le soir.
9	4	9	5 ½	28	2	½	O. au S-O. impét. par intervalles.	Beaucoup de nuages. pluie méd. le soir.
10	5	6	3 ½		7	0	S-O. *id.*	Beaucoup nuag. pet. pluie par interv. tout le jour.
11	2 ½	7	3		11	½	O. *idem.*	Peu de nuag. pet. pluie le s.
12	2	6	4	28	4	0	O-N-O. médiocre.	*Idem.*
13	4	10	6		6		*Idem.*	Peu de nuages.
14	1	10	6		5		S. au S. O. *id.*	*Id.* petite pluie le s.
15	6	11	6		4		S-S-O. fort par intervalles.	Couvert, pet. pluie le matin.
16	5 ½	10	6		1		*Idem.*	*Id.* pluie forte la nuit.
17	4	6	5			½	O-S-O. *idem.*	Peu nuageux, pluie & grêle par interv. tout le jour.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
18	4	7	$3\frac{1}{2}$		4	0	*Id.* médiocre.	Peu de nuag. pet. pl. par int. tout le j.
19	2	6	$4\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	Peu nuag. pet. pluie le soir.
20	6	10	6	27	11	0	*Idem.*	Couvert, pet. pl. par interv. tout le jour.
21	5	8	3	28	5		N-O. au N. médiocre.	Beaucoup nuag. pet. pl. le mat.
22	2	7	5		7		N. médiocre.	Peu de nuages.
23	5	11	8				O. au N. *idem.*	Beauc. de nuages.
24	7	8	6				N-O. au N.	*Id.* quelq. gouttes de pl. le soir.
25	2	8	5			$\frac{1}{2}$	N. *idem.*	Très-peu de nuages.
26	5	8	7		5		N-O. médiocre.	Couvert.
27	6	9	$7\frac{1}{2}$				O. *idem.*	*Idem.*
28	$7\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$		3		*Idem.*	*Id.* quelq. gouttes de pl. le mat.
29	$6\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$	27	11		S. au S-O. *idem.*	Beaucoup de nuages.
30	6	8	3	28		2	O. *idem.*	Couvert, quelq. g. de pl. le s.
31	1	7	3			$\frac{1}{2}$	N. fort par intervalles.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 12 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 ½ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 ½ lignes: la différence entre ces deux termes est de 17 lig.

Le vent a soufflé 6 fois du N.
3 fois du S.
8 fois du S-O.
20 fois de l'O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.
19 jours de nuageux.
11 jours de couvert.
23 jours de pluie.
2 jours de grêle.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que vers la fin du mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1759, par M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois beaucoup de perſonnes attaquées de dévoiemens dyſſentériques, accompagnés de dégoût, d'envies de vomir, ſans fievre cependant, mais avec des douleurs très-vives & lancinantes. Ces douleurs étoient ſur-tout plus incommodes la nuit que pendant le jour. Les lavemens, les huileux, les mucilagineux, & les narcotiques ſoulageoient les malades, l'ipécacuanha achevoit la guériſon, ſuivi de quelques purgations douces. C'eſt apparemment le défaut de tranſpiration occaſionné par l'humidité & la mauvaiſe température de l'air qui a été la cauſe occaſionnelle qui a rendu cette maladie ſi commune. Les perſonnes d'un tempérament lâche, les vieillards & les enfans y ont été plus expoſés que les autres.

Il a régné auſſi des fievres putrides, qui n'ont cédé qu'à des évacuations continuelles par les ſelles dans le commencement, & par la peau ſur la fin, d'une matiere âcre & putride: quelques ſaignées, beaucoup de boiſſons nitreuſes, le fréquent uſage des lavemens & des émétiques, préparoient la coction de la matiere morbifique, & ſa ſortie par les différens couloirs du corps.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Février 1759, par M. BOUCHER, Médecin

On n'a guere vu de mois de Février aussi doux que celui-ci : nous avions des pêchers parfaitement fleuris à la fin du mois. Le thermometre n'a été aucun jour observé plus bas qu'au terme de la glace, & il n'a été que quatre jours au matin aux environs de ce terme, & cela vers le milieu du mois ; le reste du tems il a été toujours observé le matin plusieurs dégrés au-dessus, & même à 7 dégrés au commencement & à la fin du mois.

Le mercure a resté constamment élevé au-dessus de 28 pouces dans le barometre jusqu'au 24, qu'il est descendu à 27 pouces 10 lignes, & il a baissé encore les jours suivans de deux ou trois lignes: en conséquence il y a eu peu de pluie; elle n'a été forte & suivie que deux matins à la fin du mois. Il a tombé quelques flocons de neige le 21 & le 25.

Il y a eu aussi assez de variations dans les vents. Depuis le premier jusqu'au 9, ils ont varié de l'Ouest au Sud-Ouest, & delà jusqu'au 17 du Sud à l'Est; ensuite le vent a

été cinq ou ſix jours Nord-Eſt, & enfin les derniers jours il a varié du Sud à l'Eſt.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 9 dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur ½ dégré en-deſſous de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt de 9 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 ½ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes eſt d'un pouce 12 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
4 fois du Nord-Eſt.
3 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud-Eſt.
4 fois du Sud.
6 fois du Sud-Oueſt.
4 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.
11 jours de pluie.
10 jours de brouillards.
4 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Fevrier 1759.

Les fievres malignes n'ont pas déſiſté à la campagne, quoiqu'affoiblies dans quelques cantons, elles ſe ſont étendues dans d'autres, ce que nous devons vraiſemblablement attribuer à l'hiver trop doux. J'ai eu le bonheur de guérir en ville quelques perſonnes qui en ont été attaquées.

Les vents d'Eſt & de Nord, qui ont régné vers le milieu du mois, ont cauſé des pleuréſies & des pleuropneumonies franches, avec crachement de ſang, fievre aiguë, ſang coëneux, &c. leſquelles ont dû être traitées par la méthode purement antiphlogiſtique, & dont la criſe a eu lieu principalement par les ſueurs : mes bols pectoraux-diaphorétipues (*a*) ont ſecondé favorablement cette pente de la nature. Nous avons eu encore des rhumatiſmes inflammatoires, qui ont dû être traités par la méthode ordinaire. Il y a eu néanmoins dans quelques ſujets travaillés de ces maladies des ſymptômes de complication de la fievre putride ; dans ce cas, un émétique donné à propos, après les ſaignées ſuffiſantes, a

(*a*) Voyez le préſent Journal, mois de Fevrier 1758, pag. 192.

obvié ſenſiblement aux ſuites que l'on avoit à craindre, en faiſant même par fois évanouir les ſymptômes pleurétiques, loin de les aigrir.

Il a régné auſſi des fievres à éruptions, la plupart non caractériſées; ces éruptions paroiſſent éryſipélateuſes dans quelques-uns, & elles étoient dans d'autres en forme d'échauboulures; elles ont mérité des attentions ſpéciales dans la cure, qui a dû être combinée avec les conſidérations relatives aux autres ſymptômes eſſentiels : ainſi la ſaignée, quoiqu'indiquée par la violence de la fievre, & par les ſymptômes indicatifs de phlogoſe dans les viſceres, a dû être ménagée lorſque la maladie étoit avancée, & que l'éruption ſe ſoutenoit, cette derniere circonſtance devant être regardée comme un ſymptôme vraiment critique.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

JUIN 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1759.

TRAITÉ des tumeurs & des ulceres, avec deux Lettres sur la composition de quelques remedes, deux volumes in-12. *A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue Saint Jacques. Prix, relié,* 5 livres.

LEs tumeurs & les ulceres sont du nombre des maladies qui attaquent le plus fréquemment le corps humain. Cette matiere est aussi une de celles que les Médecins ont le plus souvent traitées, & sur laquelle ils paroissent avoir poussé plus loin leurs recherches. Quel est donc le but que doit se proposer celui qui entreprend d'écrire sur

cet objet ? Il doit ou rectifier & perfectionner les connoiſſances que les Auteurs nous ont tranſmiſes ſur cette partie de la médecine, ou nous tracer une route nouvelle préférable à celle que l'on a ſuivie juſqu'à ce jour. Examinons ſi dans l'ouvrage que nous annonçons, l'on a ſatisfait à l'une de ces deux conditions, on ſi l'on n'a pas plutôt manqué à toutes les deux à la fois.

L'Auteur diviſe ſon ouvrage en ſix livres. Dans le premier il traite du phlegmon & des tumeurs phlegmoneuſes ; le ſecond contient l'éryſipelle & les tumeurs éryſipellateuſes ; il s'agit dans le troiſieme de l'œdeme & des tumeurs œdémateuſes ; dans le quatrieme du ſquirrhe & des tumeurs ſquirrheuſes ; le cinquieme renferme les tumeurs qui ne peuvent pas ſe ranger ſous aucune des quatre claſſes précédentes ; dans le ſixieme on expoſe le traitement des ulceres. Cette diviſion eſt déjà fautive, parce qu'elle forme, comme on voit, des exceptions conſidérables, en rejettant dans le cinquieme Chapitre & en faiſant une claſſe ſéparée de pluſieurs tumeurs qui ne peuvent pas entrer dans la diſtribution générale de l'ouvrage, & parce que l'Auteur lui-même paroît ſe contredire, en faiſant deux livres différens du phlegmon & de l'éryſipelle, tandis qu'il dit à la page 3... » parce qu'elle diſtingue les phlegmons de » l'éryſipelle, *qui ſont pourtant dans le fond*

» *la même espece de tumeur.* « D'ailleurs cet ordre scholastique a forcé l'Auteur à placer sous différens chefs, des tumeurs qui ne devroient pas naturellement s'y trouver. Telles sont la gangrene seche ou scorbutique, les parotides & les bubons, dont il traite dans l'article des tumeurs phlegmoneuses. Assurément on sait que le phlegmon n'est point essentiel dans la formation de ces tumeurs, & que le plus souvent elles naissent, croissent & se dissipent, sans donner aucun signe d'inflammation. Pourquoi l'Auteur ne distinguoit-il pas les tumeurs en sanguines, lymphatiques, emphysémateuses & graisseuses? Cela étoit plus simple, & cette division auroit été moins vicieuse.

L'anonyme dans les causes du phlegmon, prétend que le sang peut s'arrêter dans chaque partie, de trois différentes manieres, par stagnation, par déviation, & par extravasation dans les capillaires lymphatiques. Nous croyons que cette derniere espece d'inflammation, si elle existe, est toujours produite par quelque cause extérieure violente, & non naturellement, & que cette æthiologie est tout-à-fait idéale.

L'Auteur, pour prouver que cette inflammation par extravasation n'est pas hypothétique, a fait l'expérience suivante. Il a battu fortement un chien sur toutes les parties, & il lui a occasionné par cette triste épreuve,

une meurtriſſure univerſelle. Il l'ouvrit deux jours après, *quand il crut que la réſolution commençoit à ſe faire ;* il fit une forte ligature à l'artere ſous-claviere. » J'eus, dit-il, » le plaiſir de diſtinguer *facilement un grand » nombre de veines lymphatîques* qui ve- » noient des meurtriſſures de la peau ou de » l'habitude du corps, & je les vis toutes » pleines d'une lymphe plus épaiſſe qu'à l'or- » dinaire, & d'une couleur extrêmement » rouge, ce qui prouvoit qu'elles avoient » toutes commencé à repomper une partie » du ſang extravaſé dans les meurtriſſures. « Cette expérience ne nous paroît pas à beaucoup près concluante. Sur quel fondement l'Auteur penſe-t-il que les petits vaiſſeaux qu'il a vus pleins d'une lymphe fort rouge, étoient des lymphatiques. N'étoit-il pas plus naturel de croire que c'étoit des capillaires ſanguins, comme on le voit dans la tunique albuginée, après quelque exercice violent, ou dans les inflammations de l'œil. Les vaiſſeaux ſanguins qui étoient inviſibles dans l'état naturel, ſont apperçus pour lors par leur gonflement, & ce ne ſont pas les capillaires lymphatiques qui deviennent ſanguins. D'ailleurs l'Auteur nous permettra de lui demander comment il a pu diſcerner que ces vaiſſeaux contenoient une lymphe plus épaiſſe qu'à l'ordinaire, ſi elle étoit réellement *d'une couleur extrêmement rouge ;* car la lymphe

& le ſang ne ſe diſtinguent dans les vaiſſeaux capillaires que par la couleur. Si elle étoit la même pour ces deux liqueurs, comment a-t-il pu en faire la diſtinction ?

L'Auteur aſſure dans le pronoſtic, qu'une tumeur inflammatoire qui doit ſe réſoudre, le fait avant le ſeptieme jour. Ce terme fixe eſt fort illuſoire ; nous en avons vu dont la réſolution n'a été faite qu'au bout de douze ou quinze jours. Il eſt même étonnant qu'un Médecin aſſigne un tems limité pour cette opération de la nature, tandis qu'il ſait qu'elle dépend d'une infinité de circonſtances qui varient dans preſque tous les tempéramens : comme le caractere des ſolides, la qualité des liquides, la force du cœur & des arteres, l'examen des cauſes, la ſituation des parties, l'uſage des ſix choſes non naturelles, &c. &c. &c.

Dans les cauſes de l'abſcès, l'anonyme donne les différences reſpectives du ſang & du pus ; & il dit que le ſang eſt inſipide, & que le pus eſt ſalin ; que le ſang n'eſt pas rongeant, & que le pus l'eſt ; que le ſang n'a pas de mauvaiſe odeur, & que le pus en a preſque toujours. Il n'y a pas une de ces différences qui ſoit exacte. Le ſang & le pus dans l'état naturel, & quand ils n'ont pas acquis d'altération trop forte, ne ſont pas ſalins ; cela eſt ſi vrai, que l'Auteur eſt en contradiction avec lui-même à ce ſujet ;

car il dit à la page 43, » le pus louable est » égal, blanc, un peu terne ou cendré, » cuit, épais, *douceâtre.* « Il est vrai que le pus devient âcre par le séjour & par l'action des vaisseaux & la chaleur de la partie, mais il en est de même du sang; les ulceres spontanés des enfans & des vieillards, certaines hémorragies en sont des preuves complettes. A l'égard de la mauvaise odeur du sang & du pus, elle n'est pas naturelle. Ces deux humeurs ont une foible odeur, & ne deviennent fétides que par le séjour, la chaleur, le trop de mouvement & de repos, &c. &c.

L'Auteur pense que le sang est plus léger que l'eau, parce qu'il est privé des parties globuleuses & séreuses, & que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, *est de sa nature* plus pesante que l'eau. Il nous semble que l'Auteur s'approcheroit plus du langage d'un vrai physicien, s'il disoit que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, est privée des parties huileuses, & non des parties séreuses qui ont une pesanteur spécifique considérable, & que la partie gélatineuse se précipite au fond, quand elle est convertie en pus, non parce qu'elle est de sa nature plus pesante que l'eau, mais au contraire parce que quand elle a souffert toutes les altérations nécessaires pour la convertir en pus, ses molécules intégrantes sont si rapprochées, qu'elle devient plus pesante qu'un pareil volume d'eau. Il

s'agit, pour ſe convaincre que cette peſanteur ne lui eſt pas naturelle, de ſe rappeller que le mucus des narines, celui des bronches & celui qui ſe détache du ſang dans la ſaignée au pied, ne vont pas au fond de l'eau.

La gangrene, ſelon notre anonyme, eſt le ſeul terme uſité pour ſignifier la mortification des parties ; il prétend que le ſphacele eſt un mot preſque rejetté du vocabulaire françois. Ces deux termes ſont d'un uſage aſſez familier, & ſignifient deux dégrés de mortification, très-eſſentiels à diſtinguer. Dans les cauſes de la gangrene, l'Auteur prétend que le froid extérieur gele la partie, *raréfie* & augmente le volume des liqueurs. On n'a jamais oui dire que le froid ſoit capable de raréfier les liqueurs, cela eſt contraire aux notions les plus communes de phyſique, & aux expériences les plus ordinaires. Ce qui a induit en erreur l'Auteur, c'eſt qu'il ſait apparemment que la glace augmente en volume, mais il ignore ſans doute que ce n'eſt pas par la raréfaction du froid extérieur que ce phénomene s'opere, mais par la condenſation & la réunion de l'air intérieur dans la liqueur glacée, qui étant raſſemblé en un ſeul point, occupe plus d'eſpace qu'auparavant : or ce mécaniſme ne peut pas avoir lieu dans les humeurs qui coulent dans nos veines, puiſqu'elles

ne contiennent pas, comme la physiologie nous l'apprend, de l'air isolé entre les différens globules qui les composent, ainsi qu'on peut l'observer dans les liqueurs exposées à l'action immédiate de l'atmosphere.

L'Auteur conseille dans la curation de la gangrene, d'employer les saignées répétées, si elle est produite par l'inflammation. Quelle que soit la cause de la gangrene, rien n'est plus pernicieux que la saignée, elle diminue les forces, relâche les fibres, enleve la portion du sang la plus active & la plus propre à vivifier les parties, & ne sert qu'à favoriser la gangrene, bien loin d'en arrêter le progrès. Il semble que l'Auteur se soit attaché dans son livre à combattre les remedes les mieux accrédités, & ceux dont on a lieu d'espérer plus de succès. Il croit qu'il ne faut pas faire usage du quinquina dans la gangrene, parce que, dit-il, ce remede a mal répondu en France, aux espérances qu'on s'en étoit formées. Assurément ou l'Auteur n'a pas lu les cures singulieres & surprenantes faites à ce sujet par ce remede, que nous avons publiées dans nos Journaux (*a*), ou il est peut-être de l'avis de ce certain Pyrrhonien dont parle M. Majault (*b*), qui a soutenu que toutes les observations qu'on nous a envoyées, & dont nous avons fait

(*a*) Tom. VI. pag. 178. Tom. X. pag. 209.
(*b*) Journal de Médecine, tom. X. pag. 275.

part au public, étoient fausses, & qui par-là a insulté tout à la fois, & ceux qui ont bien voulu nous les communiquer, & nous qui nous sommes chargés de les mettre au jour. Nous croyons devoir le prévenir, que malgré ses doutes mal fondés, l'on conseillera de se servir du quinquina dans la gangrene, comme un des secours les plus puissans qu'on connoisse, & qui est préférable à toute cette liste de remedes extérieurs qu'il nous vante, & que l'on peut consulter dans tous les Auteurs qui ont traité de la gangrene. Tout ce que l'on trouve dans cet ouvrage sur la gangrene seche, nous a paru n'exciter qu'une légere attention; car ce n'est qu'une copie de ce que plusieurs Auteurs ont écrit sur cette matiere; il semble seulement que l'anonyme ait évité de puiser dans les bonnes sources, sans doute par la crainte que le plagiat ne fût trop manifeste. Il y a cependant quelques idées qui appartiennent en propre à l'Auteur : quand il dit, par exemple, que la gangrene seche vient d'un sang qui circule lentement, nous serions bien à plaindre si cette cause suffisoit pour produire cette maladie; combien ne verroit-on pas de gangrenes ambulantes? Heureusement les personnes de l'art ne se laissent pas charmer par de semblables illusions. L'Auteur conseille encore ici la saignée, s'il y a fievre ou marque d'inflammation, & il dit même qu'il faut fai-

gner dans tous les cas de gangrene. On doit appercevoir aiſément la contradiction manifeſte qu'il y a entre ces deux propoſitions. S'il y a gangrene, & ſur-tout gangrene ſeche, il n'y a point d'inflammation, celle-ci doit être détruite quand la gangrene ſe déclare; cela eſt ſi vrai que l'inflammation eſt le remede ſouverain de la gangrene. Au reſte il eſt rare que l'inflammation précede la gangrene ſeche, qui vient preſque toujours dans les vieillards, les perſonnes épuiſées qui ont ſouffert de grandes maladies ou de longues fatigues, ou dans celles dont le ſang eſt corrompu. Ordonner des ſaignées dans ces différens cas, n'eſt-ce pas ſe conduire contre toutes les regles ?

Ce premier livre traite du furoncle, de l'orgueilleux, où l'on ne trouve que des détails très-courts & très-communs de ces deux maladies. Delà l'Auteur paſſe à la veine de Médine, dont il donne la deſcription; ce qui eſt aſſez inutile, puiſque c'eſt une maladie inconnue en Europe, d'autant plus que Velſchius nous en a donné un traité complet, dans lequel notre Auteur anonyme a puiſé toute l'érudition dont ce chapitre eſt chargé, quoiqu'il ait grand ſoin de ne pas avertir de ce petit vol littéraire. Il prétend avec Velſchius que cette maladie eſt formée par un ver caché ſous la peau, qu'il perce pour ſe faire une iſſue. Quand l'ou-

verture eſt faite, on le tire doucement, on le roule ſur un bâton ou ſur une baguette de plomb, en tournant & en le dévidant ainſi juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à l'enlever en entier. Cette opération eſt difficile; car ce ver qui eſt gros comme une très-petite ficelle, eſt d'une longueur prodigieuſe, & ſe rompt très-facilement.

L'Auteur donne enſuite la deſcription du charbon, qui ne contient rien de particulier ni d'intéreſſant. Dans l'article du panaris, il prétend que tous les Auteurs qui en ont traité, ſe ſont trompés, qu'ils en ont diſtingué trois eſpeces, l'une qui a ſon ſiege ſous la peau, l'autre ſous le périoſte, & la troiſieme dans la gaîne des tendons; aucun de ces dépôts ou abſcès qui ſe forment dans ces parties ne méritent, ſelon l'Auteur, de porter le nom de panaris. Il prétend que cette eſpece d'abſcès ſe forme entre la racine de l'ongle & la couche cartilagineuſe qui recouvre le périoſte, & contre laquelle l'ongle eſt attaché. Il appuie ſon ſentiment ſur l'autorité de Fabricius Hildanus qui ſe hâtoit de faire une inciſion ſur la peau qui couvre la racine de l'ongle où étoit le mal, & qu'il en ſortoit une ou deux gouttes de lymphe rouſſe, ce qui procuroit ſur le champ la guériſon du malade; mais s'enſuit-il de ce que Fabricius Hildanus a guéri quelqu'un

d'un panaris par cette méthode, que tous les panaris ſoient de même? Cette concluſion nous paroît hazardée; c'eſt pourtant celle de l'Auteur. Il prétend que ces deux gouttes ou deux gouttes & demie de lymphe, produiſent tous les accidens funeſtes du panaris, parce que, dit-il, les liquides fortement comprimés, ſont capables d'une activité qu'on auroit peine à imaginer, comme on le voit dans la machine à Papin; mais l'anonyme ne ſe trompe-t-il pas? Il n'y a aucune parité entre la machine à Papin, & une goutte de lymphe contenue dans le doigt. La réſiſtance qu'éprouve l'eau dans cette machine, eſt ſi grande, que ſi l'on ne prenoit des précautions, elle caſſeroit les vaiſſeaux qui la contiennent, quelque forts qu'ils ſoient. Dans le doigt, les parties, par la raiſon qu'elles ſont très-compactes, ſont auſſi capables d'un plus grand reſſort, qui diminue par conſéquent beaucoup l'action du liquide; d'ailleurs l'eau dans la machine à Papin, eſt pouſſée par la violence du feu qui la chauffe; dans le panaris aſſurément la goutte ou les deux gouttes & demie de lymphe ſont dans une chaleur moindre que celles du ſang & des autres liqueurs qui ne ſont pas épanchées; ainſi toute cette explication eſt purement ſyſtématique. Il étoit ſi ſimple de dire que cette lymphe prétendue

rouſſe, par ſon âcreté piquoit, irritoit les nerfs & les tendons, & produiſoit tous les accidens qui ſuccedent au panaris. Il falloit dire du nouveau afin de tenir la parole qu'on a donnée dans la préface, & ces idées ont abſolument le caractere de la nouveauté. Dans les cauſes du panaris, l'Auteur rejette la qualité du ſang & des humeurs. Il s'appuie ſur ce que l'on n'a jamais vu de ces tumeurs aux doigts des pieds. Premiérement l'Auteur nous permettra d'en douter; en ſecond lieu, quand cela feroit vrai, que pourroit-on en conclure? que les pieds ne ſont pas expoſés aux cauſes déterminantes qui produiſent le panaris, comme les mains; mais cela ne prouveroit rien pour les cauſes efficientes, & cette même lymphe rouſſe que l'Auteur admet, peut-être aſſez âcre par elle-même pour s'épancher dans les doigts des pieds comme dans ceux des mains, ſur-tout quand les pieds feront ſujets aux coups, aux piquures, &c. c'eſt ce qui arrive aux pauvres gens qui marchent nuds pieds, & aux femmes qui ſe ſervent de chauſſure trop étroite.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cette diſcuſſion critique, qui inſenſiblement nous meneroit au-delà des bornes que le Journal nous preſcrit. On peut juger par cette eſquiſſe du reſte de l'ouvrage. Il ne renferme que des connoiſſances que l'on eſt à portée

de puiſer dans pluſieurs Auteurs (*a*) qui ont traité chacune de ces matieres d'une maniere ſupérieure. La deſcription des maladies, leurs ſymptômes, leur diagnoſtic & leur pronoſtic ſont en général détaillés d'une maniere aſſez claire & préciſe, mais l'explication des cauſes eſt le plus ſouvent fauſſe & alambiquée, & la curation eſt preſque toujours ſyſtématique. L'Auteur anonyme a adopté les diviſions de Juncker, & on voit qu'il s'eſt principalement attaché à ſuivre un ordre didactique; mais cette multiplicité de chefs ſous leſquels les choſes ſont préſentées, forment une coupe irréguliere dans l'ouvrage, & jettent de la confuſion dans l'eſprit du Lecteur. On peut dire qu'on auroit pu faire avec ce traité des cahiers propres à former des écoliers, mais qui ne peuvent guere convenir à des Praticiens.

On trouve à la fin du ſecond volume, deux Lettres. La premiere paroît avoir été faite dans le deſſein de dévoiler au public la compoſition de quelques remedes, qui ſont ou qui ont été en grande réputation, & dont les Auteurs cachent la préparation. Il s'agit des remedes anti-ſcorbutiques de M. Moret, des bougies de M. Daran, & de l'emplâtre

(*a*) Celſe, Boerhaave, Juncker, Van-Swieten, &c. & ſur-tout M. Queſnay, dans ſon Traité de la gangrene.

noir de M. l'Abbé Doyen. Ce dessein généreux qu'a formé l'Auteur d'enrichir l'Etat de ces découvertes, seroit beaucoup plus utile pour l'humanité, & plus honorable pour lui, si d'un côté la composition de ces remedes n'étoit pas déjà à-peu-près connue d'un grand nombre de personnes, & si de l'autre on pouvoit se fier à la parole d'un anonyme qui assure que les recettes qu'il donne de ces prétendus secrets, sont exactement les mêmes que celles que suivent leurs Auteurs. Quoi qu'il en soit, comme quelques personnes pourroient être curieuses d'avoir ces compositions d'après notre anonyme, nous les publierons à la fin de ce Journal, telles qu'il les a décrites.

La seconde Lettre concerne l'examen de quelques nouveaux remedes qu'on propose pour la guérison des maladies vénériennes. L'anonyme s'éleve avec force contre le mêlange qu'on a fait du camphre avec le mercure, pour l'empêcher de se porter à la bouche. Il regarde cette composition comme inutile & même comme abandonnée ; il nous paroît que, loin d'encourager ceux qui ont fait valoir cette découverte, il cherche à les ridiculiser. Il est constant d'abord que le mêlange du camphre avec le mercure a réussi quelquefois, que non-seulement il n'a pas donné la salivation, mais

qu'il l'a même arrêtée, quand elle existoit, & que les succès seroient peut-être plus fréquens si on avoit fait avec prudence & intelligence les tentatives nécessaires à ce sujet. Il y a des observations de Médecins aussi dignes de foi peut-être que l'anonyme, qui le prouvent; par-là même cette découverte n'est point à mépriser, puisqu'elle a été utile au moins à quelques personnes, & elle est préférable, à tous égards, aux vaines déclamations d'un Auteur, & d'un Auteur anonyme.

A l'égard du sublimé corrosif que l'on emploie dans la guérison des maladies vénériennes, l'usage en est véritablement dangereux, à moins qu'il ne soit administré avec la derniere prudence, par des personnes aussi sages qu'éclairées. Nous sommes même très-surpris que l'Auteur qui se déchaîne si vivement contre l'activité de ce poison, ait osé publier dans ce livre, qui est écrit en françois, une liste de recettes, dans la composition desquelles entre le sublimé corrosif, tandis qu'il ne doit pas ignorer qu'on peut en abuser, & qu'il est dangereux d'instruire le peuple sur de pareils objets. L'anonyme ne peut pas disconvenir que le sublimé corrosif ait été conseillé par Boerhaave, par Herman, par plusieurs Praticiens Anglois, & que M. Van-Swieten l'ait employé & l'emploie avec succès, puisqu'il a déjà

guéri plus de cinq cens (*a*) perſonnes de la vérole par cette méthode. Nous aurions de la peine à croire que l'anonyme puiſſe être plus heureux dans le traitement de cette maladie. Au reſte peut-être les effets funeſtes de ce poiſon dans le corps humain, ne viennent-ils que de ce que nous ignorons comment il faut le doſer, l'allier, le placer, le varier. Le mercure en ſubſtance n'a-t-il pas fait des ravages affreux dans les commencemens qu'on s'en eſt ſervi pour la guériſon des maladies vénériennes? Aujourd'hui cependant il fait des prodiges. Le tartre émétique & l'opium ſont des remedes dont on ne ſçauroit trop vanter l'efficacité dans un grand nombre de maladies. On ſçait cependant que ce ſont des poiſons; une ſage adminiſtration fait toute la différence.

La derniere déclamation a pour objet les dragées de M. Keyſer. L'Auteur dit que *tous* les Journaux retentiſſent du mérite de ce remede. Ceci eſt une ſuppoſition gratuite; car nous n'avons jamais rien publié à ce ſujet dans aucun de nos Journaux. Comme il paroît que l'Auteur a eu deſſein de nous impliquer dans cette affaire, nous allons le ſuivre d'un peu plus près que nous n'avons

(*a*) Voyez le Traité des tumeurs, pag. 406 Vol. II. Extrait de la Lettre de M. Van-Swieten à M. Morand.

encore fait jusqu'ici. Il dit d'abord, p. 410: » il est donc très-important de bien examiner son remede. (Il s'agit de M. Keyser) » autant que le soin qu'il prend de le cacher » le permet, afin de pouvoir en porter un » jugement équitable. La premiere prépara» tion de ce remede est un mystere qu'on » tient caché... « Nous demandons à présent à l'anonyme comment il peut porter un *jugement équitable* sur un remede dont il avoue lui-même ignorer la composition? C'est donc partir d'un principe faux; c'est se former un fantôme pour avoir la gloire de le combattre. Cette réflexion seule suffiroit pour anéantir tout ce que l'Auteur avance dans sa Lettre au sujet des dragées anti-vénériennes, s'il ne nous fournissoit à chaque instant des armes que nous pourrons tourner contre lui-même. Il prétend que ces dragées sont composées de deux substances, de manne & d'une poudre blanche. A l'égard de la manne, on en reconnoît le goût, en mâchant de ces pilules, cela n'est pas équivoque. Quant à la poudre que l'anonyme dit être *blanche*, il croit que c'est du sublimé corrosif; voyons comment il le prouve. Le sieur Keyser, dit-il, en avoit donné quelques pincées à un Médecin, *homme de mérite & fort instruit*; comme il n'en avoit pas assez pour en faire l'analyse, il fut réduit à l'épreuve suivante. Il fit chauffer une pelle, il mit dessus la poudre qu'il

avoit du ſieur Keyſer ; il y mit en même-tems une pareille quantité tant de précipité blanc, que de précipité rouge : la poudre du ſieur Keyſer s'exhala & ſe diſſipa bientôt par la chaleur de la pelle, & les précipités y reſterent ſans aucune diminution apparente. Tel eſt l'argument invincible par lequel l'anonyme démontre l'exiſtence du ſublimé corroſif ; mais il ignore donc que le mercure coulant s'exhale avec la même rapidité ſur une pelle chaude (*a*), & qu'il n'y a pas plus de raiſon de conclure que c'eſt du ſublimé corroſif que du mercure en ſubſtance. Il eſt étonnant que l'Auteur ſe ſoit laiſſé abuſer à ce point, par une expérience auſſi frivole. » Tout ſemble » confirmer ce ſoupçon, pourſuit l'anonyme ; » le remede du ſieur Keyſer excite des nau- » ſées & ſouvent des vomiſſemens, cauſe » des tranchées, &c. « Mais le mercure doux preſcrit à des doſes ordinaires, donne très-ſouvent des nauſées, fait vomir quelquefois & cauſe des tranchées ; c'eſt donc ſe tromper que de conclure delà qu'il y a du ſublimé corroſif dans le remede de M. Keyſer, puiſque ces effets ne ſont pas eſſentiels au

(*a*) Il en eſt de même de ce qu'on appelle la chaux griſe & la chaux rouge de mercure, qui ſe diſſipent & s'exhalent à un dégré de chaleur très-léger, & qui, priſes à l'intérieur, donnent des tranchées, des nauſées & font vomir. On voit par-là combien les inductions de l'anonyme à ce ſujet, ſont de nature à être conteſtées.

ſublimé corroſif, & qu'il y a une autre prépa-ration mercurielle qui peut les produire. C'eſt pourquoi, dit l'anonyme, le ſieur Keyſer ne fait prendre ſon remede que le ſoir, afin que les alimens empêchent les impreſſions trop vives qu'il pourroit faire ſur l'eſtomac ; preuve qu'il contient du ſublimé corroſif. Mais des pilules purgatives faites avec l'aloës, & des draſtiques ſe donnent avec cette précaution. N'y a-t-il que le ſublimé corroſif qui puiſſe agacer les inteſtins & les irriter ?

L'Auteur dit à la page 405, que M. Key-ſer donne quelquefois cinq cens de ſes dragées, & il admet à la page 418, que chaque dragée peut contenir un vingt-cin-quiéme de grain ; cela feroit, ſelon lui, en-viron vingt grains de ſublimé corroſif, que M. Keyſer donneroit à une ſeule perſonne, & en auſſi peu de tems. Cela eſt-il, non pas vraiſemblable, mais poſſible? L'anonyme lui-même dit à la page 401, *je doute qu'il y ait perſonne d'aſſez robuſte pour prendre deux grains de ſublimé corroſif impunément*, & il ſait que M. Van-Swieten aſſure que deux grains ſuffiſent pour guérir de la vérole ; pour-quoi M. Keyſer en donneroit-il vingt, quand deux ſont ſuffiſans ? Tout ceci eſt difficile à accorder.

Nous en ſavons un peu plus que l'ano-nyme ſur cet article. Un Médecin, nous ne diſons pas homme de mérite & fort inſtruit,

mais un Médecin digne de foi, a analysé ce remede, n'y a trouvé aucune preuve de sublimé corrosif, & n'en a retiré que du mercure en substance.

Pour ce qui concerne les accidens, tels que les crachemens de sang, la langueur, la pulmonie, qui, selon l'anonyme, suivent l'usage du remede de M. Keyser, nous ne pouvons pas le réfuter d'après nous-mêmes, parce que nous n'avons pas suivi de malades traités de la vérole par l'usage de ces dragées; mais M. le Maréchal de Biron, avec qui nous avons eu l'honneur de nous entretenir plusieurs fois à ce sujet, nous a assuré que sur 3 à 400 soldats traités & guéris depuis trois ans, qu'il n'en est pas encore mort un seul, & qu'il n'est jamais arrivé d'accidens fâcheux; que ces soldats existent, & ne sont ni pulmoniques, ni languissans; que pour voir si le remede n'a été que palliatif, on les a revus & examinés d'année en année, & que si l'anonyme doute de ces faits, & qu'il daigne se faire connoître, M. le Maréchal de Biron les lui enverra tous pour subir son propre examen. Nous avons vu de plus une correspondance de plus de 2000 lettres, & de plus de soixante Médecins & Chirurgiens de Paris & de Province, connus & accrédités: il résulte de toutes ces lettres les plus grands éloges du remede & des guérisons très-bien constatées.

DISSERTATION

De M. DE HAEN, Professeur en médecine à Vienne en Autriche, sur la colique de Poitou.

Depuis la dissertation que je publiai en 1745 sur la colique de Poitou, Messieurs Grashuis, Dubois, Tronchin ont donné chacun en particulier leurs idées sur cette maladie, & je ne dois pas omettre les observations critiques & profondes d'un savant Médecin de Paris, publiées dans le dessein d'apprécier l'ouvrage du dernier Auteur que je viens de nommer.

Par une lecture réfléchie de tous ces ouvrages, & en examinant plus scrupuleusement encore mes propres réflexions, j'ai reconnu que d'une part la cause de la maladie est encore assez peu développée, & que de l'autre les remedes qu'on y apporte, quoique bons, ont néanmoins le défaut de ne pouvoir pas convenir dans tous les cas. Le Prospectus curatif de la maladie peut se diviser en trois systêmes, le systême le plus général, celui qu'ont indiqué Sennert, Citois, Riviere, Junken, Baglivi, Boerhaave & plusieurs autres, est l'administration des émétiques & des lavemens violemment purgatifs. Les émolliens, aidés des purgatifs, sont les seuls moyens auxquels

auxquels d'autres ont recours; enfin il en eſt qui, banniſſant entiérement les évacuans, n'uſent que des émolliens & des huileux, favoriſés par l'opium donné à propos & avec économie. Les premiers évacuent, en ſecouant fortement la fibre; les ſeconds l'aſſoupliſſent, en même tems qu'ils chaſſent le levain de la maladie; les derniers n'évacuent qu'après avoir enveloppé, pour ainſi dire, ce levain, & rendu le calme aux viſceres où ſiége cette maladie.

Si je puis caractériſer la nature des matieres qui ſéjournent dans les inteſtins, & ſur-tout dans le colon & l'ileum, lors de la colique du Poitou, d'après le grand nombre de maladies de cette eſpece que j'ai eu occaſion d'examiner dans tous leurs périodes & dans tous leurs ſymptômes; ce ſont des matieres dures, ténaces, globuleuſes, allongées, privées de tout ſuc, qui cauſent les tourmens de ces ſortes de malades; de quel ſecours ſera, pour chaſſer ces matieres, l'uſage de l'émétique & des violens purgatifs? S'ils les chaſſent, ce ſera avec des efforts & des convulſions terribles & dangereuſes; le danger augmentera ſi malheureuſement la dureté des excrémens réſiſte aux effets du vomitif; ſouvent même en chaſſant ces matieres, les plus dures, les plus adhérentes aux parois des inteſtins, y reſtent fortement attachées & par leur propre ténacité,

& par l'aſtriction qu'ont donné aux fibres de ces mêmes inteſtins la nature des excrémens & l'uſage des émétiques violens.

Ce n'eſt pas choſe étonnante que de voir ainſi des matieres dures ſéjourner long-tems dans les inteſtins, quoique d'ailleurs les ſecrétions ne ſoient pas dérangées ; la pratique fait obſerver des noyaux de fruits, des os d'animaux, des pieces de métal demeurés dans les inteſtins un tems conſidérable, malgré l'expulſion d'autres matieres moins ſolides. Oſera-t-on donc aſſurer que pour avoir ſoulagé un malade en diminuant ſes douleurs par la ſortie forcée de la portion des matieres dures qui occupoient le milieu de la capacité de l'inteſtin, on l'ait parfaitement guéri? L'expérience n'apprend que trop le contraire; les parois de l'inteſtin reſtent infectées de la matiere dure, capable de donner aux excrémens naturels la même ſolidité, & de faire renaître la colique avec des ſymptômes peut-être plus funeſtes.

Quant à la ſeconde méthode, elle ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle eſt moins ſujette à faire naître des convulſions ; mais ſes effets, quoique plus lents, ſont les mêmes, & ſujets à de pareils inconvéniens que la premiere. Reſte donc la troiſieme, dont la certitude pour l'emploi & pour le ſuccès ſemble être confirmée par mes expériences.

Quelque recette qu'on emploie comme

antidote, ſoit émétique, ſoit purgatif, ſoit tout autre, ſa réuſſite eſt incertaine, toutes les fois qu'on ignore la nature du venin qu'on a à combattre. Il n'eſt qu'une pratique certaine, l'eau chaude, le petit lait, l'huile, l'eau de miel adminiſtrés abondamment, & de toutes les manieres poſſibles, ſont les antidotes univerſels & efficaces de quelque poiſon que ce ſoit, connu ou inconnu. Pour le prouver, voici un fait.

En 1735 plus de cent trente perſonnes de la Haye, après avoir mangé des ſalicoques, ſe trouverent attaquées de convulſions, de vomiſſemens, de dyſſenteries & de ſueurs putrides; les uns attribuoient cet effet à un inſecte nommé lievre marin, qu'on avoit cuit avec les ſalicoques, d'autres à la ſaumure dans laquelle on avoit fait bouillir ces poiſſons, & qui avoit ſéjourné dans du cuivre. Quoi qu'il en ſoit, de tous ceux à qui on donna l'émétique, les anodins & les alexiteres, deux moururent & les autres furent long-tems incommodés. Il ne périt aucun de ceux que M. Schwencke traita avec le lait, l'huile & les lavemens, tous furent guéris en peu de tems. Le même ſuccès couronna cette méthode dans l'exemple du nommé Milon, dont parle Citois, à qui l'on amena une ſage-femme, que tous les autres remedes n'avoient pu ſoulager; & j'ai traité en 1757 un homme dont l'on avoit ſouvent pallié le mal dans les

autres Hôpitaux, & qui vint dans le nôtre avec les ſymptômes les plus fâcheux ; des mouvemens épileptiques, des convulſions effroyables. L'huile de lin en lavement, des cataplaſmes émolliens, un emplâtre parégorique, des émulſions camphrées, & enfin le lait commencerent & acheverent ſa guériſon.

C'eſt d'ordinaire dans les mines d'où l'on tire le plomb, le fer ou l'argent, mêlés d'arſenic, que les ouvriers ſont attaqués de la colique du Poitou; je connois pluſieurs mines où depuis treize ans, perſonne ne s'en eſt reſſenti, parce qu'on y ſuit le conſeil qu'y a donné un certain particulier inſtruit de la nature des minéraux, de déjeûner avec du lard ſur du pain, & de manger à dîner des viandes graſſes.

Mais cette méthode émoliente eſt des plus ſalutaires encore dans les dyſſenteries opiniâtres & dans les fiévres malignes épidémiques qui régnoient il y a peu de tems dans notre Hôpital; elles commençoient par des vomiſſemens & des coliques qu'irritoient les émétiques, & qu'ont guéri les farineux, les huileux & les bains.

Baglivi penſoit que dans la colique du Poitou l'opium excitoit des ſueurs, & que rien n'étoit plus propre à faire naître la paralyſie. Mais ſans compter l'autorité de Riviere, Sydenham & Huxham, je puis aſſurer que l'opium donné prudemment, eſt dans ces cas

d'un très-grand ſecours, ſur-tout lorſque le ſéjour des matieres trop ſolides eſt dans l'ileum.

Le fils du premier Médecin de l'Archevêque de Paſſaw étoit tourmenté d'une colique, & rendoit par la bouche les excrémens & même les lavemens tels qu'on les lui adminiſtroit; on lui donna pour alléger ſes ſouffrances, moins qu'à deſſein de le guérir, une potion d'eau & d'eſprit de menthe, ſurchargés de teinture anodine de Sydenham; l'uſage de cette potion calma les ſymptômes, les excrémens prirent leur cours ordinaire, & en peu de jours l'enfant fut parfaitement rétabli.

Tout ce qui précede concerne la cure de la colique du Poitou; mais j'ai avancé dès le commencement de cette diſſertation, que la cauſe des effets de cette maladie, qui ſont la paralyſie, les coliques, &c. nous étoit aſſez inconnue. Sans prétendre entrer ici dans un grand détail ſur le ſyſtême des nerfs, je crois cependant que le nerf intercoſtal ou le grand ſympathique, ayant ſon origine, ſuivant l'obſervation du reſpectable M. Vinſlow, dans les ganglions répandus le long des vertebres, & qui ſont comme autant de petits cerveaux; que ce nerf, dis-je, eſt la cauſe de la paralyſie qui affecte les membres ſans déranger la tête, parce qu'il n'a point ſon origine dans le cerveau, & qu'il

eſt plus immédiatement attaqué & irrité par la matiere dure qui cauſe dans les inteſtins la colique du Poitou.

Il n'eſt pas extraordinaire de voir de pareilles paralyſies cauſées à la langue, par exemple, par la compreſſion d'un tubercule au poumon. Je crois qu'avec un peu d'attention, il ſera aiſé d'expliquer comme je fais & d'après la même idée, les autres accidens de la colique de Poitou; & je termine cette diſſertation en avertiſſant que la machine électrique réuſſit aſſez bien pour guérir ceux qui viennent ſe faire traiter dans notre Hôpital, de la paralyſie qui ſuit leurs accès de colique.

OBSERVATION

Sur une femme qui a été ſept ans ſans aller à la ſelle ni uriner, par M. GIGNOUX, *Docteur en Médecine à Valence en Agénois.*

A nullo quidem edocta natura, citràque diſciplinam, ea quæ conveniunt efficit. *Hipp. de morb. vulg. lib. 6. ſect. 5. n° 2.*

Une femme âgée de quarante-cinq à cinquante ans, tomba tout-d'un-coup dans une ſuppreſſion totale des ſelles & des urines. On appella un Chirurgien qui preſcrivit quelque tiſane diurétique & un lavement purgatif;

l'un & l'autre remede furent ſans effet. Le lendemain le Chirurgien fit prendre à la malade une purgation un peu forte ; cette purgation ne ſeconda point ſes vues ; la malade ſua, ſans d'autre évacuation : on répéta encore & le lavement, & le purgatif, en augmentant la doſe des ingrédiens, mais inutilement : *repugnante natura*, dit Celſe, lib. 3, cap. 1, *nihil medicina proficit*. Ces remedes ne firent que provoquer des ſueurs abondantes ; le Chirurgien déconcerté abadonnna la malade à la nature.

Nous avons vu cette femme reſter ſept ans dans ſon lit ſans fiévre, ſans douleur, & pour ainſi dire ſans maladie ; elle n'évacua jamais rien pendant ce temps-là, ni par les urines, ni par les ſelles ; mais la nature toujours attentive aux beſoins du corps, ſuppléa au défaut de ces excrétions par des ſueurs très-copieuſes, & d'une fétidité inſupportable.

Ces ſueurs n'étoient pas continues, elles prenoient par accès erratiques, leur période étoit d'un ou deux jours, quelquefois de trois, rarement s'étendoit-il plus loin ; ces ſueurs duroient deux ou trois heures, ruiſſelant généralement de toutes les parties du corps ſous la forme de groſſes gouttes. Dès que la malade ſentoit l'inſtant des ſueurs s'approcher, elle quittoit ſon lit pour ne pas le ſalir, &

ſe jettoit ſur une botte de paille préparée exprès, qui ſe pourriſſoit bientôt. Il falloit au moins toutes les ſemaines renouveller cette eſpece de litiere.

Cette femme dépourvûe de tout ſecours, confiée à la providence, mangeoit & buvoit indiſtinctement de tout ce que le zele des perſonnes charitables lui fourniſſoit. Elle avoit un très-bon appétit, elle engraiſſa, ſon viſage devint frais & vermeil, la foibleſſe ſeule la retenoit au lit. Il eſt vraiſemblable que cette foibleſſe n'étoit occaſionnée que par l'atonie & le relâchement qu'une ſueur ſi ſouvent répétée occaſionnoit dans les muſcles & dans le tiſſu de la peau. Enfin, contre toute attente, les couloirs de l'urine & des ſelles s'ouvrirent d'eux-mêmes dans la ſeptieme année, les ſueurs ceſſerent, & la malade guérit. Elle a vécu depuis ſix à ſept ans en bonne ſanté ; elle mourut, il y a environ dix ans, d'une maladie qui n'avoit nul rapport à ſon incommodité paſſée.

On doit conclure de cette obſervation, qu'une ſuppreſſion totale d'urine ou des ſelles, quelque longue qu'elle ſoit, n'eſt pas toujours mortelle ; qu'il ne s'enſuit pas conſtamment les ſymptômes de la néphrétique, ou de la paſſion iliaque ; qu'une ſueur abondante peut ſuppléer aux excrétions qui paroiſſent les plus néceſſaires ; qu'il eſt une

heureuse réciprocité d'action entre les secrétoires de la peau, & ceux des reins & des premieres voies.

Pourroit-on également en inférer que les visceres digestifs de la malade étoient plus forts, plus robustes qu'ils ne le sont dans le commun des hommes ; que la salive, les liqueurs gastriques, la bile, &c. avoient une vertu plus dissolvante, une activité peu ordinaire, que le mouvement péristaltique des intestins étoit plus puissant, l'orifice des veines lactées & mésentériques plus ouvert, les vaisseaux excrétoires de la peau plus dilatés ?

OBSERVATION

Sur une péripneumonie terminée par une contraction convulsive de la main & du pied gauche, & cette derniere maladie guérie par la fiévre, par M. ROCHARD, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Belle-Isle en mer.

François Polui, dit la Démarche, soldat de Milice au bataillon de Dinan, compagnie de M. Kroland, âgé d'environ vingt ans, avec toutes les apparences d'un bon tempérament, entra à l'Hôpital Militaire de cette Place, le 12 Décembre 1758, attaqué

d'une grande fiévre, douleur de côté droit, crachement ſanguinolent, d'un grand mal de tête, d'un pouls très-vif ; mais aſſez ſouple, n'ayant point d'indication à être évacué. Il fut ſaigné deux fois ſeulement ce jour, & l'on mit en uſage les huileux, les diaphorétiques, avec des eaux cordiales & le kermès, ainſi que le cataplaſme tranſpirant ou épiſpaſtique de poivre, gingembre, &c. On entretint ſeulement le ventre libre par peu de lavemens ; la tranſpiration les premier & ſecond jours ſe ſoutint, mais enſuite la peau ſe ſécha, avec tous les ſignes néceſſaires pour évacuer les humeurs, comme bouche amere, langue chargée, &c. Après ces remedes généraux, la tranſpiration reprit ſon cours, aidée du régime, les accidens ceſſerent; mais le 19 il lui ſurvint une contraction convulſive de la main & du pied gauche, ſans pouvoir lui ouvrir les doigts, cela continua ainſi pendant long-tems; en conſéquence on adminiſtra de nouveau les calmans, les ſédatifs, les ſaignées, les lavemens, les eaux de caſſe aiguiſées, ſans ſuccès ; on employa de concert les fomentations émollientes & réſolutives, qu'on a toujours continué & ſouvent répété, ſans ſoulagement marqué. Quinze jours s'étant écoulés, après avoir mis les véſicatoires depuis la nuque juſqu'entre les épaules, n'appercevant aucun progrès, les véſicatoires que j'entretins

long-tems, enfin féchés, on prit le parti de faire faigner le malade au pied; on fit fuivre un minoratif, en mettant toujours en ufage les anti-épileptiques, céphaliques ou nervins, tant en boiffons qu'en poudre & en fubftance, n'ayant pas plus de fuccès qu'auparavant, quoique ces derniers remedes fuffent fuivis de bains deux fois le jour. Rebuté enfin de voir que le mal paroiffoit devenir incurable, on le mit aux alimens folides, fans quitter les fomentations, d'autant que ce malade avoit dit qu'il avoit de fes freres dans le même cas. Le voyant alors en bon état, à l'exception de fon accident qui le rendoit eftropié, on ne lui fit plus aucun remede.

Le 29 on fut obligé de le mettre coucher avec un malade; il gagna une forte fiévre, mais fimple, accompagnée d'un grand mal de tête, auffi-tôt on lui impofa une diete févere: quelque tems après il ouvrit les doigts de la main & du pied à moitié, & par la fuite la flexion & l'extenfion de fes membres lui fut rendue, à mefure que la fiévre produifoit fon effet; on le purgea, & on lui continua les remedes antifpafmodiques encore quelque tems, & il eft forti enfin aujourd'hui 6 Février 1759, bien guéri.

OBSERVATION

Sur plusieurs petites portions d'os & un peloton de poils trouvés dans la vessie, par M. DE LA RIVIERE le jeune, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

Une dame âgée de cinquante huit ans, d'un bon tempérament, se plaignoit, depuis près de sept ans, d'une pesanteur considérable au bas-ventre, particuliérement quand elle marchoit ; de tems à autre elle avoit des difficultés d'uriner fort vives, les urines en passant lui causoient des cuissons insupportables. Elle consulta dans le tems M. Luro, Chirurgien, qui, sur le rapport que lui fit la malade, jugea qu'elle avoit un abscès à la vessie. Il lui fit sentir de quelle conséquence cela étoit, voulut lui donner quelques avis ; mais elle les reçut assez mal, & se refusa entiérement aux remedes qu'on lui proposa: les douleurs ne lui donnoient que peu de relâche, elles se renouvelloient presque toutes les trois semaines, les urines pour lors venoient goutte à goutte d'abord, quelques instans après la malade les rendoit par flots; cela ne l'affecta pas davantage, ce ne fut que sur les deux derniers mois qu'elle

s'occupa plus férieufement de fon état, & fe détermina à fe faire vifiter.

Une dame de fes amies l'engagea à voir M. Gille, premier gagnant maîtrife en Chirurgie de l'Hôtel-Dieu, qui, le troifiéme Février dernier, fur l'expofé de la malade elle-même, foupçonnant, comme il étoit vraifemblable de le penfer, la préfence de quelques pierres dans la veffie, la fonda avec toute la dextérité qu'on lui connoît généralement pour les opérations; il fentit dans le fond de la veffie un corps qui lui oppofa quelque réfiftance d'abord, mais qu'il furmonta bientôt après, & fut fort étonné de percer un abfcès qui rendit pour la premiere fois près de trois demi-feptiers de pus; la malade fe fentit foulagée à l'inftant, le lendemain même elle fe leva, ne s'occupant plus que de fes affaires domeftiques. Son Chirurgien lui confeilla cependant de fe tenir couchée. Quelques jours après l'ouverture de l'abfcès, le pus fortit par grumeaux, les urines fe troublerent & parurent noirâtres; elles s'éclaircirent par la fuite, & le pus devint plus fluide. La quantité de pus que la malade rendoit tous les jours tant dans les urines que dans les injections qu'on lui faifoit tous les jours deux & trois fois dans la journée, fe montoit à près de deux onces. Je fus appellé vers le huit de la maladie, je trouvai la malade avec une fiévre affez

considérable, les sueurs étoient abondantes & d'une odeur fétide; elle se plaignoit d'avoir la bouche mauvaise, & tout ce qu'elle prenoit lui sembloit avoir l'odeur de pus. Dans cet état je jugeai à propos de lui donner un purgatif dont j'eus tout le succès que je pouvois attendre; la fiévre fut quelques jours sans paroître aussi vive, & la malade se sentit assez bien; mais cela ne dura pas longtems, la fiévre reprit avec la même force, la bouche devint plus mauvaise, la langue se chargea davantage, ce qui me détermina à lui répéter la purgation, & depuis je n'ai jamais perdu de vue les purgatifs, que je répétai toutes les fois que le besoin me parut l'exiger. Malgré cependant tous mes soins, je n'ai pas été assez heureux pour faire cesser entiérement la fiévre : la malade quelques jours avant la mort, eut un dévoiement considérable, les foiblesses s'emparerent d'elle, des vomissemens fréquens survinrent. Je lui fis faire usage de quelques cordiaux dans la journée, qui n'eurent pas tout le succès que je m'étois promis : les nuits devinrent orageuses, elle avoit à peine, dans les vingt-quatre heures, une heure de sommeil. Les douleurs à la vessie se renouvellerent, j'eus recours à de légers narcotiques qui me produisirent tout l'effet que je pouvois espérer : je me tins cependant en garde contr'eux ; mais pour peu que je les perdisse de vue, la

malade se trouvoit plus mal, je fus quelque tems sans porter un pronostic assuré ; je fis cependant connoître à la famille l'état où étoit la malade, on prit en conséquence toutes les précautions requises. Elle mourut le 22 d'Avril, vers les huit heures du soir.

Une maladie de cette conséquence me détermina à faire l'ouverture du corps. M. Gille en fut chargé : nous examinâmes avec la derniere attention l'état du bas-ventre, nous trouvâmes une adhérence considérable du péritoine avec les intestins, qui déjà commençoient à se gangrener ; la vessie étoit pour nous quelque chose de fort essentiel, nous la trouvâmes adhérente à la matrice ; elle nous parut de couleur verte foncée, nous la détachâmes, & nous n'eûmes pas moins d'attention à l'examiner intérieurement ; nous fûmes fort étonnés d'y trouver plusieurs petites portions d'os, dont le plus gros d'un côté étoit creux, lisse & poli ; ce qui ne nous étonna pas moins, ce fut un petit peloton de poils entrelacés les uns dans les autres, formant un cercle assez épais, & de la largeur d'une piece de vingt-quatre sols, qui étoit renfermé dans la portion d'un kiste, dont nous vîmes encore des vestiges assez distincts ; la vessie étoit remplie d'une matiere purulente, qui nous a paru être la même que celle que la malade nous a tou-

jours rendue, tant dans les urines que dans les injections.

Etonnés de voir quelque chose d'aussi singulier dans l'intérieur de la vessie, nous examinâmes avec le même scrupule la matrice du côté droit, nous trouvâmes une tumeur squirrheuse que nous eûmes beaucoup de peine à ouvrir même avec le scalpel, & dont l'intérieur nous parut être presque ossifié.

Du reste la vessie étoit dans son état naturel; les reins ne nous ont pas paru affectés, le foie s'est trouvé engorgé considérablement. Je viens d'exposer les faits tels que je les ai vus; dans un cas aussi particulier que celui-ci, je ne hasarderai aucun raisonnement. Je laisse à des gens de l'art plus éclairés que moi, à communiquer leurs idées; je me contente d'avoir vu & d'avoir observé.

OBSERVATION

Sur un abscès au foie ouvert & guéri, par M. HERGA le jeune, Chirurgien-Major des vaisseaux de la compagnie des Indes.

M. Marion, Capitaine de la frégate *la Diligente*, se plaignit le 28 Novembre 1758, quatorze jours après le départ de l'isle de Bourbon, d'un ténesme assez vif. Les matieres

qu'il rendoit, étoient teintes d'un peu de ſang qui paroiſſoit fourni par des hémorrhoïdes. Il uſa de lavemens émolliens, & fut purgé avec de la manne & de l'huile d'amandes douces, avec quelque ſuccès; les épreintes étoient devenues bien moins violentes. Le ſeptieme jour le malade eut une eſpece de colique hépatique, qui laiſſa une douleur aſſez légere, mais conſtante, dans l'hypocondre droit; cette douleur augmenta de jour en jour, de ſourde qu'elle étoit, elle devint aiguë, le pouls étoit alors dur & fréquent, la peau fort ſeche, enfin tous les ſymptômes indiquoient l'inflammation du foie. Le malade fut ſaigné ſix fois en trois jours, & ſans la crainte du ſcorbut dont l'équipage étoit menacé, on auroit pouſſé le nombre des ſaignées plus loin; on employa les topiques émolliens & réſolutifs, avec une tiſane rafraîchiſſante & apéritive; le mal augmenta toujours, & il parut un peu d'élévation à l'endroit de la douleur; les ſelles étoient griſâtres, l'inſomnie, la ſoif, les friſſons irréguliers dénotoient une inflammation qui ſembloit vouloir ſuppurer. On examinoit chaque jour la tumeur avec la plus grande attention; le foie s'étoit étendu par le gonflement, & il paroiſſoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel; on appliqua des maturatifs ſur la tumeur; on s'apperçut de ce qu'il arrive lorſque les

tumeurs inflammatoires ont ſuppuré ; la douleur diminua beaucoup, le malade goûtoit ce ſoulagement avec l'eſpérance de guériſon, mais on eut des ſignes de fluctuation ; elle étoit ſourde, telle que pouvoit la donner une matiere épaiſſe ; le foyer de l'abcès étoit dans le petit lobe du foie ; le malade s'obſtinoit à ne pas laiſſer faire l'ouverture de cet abſcès. Après deux jours de repréſentations, il ſe laiſſa perſuader. Je fis une inciſion longitudinale ſur le muſcle droit, à deux travers de doigt ou environ de la bande blanche : je fis une ſeconde inciſion, pour pénétrer dans le foyer de l'abſcès ; cette inciſion fut tranſverſale, pour ménager les adhérences de foie au péritoine, & je la dirigeai vers la bande aponévrotique, la matiere ſortit en abondance, on peut évaluer ſa quantité à trois chopines ; les premiers panſemens en fournirent encore beaucoup, la matiere diminua de jour en jour, & cette cure paroiſſoit devoir ſe terminer aſſez facilement, comme dans les autres cas connus, où ces ſortes d'opérations ont été faites. Vers la fin de la cure, les progrès de la réunion des parties ſe rallentirent, les levres de la plaie étoient un peu livides, & le malade reſſentoit des douleurs dans les articulations. Il ſurvint quelques taches qui manifeſterent la cauſe de tous ces ſymptômes. Le ſcorbut avoit gagné les trois quarts

des gens de notre équipage. Le Capitaine respiroit le même air, & avoit vécu des mêmes alimens que les autres ; il éprouva les mêmes effets qu'a coutume de causer cette fâcheuse maladie. Les anti-scorbutiques lui ont parfaitement réussi, comme à beaucoup d'autres, & la consolidation de la plaie s'est faite très-parfaitement, quoiqu'avec un peu plus de tems qu'il n'en auroit fallu dans une autre circonstance.

Suite de la description de la fiévre putride-maligne, qui a régné dans quelques cantons de la Châtellenie de Lille, pendant l'année 1758 ; par M. BOUCHER, Médecin député par MM. de la Châtellenie.

(50.) Aussi avons-nous eu le bonheur de sauver nombre de malades affectés des symptômes péripneumoniques, (*s.* 3.) sans pousser les saignées plus loin qu'à deux ou trois, malgré l'accession des symptômes les plus fâcheux, dans le progrès & l'état de la maladie, tels que les soubresauts, le délire, l'assoupissement comateux, &c. en ménageant les forces & en prévenant l'affaissement, nous avons gagné le tems propre à amener une expectoration favorable, & les especes d'évacuations conformes au caractere de la maladie, (*s.* 43.)

(51.) A l'égard du choix de la saignée,

celle au bras est presque toujours préférable à celle au pied, même dans un commencement de délire ou d'affection comateuse, ces symptômes n'étant le plus souvent que sympathiques, & la dérivation du sang vers le bas-ventre étant à craindre, eu égard à la disposition inflammatoire, qui a lieu souvent dans les visceres qui y sont renfermés, (§. 8 & 37.)

(52.) Quoique nous ne reconnoissions point les premieres voies pour le foyer spécial ou essentiel de la maladie, (§. 39 & 42.) nous n'en sommes pas moins persuadés de la nécessité de les délivrer au plutôt des matieres dégénérées ou tendantes à la dégénérescence putride, qu'elles peuvent renfermer, & dont le prélude de la maladie présente souvent des signes non équivoques: (§. 1 & 3.) la langue chargée d'une crasse jaune, un goût gras ou amer, avec un sentiment de mal-aise à la région de l'estomac ou aux hypocondres, sans douleur vive, &c. soit qu'il s'y joigne des envies de vomir ou non, (immédiatement après avoir allégé le genre vasculeux, par des évacuations sanguines suffisantes) indique quelque potion émétique, ou émético-cathartique, qui, outre l'évacuation prompte des matieres contenues dans les premieres voies, excite encore le dégorgement de celles qui croupissent dans les réservoirs & conduits excré-

teurs des viſceres glanduleux circonvoiſins, & notamment du foie.

(53.) Il eſt même des cas où l'on doit y avoir recours avant la ſaignée, à ſavoir lorſqu'un pouls petit, foible & déprimé, joint à de fréquentes envies de vomir, & au ſentiment d'un poids incommode ſur la région de l'eſtomac, indiquent que les fonctions vitales ſouffrent conſidérablement par la préſence des matieres en queſtion, (ſ. 52.) outre le fruit de l'évacuation, il réſulte un autre avantage des émétiques adminiſtrés en pareil cas; ils réveillent le ton engourdi du genre nerveux, & raniment l'action ſyſtaltique languiſſante dans le ſyſtême vaſculeux, par les ſecouſſes qu'ils excitent dans l'eſtomac & dans les autres parties qui concourent au vomiſſement. Il eſt de fait que c'eſt-là très-ſouvent le principal fruit que l'on retire des émétiques dans les fiévres malignes, & l'on doit en être perſuadé, lorſqu'on voit les malades ſenſiblement mieux après leur effet, quoique les matieres évacuées ſoient réduites à peu de choſe.

(54.) Les ſymptômes caractériſtiques de l'embarras de la poitrine, (ſ. 3.) ne ſont point une contre-indication pour les émétiques, dès que l'on a eu ſoin de prévenir par des ſaignées ſuffiſantes, les effets de l'impulſion trop vive du ſang, qu'ils peuvent occaſionner dans le poumon. On a vu des ſymp-

tômes pleuropneumoniques se dissiper comme par enchantement, après l'effet d'un émétique placé à propos.

(55.) Celui qui paroît, à tous égards, le plus approprié à notre maladie, est le tartre stibié à la dose de 4 à 5 grains pour les plus robustes, que l'on doit administrer en une seule dose, dans le cas de la langueur, de l'affaissement & de la concentration du pouls, en lavage ou à petites doses, lorsque l'irritation du genre nerveux, la tension des solides, ou l'oppression de poitrine, peuvent faire craindre de fâcheuses suites, des secousses trop vives de la dose complette & administrée en une seule fois.

(56.) La délicatesse ou la sensibilité du tempérament, un âge tendre, une poitrine foible ou fort ébranlée, &c. peuvent exiger que l'on donne la préférence à l'ipécacuanha, qui doit être aussi préféré dans le cas d'un commencement de cours de ventre.

(57.) Des soupçons fondés de vers dans l'estomac ou dans les intestins grêles, exigent spécialement des émétiques de la classe des antimoniaux, parce qu'ils sont spécifiques contre ces insectes. Supposé qu'on ne réussisse pas à en faire sortir par le vomissement, la portion du remede, qui se glisse dans le canal intestinal, fera son effet sur ceux qui s'y rencontreront.

(58.) L'on peut, & l'on doit même,

prefcrire quelque vomitif dans le progrès de la maladie, l'indication ayant eu lieu & perfiftant, quand l'on a négligé d'en adminiftrer dans le premier période, en fuppofant d'ailleurs que rien ne s'y oppofe effentiellement : l'on en a vu même des effets très-falutaires dans l'état de la maladie, le pouls abattu fe ranimer en conféquence, les forces opprimées fe relever, les malades tirés de l'affoupiffement comateux, des fueurs douces s'établir, préfage heureux d'un prochain retour à la convalefcence.

(59.) On peut être obligé de revenir au vomiffement à plufieurs reprifes, quand les fymptômes font vifiblement entretenus par des amas de matieres putrides dans les premieres voies, ou par la préfence des vers dans l'eftomac : cette pratique peut être fuivie avec confiance, fur-tout quand la fiévre prend le type de la double-tierce, ou qu'elle a des rémiffions régulieres.

(60.) La vélocité ou la trop grande élevation du pouls, beaucoup de chaleur dans la peau & dans l'intérieur du corps, de la féchereffe dans la langue, des douleurs à l'eftomac ou au bas-ventre, &c. font des contr'indications pour les émétiques, dans quelque période que ce foit de la maladie. Si dans ces circonftances il y a indication pour évacuer les premieres voies, on doit y fuppléer par des apozemes laxatifs, compo-

ſés de remedes propres à tempérer les impreſſions des matieres bilieuſes exaltées ſur les membranes nerveuſes, à les délayer & à les dompter en partie : on trouve ces propriétés réunies dans pluſieurs fruits acides ou aceſcens, les prunes de damas, les baies de ſureau, la caſſe, & ſur-tout les tamarins, auxquels on peut aſſocier le petit lait, la crême de tartre & le ſel de prunelle ; on en compoſe des apozemes, qu'on édulcore, ſelon les circonſtances, avec la manne, les ſyrops de violettes, de pommes composé, de fleurs de pêcher, de rhubarbe, &c. on y joint, en cas de vers, du pourpier, du ſcordium, de la ſantoline, de la coralline, de la racine de fougere. On doit bien ſe garder ſur-tout d'employer des purgatifs réſineux, qui en agaçant trop vivement les ſolides, ne feroient d'ailleurs qu'accélérer la diſſolution des liquides.

(61) L'on ne doit pas preſcrire des purgatifs, même de la claſſe des eccoprotiques, (ſ. 60.) dans le cas d'une grande chaleur du corps & de la peau, avec une langue tout-à-fait blanche ou rouge, ou ſeche, tenſion douloureuſe du bas-ventre, &c.

(62.) Lorſque dans le ſecond & dans le troiſieme dégré de la maladie, l'on a des indices caractériſtiques des vers, ſans qu'il y ait des indications pour purger, on doit donner de grandes cuillerées d'une mixture faite

faite avec deux parties au moins d'huile d'olives fine, ou d'amandes douces, & une de jus de citron ou de limon, & autant de sucre, évitant les vermifuges capables d'entraîner un surcroît d'irritation dans le genre nerveux, comme sont presque toutes les préparations mercurielles. L'eau dans laquelle on a fait bouillir du mercure crud, est un remede innocent.

(63.) Les boissons ordinaires doivent être de nature à résister à la dégénérescence putrido-alkaline de nos liquides, & à s'insinuer avec facilité dans les petits vaisseaux où croupissent ces liquides dégénérés : on est en droit d'attendre ces effets des sucs savoneux-acides de plusieurs végétaux, des chicorées, de l'oseille, de l'alleluia, du pourpier, &c. ainsi que des fruits acides, tels que les oranges, les citrons ou limons, les pommes de grenade, les groseilles, l'épine-vinete, lesquels fruits sont d'autant plus salutaires, qu'ils joignent une vertu cordiale à leurs qualités tempérante & antiseptique ; mais il n'est peut-être point de remede de ce genre qui l'emporte sur le vinaigre, que l'on peut mêler pur aux boissons des malades, lorsqu'il est question de s'opposer avec vigueur au principe acrimonieux exalté, ou bien uni avec le miel, lorsqu'il faut inciser ou procurer la résolution des sucs animaux qui croupissent dans les capillaires : ces remedes

recommandables dans tout le cours de ſa maladie, le ſont ſur-tout dans le cas d'une peau ſeche & d'une langue aride.

(64.) Le grand abattement, la langueur, les angoiſſes, la dépreſſion du pouls, &c. (ſ. 7 & 8.) dénotent que la diſſolution des liquides eſt déjà portée à un point fâcheux. C'eſt donc le cas de recourir à des remedes qui puiſſent réſiſter puiſſamment à cette diſſolution, & qui en même tems ſoient propres à relever le ton des ſolides; & c'eſt ce que l'on peut eſpérer en partie des acides minéraux, entre leſquels l'eſprit de ſel adouci paroît préférable, comme moins agaçant pour le genre nerveux, dont il a même la propriété de calmer à certain point les irrégularités; d'ailleurs il eſt à portée par ſa vertu diurétique, de remplir une autre indication intéreſſante, (ſ. 43.) on l'unit à quelque apozeme, compoſé de remedes légérement toniques, & qui joignent à une vertu tempérante, celle de pouſſer légérement à la peau ou aux reins, comme le chiendent, les racines de fraiſier & de ſcorſonere, la corne de cerf, les fleurs de ſureau & de camomille, le ſafran, &c. Le vinaigre des quatre voleurs renfermant en partie les propriétés de ces divers remedes, on peut le leur ſubſtituer dans une décoction ſimple d'orge ou d'avoine.

(65.) Les acides, & ſur-tout les minéraux,

doivent être ménagés lorsque la poitrine est intéressée, & qu'il y a de la toux & de l'oppression; ils irriteroient le poumon, au point d'empêcher l'expectoration, que doivent faciliter les boissons émollientes, auxquelles on associera avec fruit l'oxymel.

(66.) On n'a point cet inconvénient à craindre de la part d'un remede vanté comme spécifique contre les irritations nerveuses, & qui, quoique préparé avec l'acide le plus fort, ne participe cependant point de sa nature; on conçoit que c'est de la liqueur minérale d'Hoffmann dont je veux parler. Les symptômes désignés, (f. 64.) sont l'effet immédiat d'un spasme violent, (f. 38 & 47.) qui tient l'action systaltique du genre vasculeux dans la plus grande contrainte, & la réduit enfin à un tel degré d'affoiblissement, qu'il en résulte des congestions gangréneuses dans les visceres, (f. 37.) l'expérience a fait voir que ces effets funestes peuvent être prévenus par l'usage de cette liqueur, mêlée avec quelques eaux céphaliques, telles que celles de prime-vere, de camomille, d'impératoire, &c. & quelque syrop cordial & antiseptique, comme ceux d'œillet, de scordium & d'écorces de citron; l'usage continué d'une pareille mixture, réveille les esprits abattus, ranime les forces, calme la chaleur & les agitations intérieures; en un mot, préserve les humeurs

de la diſſolution putride. On y joint, en cas d'affaiſſement, les confections d'hyacinthe & alkermès, & ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion de ſoutenir les éruptions critiques de la peau, (ſ. 5 & 10.)

(67.) Mais tous ces moyens curatifs, (ſ. 47 & 66.) ne ſont que ſubſidiaires à un certain point : nous ſommes réduits à déſirer un remede propre à dompter ſpécifiquement le déletere qui cauſe & entretient ce ſpaſme violent, d'où s'enſuivent de ſi grands déſordres ; car on n'a rien à attendre, comme nous l'avons expérimenté, de ces ſpécifiques tant vantés, le camphre, les racines de contrayerva, de ſerpentaire de Virginie, &c.

(68) On a retiré plus de fruit de l'écorce du Pérou, remede qui réunit ſpécifiquement les facultés de relever le ton abattu des ſolides, de redreſſer les irrégularités du genre nerveux, provenant de l'affoibliſſement, & de s'oppoſer à la diſſolution putride des liquides. Ce remede emprunte du vin blanc, dans lequel on propoſe de l'infuſer en pareil cas, (ſ. 64, 66 & 67.) un ſurcroît de qualité antiſeptique, très-propre à ſeconder ſes effets, pourvu que l'état du poumon ne s'oppoſe pas à l'uſage de ce vin (ſ. 65.)

(69.) Lorſqu'on a des indices d'une diſſolution putride portée à un haut point, par l'abattement exceſſif, par les hémorragies ou écoulemens quelconques d'un ſang fluide

& noir, par des taches livides, pourprées, violettes, &c. on n'a rien à espérer que de la part des antiseptiques les plus puissans, qui soient en même tems toniques & corroborans. La décoction du quinquina, ou son infusion dans du vin rouge, d'une qualité austere, rendue aigrelete par l'huile de vitriol, ou par l'élixir de vitriol d'amynsicht, est de tous les remedes proposés en pareil cas, le plus efficace; mais n'attendez pas pour y recourir, que l'atonie soit portée à son comble, vous y viendriez sûrement trop tard.

(70.) Les infusions & décoctions de quinquina nous ont encore bien servi, lorsque la maladie a pris, dans son état, le type d'une fievre double tierce continue; on les rendoit légérement laxatives dans le cas de la langue chargée & d'un ventre paresseux, & l'on y joignoit les diaphorétiques anti-septiques, les scorsoneres, les fleurs de camomille & de sureau, &c. lorsqu'une éruption miliaire soutenue indiquoit de pousser légérement à la peau; mais on n'étoit sûr de l'effet de ces remedes, qu'autant que la nature leur avoit préparé les voies par ses efforts salutaires, ce qui étoit indiqué par l'humectation de la langue, par des urines déposantes, &c.

(71.) Il est des cas où la nature défaillante & prête à succomber, (f. 7 & 9.) demande d'être ranimée par les plus puissans cordiaux;

il ne faut pas néanmoins les prendre parmi ceux qui ſont incendiaires, comme la plupart des remedes ſpiritueux. Voici une mixture qui m'a réuſſi dans nombre de ſujets.

Prenez de la confection d'hyacinthe & du lilium de Paracelſe, de chacun un gros, demi-gros de confection alkermès, ſyrops d'œillet & de corail, de chacun ſix gros; des eaux diſtillées d'impératoire & de ceriſes noires, de chacune deux onces; mêlez le tout, & donnez-en une cuillerée de deux en deux heures, & même toutes les heures, s'il eſt néceſſaire.

(72.) On doit travailler fortement dans les ſecond & troiſieme périodes de la maladie, à déterminer la dérivation de la matiere morbifique, (ſ. 42 & 45.) vers les parties où il y a moins de danger de l'attirer, & à la détourner de celles ſur leſquelles elle ne peut faire que des impreſſions très-fâcheuſes, ſur-tout de la tête & de la poitrine. On ne réuſſira à obvier à cette ſorte de révulſion, qu'autant que les voies par leſquelles on cherche à la procurer, ſont dans l'ordre des diſpoſitions de la nature; or, outre la voie des urines & des ſelles, (ſ. 43 & 45.) on voit la nature déterminer auſſi en partie la dérivation de cette matiere à la peau, non-ſeulement dans les éruptions miliaires ſoutenues, (ſ. 5.) mais encore dans les plaques éryſipélateuſes & les phlyctaines

critiques dont nous avons fait mention, (ſ. 10.) par cette raiſon il ſera ſalutaire d'appliquer ſur la peau, & ſur-tout aux extrêmités du corps, des topiques, ſoit ſimplement attractifs, ſoit du genre des épipaſtiques, ſelon les circonſtances; les premiers conviendront mieux quand il y aura beaucoup de chaleur; ils ſeront compoſés des herbes émollientes, des fleurs & farines réſolutives, dans leſquels on fera entrer le vinaigre. Pour ce qui eſt des épipaſtiques, un des plus recommandables eſt le ſinapiſme, compoſé de vieux levain de farine, de moutarde préparée, ou de rapure de raifort ſauvage, de ſavon noir, de rhue fraîche & de ſel commun. J'ai eu le bonheur d'amener, par le moyen de ce ſinapiſme aux jambes d'une fille de vingt ans, des phlyctaines critiques, qui en conſéquence d'une ſuppuration entretenue par l'onguent de la mere, l'ont délivrée d'un *tetanos* affreux, & du plus fâcheux état de la maladie, (ſ. 7 & 8.)

(73.) Il faut ſe défier des cantharides, leur ſel cauſtique étant très-propre à accélérer la diſſolution putride des ſucs animaux, & à combler l'état d'irritation ou de tenſion ſpaſtique qui a lieu dans le genre nerveux. Ce n'eſt que dans le cas de l'affaiſſement ou de l'atonie abſolue qu'ils peuvent convenir, cet état ayant beſoin d'un aiguillon puiſſant

pour relever le ton abattu des ſolides. Au reſte, il n'eſt guere prudent de les appliquer ailleurs qu'au col; la diſpoſition inflammatoire des voies urinaires qui a très-ſouvent lieu, (ſ. 37.) s'oppoſe à leur application aux jambes.

(74.) Le cours de ventre ſéreux & abondant doit être réprimé; mais il faut bien ſe garder de l'arrêter tout-à-fait; la décoction blanche faite avec la mie de pain & la corne de cerf brûlée, ou bien une mixture avec les abſorbans nitreux & le ſyrop de corail, rempliſſent les vues requiſes : la liqueur minérale d'Hoffmann unie à l'une & à l'autre, ſatisfait en même tems aux autres vues que l'on a à ſe propoſer. (ſ 66). C'eſt encore ici ſpécialement le cas des bouillons de poulet farcis d'orge & de riz.

(75.) Le gonflement venteux du bas-ventre dénote un état de ſpaſme dans certains points du canal inteſtinal, dilaté plus ou moins par la raréfaction de l'air qu'il renferme naturellement, lequel ſe dégage des humeurs putréfiées & croupiſſantes, ce qui ſuppoſe de l'atonie dans une étendue plus ou moins conſidérable dudit canal. Si la conſtipation s'y joint, ce ſymptôme en eſt bien plus fâcheux : la diarrhée au contraire, de quelque nature qu'elle fût, a paru devoir être plutôt entretenue en pareil cas, que réprimée. Par cette raiſon, les remedes pro-

pres à faciliter ſucceſſivement l'évacuation des matieres putréfiées ou putréfactives, dépoſées dans le canal inteſtinal, ont rempli les vues ſouhaitées; telles ſont les potions huileuſes, animées par le kermès & par l'oxymel ſcillitique, & les lavemens compoſés de décoctions des plantes émollientes & réſolutives, auxquelles on aſſocioit, ſelon les circonſtances, le ſyrop commun, le miel violat, le miel de mercuriale, &c.

(76.) La tenſion, la dureté & le gonflement douloureux du bas-ventre, dénotant un état inflammatoire des viſceres qui y ſont renfermés, indiquoient naturellement l'application des fomentations émollientes aſſiduement renouvellées, & des lavemens de même nature, avec beaucoup d'huile. On doit obſerver de ne preſcrire dans ce cas, que des demi-lavemens pour ne pas porter ſubitement l'extenſion du canal inteſtinal ſouffrant à un degré préjudiciable.

(77.) Si la ſuppreſſion d'urines ſe trouve jointe à la tenſion ou au gonflement du bas-ventre, on doit, avant tout, en rechercher la cauſe ſpéciale. Premiérement cette ſuppreſſion eſt le plus ſouvent l'effet d'un défaut de ſécrétion dans les reins affectés; à quoi l'on ne peut remédier que par l'uſage des boiſſons émollientes, rafraîchiſſantes, & qui s'oppoſent à la dégénéreſcence alkaline des liquides retenus dans la maſſe commune, en

pouſſant légerement vers les ſécrétoires des reins ; de ce genre ſont les tiſanes faites avec la mauve & la guimauve, la graine de lin, le chiendent, les racines de fraiſier, &c. rendues aigreletes avec l'eſprit de ſel, les potions avec l'eau de pariétaire, le ſyrop d'althea de Fernel, l'huile d'amandes douces & le jus de citron ; en un mot, la plupart des boiſſons antiſeptiques propoſées ci-deſſus (63 & 66.) Secondement, la ſuppreſſion d'urines eſt par fois l'effet du retréciſſement ou racorniſſement de la veſſie, par un état d'inflammation ; (ſ. 37.) ce ſymptôme n'admet guere d'autres remedes que ceux qui conviennent à l'état inflammatoire du bas-ventre (ſ. 76.) Enfin, le cours des urines eſt quelquefois arrêté en conſéquence d'une conſtriction inflammatoire du col de la veſſie ; alors c'eſt une rétention d'urine qui eſt marquée par l'élévation de la région hypogaſtrique moyenne, en forme de boſſe arondie : on oppoſe d'abord à cet état des fomentations ou cataplaſmes émolliens ſur le périnée, & des demi-lavemens ; & ſi le mal ne cede point, l'on évacue par la ſonde les urines arrêtées, dont la retenue occaſionneroit de grands déſordres, & même la gangrene dans la veſſie & dans le baſſin.

(78.) Nous avons obſervé que la maladie porte ſouvent à la poitrine, ſinon dans ſon commencement (ſ. 3.) du moins dans ſon

progrès & ſon état; (ſ. 4 & 8.) il eſt rare que l'on puiſſe obtenir une expectoration louable & décidément critique : ce n'eſt guere que par la criſe générale, à ſavoir par des ſelles bilieuſes auxquelles ſe joignent par fois des urines troubles & abondantes, que l'oppreſſion de poitrine a été levée. Par cette raiſon, les remedes indiqués ici ſont ceux qui peuvent aider l'expectoration & la liberté du ventre; celui qui nous a le mieux réuſſi, à M. Chuffart & à moi, eſt un looch compoſé de parties égales d'huile d'amandes douces, d'oxymel ſcillitique, de ſyrop d'althea ou de violettes, & de quelques grains de kermès minéral, auquel remede on aſſocie les infuſions ou décoctions des herbes pectorales avec l'oxymel; on donne, dans l'intervalle, un léger cordial dont l'effet ne puiſſe pas croiſer celui du looch, dans la vue de relever le pouls déprimé, & ranimer l'action ſyſtaltique languiſſante. Lorſque l'affaiſſement ou l'atonie décidée ſe trouve joints à l'oppreſſion de poitrine, on doit ſacrifier toute eſpece de conſidération à celle de ranimer le principe vital, en recourant aux cordiaux les plus efficaces, & ſur-tout à celui qui a été propoſé (ſ. 71.) Les décoctions de quinquina avec les pectoraux, m'ont auſſi bien réuſſi en pareil cas.

(79.) La cure ſpéciale des parotides eſt un

article délicat. Comme ce ſont des dépôts de la matiere morbifique, on doit s'efforcer de les rendre décidément critiques en travaillant à les faire ſuppurer. Mais j'ai eu occaſion de me convaincre que cette terminaiſon ſalutaire eſt preſque le ſeul ouvrage de la nature, ſecondée par les remedes intérieurs appropriés aux circonſtances : je me défie de la plupart des topiques, les cataplaſmes & les emplâtres émolliens, réſolutifs, ſuppuratifs, ayant rarement opéré l'effet qu'on en attendoit; la pierre à cautere ne me paroît pas plus sûre, à cauſe de ce qui en eſt abſorbé dans les veines trop voiſines du cerveau; d'ailleurs il eſt à craindre qu'elle n'ajoute un ſurcroît de diſſolution à celle qui a lieu dans les ſucs animaux : il en eſt de même de l'emplâtre épiſpaſtique, ou de l'application des cantharides ſur la tumeur : on peut retirer plus de fruit des ventouſes, ſur-tout lorſque le progrès des tumeurs eſt lent. Si elles ſont rouges, tendues & enflammées, on doit les couvrir d'un cataplaſme émollient & maturatif, qu'on renouvellera ſouvent; mais ſi elles ſont mollaſſes & pâteuſes, il faut les animer avec un emplâtre de diachilum gommé, uni au baſilicum.

(80.) La gangrene extérieure, qui eſt un accident toujours fâcheux, eſt ſouvent le pré-

lude de celles des viſceres; on l'a vu néanmoins critique dans de pareils cas (*a*), mais elle demande même dès-lors beaucoup d'attention. La ſituation des malades couchés conſtamment ſur le dos, & l'écoulement involontaire de leurs déjections, la détermine ſouvent aux feſſes & autour du fondement, par les impreſſions que fait leur âcreté. Pour la prévenir & pour en empêcher le progrès, on tient le lit des malades le plus propre qu'il eſt poſſible, on renouvelle ſouvent les linges de deſſous eux, on arrange les matelas & les oreillers, de maniere qu'on puiſſe tenir les malades couchés, tantôt ſur un côté & tantôt ſur l'autre; dès qu'on apperçoit de la rougeur à la peau, on l'oint ſouvent avec du nutritum ou avec l'onguent trivial, fait avec du ſuif de mouton & de l'eau-de-vie. Si la rougeur eſt à l'os ſacrum ou au coccix, on fait enſorte que la partie porte à faux dans le creux d'un bourrelet d'étoupes. S'il y a de l'écorchure, on applique un emplâtre de diapalme : ſi la peau commence à noircir, on la fomente pluſieurs fois le jour avec du gros vin animé d'eau-de-vie camphrée, ou avec du vinaigre dans lequel on a fait fondre du ſel

(*a*) Voyez mes réflexions ſur cette matiere, inſérées dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1757.

ammoniac, & l'on recouvre cet endroit d'un emplâtre de bétoine, de Paracelſe ou de Nuremberg camphré : on ne doit rien faire de plus, quand même il y auroit un état décidé de gangrene, qui s'étendroit au corps graiſſeux & au-delà ; les ſcarifications ſuperficielles ne ſerviront de rien, & celles qui pénétreront juſqu'au vif, ne feront qu'accélérer le progrès du mal, tant par l'irritation qu'elles causeront dans les membranes nerveuſes, qui n'ont pas encore perdu la ſenſibilité, qu'en conſéquence des frottemens indiſpenſables qu'eſſuiera la partie vive miſe à découvert : ſi l'eſcarre formée ſe trouve fort ſeche, il faut pour l'amollir charger de ſtyrax les emplâtres propoſés ; ou, ſi la ſituation de la partie le permet, appliquer par-deſſus l'emplâtre un cataplaſme fait avec les plantes émollientes, entre-mêlées des aromatiques reconnues pour antiſeptiques.

(81.) Les progrès & les ſuites d'une gangrene de cette eſpece, ne peuvent être arrêtés que par le moyen des remedes internes, leſquels doivent être du genre des antiſeptiques toniques ou corroborans ; on doit préférer ici les infuſions de quinquina, avec de la rhue & du ſcordium dans le vin du Rhin ou de bon vin de Grave, rendues aigreletes avec l'élixir de vitriol, & qui ſont

indiquées d'ailleurs par la langueur & l'affaiſſement qui accompagnent ordinairement cet état (ſ. 69.)

(82.) Dès que l'on apperçoit un cercle de ſéparation autour de l'endroit gangréné, qui déſigne que la gangrene eſt bornée, on aide la ſuppuration, qui doit s'achever par le moyen d'un digeſtif doux & émollient, compoſé, par exemple, de baume d'arcæus & de baſilicum, ayant ſoin de baſſiner l'ulcere à chaque panſement fait ſoir & matin, avec du vinaigre ou du vin chaud animés d'un peu de ſel ammoniac : on laiſſe à la nature le loiſir d'achever par la ſuppuration, la ſéparation de l'eſcarre, & l'on ſe garde bien de la couper juſqu'au vif; manœuvre qui ne feroit qu'occaſionner des retours de gangrene. Si cependant cette eſcarre avoit beaucoup d'épaiſſeur, comme il arrive lorſque le mal occupe des parties où le pannicule adipeux eſt fort garni, il conviendroit d'aider les efforts de la nature par des ſcarifications faites juſques très-près du vif, pour que l'action des arteres, qui doit opérer la ſéparation de l'eſcarre, ne trouve pas une ſi grande réſiſtance du côté de ſa maſſe réunie.

(83.) Lorſque l'eſcarre eſt enlevée en tout ou en grande partie, la ſenſibilité de l'ulcere exige l'application des digeſtifs les plus doux, ſur-tout lorſque la partie eſt nerveuſe ou aponévrotique; celui qui eſt compoſé de téré-

benthine ou de baume d'arcæus & d'huile d'hypéricum, étendus dans un grand volume de jaune d'œuf, paroît préférable à tout autre topique.

(84.) S'il reste un ulcere profond ou d'une grande étendue, comme il arrive souvent lorsque la gangrene a occupé le gros de la fesse, on doit redoubler d'attention pour obvier au reflux des matieres purulentes, qui s'ensuit quelquefois, soit par la sensibilité de la partie, soit en conséquence de l'état d'énervation des malades, soit enfin par des fautes de régime. J'en ai vu un exemple fâcheux dans la fille d'un fermier, qui est morte tout-à-coup dans sa convalescence. Il faut, pour prévenir ce malheur, faire observer aux malades qui sont dans ces circonstances, un régime analeptique, balsamique & légérement cordial, & ne rien appliquer sur l'ulcere qui puisse molester les parties nerveuses mises à découvert. Si cet ulcere avoit un air blaffard, & que ses bords fussent saignans, on doit prescrire quelques remedes internes, tels que le quinquina, qui redressent & soutiennent l'action du genre artériel.

(85.) Dès que l'on s'apperçoit par les signes favorables (ſ. 14.) que la nature reprend le dessus, on doit aider ses mouvemens critiques, que nous avons observé se déterminer le plus souvent par les selles, (ſ. 43.) cette évacuation doit donc être

favoriſée & ſoutenue au point qu'elle n'augmente pas ſenſiblement l'état de foibleſſe où ſe trouvent les malades. Si l'on a lieu de croire que la nature ſe ſuffit à elle-même, on doit lui laiſſer le ſoin d'achever ſon ouvrage, de crainte de déranger ſes opérations en voulant les aider mal-à-propos. Il faut ici ſe rappeller ce que nous avons dit de l'éruption critique, (ſ. 5 & 16.) qui a lieu dans quelques ſujets. Si cette éruption s'eſt ſoutenue juſqu'au tems dont nous parlons (ſ. 14.), il faut bien ſe garder de la moleſter par des purgatifs déplacés; mais ſi après s'être ſoutenue plus ou moins de tems, elle s'eſt évanouie dans l'état de la maladie, il eſt eſſentiel de chercher à en déterminer la matiere, qui a refoulé dans la maſſe générale des liquides, ſoit par la voie des ſelles, ſoit par les ſécrétoires des reins.

(86.) Dans les lieux où notre fievre a régné, & même dans d'autres cantons, les maladies aiguës, vraiment inflammatoires, telles que les pleuréſies, les angines, les pleuropneumonies, &c. ont participé plus ou moins de ſon caractere; ce qui ſe manifeſtoit aux uns, dès l'invaſion de la maladie, par pluſieurs ſymptômes caractériſtiques de cette fievre (ſ. 1, 2 & 3.); & dans d'autres ſeulement dans le progrès ou même dans l'état de la maladie, le principal point de conformité ſe faiſoit ſentir dans la criſe; auſſi

a-t-on remarqué qu'un émétique ou un apozeme purgatif, placé d'abord dans le cas des indications proposées, (ſ. 52 & 61.) & après avoir pourvu à l'inflammation par des ſaignées ſuffiſantes, avoit procuré l'effet le plus favorable; & il a été eſſentiel dans la ſuite de la cure, de combiner les indications relatives à la complication de la maladie.

(87.) La fievre miliaire blanche ou véſiculaire, dont j'ai vu quelques perſonnes attaquées, eſt d'un caractere différent de la fievre miliaire rouge, & préſente des indications curatives particulieres. Elle s'annonce par une complication des ſymptômes relatifs à ceux de l'invaſion de notre maladie (ſ. 1 & 3.), grand abattement, mal de tête continuel, oppreſſion de poitrine avec de la toux, ſuivis de petits friſſons irréguliers, auxquels ſuccede une chaleur immodérée. Le pouls, qui eſt gêné d'abord & enfoncé, devient foible & fréquent, l'abattement & la langueur augmentent, la poitrine ſe trouve comme chargée d'un grand poids; les malades ne crachent point, ou n'expectorent qu'une pituite claire; la langue eſt blanche, ou chargée de croûtes aphteuſes, ſur-tout dans l'état de la maladie; elle eſt par fois entourée de véritables aphtes, qui infeſtent auſſi le dedans des joues & des levres, ainſi que le goſier & l'intérieur de la gorge: les urines ſont tantôt pâles & crues,

& tantôt comme naturelles ; le ventre eſt ordinairement fort lâche, les ſelles ſont ſéreuſes, jaunâtres, ou verdâtres & fétides : les puſtules ſortent plus ou moins vîte, le 5 ou le 6, ſous la forme de petits grains d'un blanc opaque, & paroiſſent ſur l'intérieur des poignets & de l'avant-bras, ſur la poitrine & autour du col; elles ſe répandent enſuite ſur le ventre, les lombes & l'intérieur des cuiſſes ; elles deviennent tranſparentes en groſſiſſant, & forment de petites veſſies qui cauſent des démangeaiſons ; alors la langueur, l'abattement & l'oppreſſion de poitrine paroiſſent s'alléger. Si ces puſtules ſe ſoutiennent dans l'état de la maladie, l'écaillement de la peau s'enſuit dans le tems qui la termine.

(88.) Ces ſymptômes (ſ. 87.) ſont viſiblement, pour la plupart, l'effet d'un état acrimonieux de la lymphe, qui agit principalement ſur la peau, ſur la membrane intérieure de la bouche, ſur celle des inteſtins, &c. mais cette acrimonie paroît d'un autre genre que celle d'où réſultent les ſymptômes effrayans, qui en général caractériſent notre fievre (ſ. 1 & 12.) ici elle n'eſt pas ſi animée, ſi développée, ſi deſtructive. Frédéric Hoffmann croit qu'elle viſe bien plutôt à l'acide qu'à l'alkalin ; la nature & les propriétés des remedes par leſquels on peut combattre avantageuſement

la maladie, donnent du poids à cette présomption.

(89.) Ces remedes sont les absorbans diaphorétiques, tels que les yeux d'écrevisses, les perles & la nacre préparés, l'antimoine diaphorétique, le bezoar oriental, &c. Ils ont le double avantage d'absorber l'acrimonie de la lymphe, & de seconder les efforts de la nature tendante à en opérer la dépuration par les émonctoires de la peau, mais ils ne suffisent pas seuls à la cure. L'abattement considérable des esprits exige un usage prudent des cordiaux tempérés, & qui, par leur nature, vont efficacement au but proposé; telles sont les confections d'hyacinthe & alkermès, délayées dans des eaux extraites des plantes nervales ou céphaliques (f. 66); d'ailleurs, le ventre trop lâche indique ici de donner la préférence aux absorbans de la classe des astringens, tels que les coraux préparés, la corne de cerf brûlée, la conserve de roses, &c.

(90.) La saignée ne doit guere avoir lieu, qu'autant qu'il y a pléthore sanguine ou point de côté, ou oppression de poitrine, & pour lors elle doit être pratiquée dans l'invasion de la maladie : ce n'est guere aussi que dans le premier période qu'un purgatif doit être placé à propos, & il ne doit être employé que lorsqu'il y a des signes décidés

de matieres dégénérées qui croupissent dans les premieres voies. Si la constipation du ventre a lieu (ce qui est rare) dans l'état de la maladie, on doit s'en tenir aux lavemens émolliens.

(91.) C'est sur-tout dans le cas de l'éruption miliaire blanche, (§. 87.) que les aphtes molestent les malades ; c'est pourquoi nous avons remis à parler ici de la cure particuliere de ce fâcheux symptôme. Les gargarismes faits avec une décoction de carotes domestiques, du miel rosat & un peu de sel de prunelle, & encore mieux avec un léger mucilage de semence de psyllium ou de coing, du syrop de mûres, & quelques gouttes d'esprit de sel qui ont lieu ici, suffisent pour les croûtes aphteuses ; mais si ce sont des ulceres bien décidés, on doit les toucher plusieurs fois le jour avec quelque topique dessicatif ; l'expérience nous a décidé pour celui de M. Raulin (*a*), qui est composé de 24 grains de sel de Saturne, fondu dans deux onces d'eau de plantain. L'esprit de sel, mêlé avec du miel rosat, sans autre intermede, mériteroit néanmoins la préférence, si l'on soupçonnoit un vice scorbutique dans le sujet. Si les aphtes ou croûtes aphteuses étoient

(*a*) Traité des maladies occasionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air, p. 261. *Voyez* encore le Journal de Médecine, Septembre 1758, page 287.

accompagnées d'inflammation ou de grande ſenſibilité dans l'intérieur de la bouche, on devroit s'en tenir aux gargariſmes adouciſſans & rafraîchiſſans, tels que du lait dans lequel on a fait bouillir des figues avec du miel, de la décoction de carotes ou du mucilage de coing, &c.

(92.) Les précautions & préſervatifs à employer contre la maladie, conſiſtent en général à garantir les perſonnes ſaines de l'impreſſion des miaſmes ſeptiques ou putrides, provenant de cauſes quelconques. Premiérement, l'on doit ſouvent nétoyer les maiſons, & les purger des immondices & de toutes choſes ſujetes à ſe corrompre; de plus, leur donner de l'air tous les jours, en tenant, pendant quelques heures, toutes les portes & fenêtres ouvertes, & faire allumer du feu ſoir & matin dans les chambres où l'on ſe tient. Il conviendroit, dans la vue de mieux purifier l'air renfermé dans les maiſons, d'y brûler des herbes odoriférantes ſeches; mais le meilleur moyen relatif à cet objet, conſiſte à éteindre pluſieurs fois le jour, au milieu des chambres habitées, une brique rougie au feu, dans du vinaigre. En ſecond lieu, les préſervatifs conſiſtent beaucoup dans le choix des alimens: ils doivent être faits de bonnes viandes, bien cuites, & ſimplement apprêtées avec des végétaux reconnus antiſeptiques, comme pluſieurs ſortes de racines bulbeuſes, les carotes, les ſcorſoneres,

l'ail, les oignons, &c. les plantes potageres, les chicorées, l'oſeille, &c. des graines farineuſes, telles que le riz, l'orge, les haricots, les lentilles ; le vinaigre ou le verjus doivent les aſſaiſonner : la boiſſon ordinaire doit être de la biere vineuſe, ou de bon vin trempé. Au reſte, l'on doit ſe promener au grand air pluſieurs fois le jour. Les perſonnes chargées de ſoigner les malades, ou qui habitent chez eux, doivent fumer ou mâcher du tabac, ou quelque racine âcre, & ſe porter ſouvent au nez une éponge imbibée de vinaigre ſimple, ou compoſé, tel que celui des quatre voleurs.

(93.) La méthode curative que je viens de propoſer (ſ. 45 & 92.), n'eſt point le fruit d'une théorie vaine & hypothétique ; elle eſt fondée ſur des obſervations ſuivies & réfléchies depuis tout le tems que la maladie a commencé à ſe manifeſter dans notre Châtellenie ; de façon que je puis aſſurer qu'il n'eſt rien ou preſque rien des divers points relatifs à cette méthode, qui n'ait l'expérience pour pierre de touche.

Nota. Pour peu que l'on ſoit praticien, il eſt aiſé de juger que tout ceci n'eſt point le fruit de l'imagination. Nous oſons même aſſurer que, ſi l'on ſe conduiſoit toujours dans les épidémies avec autant de jugement, de connoiſſance & de ſagacité, que l'a fait M. Boucher, la pratique de la médecine feroit des progrès rapides, & que ces ſortes de maladies ſeroient beaucoup moins funeſtes.

REMEDES ANTI-SCORBUTIQUES *du sieur* MORET.

I.

Vin anti-scorbutique.

Ce vin étoit le principal des remedes du sieur Moret, celui qu'il employoit le plus souvent, & qui lui avoit fait le plus de réputation. Il le préparoit de la maniere suivante :

Prenez de racine de raifort sauvage, onc. xij.
de bardane, onc. vj.
de feuilles de cochléaria,
de cresson d'eau,
de bécabunga, &
de fumeterre, de chaque, deux poignées.

On lave bien les herbes & les racines; & après les avoir laissé égoutter, on les écrase & on les réduit en pâte dans un mortier. On pile en même tems, d'un autre côté, cinq onces de graine de moutarde; on met le tout dans une cucurbite, avec quatorze pintes de bon vin blanc de Bourgogne, bien mûr; on y ajoute trente gros de sel ammoniac bien pulvérisé, on bouche ensuite la cucurbite avec sept ou huit feuilles de papier brouillard, que l'on attache autour, & l'on met la cucurbite au bain-marie à un feu de digestion, où l'on laisse ces drogues en infusion pendant douze heures au moins; après quoi, quand

quand la cucurbite eſt refroidie, on paſſe la liqueur avec forte expreſſion, & on la met dans des bouteilles pour l'uſage. Elle peut ſe conſerver pendant deux mois.

La doſe de ce remede pour les adultes eſt de deux verres par jour, chacun de ſix onces; on prend le premier, le matin, dans le lit, où l'on reſte deux heures ſans rien prendre; on donne le ſecond verre deux heures après le ſouper, & l'on continue ainſi juſqu'à l'entiere gueriſon, obſervant de garder un bon régime, & de boire à ſon ordinaire une tiſane faite avec deux gros de ſquine coupée en tranches, qu'on fait bouillir pendant une demi-heure dans deux pintes d'eau de riviere, & où l'on peut mêler un peu de vin au repas.

On donne une moindre doſe de ce vin aux enfans & aux jeunes perſonnes, à proportion de leur âge, de leur tempérament & de leurs forces.

I I.

Purgatif fondant.

Le ſieur Moret purgeoit toujours avant l'uſage de ſon vin, & il réitéroit cette purgation tous les huit jours. Il employoit pour cela le bol fondant qui ſuit:

Prenez de trochiſques alahandal,
de ſcammonée,
de mercure doux,
d'extrait d'aloës, de chacune, onc. jv.
de diaphénic, onc. vij.

Mettez en poudre fine tout ce qui doit être pulvérisé, mêlez le tout avec une suffisante quantité de syrop d'absinthe pour en faire un opiat, dont la dose doit être, suivant la force, l'âge & la constitution du malade, depuis un scrupule jusqu'à un gros.

III.

Remede pour les gencives ulcérées.

Dans les scorbutiques, les gencives sont toujours affectées, gonflées, molles, spongieuses, ulcérées; elles débordent sur les dents, tombent en pourriture, sentent très-mauvais, ce qui annonce la chute des dents.

Pour y remédier, le sieur Moret employoit deux remedes; l'*un*, quand le mal étoit invétéré & porté au plus haut dégré; & l'*autre*, quand le mal étoit commençant & encore léger.

Voici la composition du premier:

Prenez	de sel ammoniac,	48 grains.
	de camphre en poudre,	24 grains.
	d'esprit de vin,	onc. vj.

Mettez ces drogues dans une phiole, qu'on secouera long-tems pour les faire fondre.

On imbibe de ce mêlange un pinceau, fait avec un peu de linge effilé, roulé au bout d'un bâton, & on s'en sert pour nettoyer, frotter & humecter les gencives pourries, ce qu'on réitere jusqu'à trois ou quatre fois par jour, suivant l'état, le degré & l'insensibilité du mal.

Quand la pourriture étoit tombée, & que les gencives étoient détergées, le ſieur Moret n'employoit plus que le remede ſuivant, dont il ſe contentoit, lorſque l'ulcere des gencives étoit léger & commençant

Prenez de feuilles de cochléaria, deux poignées.

Hachez-les bien menu, & mettez-les dans une cucurbite avec trois pintes d'eau-de-vie, laiſſez-les infuſer pendant deux jours au bain-marie; faites-en la diſtillation enſuite, & retirez-en les deux tiers.

Avec cette liqueur le ſieur Moret faiſoit laver & frotter les gencives, quand le mal étoit moins preſſant, ce qu'il faiſoit reitérer pluſieurs fois par jour; ſouvent même il l'aiguiſoit par l'addition du ſel ammoniac, dont il faiſoit fondre un ſcrupule ſur ſix onces de cette liqueur.

I V.

Liniment anti-ſcorbutique.

Dans le ſcorbut invétéré, les jambes, les cuiſſes, & quelquefois même pluſieurs autres parties, ſont marquées de taches rouges, livides ou noires, plus ou moins grandes, & plus ou moins nombreuſes; quelquefois même, en promenant le doigt, l'on ſent ſous la peau des duretés ou des calloſités indolentes.

Pour remédier à ces accidens, le ſieur Moret ſe ſervoit d'une eſpece de liniment préparé comme il ſuit:

Prenez de ſavon noir, onc. vj.
de camphre pulvériſé, onc. ij.
de ſel ammoniac en poudre, onc. iij.
d'eau-de-vie, une pinte.

Faites fondre ces drogues enſemble ſans feu, en les remuant long-tems.

Quand on veut ſe ſervir de ce remede, on en prend deux ou trois cuillerées, que l'on fait légérement tiédir, & l'on en frotte les endroits tachés & les duretés, juſqu'à ce que la liqueur ſeche ſous la main. On peut réitérer cette eſpece de friction pluſieurs fois le jour.

BOUGIES du ſieur DARAN.

Le ſieur Daran emploie deux principales ſortes de bougies; les unes qu'il appelle *fondantes*, & qui ſont véritablement un peu cathérétiques; & les autres qui ſont ſimplement *adouciſſantes*.

I.

Bougies fondantes.

Prenez d'huile d'olives, une livre.
de vin rouge, une demi-livre.
Un pigeoneau vivant, plumé, ou à ſon défaut un petit poulet.

Metrez le tout dans une terrine neuve, & faites-le bouillir à un feu égal juſqu'à la conſomption du vin: ôtez alors l'animal que vous y aurez mis, & faites fondre dans ce qui reſte,

de cire jaune, } de chacune, onc. jv.
de poix de Bourgogne,
de blanc de baleine, onc. ij.
de diabotanum, onc. j.

Ajoutez-y alors de la poudre de ſemelle de ſoulier brûlée, depuis deux gros juſqu'à deux onces, ſuivant que vous voudrez rendre les bougies plus ou moins cathérétiques: remuez bien le tout juſqu'à ce que l'onguent ait acquis une conſiſtance convenable, ce que vous connoîtrez en y trempant un linge, que vous laiſſerez refroidir. Trempez-y alors pluſieurs morceaux de toile fine & à demi uſée, que vous étendrez à l'air pour les laiſſer égoutter & refroidir. Quand ils ſont froids, on les coupe en languettes ou bandes, longues d'environ un pied, & plus ou moins larges, ſelon qu'on veut faire des bougies plus ou moins groſſes. Il faut que ces languettes ou bandes ſoient un peu plus étroites par un bout que par l'autre. On roule ces bandes d'abord entre les doigts, & enſuite entre deux marbres ou deux planches bien polies, pour former par ce moyen des bougies bien liſſes, bien fermes, & un peu pyramidales.

II.

Bougies adouciſſantes.

Prenez de cire vierge, onc. viij.
de blanc de baleine, onc. iij.
d'onguent roſat, onc. ij.
d'onguent de céruſe, onc. ij.

Faites fondre le tout enſemble, y ajoutant un peu d'huile d'amandes douces, ſi l'emplâtre paroiſſoit trop ferme. Trempez-y des morceaux de toile, & faites-en des bougies de la maniere qu'on vient d'expliquer.

Emplâtre de M. l'Abbé DOYEN.

Prenez de feuilles de bugle,
de ſanicle,
de pimprenelle,
de verveine,
d'aigremoine,
de mouron à fleurs rouges,
& d'éclaire, de chacune deux poignées :
Ce qui doit peſer enſemble trois à quatre livres.

Après avoir épluché, mondé & pilé ces herbes, mettez-les dans un pot de terre neuf, verſez-y trois pintes de bon vin blanc de Champagne ; couvrez le pot, & même luttez-en le couvercle ; faites bouillir le tout à un petit feu, juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus de vin ; laiſſez refroidir le pot, & paſſez la décoction, en exprimant fortement.

Mettez le ſuc qu'on aura exprimé dans une terrine, & faites-le bouillir à un feu doux, en y jettant par morceaux,

De la poix blanche,	1 livr. 3 onc.
De la cire vierge,	3 livr.

Remuez ce mêlange avec une ſpatule de

bois, jusqu'à ce que le tout soit bien fondu; jettez-y alors,

De mastic pilé & tamisé, une livre.

Quand il sera fondu, retirez la terrine du feu, & ajoutez-y,

De térébenthine de Venise, une livre.

En remuant toujours jusqu'à ce que la matiere soit refroidie, & puisse être mise en rouleaux ou *magdaléons*.

On emploie cet emplâtre pour fondre les glandes dures & squirrheuses, pour résoudre les callosités & même les loupes, pour guérir les ulceres invétérés & les maux du sein.

On le vente particuliérement pour les fistules au fondement, pour les tubercules qui se forment autour de l'anus, & pour les hémorrhoïdes internes, sur-tout quand elles sont racornies.

La maniere ordinaire de s'en servir est de l'étendre sur de la peau de gant, & de l'appliquer sur la partie en forme d'emplâtre, quand le mal est extérieur.

Mais quand il s'agit de traiter les hémorrhoïdes ou les fistules internes, on en fait un petit suppositoire de deux ou trois lignes d'épaisseur, & d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, qu'on introduit dans le fondement: quelquefois même on introduit de pareils suppositoires dans l'ouverture des fistules; mais dans ce cas-là il faut y attacher un fil pour pouvoir les retirer.

LETTRE à l'Auteur du Journal, sur un enfant mort après avoir été inoculé.

Vous savez, Monsieur, qu'un Fermier-Général de cette Ville, vient de faire inoculer deux de ses fils, & que l'un des deux, âgé de cinq à six ans, vient de mourir environ le seizieme jour de l'irruption de la petite-vérole. Il avoit été inoculé plusieurs fois, mais la petite-vérole n'a pas pris; elle n'a paru que quand celle de son frere a été déclarée; on prétend que celui qui est mort, l'avoit gagnée de celui qui est encore en vie. M. Silvy, Chirurgien-ordinaire de la Reine, en a fait l'ouverture en présence de M. Boyer, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, de MM. Lorry, Hosty, tous deux Médecins de ladite Faculté. Le premier étoit le conseil ordinaire de la famille, & l'autre a inoculé les deux enfans. On a trouvé dans le cerveau un épanchement d'une petite quantité de lymphe, & dans le bas-ventre les glandes du mésentere obstruées. Ne seroit-ce pas-là les causes véritables de la mort de l'enfant? Je n'ose prononcer. On dit que les enfans de ce Fermier-Général ont apporté ces vices en naissant, & qu'il y en a déja qui en sont morts. Si cela est, pourquoi les deux inoculés n'ont-ils pas subi le même sort? Pourquoi l'un des deux a-t-il échapé? Quoi qu'il en soit, si vous êtes aussi impartial que moi, Monsieur, je compte que vous rendrez ce fait public. Vos Journaux sont des archives où l'on doit déposer tout ce qui se passe pour & contre un objet aussi important pour l'humanité, qui est l'inoculation. Ce fait est trop authentique pour que vous exigiez de moi que je me nomme, d'autant plus que je ne veux me faire d'ennemis dans aucun des deux partis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Essais physiologiques sur les causes du mouvement des fluides dans les capillaires & sur l'insensibilité & l'irritabilité des parties, par M. *Wyhtt*, de la Société royale de Londres, traduits de l'Anglois par M. *Thebault*, Médecin, &c. A Paris, chez les freres *Etienne*, rue S. Jacques. Prix relié 2 liv. 10 sols.

Observations chirurgicales sur les maladies de l'uretre, traitées suivant une nouvelle méthode, par M. *Daran*, Ecuyer, Conseiller-Chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier, & Maître en Chirurgie de Paris. Quatrieme édition augmentée de nouvelles observations. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, rue S. Jacques, à l'Olivier. Prix relié 2 livres 10 sols.

Cet ouvrage est trop connu pour que nous nous croyions obligés d'en faire ici l'extrait. Le prompt débit qu'il a éprouvé, est une preuve de son utilité. M. Daran, célebre depuis long-tems par ses bougies anti-vénériennes & par les différentes cures qu'elles ont opérées, ne s'est occupé dans ce traité, qu'à faire part au public du fruit de ses travaux, & à l'instruire pleinement sur un des objets les plus intéressans à la vie, & sur lequel il paroît que l'art n'avoit pas encore fait des progrès bien rapides. Le discours préliminaire qui est à la tête de cette édi-

tion, expoſe d'une maniere claire & préciſe les ſuites funeſtes de la gonorrhée virulente, contre leſquelles tous les ſecours d'une méthode ordinaire ſont ſouvent inutiles; on y détaille les cauſes des maladies de l'uretre, on y expoſe les ſentimens des Auteurs anciens & modernes ſur ces maladies, & on propoſe des moyens plus sûrs & plus faciles pour en guérir. On trouve auſſi dans cette édition des changemens qui la rendent fort ſupérieure aux premieres: les certificats, les lettres & les obſervations ſont en plus petit nombre. L'Auteur a élagué toutes les ſuperfluités qui étoient dans les éditions précédentes, de ſorte que celle-ci ne renferme rien qui ne ſoit utile & même néceſſaire au ſujet qu'il traite. Il y a de plus des obſervations particulieres qui ſont neuves, & qui font honneur aux talens de l'Auteur. Au reſte on trouve dans cette édition des cures authentiques certifiées par beaucoup de Médecins & de Chirurgiens célebres, tels ſont MM. Falconet, Pouſſe pere, Vernage, feu M. de Juſſieu, feu M. Herment, MM. Boyer, Ferrein, Lehoc, Procope, de Rabours, Cazamajor, Chicoyneau, Bouillhac; &c. Meſſieurs de la Peyronie, Morand, Malaval, Foubert, Faget, Deſport, de la Faye, Bagiete, &c. Aſſurément après des autorités ſi multipliées & ſi reſpectables, on ne peut s'empêcher de convenir que M. Daran ait été

d'une très-grande utilité à la Société, en lui rendant une infinité de citoyens mutilés, qui ſans ſon ſecours ſeroient devenus les victimes malheureuſes de leurs maux. Ces avantages ſont encore aujourd'hui plus réels par la publication que nous venons de faire du remede de M. Daran, ce qui fait que tout le monde en peut faire uſage, & mettre à l'épreuve ſon efficacité. Les tentatives nouvelles que l'on fera à ce ſujet, ne pourront qu'être glorieuſes pour l'Auteur, & profitables pour l'humanité.

AVIS.

Depuis que M. Lechandelier, Apothicaire à Rouen, a donné dans le Journal de médecine du mois d'Août, la deſcription d'un bandage aſſez commode pour les hernies, il a reçu des lettres de différens particuliers qui le prient de le leur procurer. M. Lechandelier avertit qu'il ne le débite pas, mais que l'on peut s'adreſſer à M. Boulay, Chirurgien Herniaire à Rouen, rue de l'Hôpital, qui les conſtruit & les vend.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	2	10	$6\frac{1}{2}$	28	4	0	N. fort.	Peu de nuages.
2	4	$11\frac{1}{2}$	8		1	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Serein.
3	6	12	9	27	10		N-O. médiocre.	Couv. pet. pluie le f.
4	$7\frac{1}{2}$	$11\frac{1}{2}$	8	28	1	0	O. *idem.*	Couvert.
5	7	11	8		2		S. *idem.*	*Idem.*
6	$7\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	*Id.* p. pl. par interv. tout le j.
7	7	11	7		4		*Idem.*	Beaucoup nuag. pet. pluie le f.
8	3	12	8		2		N-E. *id.*	Beaucoup nuageux.
9	7	14	9		0	0	*Idem.*	*Id.* petite pluie le f.
10	7	12	8		1	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	*Idem.*
11	7	12	8	27	11		E-S-E. au S. *id.*	*Idem.*
12	8	15	11	28	1		S-O. *id.*	*Idem.*
13	10	15	11	28	2	0	O. *id.*	Beaucoup de nuages.
14	8	$15\frac{1}{2}$	$10\frac{1}{2}$		1		N. *idem.*	Peu de nuages.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
15	$7\frac{1}{2}$	10	$5\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{2}$	*Id.* fort par interv.	Nuag. p. pluie le s.
16	5	6	4		4		*Idem.*	Beaucoup nuag. pet. grêle le m.
17	4	9	$7\frac{1}{2}$		0		O. *idem.*	Beaucoup nuag. pet. pluie le s.
18	5	10	$5\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	N-O. médiocre.	Beauc. de nuages.
19	5	11	8		5		*Idem.*	*Idem.*
20	7	$11\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$		4	$\frac{2}{3}$	*Idem.*	Couv. peu de Soleil à midi.
21	8	12	9			0	*Idem.*	*Id.* petite pl. le mat.
22	8	14	9				*Idem.*	Beauc. de nuages.
23	9	12	10		3		N. *idem.*	*Idem.*
24	$4\frac{1}{2}$	12	9		1		N. fort par interv.	Serein.
25	5	16	13	27	10	$\frac{1}{2}$	N-E. au S-E. méd.	Peu de nuages.
26	10	15	12		11	0	S. au O. foible.	Pet. pl. le mat. méd. le soir.
27	10	12	9		10		O. médiocre.	Couv. p. pl. par int. tout le j.
28	7	$12\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	28	0	0	S. au N-E. méd.	Beauc. n. pet. pl. par int. le mat.
29	8	17	13	27	10		N. au N-E. *idem.*	Beaucoup de nuages.
30	10	17	13		9		E. au S-E. fort.	Peu de nuag. pet. pl. le mat.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 17 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.
3 fois du N-E.
1 fois E.
3 fois du S-E.
4 fois du S.
1 fois du S-O.
8 fois O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
21 jours de nuageux.
7 jours de couvert.
12 jours de pluie.
1 jour de grêle.

Les pluies, quoique fréquentes pendant ce mois, ont été si petites, qu'elles n'ont pas empêché le hâle ; aussi les hygrometres ont-ils toujours indiqué de la sécheresse.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1759, par M. VANDERMONDE.

On a obſervé pendant ce mois les mêmes dévoiemens diſſentériques, que dans le mois précédent; ils avoient ſeulement un caractere plus inflammatoire, qui a exigé des ſaignées conjointement avec les remedes ordinaires. Quelques perſonnes ont été attaquées, à la ſuite de cette maladies, d'enflures des jambes & des cuiſſes, qui ont été aſſez opiniâtres malgré l'uſage des ſtomachiques, des apéritifs & des évacuans.

Il a régné auſſi quelques fiévres continues, avec redoublemens, accompagnées de ſueurs conſidérables dès le commencement de la maladie, de dégoût, d'ardeur, de chaleur, de ſécheresse & de rougeur à la peau; le pouls étoit petit & ſerré, & l'accablement conſidérable; malgré l'abondance des ſueurs, les ſaignées répétées étoient les remedes les plus efficaces, parce que ces ſortes de fiévres étoient d'un caractere véritablement inflammatoire, que les ſueurs n'étoient que ſymptomatiques, & ne ſoulageoient aucunement les malades. Le plus grand nombre cependant de ceux qui ont éprouvé cette maladie, y ont ſuccombé; les abſorbans, les nitreux, les lavemens & les délayans favoriſoient l'effet des ſaignées. Cette maladie avoit aſſez le caractere de la ſuette qui a régné épidémiquement, il y a quelques années, dans Paris & dans différens endroits de la Province.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mars 1759, par M. Boucher, Médecin.

Le tems a été pluvieux presque les deux premiers tiers du mois ; on n'a guere eu néanmoins de pluies fortes que dans les dix premiers jours ; il n'en a pas tombé du tout les onze derniers jours. Le barometre a été observé plus souvent au-dessus de 28 pouces qu'au-dessous.

Il y a eu assez de variations dans les vents, quoique ceux du Sud-Ouest aient soufflé le plus souvent.

Il y a eu aussi des variations dans la température de l'air : en général il a été plus doux la premiere moitié du mois que la derniere. Le 19 & le 25 le thermometre a été observé au terme de la glace : & très-près de ce terme le 31.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 10 dégrés au-dessus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, le terme même de la congélation : la différence entre ces deux termes est de 10 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pou-

ces 4 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 14 lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
3 fois du Nord-Eſt.
1 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud vers l'Eſt.
4 fois du Sud.
18 fois du Sud vers l'O.
7 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.
2 jours de neige.
15 jours de pluie.
2 jours de grêle.
3 jours de brouillards.
4 jours de gelée.

Les hygrometres n'ont marqué de la ſéchereſſe que les trois derniers jours du mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Mars 1759, par M. BOUCHER.

Les fiévres catharrales ont été très-répandues tout ce mois : la plupart portoient à la tête, avec des mouvemens vertigineux, grande peſanteur, courbature, &c. les ſaignées au pied ont prévalu en pareil cas.

Nous avons eu auſſi bon nombre de fiévres continues-remittentes de la nature des double-tierces : les unes ont commencé avec l'eſquinancie, & d'autres avec les

ſymptômes de la cardialgie, ou du *cholera morbus*, vomiſſemens importuns & preſque continuels, douleurs vives au creux de l'eſtomac, abattement des plus conſidérables, un pouls ſerré & embarraſſé, &c. Il s'eſt fait en quelques perſonnes, au quatrieme ou au cinquieme jour, une éruption rouge ſur la poitrine & ſur l'intérieur du bras; quoique le ſang tiré des veines ne fût guere inflammatoire, ce n'étoit preſque que par quelques ſaignées que l'on parvenoit à donner du calme aux malades; enſuite de quoi les remedes, dont on s'eſt le mieux trouvé, ont été des potions huileuſes acidulées avec le jus d'orange ou de limon, les mixtures avec la liqueur d'Hoffman; ou avec le ſel d'abſinthe fondu dans du jus de citron, le bouillon de poulet: on a été obligé, enſuite, après la diminution des ſymptômes les plus violens, d'avoir recours à un émétique doux, pour enlever la racine du mal, dans ceux en qui une langue chargée ou un goût bilieux en ont indiqué l'uſage.

Les fiévres pleuropneumoniques, ou les inflammations du poumon compliquées de fiévre continue-remittente, ont été communes: on a dû être circonſpect dans ces fiévres, ainſi que dans celles qui ont été compliquées d'eſquinancie, ſur les évacuations ſanguines, abondantes & réitérées: il n'en a pas été de même des eſquinancies & des

pleuropneumonies légitimes, auxquelles nombre de perſonnes ont ſuccombé en quatre ou cinq jours par des dépôts dans le poumon, tant à la campagne qu'à la ville; on n'en a pu arrêter les ſuites funeſtes qu'en prodiguant le ſang dès l'invaſion de la maladie; car la ſaignée faite, lorſque l'inflammation étoit portée à ſon comble, ne faiſoit que hâter la mort; ces pleuropneumonies ont été dans quelques ſujets compliquées d'hépatite.

Il a régné encore bon nombre de fiévres-tierces, qui ont été opiniâtres, & ſujettes à récidive lorſqu'on a eu recours au quinquina avant d'avoir inſiſté ſuffiſamment ſur les apozêmes purgatifs & les altérans inciſifs.

Les apoplexies ont auſſi été fort communes; il en a été de même des diarrhées bilieuſes.

En général on n'a vu guere régner autant de rhumes, & de ſi opiniâtres, que dans le cours des trois premiers mois de l'année.

Fin du Tome X.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans les six premiers mois de 1759.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

CHYMIE.

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

A V I S.

P L A N C H E S.

REMEDES NOUVEAUX.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

OBSERV. METEOR. FAITES A LILLE.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Fin de la Table des Matieres.

